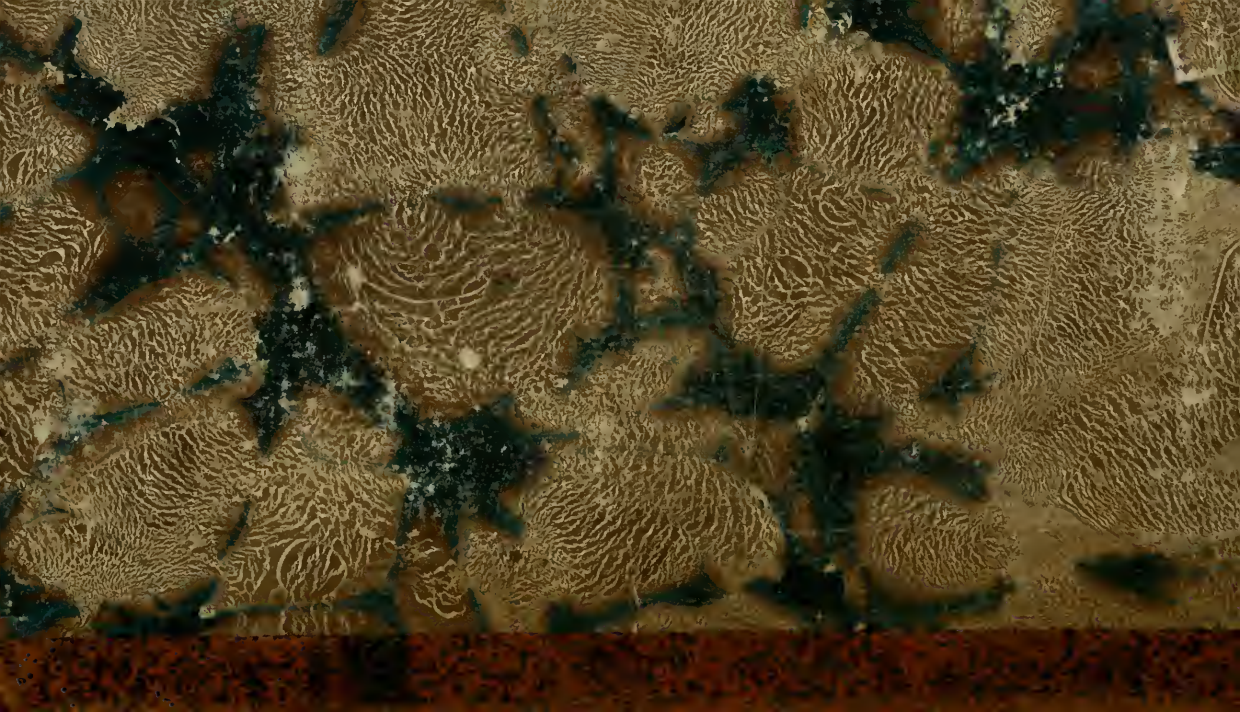

PQ
2211
.C412
M37
1825
v.1
.SMRS

ŒUVRES

DE MADAME COTTIN,

TOME VIII.

MATHILDE.

I.

NANCY, IMPRIMERIE D'HÆNER.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mathildeoummoi01cott

Mathilde presse contre son sein le Reliquaire de l'Abbesse.

MATHILDE,

OU

MÉMOIRES

TIRÉS DE L'HISTOIRE DES CROISADES;

PRÉCÉDÉS

D'UN TABLEAU HISTORIQUE DES CROISADES

ET DE LA CONQUÊTE DE CONSTANTINOPLE.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE AVEC SOIN, ET ORNÉE DE DOUZE JOLIES GRAVURES.

TOME PREMIER.

PARIS,
LECOINTE ET DUREY, LIBRAIRES,
QUAI DES AUGUSTINS, N° 49.

1825.

TABLEAU HISTORIQUE

DES CROISADES.

Il n'est point, dans tout le cours du moyen âge, de période plus féconde en grands événemens et en grands caractères, plus attachante par la singularité des institutions et des mœurs, plus remarquable par la disproportion des causes et des résultats, que celle des deux siècles mémorables dont la durée presque entière fut remplie par les croisades : mais aussi n'en est-il point dont l'histoire, plus épineuse par l'abondance même des documens contemporains, ait été rendue plus obscure par la contrariété des opinions modernes. Et pourtant qui n'aime à suivre, d'un esprit plus libre et d'un coup d'œil plus rapide, la marche de ces expéditions lointaines qui, pour le prix de tant de flots de sang le plus pur de l'Occident versé dans les plaines de la Syrie, rapportèrent de l'Orient les germes abondans d'une culture nouvelle, et quelques débris non moins précieux de la civilisation antique ; qui,

par l'agitation extraordinaire qu'elles produisirent en Europe, firent cesser enfin le sommeil léthargique dans lequel elle était plongée ; et qui, par les suites mêmes de ce mouvement général imprimé aux esprits comme aux corps, étendant leur influence par-delà leur siècle, et bien plus loin que leur théâtre, préparèrent l'heureuse et dernière renaissance de la raison et de la liberté des peuples.

Cependant ce n'est qu'assez tard que cette influence des croisades a été reconnue ; ce n'est même que de nos jours, qu'éclairés par une critique plus saine et par des réflexions plus profondes, des écrivains ont présenté sous leur véritable aspect les résultats de ces guerres. Lorsque la philosophie irréligieuse du dernier siècle essaya de les apprécier, elle n'y vit qu'un texte de déclamations contre la piété de nos pères ; et même, parmi les prédicateurs de l'évangile, quelques-uns, effrayés sans doute par les revers de saint Louis plutôt que séduits par les opinions de Voltaire, affectèrent, dans le panégyrique du martyr de la croix, de ne considérer les croisades que comme des entreprises dont tous les motifs furent également insensés et toutes les suites également

funestes. D'autres, au contraire, par un zèle non moins aveugle, quoique plus respectable dans ses erreurs, crurent l'honneur de la religion intéressé à l'apologie des guerres saintes, et ne craignirent pas de préconiser ce qu'il eût fallu souvent se contenter de plaindre. Nous n'aurons point de peine à nous défendre de ces préventions si opposées; nous jouissons des résultats salutaires des croisades, sans avoir à redouter le fanatisme qui les produisit. Nous vivons dans un siècle où la distinction entre les intérêts de la vérité et ceux de la religion est solidement établie, où les droits de l'une et de l'autre peuvent se séparer sans se nuire; et, quand nous décrivons les effets heureux et malheureux des croisades, nous ne craignons ni l'anathème des dévots ni le mépris des philosophes.

Quelle nation devait moins que la nôtre porter des croisades un jugement hasardé, et à qui mieux qu'à des Français convenait-il de réformer sur ce point les opinions extrêmes en tout sens que l'Europe en avait conçues? Quel autre peuple se signala dans le cours des guerres saintes par des exploits plus brillans, ou par des vertus

plus héroïques? Quel autre peuple y donna-t-il au monde l'exemple d'un courage plus supérieur aux revers et d'une constance plus éprouvée par le malheur? C'est en France et à la voix d'un Français que s'allument les premières flammes d'un incendie qui devait bientôt dévorer l'Europe et l'Asie. L'éloquence grossière et pathétique de Pierre l'Ermite excite dans toutes les âmes le désir de combattre ou de mourir pour la délivrance du saint sépulcre. C'est en France, et par l'organe d'un pape français, que la première expédition d'outre-mer reçoit la sanction de l'autorité divine. Le concile de Clermont offre le spectacle à jamais mémorable d'un pontife anathématisant son prince dans ses propres états, et dans le même temps où il appelait les sujets de ce prince à une guerre étrangère. La croisade est résolue, et c'est à des guerriers français que la direction en est confiée. Les noms de Godefroi de Bouillon, de Baudoin, de Raymond, de Hugues-le-Grand, de Bohémond, de Tancrède, ces noms qu'ont immortalisés à l'envi la poésie et l'histoire, rappellent encore à notre admiration ce que la noblesse française eut ja-

mais de plus illustre, et l'esprit chevaleresque de plus héroïque. Enfin Jérusalem est conquise, et c'est un prince français qui monte le premier sur un trône cimenté de tant de sang français, et destiné, par le double éclat de son élévation et de sa chute, à porter au plus haut degré dans l'Orient la gloire et la compassion du nom français.

La part que prit notre nation dans les expéditions suivantes ne fut pas moins considérable, et surtout moins brillante. Un roi de France, Louis VII, dirigea, de concert avec l'empereur d'Allemagne, la seconde croisade, qui se fit plus remarquer aux yeux des contemporains et de l'histoire par les malheurs des sujets que par l'habileté des souverains. C'est encore un roi de France qu'on distingue parmi les chefs de la troisième guerre; mais ici du moins le monarque est digne de la cause qu'il défend et des héros qu'il commande : c'est Philippe-Auguste, c'est le noble rival de Frédéric I^er^, et surtout de ce Richard au nom duquel s'éveillent tant d'idées valeureuses, et se rattachent tant de souvenirs romanesques. Des chrétiens avaient enfin

trouvé un adversaire capable d'honorer également leur triomphe et leur défaite ; et la valeur des guerriers de l'Occident sut encore se surpasser en succombant sous la fortune de Saladin. Après la retraite de Richard-Cœur-de-Lion, qui suivit à peu de distance la mort de Saladin, les faibles colonies chrétiennes de l'Orient n'étaient plus protégées que par la terreur qu'inspirait le nom du prince anglais, et surtout que par les guerres intestines qui divisaient l'empire du sultan d'Égypte. L'Europe, récemment instruite, par l'exemple de ses trois plus puissans souverains, des difficultés attachées à la conquête de Jérusalem, semblait peu disposée à prodiguer encore une fois ses trésors et ses armées dans cette sainte et périlleuse entreprise. C'est en de telles circonstances que l'empereur d'Allemagne Henri VI prit la croix, à la prière du pape Célestin III. Il est permis de croire que ce prince était plutôt animé par des vues politiques que par des intentions religieuses. Les trois armées qu'il envoya au secours de la Terre-Sainte, et qu'il dirigea de loin sans quitter l'Europe, lui servirent à la fois d'instrument et de prétexte pour l'accomplissement

de ses projets ambitieux sur le royaume des Deux-Siciles. La conquête de ce royaume fut l'ouvrage d'une armée croisée, comme, à une époque voisine, la prise de Constantinople devint l'objet et le résultat d'une expédition du même genre. Cette croisade, qui fut la cinquième dans l'ordre des temps, est la première peut-être par le nombre et par l'importance des résultats politiques qu'elle produisit : l'alliance des Vénitiens et des Français, l'attaque et la prise de Zara, les deux siéges de la ville impériale, la chute de l'empire grec, et la fondation d'un nouvel empire qui, pendant près de soixante ans, fit fleurir la langue, les mœurs et les institutions des Latins dans les provinces enlevées à la dynastie des Comnènes; le courage et le génie du doge Henri Dandolo : le caractère et la puissance du pape Innocent III; les relations différentes de Nicétas, de Villehardouin, qui nous découvrent dans un même événement les sentimens opposés du sénateur de Byzance et du maréchal de Champagne : tout se réunit ici pour exercer le talent et la sagacité de l'historien, pour exciter l'attention et l'intérêt des lecteurs. La sixième croisade comprend l'es-

pace de plus de trente années, et s'étend depuis l'époque où la faible escorte du roi de Jérusalem, Jean de Brienne, vint tenter une conquête qu'elle n'exécuta point, jusqu'à l'époque où l'empereur Frédéric II abandonna la Palestine, qu'il avait momentanément délivrée du joug et de la présence des infidèles. Cependant, pendant le cours de cette longue période, diverses entreprises furent formées par différens princes de la chrétienté; et ces entreprises, indépendantes les unes des autres, quoique dirigées toutes en apparence vers un même but, ne peuvent être considérées comme faisant partie d'un même ensemble d'opérations. Ainsi la croisade de Jean de Brienne, qui n'aboutit à aucun résultat; celle du roi de Hongrie, André II, qui ne produisit qu'une expédition également infructueuse sur le mont Thabor; celle des pèlerins allemands, hollandais, frisons et autres nations germaniques qui reconnaissaient pour chef Guillaume, comte de Hollande, et qui, après avoir combattu et vaincu les Maures en Portugal, unis ensuite aux chrétiens de Syrie, portèrent dans l'Égypte le théâtre de la guerre sainte, y signalèrent leur valeur par le

siége et la prise de Damiette, et leur imprudence par une expédition en Égypte, qui n'aboutit qu'à la perte de Damiette et à une honteuse retraite; la croisade, ou plutôt le pèlerinage de Frédéric II, qui ne fut qu'une longue suite de négociations mystérieuses, et pendant la durée de laquelle on mit de part et d'autre en campagne plus d'ambassadeurs que de soldats; enfin, les impuissans efforts tentés successivement par des guerriers français, sous la conduite de Thibaut, roi de Navarre, et des ducs de Bretagne et de Bourgogne, et par des pèlerins anglais que commandait un frère de Henri III, Richard, comte de Cornouailles. C'est ici le lieu de faire observer que tous ces événemens, qui n'ont entre eux aucune liaison nécessaire, et dont le seul rapport est dans une issue également inutile ou funeste à la cause des chrétiens d'Orient, ne doivent point être réunis sous un titre commun, ni confondus sous une même époque. Nous sommes arrivés au temps où les invasions des Mongols renouvelèrent la face de l'Asie orientale, et commencèrent à entretenir avec les chrétiens de la Palestine des relations de guerre ou d'alliance qui influèrent

puissamment sur la direction et sur l'issue des croisades. Des détails approfondis sur l'origine et les progrès de cette puissance devront désormais trouver place dans tout ouvrage qui aura pour objet de retracer un tableau fidèle de l'histoire des croisades; c'est une des omissions des plus graves qu'on ait à reprocher à tous ceux qui jusqu'à ce jour ont écrit sur cette époque.

L'astre qui avait présidé à la naissance des croisades commençait à pâlir, lorsqu'il semble se ranimer tout à coup et reprendre avec la monarchie française un éclat auparavant inconnu. D'incroyables succès et de plus incroyables revers signalent le séjour de saint Louis en Orient. Une seconde expédition, conduite par ce grand roi, offre au monde des exemples encore plus inouïs de vertus et de malheurs, et le fanatisme des croisades, condamné par de si grands désastres, s'éteint enfin dans le même tombeau où venaient d'être ensevelis l'amour et l'honneur de la France.

Si la France se montra plus dévouée aux croisades qu'aucun autre état de l'Europe, elle en recueillit aussi des fruits plus abondans et plus heureux. L'Italie, où le pouvoir sacerdotal menaçait de

tout envahir; l'Angleterre, où le régime féodal était encore dans toute sa vigueur; l'Allemagne, que la lutte de l'aristocratie et de l'empire livrait à d'interminables querelles, ne participèrent que lentement aux salutaires effets des croisades; en France, ils se firent sentir dans le cours même de la première. Le petit-fils de Hugues-Capet que ne recommandait aucun mérite personnel, et que les censures ecclésiastiques tenaient encore dans un état d'abaissement, parvient cependant à étendre sa puissance et à agrandir ses domaines. Tous ces guerriers turbulens qui désolaient l'état pour exercer leur valeur, s'étaient enrôlés sous la bannière du Christ: dès lors l'autorité royale, débarrassée d'une foule d'entraves, put s'occuper avec succès du bonheur public en travaillant pour elle-même. Tandis que les barons versaient leur sang et leurs trésors dans la Palestine, en France, le peuple des villes et des campagnes, affranchi du joug de ces petits tyrans, goûta les premières douceurs de l'indépendance et de la fortune. Les nobles motifs de piété et d'honneur qui avaient présidé à la croisade exercèrent une égale influence sur le sort des dernières

classes de la société. Le cœur de ces maîtres superbes que rien jusqu'alors n'avait pu fléchir, s'adoucit en faveur d'hommes associés aux mêmes travaux et destinés aux mêmes récompenses : plusieurs seigneurs affranchirent les serfs en présence du saint sépulcre ; ces utiles exemples se multiplièrent au retour de la croisade. Les mains qui avaient délivré le tombeau d'un Dieu pouvaient-elles reprendre les marques de la servitude, et la religion eût-elle pu souffrir encore des esclaves parmi ceux qu'elle proclamait ses vengeurs? Ainsi les droits de la victoire servirent ici les intérêts de l'humanité, et le titre de soldat de Jésus-Christ fit honorer le caractère de l'homme. Bientôt l'institution des communes, qui donnèrent aux peuples de l'Europe les premières idées de liberté et de patrie, et l'introduction du luxe oriental qui fit prendre un nouvel essor à l'industrie et au commerce, achevèrent d'établir l'existence des citoyens sur des bases tout à la fois plus solides et plus honorables ; et la plupart de ces bienfaits, qui précédèrent en France le départ de la seconde croisade, avaient acquis tout leur développement dans le cours des expéditions suivantes.

C'est une erreur bien commune et quelquefois bien funeste, que celle qui, faisant servir les mêmes termes à exprimer des choses différentes, tend ainsi, par l'abus des mots, à opérer la confusion des idées; mais dans aucun cas peut-être, cette méprise n'eut des inconvéniens aussi graves qu'en ce qui concerne les croisades; elle a influé sur l'opinion qu'ont eue de ces guerres les générations contemporaines; et, lorsqu'on en suit les traces dans les écrits du moyen âge, on reconnaît qu'elle n'a guère moins égaré le jugement des modernes. Les croisades, destinées d'abord à délivrer les lieux saints du joug et de la présence des infidèles, changèrent bientôt d'objet sans avoir changé de nom; elles devinrent, entre les mains des pontifes, des armes fatales au repos de l'Europe, comme dans les mains des croisés eux-mêmes, les instrumens d'une ambition toute mondaine; et dès lors elles perdirent avec le caractère sacré qui leur avait attiré la vénération des peuples, le succès qui les avaient couronnées. Ce mot de *croisade*, qui, dans les premiers transports d'une pieuse ferveur avait fait lever des nations entières depuis la Baltique

jusqu'aux Pyrénées ; ce cri de guerre qui avait ouvert aux compagnons de Godefroi de Bouillon les portes de la cité sainte, ne produisirent en Europe qu'un sentiment mêlé d'horreur et d'effroi, lorsque les chefs de la religion et de l'état n'en firent plus que des applications profanes et des usages impies, lorsqu'on vit le signe révéré de notre foi invoqué contre des peuples catholiques, et surtout lorsque les revers qui illustraient encore les armes chrétiennes en Orient, semblaient à des hommes prévenus de l'idée des jugemens de Dieu la réprobation la plus manifeste de ces expéditions lointaines. La croisade prêchée par Innocent III, et qui, terminée à la conquête de Byzance, n'eut ainsi d'autre résultat que la ruine d'un empire chrétien ; la croisade, plus funeste encore, qui extermina les Albigeois, et créa l'inquisition ; une foule d'autres guerres du même genre et décorées du même nom, dirigées successivement contre tous les souverains de l'Europe : guerres désastreuses, dans le cours desquelles éclatèrent ces deux phénomènes d'une cruauté froide et réfléchie : le massacre des vêpres siciliennes et l'assassinat juridique

de Conradin ; tant d'excès commis ou autorisés par les croisades, firent tomber, avec l'acception primitive de ce mot, la puissance magique qui y avait été attachée. Tandis que les guerres qu'il avait servi à désigner changeaient incessamment de direction et de principes, on continuait toujours de s'en servir, et l'Europe lui imputait encore ses malheurs, quand il n'avait déjà plus le pouvoir de les produire ; comme si les passions qui, pendant un siècle, avaient cherché à se couvrir plutôt qu'à s'honorer de ce nom, n'étaient pas les mêmes et ne se signalaient pas dans tous les temps par les mêmes effets !

Qu'y avait-il cependant de plus facile que de réduire la question des croisades à ses véritables élémens ? Quiconque a étudié sans prévention les monumens du siècle qui les vit éclore, avouera sans peine que, de toutes les causes qui les produisirent, le zèle religieux fut la première, la plus efficace et la plus durable. Or, quelque aveugle qu'ait été ce zèle chez les contemporains de Godefroi de Bouillon, peut-on tirer d'un pareil principe toutes les conséquences qu'on en a déduites ? N'est-ce pas étrangement se mé-

prendre sur la nature du cœur humain, que de trouver dans ce dévoûment généreux, dans cette patience héroïque, dans ce renoncement sublime à tous les intérêts temporels, qui caractérisèrent les premiers travaux des croisés, le germe des forfaits commis par leurs successeurs; et n'est-ce pas le plus déplorable abus d'une fausse philosophie que d'attribuer un même principe à des actions si différentes, et de faire en quelque sorte dériver d'une source commune toutes les vertus et tous les crimes? Si l'ambition fanatique d'un Grégoire VII, en concevant la première idée des croisades, entrevit l'usage qu'on en pouvait faire pour l'exaltation du siége pontifical; si l'ambition plus éclairée d'un Innocent III, achevant l'ouvrage de ces prédécesseurs, ébranla tous les trônes avec cette armée sacrée, doit-on imputer les mêmes vues à tous les guerriers ligués pour la même cause? et ce résultat de guerres saintes qui, après quelques années d'une faible domination en Asie, ne firent qu'établir solidement en Europe la puissance des papes, doit-on le regarder comme un effet nécessaire et inévitable de ces guerres? Est-il probable que

tant de princes engagés sous la bannière de la croix, n'aient eu d'abord intention que de fournir à ces pontifes des armes contre eux-mêmes? Et ce Raymond de Toulouse, qui déploya le premier son drapeau contre les infidèles, prévoyait-il qu'un jour une croisade serait prêchée dans ses propres états contre sa propre famille? Les choses étaient arrivées au point que tout périssait en Europe, si quelque violente secousse ne fût venue rendre la vie à ce grand corps épuisé; et il fallait que les symptômes d'une destruction imminente fussent bien nombreux et bien frappans, puisqu'ils excitèrent l'attention et la crainte des hommes mêmes d'un âge si ignorant et si grossier. Les bruits si généralement répandus au commencement du dixième siècle, et depuis, à plusieurs autres époques, de la fin prochaine du monde, ne venaient point d'une autre source, et l'on sait combien cette opinion, et les terreurs superstitieuses qui se propageaient à sa suite, contribuèrent à multiplier le nombre et à enflammer le zèle des défenseurs de la Terre-Sainte. Les croisades opérèrent seules le mouvement qui sauva la société en la renouvelant tout

entière. Si les papes en profitèrent pour affermir et pour étendre leur puissance, on peut dire que dans leurs mains tout autre moyen eût également servi au même objet. Dans l'état où se trouvaient alors les croyances et les intérêts de l'Europe, il était impossible que le clergé, depuis long-temps affranchi de l'autorité temporelle, ne finît par s'en rendre maître; puisque les coupables excès et les honteuses dissolutions de la cour de Rome au dixième siècle, n'avaient pas entièrement ruiné son empire, il fallait bien qu'elle devînt souveraine au douzième; et ce résultat, quoique produit par les croisades, était bien moins dans la nature de ces guerres que dans la nature même des choses.

Si donc les croisades, par un effet purement accidentel de la disposition des esprits, devinrent un instrument actif de l'ambition pontificale, si l'on peut avec raison leur imputer une partie des malheurs que cette ambition a causés au monde, il est juste aussi de reconnaître qu'elles furent dans leur principe étrangères aux motifs qu'on leur attribua depuis, et par conséquent innocentes des crimes qu'on leur fit commettre;

qu'elles n'exercèrent une influence funeste que lorsqu'on leur donna une direction différente, et qu'enfin, au prix de quelques calamités passagères, elles ont produit des avantages aussi nombreux que durables. Des écrivains qui affectaient le plus vif intérêt pour notre espèce, semblent s'être plu à nous offrir l'effrayant calcul des générations que la guerre sainte avait moissonnées ; et sans doute de pareilles recherches ont dû plus coûter à leur humanité, qu'elles ne font honneur à leurs lumières. Ces écrivains, en effet, ne devaient-ils pas considérer que les croisades ont plutôt favorisé qu'affaibli la population de l'Europe, en transportant dans d'autres climats le théâtre de ces guerres qui, depuis l'établissement du régime féodal, désolaient chaque royaume, chaque province, chaque ville, chaque bourgade? Quelque vide que laissassent dans la grande famille européenne ces émigrations, dont les flots ne cessaient de s'écouler vers l'Orient, n'avait-elle pas des pertes encore plus nombreuses à déplorer dans le cours de ces longues dévastations, de ces éternels brigandages qui couvraient son sein de sang et de ruines? C'est un fait généra-

lement attesté, et qui doit presque conserver à nos yeux le caractère du miracle qu'il eut aux yeux d'un siècle crédule, qu'aussitôt que la guerre sainte eût été proclamée, l'Europe demeura tout à coup dans une paix profonde; les haines privées, les inimitiés nationales furent au même instant suspendues dans toute l'étendue de ce vaste continent; on n'y connut plus qu'un seul objet d'ambition, on n'y entendit plus qu'un seul cri de guerre, la délivrance du saint sépulcre; et la trêve de Dieu, ce frein si faible que l'église imposait quelquefois aux passions, ne fut exactement observée qu'à la suite de ces émigrations, qui ne laissaient plus dans tout l'Occident, ni de prétextes aux querelles, ni de bras pour les soutenir. En supposant même que le nombre des victimes fût plutôt accru que diminué par ces expéditions lointaines, on ne saurait nier qu'elles n'aient produit un bien inestimable; c'est qu'alors les calamités de la guerre s'étendirent uniquement sur ceux qui y prenaient une part active et volontaire; au lieu que, dans ces dissensions civiles qui enveloppaient tout un peuple, une foule de citoyens périssaient pour une cause qui

leur était étrangère. Du moins, quand l'Orient était en feu, l'Europe entière respirait. Le bruit des armes qui retentissait au loin sur les plages asiatiques ne venait pas troubler la sécurité de l'Occident, et le signal des combats n'était fatal qu'au repos des Sarrasins.

Un autre avantage également certain, c'est que l'esprit de guerre, de tout temps si cher et si funeste aux peuples de l'Europe, prit alors un essor plus élevé et un caractère plus noble. Au lieu de ces brigands faibles et cruels qui se disputaient la possession d'une terre ou d'un château, comme des vautours acharnés sur une vile proie, on vit d'illustres guerriers armés pour la cause de Dieu et combattant en son nom. Ce n'étaient plus ces guerres domestiques, ces querelles obscures où l'on s'égorgeait pour de misérables intérêts, où la défaite était sans consolation, et la victoire sans honneur. Ici, du moins, la vertu guerrière pouvait se déployer vers un but et sur un théâtre dignes d'elle, et l'héroïsme avait des juges et des rivaux. La gloire présentait ses palmes, la religion ses récompenses aux soldats qui triomphaient ou qui souffraient pour elles. Ici, tout sang versé avait son prix,

puisqu'il coulait sous les yeux d'un Dieu ; la victoire s'ennoblissait encore des gages de la faveur divine, et la mort même avait des charmes pour qui la recevait comme le martyre. De là naquit la chevalerie, seule institution capable, dans les sociétés barbares du moyens âge, de les maintenir contre la corruption des mœnrs et contre l'insuffisance des lois, et la seule qui, dans l'histoire de ces siècles déplorables, excite encore nos regrets en méritant nos éloges. Les croisades portèrent au plus haut degré d'exaltation et d'énergie cet enthousiasme à la fois religieux et militaire, qui, se vouant à la défense de tous les opprimés, au soulagement de tous les malheureux ; associant, par un mélange touchant et bizarre, des prodiges de valeur et d'humanité, des idées de galanterie et de dévotion, servit avec une égale ardeur et surtout avec une égale fidélité, les trois objets de son culte, *Dieu les rois* et *les belles*, sut mettre de la grâce jusque dans ses faiblesses, et rendre ses travers même aimables ; et, pour nous tenir lieu des vertus qui commençaient à nous manquer, créa l'honneur dont nous avons fait, à son exemple,

un des principes les plus féconds de la morale, et l'un des plus puissans ressorts de la politique.

Malheur au peuple qui, soumettant tout au calcul, croirait apprécier assez rigoureusement la valeur des actions humaines, en ne voyant qu'une dévotion fanatique dans la pieuse charité des chevaliers qui se dépouillaient de leurs biens pour doter des hôpitaux; qu'une faiblesse ridicule dans cette généreuse réparation des injures qui précédait le départ des croisés; qu'un travestissement ignoble dans cette union si touchante des honneurs militaires et des soins hospitaliers, qui rendait la milice du Temple utile à l'humanité autant que formidable dans les combats!

Mais écartons toute espèce d'exagération, et, pour juger sainement de l'esprit des croisades, et des effets qu'elles ont produits, transportons-nous au siècle qui les vit naître, en quittant les idées du nôtre. Dans l'état où se trouvait alors la société, au milieu de cette confusion de tous les droits, de cette ignorance de tous les principes, croyez-vous que la voix d'un législateur philosophe, si elle se fût élevée seule du sein

de cet effroyable cahos, eût suffi pour y ramener tout à coup l'ordre, l'harmonie et la paix? Non; il fallait, suivant la pensée d'un auteur contemporain, il fallait à ce monde vieilli et prêt à périr de décrépitude, un remède plus puissant et plus actif. Le fanatisme pouvait seul réchauffer des âmes que la superstition avait glacées, et élever les pensées de l'homme au-dessus de ce cercle étroit d'intérêts vulgaires qui les retenait captives. Le fanatisme pouvait seul, en agitant les nations engourdies, ouvrir devant elles une nouvelle carrière, révéler l'Orient à l'Occident, et, par la rapide communication des connaissances et des idées, dissiper la longue obscurité dont une ignorance réciproque avait couvert les deux hémisphères. S'il mêla trop souvent des forfaits affreux à des vertus sublimes, l'excès même de ses égaremens eut toujours quelque chose de grand, qui était propre à frapper l'imagination et à remuer l'âme; et s'il produisit quelquefois de puissans effets par de faibles moyens, ne voyons que sa force où d'autres seraient tentés de trouver un ridicule. Ces armoiries, qui ne nous représentent aujourd'hui que des symboles usés ou des

énigmes inexplicables, rappelait aux chevaliers les prouesses de leurs pères, bientôt effacées par leurs propres exploits. Ces signes héréditaires étaient des leçons toujours vivantes de générosité et de courage; et la langue du blason, si obscure et si justement dédaignée de nos jours, devenait sur les champs de bataille une langue aussi intelligible qu'éloquente.

En considérant ainsi l'esprit des croisades, nous les jugerons moins sévèrement en elles-mêmes, et nous apprécierons plus sûrement les heureux effets qu'elles produisirent. Nous reconnaîtrons que, si leur influence immédiate fut factieuse pour les générations contemporaines, elle n'en fut que plus utile par ses résultats éloignés. Nous verrons enfin que, fléau néccesaire au douzième siècle, les croisades devinrent une source de prospérités pour tous les âges suivans. En pourrait-on dire autant de ces vastes coalitions de rois, qui, abusant de la crédulité des peuples, leur faisaient croire qu'ils ne se battaient que pour reconquérir les droits imprescriptibles des nations, tandis qu'instrumens aveugles de la perfide ambition de ceux qui les avaient appelés aux armes, les vainqueurs sem-

blent n'avoir brisé les fers des vaincus que pour s'en voir chargés à leur tour.

Parcourons rapidement ici les principaux de ces résultats dus aux croisades. Dès que la trompette sacrée a donné le signal d'une guerre commune à tous les chrétiens, une foule d'hommes condamnés à la servitude par la terre même qu'ils possédaient, se précipitent dans les camps, et brisent ainsi leurs liens en quittant la glèbe; d'autres, dont la servitude était personnelle, trouvent également la liberté dans les priviléges accordés aux soldats de Jésus-Christ. Les affranchissemens, si rares auparavant, sont prodigués par la dévotion, et même par l'intérêt. Les entraves qui avaient empêché jusqu'alors les communications mutuelles des peuples, se relâchent enfin par le continuel mélange de toutes les nations de l'Europe. Pendant l'absence des seigneurs, les guerres privées sont suspendues et bientôt cessées sans retour; la tranquillité publique guérit les plaies profondes que la population avait souffertes; l'autorité royale s'affermit aux dépens de celle des barons, et à l'avantage des citoyens. Les communes se forment en achetant des priviléges

des seigneurs appauvris, et quelquefois en les usurpant sur ces maîtres éloignés. A l'institution des communes s'associe presque partout celle des cours judiciaires, où le droit romain est invoqué : dès lors les guerriers, qui ne savaient juger les différens qu'avec l'épée, et dont l'humeur impétueuse était incompatible avec l'étude des lois, abandonnent aux magistrats du peuple l'exercice de la justice; le duel est déféré plus rarement, et la liberté publique se consolide de jour en jour. Par l'extinction d'un grand nombre de familles nobles moissonnées outre-mer, et par la misère qui en accueillait tant d'autres au retour de ces expéditions lointaines, les grands fiefs se subdivisent en une foule de petites propriétés particulières, et le domaine public s'enrichit des débris de la fortune des seigneurs. Avec la valeur des fiefs s'affaiblissent les prérogatives qui y avaient été attachées; les barrières qui séparaient les citoyens s'abaissentpeu à peu; plusieurs atteintes sont portées en même temps à l'orgueil du régime féodal, et la décadence des nobles prépare la naissance d'un tiers état.

A ces effets, qui dérivent tous d'une source unique, de l'émigration d'un grand nombre d'hommes, j'en puis joindre d'autres qui ne résultent pas moins directement d'une seconde cause, de la communication des peuples entre eux. De l'Égypte et de Constantinople sans cesse visitées, et un moment asservies par les croisés, la lumière se répand dans toute l'Europe. Les monumens des anciennes études excitent d'abord l'étonnement et bientôt après l'émulation des guerriers de l'Occident, et le bienfait permanent de la civilisation répare les meaux d'une conquête passagère. Le code de Justinien et les écrits d'Aristote sont deux trésors déjà connus, que l'Europe recueillit plus entiers à la prise de Constantinople. De longs voyages et des découvertes successives enrichissent le domaine des sciences naturelles, et les bornes des connaissances géographiques se reculent à chaque instant devant les regards des croisés. Des moines pénètrent pour la première fois dans les déserts immenses de la Tartarie; l'instinct de la curiosité, joint à l'appât du gain, conduit un marchand vénitien jusqu'aux frontières de la Chine, et les guerriers chrétiens s'applau-

dissent de voir le théâtre de leurs exploits s'agrandir à chaque nouveau trophée qu'ils y élèvent. Les sciences, qui firent l'orgueil de l'antique Babylone et de la moderne Bagdad, abandonnent les heureux climats de l'Asie pour fleurir dans l'Occident; l'université de Salerne rivalise avec les disciples d'Averroès et d'Avicenne. Bientôt les historiens se multiplient, leur langue s'épure, et leur caractère s'ennoblit; Guillaume de Tyr, en racontant, dans l'idiome de Tite-Live, des exploits dignes des premiers siècles de Rome, s'élève quelquefois à la hauteur de son sujet et de son modèle; Jacques de Vitry rappelle en plusieurs endroits l'énergie et la véhémence de Salluste; Villehardouin et Joinville, dans un langage plein de naïveté, et souvent de grâce, offrent le premier essai d'une littérature, dont leur plume et leur épée contribuèrent également à étendre les conquêtes. D'autres écrivains dont s'honorèrent alors d'autres nations, et faits pour honorer un autre siècle, un Othon de Frisingue, un Guillaume de Malmesbury, Saxo, l'annaliste du Nord; Matthieu Pâris et Rigord, l'un Anglais et l'autre Français; dignes rivaux en qui

déjà se manifeste l'animosité nationale ; l'illustre fille d'Alexis Comnène, et toute cette foule de Bizantins, parmi lesquels plusieurs eurent à la fois de la célébrité et du talent, rendent le siècle des croisades presque aussi recommandable par ses historiens que par ses héros. La muse du chant se réveilla, et la poésie prit un nouvel essor ; au lieu de ces exploits fabuleux des paladins d'Arthur et de Charlemagne, les troubadours eurent à raconter des exploits plus réels, et surtout plus attachans des Godefroi, des Tancrède ; et un chantre du douzième siècle, en célébrant la délivrance de Sion, avait déjà préparé des couleurs au génie du Tasse. L'amour de la renommée, qui prenait toutes les formes, s'était glissé dans tous les rangs : on vit alors des empereurs et des rois se mêler à la foule des poëtes pour retracer leurs succès communs : on vit un Frédéric II et un Richard, ces deux héros des guerres saintes, exprimer par des accens mâles ou plaintifs les nobles tourmens de la gloire, ou les ennuis d'une longue captivité.

Si de l'heureuse influence qu'exercèrent les croisades sur l'état politique des citoyens et sur les

progrès de la raison humaine, nous passons à examiner les effets qu'elles produisirent sur le développement de l'industrie et du commerce, nous ne les trouverons ni moins nombreux, ni moins frappans. Il était impossible qu'au milieu d'une impulsion si vive donnée à toutes les facultés de l'esprit, le commerce ne se tournât point avec ardeur vers la carrière nouvelle qui lui était ouverte, et que, débarrassé des entraves qui le gênaient au dedans, en même temps qu'il s'enrichissait de connaissances étrangères, il ne prît point un champ plus vaste et un essor plus hardi. Jusqu'alors ses entreprises avaient été concentrées entre les mains des Grecs et des Arabes; toutes les richesses de l'Asie s'écoulaient par des routes presque parallèles, au nord et au midi, dans les villes opulentes de Constantinople et d'Alexandrie. La conquête de ces deux empires transporta aux Latins, avec les trésors qu'une longue paix y avait accumulés, les sources mêmes qui les y avaient amenés; et, lorsque la domination des croisés eut été détruite en Orient, ils conservèrent encore ces fruits précieux de leur puissance passagère. Les républiques rivales de Ve-

nise, de Pise et de Gênes, se disputaient le sceptre des mers de l'Inde et de l'Europe longtemps après que le royaume de Jérusalem était retombé au pouvoir des infidèles. La ligue anséatique éleva dans le Nord, à leur exemple, un empire fondé sur le commerce : ainsi de toutes parts régnaient une généreuse émulation et une salutaire activité. L'art de la navigation fit des progrès rapides sur un théâtre sans cesse éprouvé par ses succès et agrandi par ses découvertes. Les flottes européennes qui, pendant le cours de deux siècles, voguaient presque sans interruption, des ports de la Méditerranée et de l'Océan Germanique, aux bouches de l'Oronte, du Nil et de l'Euphrate, effrayèrent plusieurs fois l'Orient d'un appareil de forces maritimes depuis long-temps inconnues, et renouvelèrent dans ces parages l'antique réputation de Carthage et de Tyr. Un code nautique fut formé d'après les instructions des navigateurs d'outremer ; et ce ne fut pas un des avantages les moins précieux que l'Europe retira de ses voyages. Partout les besoins du luxe se multiplient avec les moyens de le satisfaire ; et de nouvelles connais-

sances produisent à leur tour des jouissances nouvelles : les étoffes de soie, d'abord avidement recherchées, servent à la parure des rois et à la fortune des citoyens; les manufactures des Grecs et des Arabes offrent à l'industrie de l'Europe des modèles qu'elle doit bientôt surpasser. Une foule d'inventions utiles passent de l'Orient en Occident. L'aspect de Constantinople et de ses monumens frappe les premiers croisés d'une admiration qui ne doit pas long-temps demeurer stérile; l'architecture gothique prend, à leur retour, un style plus noble et des formes plus savantes; le génie des arts qu'on croyait éteint en Italie, jette à Venise les premières lueurs de la vive lumière qui devait éclairer les contemporains de Michel-Ange; et les derniers monumens des croisades touchent au siècle de Cimabué et du Giotto. L'art militaire se perfectionne, et les fiers Sarrasins, vaincus avec leurs propres armes, s'instruisirent à leur tour aux dépens de leurs vainqueurs. Une police sévère s'introduit dans les armées; la discipline est connue, et l'infanterie reprend insensiblement, parmi les guerriers de l'Europe, le rang et la considération qu'elle

avait perdus depuis que les dernières légions romaines avaient succombé sous les coups des barbares.

Tels sont les principaux avantages que la civilisation européenne retira des croisades ; telles sont les hautes considérations au moyen desquelles ces guerres, utiles autant que respectables dans leur principe, doivent prendre à nos yeux le caractère d'importance et d'intérêt qui en a marqué les résultats. La plupart de ces résultats, qui sortent si naturellement des récits de l'histoire, n'auraient pu long-temps échapper même à un examen superficiel, si l'on n'eût voulu en trouver l'influence immédiate et sensible sur la génération contemporaine, au lieu de s'attacher à en reconnaître l'action lente et progressive sur les âges suivans de la société ; mais alors on considérait isolément les principales expéditions qui se dirigèrent à différentes époques vers l'Orient, ce qui était la manière la plus imparfaite d'en apprécier les effets. C'est bien moins ces expéditions purement militaires par leur objet, et souvent séparées l'une de l'autre par de longs intervalles qui eurent les suites importantes et durables que

nous leur avons attribuées, que la communication non interrompue, que les fréquentes relations établies par elles, et pendant tout le cours de leur durée, entre l'Orient et l'Occident. Le fanatisme des croisades eut, ainsi que toutes les maladies de l'esprit humain, ses momens de lassitude et d'épuisement, durant lesquels les nations purent réparer leurs pertes et oublier leurs désastres. Mais, dans l'intervalle des grandes émigrations, l'Europe ne cessa pas un seul instant d'être agitée, comme on voit l'Océan soulever ses vagues durant le moment de relâche que lui laissent de violentes tempêtes. Les chemins de la Terre-Sainte une fois ouverts à la dévotion, ou même à la cupidité, se remplissaient incessamment de pèlerins, de marchands, de missionnaires; les colonies chrétiennes qui s'étaient élevées en Asie établissaient d'ailleurs, entre l'Occident et l'Orient, des rapports intimes et des liens nécessaires. Quel ne devait pas être, sur la marche de la civilisation et de l'industrie européennes, l'effet d'un mouvement si général et si prolongé, de ce choc non interrompu des intérêts et des croyances, de cet échange perpétuel des arts et

des lumières de deux mondes si inconnus jusqu'alors et si étrangers l'un à l'autre?

Considérés en eux-mêmes, quelle source féconde d'intérêt n'offrent pas ces événemens, où se réunissent au plus haut degré toutes les qualités qui distinguent les siècles héroïques, dont la durée surpasse celle des plus longues catastrophes qu'ait jamais éprouvées le genre humain, et dont le théâtre embrasse presque toutes les parties et les nations les plus célèbres de l'ancien monde? Quelle prodigieuse variété dans les exploits et dans les accidens de cette guerre! quelles étranges vicissitudes de succès et de revers! quel étonnant mélange, quelle succession rapide de grandes actions et de grands crimes, des plus nobles vertus et des vices les plus odieux! que de contrastes intéressans, que d'oppositions singulières dans les habitudes des peuples et dans les caractères des individus! quelle foule de noms illustres auxquels se rattachent encore tant de souvenirs patriotiques! que de monarchies élevées et détruites! que de révolutions dans les empires et dans les mœurs, propres à servir à l'instruction des sages et des citoyens de tous les temps!

A la voix d'un simple ermite, l'Occident entier s'est ébranlé, et, suivant l'expression si souvent employée d'Anne Comnène, semble s'être arraché de ses fondemens pour se précipiter sur l'Asie. Des foules de pèlerins, rebut de l'église et de l'armée, expirent dans les champs de la Thrace, ou à la vue de Constantinople, avant d'avoir pu se mesurer avec les ennemis du nom chrétien; mais l'armée des véritables croisés s'avance, commandée par des héros, sur les même sentiers que d'imprudens fanatiques ont teints de leur sang et couverts de leurs dépouilles. Qui ne connaît les noms de ces héros? un Godefroi de Bouillon, exerçant par ses vertus l'empire qu'aucun de ses rivaux n'accorde à la supériorité du rang; un Bohémond, réunissant dans sa personne tant de qualités diverses, et dans le cours de sa vie tant d'aventures singulières; un Tancrède, vrai modèle des chevaliers chrétiens, et seul, au milieu de l'ambition générale, ne cherchant d'autres succès que ceux de la foi, ne possédant pour toute fortune que son épée. Qui n'a entendu parler de la bataille et de la prise de Nicée, des combats livrés à travers l'Asie-Mineure et

jusque sous les murs d'Antioche, de la prise d'Edesse par une troupe de chevaliers qui fondent en courant une principauté destinée à devenir le boulevart des colonies chrétiennes en Orient? Qui n'a frémi quelquefois au récit des calamités essuyées par les croisés pendant le long siége d'Antioche, des dangers imprévus qui succèdent à cette conquête inespérée, et de la victoire merveilleuse qui couronne tant de travaux divers? Qui pourrait se lasser d'entendre les incroyables efforts déployés sous les murs de la cité sainte par le zèle religieux et par l'héroïsme guerrier des chrétiens et des infidèles; les succès variés et l'issue mémorable de cette lutte opiniâtre; le triomphe de la croix, si cruellement acheté par le sang, et l'élection de Godefroi, qui, seule parmi tant de scènes de carnage, satisfait la justice et console l'humanité?

Les succès de la première croisade avaient porté au plus haut point dans l'Occident le fanatisme qui l'avait fait naître. Des troupes innombrables de pèlerins vont périr dans les vastes plaines de l'Asie-Mineure, victimes de la perfidie des Grecs, ou moissonnés par le glaive des Turcs;

mais les armes chrétiennes s'ouvrent par la Méditerranée une route plus glorieuse et plus sûre. Les Génois, les Pisans, les Vénitiens, rivaux souvent malheureux sur les mers d'Europe, ne trouvent bientôt plus sur celles d'Asie d'autres ennemis qu'eux – mêmes. Cependant, au milieu de tant de vicissitudes et de pertes, le royaume de Jérusalem s'affermit et s'étend sous le sceptre des deux Baudouin, successeurs de la puissance de Godefroi plutôt qu'héritiers de ses vertus. La fameuse défaite de Rama suspend un moment le courage des chrétiens, que relève bientôt la prise de Béryte, de Sidon, de Tripoli, de Ptolémaïs, et leurs succès se soutiennent malgré la discorde qui les divise, tant que leurs ennemis sont divisés eux–mêmes. Mais tout change dès que les forces musulmames sont réunies sous la puissance de Noureddin. La chute d'Édesse donne le signal de la décadence des chrétiens en Orient ; et ce signal, qui se propage et retentit au loin dans l'Occident, excite une génération nouvelle à marcher sur les traces de la première. L'appel du pape Eugène III n'eût peut–être pas produit sur ses contemporains l'effet qu'avait autrefois pro-

duit celui d'Urbain II, s'il n'eût trouvé dans un autre moine, dans le fameux abbé de Clairvaux, un interprète non moins zélé et plus éloquent encore que l'ermite Pierre. Un humble solitaire dominait alors tout son siècle par la puissance de la parole et par l'autorité du génie, et le disciple des chênes et des hêtres, comme il le disait lui-même, était devenu l'oracle des cours. A la voix de saint Bernard, célébrant d'avance le succès d'une expédition dont il devait bientôt déplorer les revers, deux souverains prennent la croix. On sait assez quels tristes fruits l'empereur d'Allemagne et le roi de France rapportèrent de leur entreprise mal concertée : deux florissantes armées périrent sans résultat et sans gloire dans les défilés du Taurus ou sous les remparts de Damas. La valeur de Louis éclata moins aux yeux des infidèles que le scandale de sa maison ; et l'Europe sembla n'avoir armé toutes ses forces contre l'Orient que pour mieux lui donner toute la mesure de sa faiblesse. Mais la France, sous l'administration de Suger, put se consoler des revers de ses armées ; et ce fut un double bienfait du sort, qui ménageait saint Louis au siècle suivant, que de séparer ainsi l'Henri IV et le Sully du moyen âge.

Cependant une grande révolution avait changé la face de l'Orient, et le trône de Jérusalem toujours agité est enfin renversé par Saladin, qui venait de détruire la puissante dynastie des Fathimites. Au premier bruit des rapides exploits de ce héros, tout l'Occident était ébranlé : la fureur y fut portée au comble, quand les malheurs de la cité sainte, tombée au pouvoir des infidèles, furent offerts à l'imagination des chrétiens dans les éloquens récits de Guillaume de Tyr, l'apôtre et l'historien des guerres saintes. Une troisième croisade est résolue avec plus d'enthousiasme encore, et sous de plus brillants auspices que la première. Qui ne serait ému au souvenir des grands noms qui la distinguent; de ce Frédéric Barberousse, dont l'héroïsme et la mort rappellent Alexandre; de cet impétueux Richard, fameux par son courage, sa prison et ses vers; et de ce Philippe-Auguste, son rival, plus habile et plus heureux, si cher encore aux Français par la victoire de Bouvines? Qui ne voudrait connaître les détails et les résultats d'une lutte où tant de héros et de si puissans empires sont ligués contre un si grand homme, où la seule ville de Ptolémaïs voit plus de batailles

livrées et plus de générations moissonnées sous ses murs que n'en comptent les guerres les plus meurtrières et les plus longues ? Peu d'années sont à peine écoulées et un autre empereur, Henri VI, qui s'était croisé aux prières du pape Célestin III, meurt comme son père avant d'être entré dans la carrière de la gloire ; son armée se console d'abord de l'absence et ensuite de la perte de son chef, en se couvrant de lauriers dans la Palestine. Une nouvelle croisade, entreprise au commencement du treizième siècle, amène un résultat bien différent ; c'est la prise de Constantinople, et la fondation d'une dynastie nouvelle par les Latins. Mais déjà les croisades en se multipliant ont perdu de leur éclat ; les efforts de Jean de Brienne et du roi de Hongrie, André II, n'ajoutent qu'à leur réputation personnelle, sans aucune utilité durable pour la cause des chrétiens. Quelques hommes illustres figurent encore dans les rangs des croisés ; l'empereur Frédéric II, qui les domine tous par l'ascendant de son génie, aime mieux négocier avec Mélédin que de le combattre ; et cependant avant de partir il a recouvré Jérusalem.

Le fanatisme qui, depuis près d'un siècle et

demi, agitait l'Europe entière, commençait à languir lorsqu'un peuple nouveau, apparaissant sur la scène du monde, lui rend une nouvelle énergie. Des extrémités de la terre qui avaient long-temps caché leur empire, Genghis-Kan et ses fils accourent, et chassent devant eux, comme la poussière, les nations, qui dans leur effroi appliquent à ces hommes sortis du Tartare, un nom destiné à perpétuer jusqu'à nous le souvenir de leurs fureurs. Vers le même temps l'enthousiasme des croisades s'était rallumé dans le cœur d'un prince fait pour le concevoir, et qui par ses revers ne réussit enfin qu'à l'éteindre. C'est Louis IX, prince orné de toutes les vertus dans le siècle de toutes les erreurs, qui, dans les fers comme sur le trône, obtint l'hommage de ses ennemis et le respect de ses rivaux, et qui n'offrit pas vainement à cet âge ignorant le spectacle si vanté par la philosophie ancienne d'une âme religieuse et forte aux prises avec le malheur. Avec quel intérêt nous suivons dans les récits de Joinville, le compagnon, l'ami, le confident de saint Louis, les détails d'une vie si belle, et les particularités des deux expéditions fameuses

qui en ont marqué et abrégé le cours ! En Orient, les successeurs du grand Saladin ont été détrônés par les mameloucks, dont l'esprit guerrier change pour jamais les destinées de la Palestine; ils y portent leurs armes victorieuses, et Ptolémaïs, unique et faible débris d'un empire chrétien, annonce par sa chute, en 1291, la ruine entière de la domination européenne, qui s'était soutenue près de deux siècles sur le continent de l'Asie. Dans l'Occident, l'esprit des croisades avait déjà changé de direction, et le fanatisme des croisés repoussés de la Palestine s'était acharné contre eux-mêmes.

Nous voyons, sous le pontificat d'Innocent III, le règne le plus important peut-être du moyen âge : avec quel art ce torrent détourné de sa source inonda l'Europe de flots de sang chrétien ! Nous voyons tous les souverains, frappés successivement des armes spirituelles des pontifes de Rome, se déchirer les uns les autres, au nom de la croix qu'ils outragent, et devenir les instrumens aveugles du pouvoir injuste qui les écrase. Parmi les nombreuses croisades prêchées par un Grégoire IX, un Innocent IV, un Clément IV, en Allemagne, en Angleterre, en France, en

Italie, en Espagne, en Portugal et ailleurs, nous ne trouvons trop souvent que de grands crimes à raconter et de grandes calamités à peindre; nous regrettons de voir les fruits à peine éclos des guerres saintes avorter au milieu des guerres impies qui en avaient usurpé le nom et profané le caractère. Cependant quelques idées de grandeur et d'utilité nous attachent encore au récit des heureux efforts qui préparent au-delà des Pyrénées l'affranchissement de l'Espagne et la puissance future du Portugal; à celui des progrès non moins salutaires de la ligue anséatique, et des exploits de l'ordre teutonique qui, sorti d'un hôpital de Jérusalem, va conquérir la Prusse, fonder Marienbourg, et civiliser le Nord en le subjuguant. Notre admiration n'est mêlée d'aucun sentiment pénible, en exposant l'histoire de cet autre ordre de chevaliers chrétiens, qu'on pourrait appeler une croisade permanente contre les ennemis de notre culte, et qui a laissé de si glorieux monumens de son courage et de sa foi sur les rochers de Rhodes et de Malte. En suivant enfin jusqu'à son dernier période le cours de cette fièvre dévorante,

nous voyons le fanatisme des croisades, vainement réchauffé par les dangers de Constantinople, expirer au pied des bûchers allumés pour les hussites ; et si, jetant alors un coup d'œil sur la vaste carrière que nous avons parcourue, nous avons à déplorer les longs malheurs du genre humain, nous pouvons nous distraire de ces douloureuses images, en contemplant l'aurore des beaux jours qui se préparent, en assistant, pour ainsi dire, au réveil du génie, qui, se trouvant bientôt trop resserré dans les anciennes bornes de la pensée et du monde, va se frayer en tout sens des routes nouvelles par la découverte presque contemporaine de l'imprimerie et de l'Amérique.

Il n'est point d'époques dans l'histoire moderne qui aient produit autant d'événemens variés et de relations différentes que celle des croisades ; il n'en est point non plus qui aient donné lieu à des jugemens plus divers et plus opposés de la part des contemporains et de la postérité. De là le grand mérite et la principale difficulté de cette histoire, qui consistent à faire un choix judicieux et sage entre tant de traditions qui se

contrarient, entre tant d'opinions qui se combattent. La seule étude des documens originaux est déjà un travail aussi long qu'indispensable. Depuis que le premier recueil des historiens des croisades a été publié par Bongars, sous le titre assez singulier de *Gesta Dei per Francos*, une foule de relations ont été recueillies et mises successivement au jour dans les compilations historiques des Allemands, des Anglais, des Italiens, et surtout des Français, qui prirent aux expéditions d'outre-mer une part plus constante et plus active qu'aucune autre nation européenne. Aussi quand les savans éditeurs du recueil des historiens de France furent parvenus au siècle qui vit naître les croisades, et eurent jeté les yeux sur cette immense quantité de matériaux qui s'offraient de toutes parts à leur attention, ils sentirent d'abord la nécessité de former aussitôt le plan d'une seconde collection, réservée exclusivement aux historiens originaux des croisades. Dans cette collection ne devaient pas seulement trouver place cette multitude d'auteurs des différentes nations, compris sous la même dénomination de *Latins*, à cause de la langue qui leur est commune à

tous ; on se proposait d'y réunir les historiens orientaux, qui, à ce qu'il semble, ne cèdent guère à ceux-ci en nombre et en volume ; et, quoique la fidélité de leurs écrits en ce qui concerne les événemens des croisades ait paru suspecte à de fort habiles critiques, notamment au savant abbé Renaudot, on ne pouvait se flatter d'arriver à la connaissance entière de la vérité sans avoir comparé les témoignages de ces auteurs avec ceux de nos historiens, sans avoir cherché à les éclaircir et à les concilier les uns par les autres : tel était l'objet de la collection nouvelle projetée par les religieux bénédictins ; et, pour en commencer l'exécution, un d'entre eux, dom Berthereau, fut chargé d'extraire et de traduire dans les écrivains orientaux tout ce qui avait rapport aux expéditions des Francs. Ce travail était déjà fort avancé lorsque la révolution vint en interrompre le cours, et fit avorter dans son principe une entreprise qui devait procurer un monument de plus à la gloire nationale. Heureusement le fruit des veilles de dom Berthereau n'a pas été entièrement perdu : ses papiers ont été acquis et doivent être déposés à la bibliothéque

du roi ; et maintenant que les compagnies savantes reprennent avec ardeur leurs anciennes études, il nous est permis de concevoir l'espérance et d'exprimer ici le vœu que l'académie des belles-lettres ne laissera pas plus long-temps interrompu et incomplet le travail entrepris par les savans bénédictins dont elle a recueilli l'héritage.

EXTRAIT

De l'histoire et de la conquête de la ville de Constantinople, par les Français et les Vénitiens, et de ce qui a précédé et suivi cette conquête, depuis l'an 1198 *jusqu'en* 1202, *écrite par* Geoffroi de Villehardouin, *maréchal de Champagne et de Romanie* (*auteur contemporain*).

Geoffroi de Villehardouin, maréchal de Champagne, était fils de *Guillaume*, qui avait possédé la même dignité. Il eut un frère nommé *Jean*, qui, ayant suivi Geoffroi le jeune, son oncle, à la croisade et à la conquête de Constantinople, lui succéda dans la dignité de maréchal de Romanie et s'établit absolument en Grèce, où lui et sa postérité ont eu des possessions considérables, car son fils et son petit-fils furent princes d'Achaïe. L'un épousa Agnès de Courtenay; l'autre, Anne Comnène. Isabelle de Villehardouin, fille du dernier de ces princes, porta ses prétentions sur l'Achaïe. La postérité directe de

notre auteur resta en Champagne, et ayant continué d'y posséder la charge de maréchal de cette province, y subsista pendant six générations; après quoi elle s'est éteinte et la dernière fille du beau nom de Villehardouin épousa un seigneur d'Inteville. La terre de Villehardouin, soit par alliance, soit autrement, était, dès le quinzième siècle, dans la maison des princes de Luxembourg, et faisait partie des seigneuries qui composaient le duché de Pincy depuis possédé par une branche de la maison de Montmorency.

L'histoire, ou si l'on veut, les mémoires de Geoffroi de Villehardouin, commencent en l'année 1198, et finissent en 1207 : ainsi cette histoire ne comprend que neuf années. L'auteur nous apprend que sous le règne de Philippe-Auguste, roi de France, et sous le pontificat d'Innocent III, Foulques, curé de Neuilly-sur-Marne, fut chargé par ce pape de prêcher la croisade en France. Le bon maréchal nous dit que c'était un personnage très-saint, et même qu'il faisait des miracles : ce qu'il y a de sûr, c'est que beaucoup de grands seigneurs et de princes, émus par ses prédications, et désirant de

gagner les indulgences qu'il leur promettait, se déterminèrent à prendre la croix; de ce nombre fut Thibaut V, comte de Champagne et de Brie, pair et grand feudataire de la couronne (père du roi de Navarre le Chansonnier.) C'était un prince encore jeune, et qui donnait de grandes espérances. Il engagea dans cette expédition ses principaux vassaux, parmi lesquels on remarque Gauthier, comte de Brienne; Eustache de Conflans, et Geoffroi de Joinville, oncle du sire de Joinville historien de saint Louis.

En 1199, les princes croisés, entre lesquels on comptait aussi Baudoin, comte de Flandre, s'assemblèrent à Soissons, afin de convenir du temps et de la manière les plus propres à faire réussir leur expédition projetée. Ils résolurent de s'adresser aux Vénitiens, et d'envoyer des ambassadeurs à ces républicains, pour obtenir d'eux des vaisseaux de transport et même un secours de troupes, leur promettant de partager avec eux les conquêtes qu'ils pourraient faire. Ils nommèrent des personnes de confiance à qui ils crurent les talens nécessaires pour assurer le succès de cette négociation; et Villehardouin fut le premier des

deux députés du comte de Champagne. Ils partirent pour Venise en 1200. Henri Dandolo en était alors doge ; c'était un personnage d'une expérience consommée, et d'un mérite distingué, aussi grand militaire que bon politique. Il reçut les ambassadeurs des croisés avec de grands honneurs ; et, ayant fait assembler le sénat pour les entendre, il fut arrêté, après bien des difficultés qui ne furent levées qu'en 1201, que, moyennant une somme dont on convint, les Vénitiens fourniraient tous les vaisseaux de transport nécessaires à l'armée des croisés, composée des troupes des comtes de Flandre, de Champagne et de Blois, et du marquis de Montferrat, qui devait s'unir à eux. Le doge et le sénat s'engagèrent de plus à armer à leurs frais cinquante galères pour contribuer aussi de leur part au succès de cette sainte expédition. Le traité qui renfermait toutes ces conventions fut solennellement juré dans l'église de Saint-Marc, d'une part, par les ambassadeurs des princes croisés, et de l'autre, par le doge, les sénateurs et les citoyens vénitiens assemblés au nombre de dix mille. Il fut convenu qu'à la Saint-Jean de l'année sui-

vante, 1202, les princes croisés et les chevaliers s'assembleraient à Venise, et qu'on partirait de cette ville pour se rendre en Égypte.

Geoffroi de Villehardouin, étant retourné en Champagne, y trouva le comte son seigneur, malade et hors d'état de faire le voyage projeté; il eut la douleur de le voir expirer entre ses bras, en recommandant expressément à tous ses vassaux d'accomplir le vœu qu'ils avaient fait de combattre les infidèles, et de reconquérir la Terre-Sainte. Aucun d'eux ne refusa de se conformer à ces pieuses intentions; et une partie des trésors du comte ayant été destinée pour les frais de cette expédition, Mathieu de Montmorency, Simon de Montfort, Geoffroi de Joinville, sénéchal de Champagne, et le maréchal de Villehardouin, se firent un devoir de l'entreprendre; mais il leur fallait un prince pour chef, et ce fut en vain qu'ils s'adressèrent au duc de Bourgogne et au comte de Bar-le-Duc; ils furent refusés. Villehardouin proposa Boniface, marquis de Montferrat, qui vint en personne s'offrir à les commander et à les conduire jusqu'à Venise. Ses offres furent acceptées, et toute la troupe

se mit en route pour cette ville, où elle fut jointe par le comte Baudouin de Flandre. Ces seigneurs reçurent la croix en différentes églises, dont les évêques et les abbés entreprirent le même voyage avec eux. En traversant ses états, le marquis de Montferrat réunit tous ses vassaux à la petite armée dont on lui avait confié le commandement; et en arrivant à Venise ils trouvèrent, outre le comte Baudouin, Henri son frère, le comte de Forez, Jean de Nesle, châtelain de Bruges, et Nicolas de Mally. Ces chefs prirent leur logement dans l'île de Saint-Nicolas, espèce de faubourg de Venise. Lorsqu'il fut question de s'embarquer, ils rencontrèrent beaucoup de difficultés à rassembler l'argent nécessaire pour payer leur passage; mais le brave duc ou doge Dandolo leva tous les obstacles, et se contenta de la promesse que lui firent les croisés de l'aider, chemin faisant, à reprendre la ville de Zara en Dalmatie, que le roi de Hongrie avait enlevée à la république. Au moyen de cet arrangement, la flotte appareilla; et Dandolo même, ayant pris la croix, quoique très-âgé et presque aveugle des suites d'une ancienne blessure à la tête, se chargea de diriger cette sainte expédition.

A l'instant du départ, il survint deux événemens importans. Une nouvelle troupe composée d'Allemands, à la tête desquels était l'évêque d'Halberstat, renforça l'armée croisée, et un jeune prince grec vint implorer son secours : c'était Alexis, fils d'Isaac Lange, empereur de Constantinople, détrôné par son frère nommé aussi Alexis, qui lui avait fait arracher les yeux. Le jeune Alexis fit au doge et aux chefs des croisés les promesses les plus flatteuses pour les engager à rétablir son père sur le trône impérial. Dandolo permit que ce prince malheureux s'embarquât sur la flotte, et il remit à délibérer sur ses propositions après la prise de Zara : le siége en fut de quelque durée, et cette ville rentra sous la domination des Vénitiens, malgré les différens qu'il y eut à ce sujet entre les Français et eux.

Après la conquête de Zara, il fut sérieusement question de décider si, au lieu de se rendre tout de suite en Égypte pour y combattre les Sarrasins, on ne tournerait pas plutôt les voiles vers Constantinople, dans le dessein de tenter de prendre cette ville, d'en chasser l'usurpateur et de rétablir sur le trône l'empereur Isaac Lange et son

jeune fils Alexis Ce prince offrait de réunir l'église grecque à l'église latine, de payer deux cent mille marcs d'argent aux croisés, et de se joindre à eux avec dix mille hommes pour combattre et recouvrer la Terre-Sainte. Quelle que fût la difficulté de réaliser des propositions aussi brillantes, les croisés ne laissèrent pas d'y prendre la plus grande confiance. Mais ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'ils parvinrent à lever tous les obstacles qui s'opposèrent à leurs succès. Les évêques, les abbés, les moines, dont l'armée était remplie, rejetèrent l'expédition contre Constantinople. Ils prétendirent que ce ne serait pas le sentiment du pape, que les croisés s'amusassent à conquérir un empire possédé par des chrétiens, au lieu d'aller combattre les infidèles, ce qui était le principal objet de la croisade. On députa à Rome pour s'assurer de la façon de penser du saint père; mais, en attendant sa réponse, on ne laissa pas de conclure un traité avec le jeune Alexis. Innocent III en parut très-piqué, et déclara que cette entreprise était absolument contraire au bien de la religion et à l'intérêt que sa conscience lui ordonnait d'y prendre; on n'eut que peu d'égard au décret du sou-

verain pontife, et l'armée des croisés français, vénitiens, flamands et italiens, aux ordres du doge Dandolo; du comte de Flandre Baudoin; du comte de Blois Louis; du marquis de Montferrat Boniface; du duc de Souabe, et de Geoffroi de Villehardouin, s'embarqua pour Constantinople, où le rendez-vous était assigné vers la quinzaine de Pâques, de l'an 1203 : les croisés conduisaient avec eux le jeune prince Alexis.

L'armée séjourna pendant trois semaines dans l'île de Corfou, et pensa s'y voir fort affaiblie par une défection considérable, une partie des généraux voulant rester dans cette île pour passer directement en Palestine, et les autres leur remontrant qu'ils ne pouvaient réussir dans leur entreprise qu'en s'assurant de ce que leur promettait le prince de Constantinople. Ce grand débat ne fut apaisé que par les exhortations du maréchal de Champagne, qui ramena sagement les esprits de ceux qui s'opposaient à l'expédition contre Constantinople, en leur insinuant qu'il fallait la hâter, afin de se trouver vers la Saint-Michel libres de passer en Syrie. La flotte étant entrée dans l'Hellespont, on passa sans danger

le détroit des Dardanelles, et l'on découvrit bientôt la fameuse ville de Constantinople. La surprise et l'admiration qu'elle causa aux croisés sont décrites avec beaucoup de naïveté par le brave Geoffroi de Villehardouin.

Après avoir pris quelques précautions pour s'assurer des vivres, on exécuta le débarquement auprès de Calcédoine, où les principaux seigneurs se logèrent dans un palais appartenant à l'empereur Alexis. Une partie de l'armée s'arrêta dans cet endroit; le reste passa du côté de Scutari, et y séjourna pendant neuf jours au milieu du pays le plus beau et le plus fertile; elle s'y pourvut abondamment de vivres, et eut quelques avantages sur des détachemens grecs envoyés successivement par l'usurpateur Alexis. Un ambassadeur de ce prince ayant osé se charger de la commission périlleuse de faire des menaces aux chefs des croisés, reçut pour toute réponse qu'on ne le reconnaissait point pour empereur, et que le légitime héritier de l'empire était dans l'armée latine.

Dès le lendemain on tint conseil à cheval, et on disposa tout pour l'attaque qu'on avait ré-

solu de tenter deux jours après. Les assaillans furent divisés en six corps, dont le premier était commandé par le comte de Flandre Baudoin, le second, par Henri son frère; le troisième, par le comte de Saint-Pol; le quatrième, par celui de Blois; le cinquième, par Mathieu de Montmorency, et le sixième, par le marquis de Montferrat. Au jour convenu, cette attaque se fit avec une ardeur incroyable, et le plus grand danger de la part des assaillans qui s'emparèrent enfin de la tour de Galata. Mais il fallut encore deux attaques consécutives et très-meurtrières pour que les Latins pussent pénétrer dans la capitale de l'empire grec; ils en vinrent enfin à bout et durent ce succès à l'intelligence et à l'extrême valeur du doge Dandolo. Cet illustre vieillard, âgé de quatre-vingt-dix ans, et presque aveugle, s'était réservé la gloire de commander un corps de soldats choisis à la tête duquel il fit une dernière attaque. Il le conduisit à l'assaut avec autant d'audace que de bonheur, monta le premier à l'échelle, et arbora l'étendard de Saint-Marc sur une des tours. En étant redescendu du côté de la ville, et ayant ouvert la porte à ses gens, ils entrèrent dans Constanti-

nople par cette porte, tandis que l'usurpateur Alexis, troublé, effrayé, s'enfuyait par la porte opposée. Cependant le corps de Vénitiens que commandait Dandolo était trop peu considérable pour se rendre maître de la ville entière : ce brave général se contenta de se cantonner dans le quartier dont il venait de s'emparer, et il envoya avertir les Français d'accourir à son secours ; mais il apprit bientôt avec chagrin que ceux-ci étaient occupés à se défendre contre les Grecs, qui, étant sortis par une autre porte, les attaquaient dans la double espérance, assez bien fondée, de les accabler par le nombre et de les mettre hors d'état d'aller secourir les Vénitiens. Ils se défendaient vaillamment lorsque Dandolo, apprenant le danger qu'ils couraient, abandonna le quartier dont il était maître, et, volant à eux, les mit en état de remporter une victoire complète sur les Grecs. L'usupateur, perdant toute espérance à cette nouvelle, disparut enfin tout-à-fait avec ce qu'il put emporter de ses trésors ; et, dès le jour suivant les députés de Constantinople s'empressèrent d'apprendre au jeune Alexis que l'empereur son père venait d'être tiré de sa prison, où

son frère l'avait fait enfermer ; qu'il avait été conduit au palais de Blaquerne, et qu'assis sur le trône dont il avait été injustement chassé, ses sujets lui avaient prêté un nouveau serment de fidélité.

Alexis vola dans les bras de son père, et les croisés ne tardèrent pas à lui envoyer une ambassade solennelle pour le féliciter. Cette importante commission fut donnée, de la part des Français, à Mathieu de Montmorency et à Geoffroi de Villehardouin. Ils trouvèrent l'empereur aveugle, mais d'ailleurs dans tout l'éclat d'un successeur du grand Constantin. Il les reçut avec les égards dus aux députés et aux représentans de ses libérateurs, mais, quand ils lui expliquèrent quelles étaient les promesses faites par son fils, il ne put retenir ses soupirs, sentant bien l'impossibilité où il se trouvait de les remplir, puisqu'il ne s'agissait pas moins que de payer deux cent mille marcs d'argent, de fournir l'armée des croisés de vivres pendant un an, de joindre à leur armée dix mille soldats grecs, et d'entretenir pendant sa vie cinq cents chevaliers au service de ces mêmes croisés pour la défense de la Terre-Sainte.

Cependant, quelque extrême difficulté que le bon empereur Isaac trouvât à l'exécution de ce traité, il consentit à le ratifier et à en sceller l'engagement au bas d'un parchemin teint en couleur de pourpre, et écrit en lettres d'or; le sceau impérial était renfermé dans une boîte de même métal. Bientôt le jeune Alexis fut associé à l'empire par son père, et couronné avec beaucoup d'éclat dans l'église de Sainte-Sophie. Mais tous les embarras prévus par Isaac ne tardèrent pas à se manifester.

Quoique les Latins se fussent retirés dans un quartier particulier nommé Sténon, situé au-delà du port (ce quartier s'appelle à présent Péra, et c'est encore celui où demeurent habituellement les Francs); ils ne laissaient pas de venir souvent à la ville et à la cour, et ils pressaient le jeune Alexis d'accomplir ses promesses. Il était d'autant plus gêné, qu'il s'en fallait encore beaucoup que l'empire grec lui fût entièrement soumis. Dans Constantinople même, on murmurait contre les Latins, et surtout contre les Français, qui causaient souvent du désordre dans la ville. Alexis, sentant que le danger était égal pour lui, ou de

retenir les croisés dans sa capitale, ou de les laisser partir, préféra le premier de ces deux partis. Il alla prier les princes latins de demeurer encore un an auprès de lui, et d'employer ce temps à soumettre les rebelles qui étaient en grand nombre du côté d'Andrinople et dans la Thrace. Ils y consentirent, et le marquis de Montferrat, avec une partie des croisés, alla effectivement combattre les partisans de l'usurpateur, qui s'étaient rendus maîtres d'Andrinople. Il prit cette ville, dissipa entièrement les factieux, et assura une seconde fois la couronne impériale sur la tête du jeune Alexis. Baudouin et Villehardouin étaient restés pendant ce temps dans la capitale de l'empire. C'est ici que notre auteur nous fait la touchante description dont il fut alors témoin.

Les Latins ayant pillé une synagogue de Juifs, et quelques Grecs ayant voulu prendre le parti de ceux-ci, il en résulta une grande bagarre, au milieu de laquelle le feu prit aux maisons de quelques riches marchands ; non-seulement elles furent consumées, mais l'incendie, ayant gagné le quartier le plus peuplé et le plus commerçant de la ville, dura pendant huit jours sans qu'on

pût l'éteindre ; toutes les rues, dans l'espace d'environ une lieue, furent entièrement détruites par le feu ; plusieurs galères rapprochées des quais devinrent également la proie des flammes, et le nombre des personnes qui périrent dans ce désastre fut très-considérable. On ne manqua pas d'imputer ce malheur, non pas tout-à-fait à la malice, mais au moins à la vivacité, à l'imprudence et à l'étourderie, depuis si long-temps et si généralement reprochées à la nation française. Dès ce moment les Français parurent insupportables aux Grecs. Ils ne virent plus les croisés qu'avec indignation ; et ceux-ci, voulant se venger de la haine qu'ils s'aperçurent qu'on leur portait, devinrent de plus en plus tyranniques, et traitèrent les Constantinopolitains en véritables ennemis. Ils prétendirent se payer par leurs mains de l'argent qui leur avait été si imprudemment promis par le jeune empereur Alexis. Ils pillèrens sans ordre et sans règle, et l'avidité leur ayant fait oublier quel était le principal objet de leur voyage et le but de leur expédition, ils osèrent dépouiller les églises de leurs plus précieux ornemens. Alexis, ne pouvant réprimer

ces désordres, crut devoir témoigner combien il en était mécontent ; il cessa de voir aussi fréquemment les princes et les chefs des croisés, et se plaignit même assez publiquement de leurs procédés. Tout ce qu'il y gagna fut d'éprouver encore moins de ménagemens de leur part. Ils le pressèrent durement de remplir toutes les conditions d'un traité dicté par la nécessité, et que de nouveaux malheurs rendaient de plus en plus impossible à exécuter. Enfin les croisés, s'étant assemblés, envoyèrent aux deux empereurs, père et fils, des députés ou ambassadeurs, au nombre de six, dont Geoffroi de Villehardouin était ; mais ce fut Conon de Béthune qui porta la parole. Il leur déclara que, s'ils n'exécutaient promptement toutes les conditions du traité, ils étaient prêts à leur déclarer la guerre, et qu'ils les traiteraient en ennemis et comme des souverains ingrats et indignes des services qu'ils leur avaient rendus. Les malheureux princes s'excusèrent du mieux qu'il leur fut possible ; mais leur cour fut indignée de la manière tyrannique et révoltante dont on en usait avec eux, et de la faiblesse avec laquelle ils y répondaient. Bientôt Alexis

fut informé que ses propres sujets faisaient des complots pour le détrôner, et élire à sa place un empereur moins timide; et, réfléchissant sur son état, il ne trouva d'autres ressources que de se livrer à ces mêmes croisés, qui l'avaient d'abord si bien servi et ensuite si maltraité.

Ce fut par le conseil d'un grand seigneur grec nommé Alexis (et surnommé *Murtzuphle*, parce qu'il avait de très-gros sourcils joints ensemble), qu'il se détermina à offrir aux Latins le palais de Blaquerne dans lequel il demeurait lui-même, et de se remettre entre leurs mains. Dans l'extrémité où l'empereur se trouvait réduit, ils durent le croire de bonne foi, et ils se déterminèrent à accepter ses offres; mais le traître Murtzuphle, dans le même temps qu'il donnait ce perfide conseil à son souverain, faisait avertir secrètement les principaux officiers de sa nation de la résolution où était Alexis de les livrer tous et lui-même aux Latins. C'était à la pointe du jour que ceux-ci devaient venir prendre possession du palais. Pendant la nuit, et tandis que l'empereur était profondément endormi, Murtzuphle, qui était son *protovestiaire*, c'est-à-dire, son grand-maî-

tre de la garde-robe, et avait par conséquent les entrées les plus secrètes de la chambre de son souverain, y entra, le surprit dans son lit et le fit jeter dans un sombre cachot. Après cet acte violent, il garnit de telle sorte le palais de soldats, que, lorsque le marquis de Montferrat se présenta pour en prendre possession, il y trouva une résistance à laquelle il ne devait pas s'attendre, et fut forcé, vu la faiblesse de son détachement, de se retirer dans le quartier assigné aux Latins. Murtzuphle s'étant aussitôt revêtu des ornemens impériaux, et s'étant fait couronner à la hâte, mit en défense la ville de Constantinople dont les Grecs étaient encore les maîtres, et ordonna à tous les habitans de prendre les armes. De leur côté, les Latins se disposèrent à attaquer la ville de nouveau; mais, pour une telle opération, il était nécessaire de faire de grands préparatifs, et de réunir les chefs et les troupes qui étaient dispersés dans l'empire. Pendant qu'on faisait ces dispositions, et qu'on envoyait à Rome pour informer le pape de la révolution qui venait de placer un nouvel usurpateur sur le trône des Grecs, Murtzuphle, pour se l'assurer absolu-

ment, après avoir à plusieurs reprises tenté d'empoisonner le jeune Alexis, le fit enfin mourir dans sa prison. Le malheureux Isaac Lange, son père, expira presqu'en même temps, soit du chagrin que lui causa la continuité de ses malheurs, soit que son ennemi eût hâté sa mort, ce qui est fort probable. Murtzuphle, sans trop espérer de se justifier de cet attentat, fit publier que les deux princes étaient morts naturellement, et il leur fit faire des obsèques magnifiques.

Cependant les Latins se rassemblaient, et ils ne tardèrent pas à recevoir la réponse de Boniface III. Elle portait en substance que Murtzuphle était un assassin, un usurpateur; que ce serait faire une œuvre agréable à Dieu que de le détrôner et de le punir de ses crimes; et que les croisés qui contribueraient à la conquête de Constantinople gagneraient les mêmes indulgences que ceux qui recouvreraient la Terre-Sainte sur les infidèles. Tous les bons catholiques, encouragés par cette déclaration, se portèrent avec intrépidité à mettre fin à cette entreprise dont le succès fit avec raison l'étonnement du monde entier. Avant de l'exécuter, il fut convenu entre les

croisés du partage de l'empire à conquérir; et voici comment ce partage fut réglé.

On décida qu'après la prise de Constantinople on choisirait douze électeurs, dont six vénitiens et les six autres des nations alliées; que ces électeurs nommeraient l'empereur latin, qui, conservant pour lui la plus grande partie de la ville de Constantinople et les palais, abandonnerait aux Vénitiens un quartier de cette ville et une certaine portion de l'empire qui en serait à peu près le tiers; que le reste serait partagé entre les Latins de la nation dont serait l'empereur, et un prince d'une autre nation, qui ferait hommage à l'empereur du pays dont il serait mis en possession; qu'au surplus, le butin fait dans Constantinople après la prise serait partagé également entre les conquérans. En exécution de cette convention, le jour de l'assaut fut fixé à un vendredi du mois d'avril de l'an 1204. Dans une première attaque, les assiégeans furent repoussés avec grande perte de part et d'autre. Dans une seconde, qui fut faite trois jours après, les efforts ne furent pas moindres; mais un heureux accident fit enfin pénétrer les Français dans la ville. Un cheva-

lier, nommé André Durboise, mit en fuite ceux qui gardaient une porte, les obligea à l'abandonner, et les croisés se logèrent dans le beau palais de Blaquerne, et y passèrent la nuit, ne comptant point pourtant être encore maîtres de la ville; mais le lendemain matin, ils apprirent que l'usurpateur Murtzuphle, ne voyant aucun espoir de rétablir ses affaires, s'était jeté dans un petit bateau pour se retirer de l'autre côté du Bosphore. Ces heureuses nouvelles redoublèrent le courage des croisés; ils marchèrent en avant, et, malgré la résistance que leur opposèrent les Grecs, ils s'emparèrent du palais de Bocaléon, dans lequel ils trouvèrent deux impératrices douairières : l'une, Agnès de France, sœur du roi Philippe-Auguste, et veuve des empereurs Alexis et Andronic Comnène; et l'autre, princesse de Hongrie, veuve du malheureux empereur Isaac Lange. Le marquis de Montferrat, après avoir rendu à ces dames les respects qui leur étaient dus, pénétra dans Constantinople, où les croisés firent un butin immense, et beaucoup au-dessus des espérances qu'ils avaient conçues du pillage de cette grande

et riche ville. L'univers eut lieu de s'étonner de ce qu'une armée, forte à peine de vingt mille hommes, venait de soumettre la capitale d'un grand empire, où il se trouvait quatre cent mille habitans armés.

Il eût été à désirer que la modération des croisés eût mérité autant d'éloges que leur courage excitait d'admiration dans cette occasion périlleuse et brillante; mais ces braves militaires ternirent malheureusement leur victoire par un brigandage affreux et nombre d'actes inhumains. Vainement le respectable Dandolo et le brave et sage Villehardouin entreprirent de contenir le soldat vainqueur. Malgré leurs efforts, le désordre fut extrême; les violences que les croisés exercèrent particulièrement sur les personnes du sexe, furent effroyables. On rapporte qu'ils ne respectèrent ni les lieux, ni les vases sacrés, ni les ministres de la religion. Ils pillèrent les monastères d'hommes et de filles. Pour comble de maux, le feu prit dans plusieurs endroits de la ville, et consuma la quatrième partie de ce qui restait.

Cet affreux pillage ayant enfin cessé, les La-

tins s'occupèrent sérieusement du choix d'un empereur de leur nation, pour le faire régner sur les ruines de Constantinople. Les voix se trouvèrent d'abord partagées entre le comte de Flandre et le marquis de Montferrat ; mais elles se réunirent toutes en faveur du premier, aux conditions que le second obtiendrait l'investiture de toutes les terres au-delà du Bosphore et de l'île de Candie, et porterait le titre de roi, en faisant hommage au nouvel empereur de ce tiers de l'empire dont les Vénitiens firent encore détacher pour eux une partie assez considérable. Ce fut Nivelon, évêque de Soissons, qui annonça à l'armée des croisés et au peuple Grec cette grande nouvelle. Baudoin IX, comte de Flandre, fut couronné, le second dimanche d'après Pâques, dans l'église de Sainte-Sophie, avec les cérémonies qu'il fut possible de pratiquer dans le désordre. Le doge de Venise et le nouveau roi reçurent l'investiture des pays qui leur avaient été promis.

Pendant que ces choses se passaient, Murtzuphle ravageait tout le pays à deux ou trois journées de Constantinople. Le nouvel empereur marcha contre lui avec Henri son frère, le marquis de Montferrat et le comte de Blois. Le doge de Venise, Villehardouin et quelques autres officiers et généraux restèrent dans la ville pour la

garder. Baudouin fut reçu et reconnu sans difficulté dans la belle et grande ville d'Andrinople, et Murtzuphle, qui fuyait toujours devant lui, se retira sur Messinople, ville dans laquelle s'était établi cet Alexis, frère d'Isaac Lange, qui avait usurpé la couronne, et qui en avait été dépouillé par son neveu avec l'assistance des Latins. L'ancien usurpateur feignit d'abord de vouloir s'accommoder avec le nouveau, qui l'avait prévenu, en lui faisant entendre qu'il était de leur intérêt de s'unir contre les Latins, et que dans l'extrémité où ils étaient réduits c'était le seul parti qu'ils eussent à prendre. Le traître Alexis parut se prêter à cette ouverture; il offrit sa fille en mariage à Murtzuphle, l'attira dans Messinople, le traita magnifiquement; mais à la fin du festin l'ayant fait entrer dans un cabinet, il le fit arrêter et par son ordre on lui creva les yeux. Les Grecs attachés à ce malheureux prétendu empereur prirent tous parti dans les troupes de son assassin; mais celui-ci ne jouit pas long-temps de son barbare triomphe. L'empereur et son frère l'ayant poursuivi, il fut obligé d'abandonner Messinople, dont Baudoin se rendit maître. Murtzuphle aveugle y était resté, et voulut s'embarquer sur le Bosphore pour se mettre à couvert d'un supplice qu'il ne pouvait éviter en tombant entre les

mains des Latins ; mais il ne put échapper ; car, ayant été arrêté sur mer et reconnu, il fut conduit à Constantinople, précipité publiquement du haut d'une colonne sur la grande place de l'Hyppodrome, et traité ainsi comme l'assassin de son légitime empereur, Alexis, fils d'Isaac.

Baudoin se disposait à pousser plus loin ses conquêtes, et à achever de se faire reconnaître souverain de tous les pays soumis à la domination des empereurs grecs, lorsque des démêlés entre lui et le marquis de Montferrat mirent le nouvel empire des Latins à Constantinople à deux doigts de sa perte. Le bon et sage Villehardouin ne peut trop déplorer les malheurs qui s'ensuivirent, et ceux encore plus fâcheux qui pouvaient en résulter.

Boniface, marquis de Montferrat, avait, comme nous l'avons dit, reçu l'investiture de l'île de Candie, et d'un assez grand pays par delà le Bosphore : la Thessalie, l'Achaïe, etc. ; mais il s'aperçut bientôt qu'une île, qu'il ne pouvait acquérir faute de vaisseaux, lui convenait peu, et qu'elle serait plus agréable aux Vénitiens, qui étaient une puissance maritime. Il demanda en échange, à Baudoin, Thessalonique et quelques autres provinces qui n'étaient pas fort éloignées des états du roi de Hongrie, son beau-frère ; car Boniface venait d'épouser la veuve d'Isaac Lange,

sœur du marquis hongrois. L'empereur Baudoin répondit à cette proposition par un déni formel; et, voulant se conserver ces provinces, il marcha sur-le-champ avec des forces respectables pour se les assujettir, et reçut les sermens de fidélité de la ville de Thessalonique et de quelques autres. Boniface, irrité, jura qu'il ferait la guerre à Baudoin tout empereur qu'il était; et, s'étant avancé vers Andrinople, il s'en saisit sans beaucoup de peine.

Le maréchal de Champagne vit avec la plus grande douleur les Latins divisés et combattant les uns contre les autres. Il se rendit auprès du marquis de Montferrat, et lui fit les représentations les plus fortes sur l'inconséquence et le danger de sa conduite; il eut beaucoup de peine à obtenir de lui qu'il s'en rapporterait, pour accommoder ce différent, à la décision du doge de Venise et du comte de Blois.

Du camp de Boniface, devant Andrinople, il passa à celui de Baudoin. Celui-ci n'était pas moins piqué, et la prise de Didymotique par le marquis, dont il venait de recevoir la nouvelle, ajoutait encore à son mécontentement. Il fallut toute l'éloquence de Villehardouin pour détourner les terribles résolutions que voulait prendre Baudoin; mais enfin, mêlant à propos les prières

avec les menaces, et faisant sentir à l'empereur que, s'il n'acceptait pas le doge de Venise et le comte de Blois pour médiateurs, il les aurait pour ennemis, il le détermina à remettre ses intérêts entre leurs mains, et à retourner à Constantinople. Dès qu'il y fut arrivé, on songea à y attirer le marquis de Montferrat, et ce fut encore notre auteur qui en vint à bout et qui garda en séquestre la ville de Didymotique. Enfin l'accommodement fut conclu. Thessalonique et la province voisine furent abandonnées de bonne grâce à Boniface, qui en resta paisible possesseur ; du moins n'eut-il à la défendre que contre les Grecs, et ce fut avec un grand succès ; car, ayant poursuivi l'ancien usurpateur Alexis, qui se tenait encore assez à portée de ces cantons, il le fit prisonnier avec l'impératrice sa femme, les dépouilla des ornemens impériaux, qu'il envoya à l'empereur Baudoin, et quant à leurs personnes, il les fit embarquer et les envoya prisonnières en Italie dans son marquisat de Montferrat.

Le reste de l'année 1204 et une partie de la suivante furent employés, d'un côté, par Baudoin, et de l'autre, par le marquis de Montferrat, à poursuivre et à assurer leurs conquêtes contre les Grecs, et particulièrement contre Théodore Lascaris, gendre de l'usurpateur Alexis,

qui avait pris le titre d'empereur, et était en état de le soutenir par ses talens et par le mérite militaire de son frère Constantin Lascaris, dont il avait fait son général. Baudoin investit du duché de Nicée, Louis, comte de Blois et de Chartres, qui s'engagea à recouvrer ce beau pays sur Lascaris. Renaud Detries fut également investi, et aux mêmes conditions, du duché de Philippopoli.

Pendant ce temps, le marquis de Montferrat continuait ses conquêtes dans une partie de la Romanie, et jusque vers les frontières de l'ancienne Macédoine. Il prit Bérée et Larisse, et assiégea long-temps Napoli de Romanie.

Le seigneur de Champlitte, de l'illustre maison des comtes de Champagne, s'étant embarqué pour la croisade, et ayant été jeté par les vents contraires sur les rivages de la Morée, le maréchal de Champagne lui envoya son neveu, nommé comme lui Geoffroi de Villehardouin, pour l'engager à s'emparer sur les Grecs de l'Achaïe, promettant de l'en faire investir par l'empereur Baudoin. Champlitte adopta volontiers ce projet; la négociation et la conquête réussirent également. Le comte champenois resta jusqu'à sa mort prince d'Achaïe, et n'ayant point d'enfans, sa principauté passa au jeune Geoffroi de Ville-

hardouin ; elle a été conservée dans la branche de ce dernier pendant plusieurs générations.

Enfin les Grecs, poussés de toutes parts par les Latins, et réduits aux plus tristes extrémités, eurent recours aux Bulgares, leurs plus cruels et leurs plus mortels ennemis ; ils les engagèrent à s'emparer de la ville de Didymotique, d'où ils pénétrèrent bientôt jusqu'aux portes d'Andrinople. L'alarme fut si grande dans cette partie de l'empire, que tout ce qu'il y avait de Latins chercha à se réfugier auprès de l'empereur. La garnison de Philoppopoli abandonna cette place et les barbares surprirent Andrinople. Baudoin, ayant assemblé son conseil, composé du doge de Venise, et des plus sages et des plus habiles généraux qui étaient en état de le seconder, résolut de marcher contre le roi de Bulgarie ; mais il s'en fallait beaucoup qu'il eût auprès de lui des forces suffisantes pour exécuter ce projet. L'armée des Latins était considérablement diminuée par les détachemens confiés au généraux dont nous avons parlé, pour s'emparer des concessions qui leur avaient été faites, et ce qui restait de troupes était absolument nécessaire pour la défense de la capitale. Aussi le dessein d'aller reprendre Andrinople fut-il contredit dans le conseil par le sage doge Dandolo, qui représenta

avec force tous les dangers d'une pareille entreprise dans la situation critique où se trouvaient les Latins ; mais l'empereur et le comte de Blois s'y déterminèrent malgré l'opinion contraire.

Geoffroi de Villehardouin prit les devans avec un corps de troupes. Comme il s'approchait d'Andrinople, il découvrit les étendards des ennemis arborés sur les tours, preuve que les Bulgares en étaient les maîtres. Il campa à peu de distance de la ville, après avoir fait avertir le prince Henri, frère de l'empereur, et tout ce qu'il y avait de chefs latins à portée de lui, de se rendre promptement au camp impérial, avec le plus de forces qu'ils en pourraient amener.

Peu de temps après, le doge et les Vénitiens vinrent camper auprès du maréchal de Champagne ; l'empereur même et le comte de Blois ne tardèrent pas à y arriver ; et presqu'aussitôt on apprit que le gros de l'armée des Bulgares, à laquelle s'étaient joints certains peuples infidèles qu'on appelait les Comains, s'avançait sans doute pour présenter la bataille aux Latins. L'empereur et le comte de Blois, piqués de l'audace de ces barbares, résolurent d'aller eux-mêmes les attaquer, et les prudentes remontrances du doge et du maréchal de Champagne ne furent pas capables de les retenir. Ils

sortirent imprudemment de leurs lignes avec le peu de troupes qui étaient immédiatement sous leurs ordres, pour tomber sur les *Comains*. Ceux-ci lâchèrent le pied, et se retirèrent en désordre pendant l'espace de deux lieues, sans doute pour attirer les princes dans un défilé, où bientôt ils furent enveloppés, et payèrent cher la faute qu'une valeur et un zèle excessifs et téméraires leur firent commettre. Le comte de Blois fut d'abord blessé, et n'ayant jamais voulu se séparer de l'empereur, il reçut enfin la mort à ses côtés. L'infortuné Baudoin, abandonné de ses gens qui n'avaient pas péri dans le combat, fut fait prisonnier, chargé de fers, et conduit au roi de Bulgarie.

Cette affreuse nouvelle, portée au camp du doge et du maréchal, les plongea dans la plus vive douleur; cependant ils ne perdirent ni la tête ni le courage. Geoffroi de Villehardouin fit une retraite dont la disposition ne pouvait être l'ouvrage que d'un général habile et expérimenté. Le sage Dandolo l'approuva, et suivit le maréchal, qui prit le poste délicat de l'arrière-garde. Ils eurent le bonheur de dérober leur marche à l'ennemi, et arrivèrent à Rodosto. Ce fut là que les joignirent le prince Henri et plusieurs autres chevaliers et chefs des Latins, qui abandonnèrent toutes leurs possessions pour renforcer l'armée,

qui rentra heureusement dans Constantinople. Henri, comte de Flandre, y fut d'abord déclaré régent de l'empire, et le bruit ne tarda pas à se répandre que Baudoin était mort dans sa prison. Les uns prétendirent alors que sa mort fut très-cruelle ; d'autres soutinrent qu'elle avait été naturelle. (On rapporte que le bruit courut, quelques années après, que Baudoin n'était pas mort ; et un imposteur osa se présenter au roi de France Philippe-Auguste, comme étant cet empereur.) Ce ne fut qu'après avoir donné le temps à cette triste nouvelle de se confirmer, qu'on pensa à couronner Henri empereur ; et il n'était encore que régent, lorsque mourut à Constantinople l'illustre et sage doge de Venise Dandolo. Il était âgé de quatre-vingt-dix-sept ans, presque entièrement privé de la vue depuis plusieurs années ; mais il n'avait rien perdu de ses talens pour la guerre et la politique.

Le roi des Bulgares continuait à faire des conquêtes et des ravages sur les terres de l'empire latin de Constantinople. Heureusement que l'excès de ses barbaries le rendit encore plus odieux aux anciens sujets de l'empire grec, que ne pouvaient être les Latins presque réduits à la capitale. La fin de l'an 1205 et la meilleure partie de la suivante furent employées à livrer des com-

bats continuels, dans lesquels Andrinople, Didymotique, Rodosto et plusieurs autres grandes villes furent prises et reprises.

Au mois d'août 1206, Henri, ne se trouvant que trop assuré de la mort de son frère, fut couronné empereur dans la grande église de Constantinople, avec toute la pompe que les circonstances purent permettre. Il continua de faire la guerre au barbare Jean, roi de Bulgarie, et il y trouva d'autant plus de facilité, que, comme nous venons de le dire, les Grecs mêmes étaient las d'un allié cruel qui dévastait et ruinait tous les pays dans lesquels il pouvait pénétrer. Théodore Lascaris, qui soutenait les restes de l'empire grec de l'autre côté du Bosphore, et occupait nécessairement une partie des troupes des croisés, consentit à une trêve de deux ans avec Henri son compétiteur; car l'un et l'autre prenaient la qualité d'empereur. Théodore était le plus considérable et le plus sage de tous les Grecs échappés de Constantinople; il avait épousé la fille de l'usurpateur Alexis Lange Comnène.

Quoique cette trêve ne fût pas fidèlement observée tout le temps qu'elle devait durer, elle donna cependant quelque repos aux Latins, et les mit dans le cas d'écarter pour un temps les Bulgares et de se rapprocher de Boniface, marquis de Montferrat, qui occupait toujours Thessalonique;

mais qui, depuis plus d'une année, avait été tellement séparé de Baudoin, que, malgré tous ses efforts, la communication n'avait pu être rétablie entre ces deux princes. Boniface avait versé des larmes abondantes et sincères en apprenant la mort de Baudoin ; il avait paru très-satisfait de voir Henri succéder à son frère, et, pour prouver au nouvel empereur quels étaient ses sentimens, il lui fit proposer sa fille en mariage. C'était une jeune et belle princesse que Boniface avait eue d'un premier mariage en Italie. Il la manda, elle passa les mers, et arriva heureusement dans un port du Bosphore, où le maréchal de Villehardouin fut chargé de l'aller recevoir. Il la conduisit avec sûreté et tous les honneurs qui lui étaient dûs jusqu'à Constantinople, où son mariage fut célébré l'an 1207, avec magnificence, à la grande satisfaction de tous les Latins.

Peu de temps après l'empereur étant rentré en campagne, et voyant qu'il pouvait pénétrer jusqu'aux confins du royaume dont son frère avait investi le marquis de Montferrat, reçut avec grand plaisir la proposition que lui fit ce prince, d'une entrevue sur le bord d'une petite rivière nommée Sycella, sur laquelle était située la ville de Messinople. Le jour ayant été pris, la conférence eut lieu, et le beau-père et le gendre se donnèrent réciproquement les témoignages de

la plus sincère amitié. Henri reçut l'hommage-lige de Boniface pour le royaume de Thessalonique ; et dans cette grande occasion, les deux souverains ayant fait les distributions de diverses seigneuries à leurs principaux vassaux, amis et compagnons d'armes, le maréchal de Champagne et de Romanie eut part à ces libéralités : on l'investit des villes de Serre et de Messinople. Il paraît qu'il profita de ce don, et s'établit tout-à-fait dans la Romanie. Nous croyons qu'il y passa le reste de ses jours, puisque l'histoire nous fournit des preuves qu'il y était encore cinq ou six ans après, c'est-à-dire, en l'année 1212; mais ses mémoires finissent à l'époque où nous sommes arrivés, en 1207.

Les nouvelles de la rupture de la trêve jurée par les Grecs soumis à Théodore Lascaris, et celles de quelques nouveaux préparatifs de guerre faits par les Bulgares, les Valaques et les Comains obligèrent l'empereur Henri à s'opposer aux premiers, et déterminèrent le brave marquis de Montferrat à marcher au-devant de ces barbares et à aller les relancer jusque dans les gorges du mont Rodoste. L'exécution de ce projet fut certainement un acte de valeur et d'intrépidité, mais en même temps un trait d'imprudence aussi grand que celui qui avait causé la perte de l'empereur Baudoin : il fut aussi funeste au marquis

de Montferrat. S'étant témérairement engagé dans un défilé, les barbares, qui avaient feint de fuir devant lui, l'enveloppèrent bientôt, et dans le combat il reçut un coup de lance vers l'épaule d'où le sang sortit à gros bouillons. Les guerriers, qui l'accompagnaient furent également effrayés et découragés de cet accident. Les uns prirent la fuite, les autres s'empressèrent à le secourir, d'autant qu'ayant perdu tout son sang, il était tombé évanoui. Ces bons serviteurs furent les victimes de leur zèle; les barbares les tuèrent tous, coupèrent la tête au marquis de Montferrat et la portèrent au cruel Jean ou Joanissa, roi de Bulgarie, qui peut-être en fit le même usage que de celle de l'empereur Baudoin, dans le crâne de laquelle on prétend qu'il buvait en guise de coupe, après l'avoir fait enchâsser dans de l'or.

Villehardouin paraît si désespéré de la perte de Boniface, qu'il n'ose plus pousser son histoire plus loin, ni en raconter les suites : comme nous n'avons voulu donner aussi que l'extrait de ce qu'a écrit le bon maréchal de Champagne, nous nous arrêterons avec lui; mais l'on trouvera dans l'histoire des révolutions de l'empire de Constantinople, par M. de Burigny, et dans la continuation de l'histoire romaine par Laurent Échard, de quoi suppléer à notre silence. On

y verra l'empereur Henri faire la paix avec les Bulgares, et épouser la fille de leur roi, après la mort de celle du marquis de Montferrat; le royaume de Thessalonique disputé par Démétrius, second fils de Boniface et de la veuve d'Isaac Lange, à Guillaume, fils aîné du marquis, mais d'un autre lit; l'ancien usurpateur Alexis sortir des prisons où le marquis l'avait fait renfermer, tenter de nouveaux et d'inutiles efforts pour reprendre une couronne qu'il n'avait jamais eu droit de porter. L'empereur Henri mourut en 1216, et eut pour successeurs trois princes de la maison de France, de la branche de Courtenay, après quoi l'empire des Latins à Constantinople prit fin.

Le lecteur aura sans doute trouvé le fond de cette histoire fort intéressant. La révolution qui fit tomber l'empire de Constantinople entre les mains des Latins est un de ces phénomènes historiques auxquels rien ne prépare, et que nous attribuerions au hasard le plus étrange, si nous ne reconnaissions pas le pouvair suprême de la Providence.

La manière simple et naïve avec laquelle le maréchal de Champagne raconte tous les événemens dont il a été témoin, nous prouve bien que c'était un bon, franc et loyal chevalier. Il fait souvent quelques réflexions pieuses; mais jamais elles ne sont philosophes ni ingénieuses, encore moins sont-elles injurieuses aux Latins ou

chrétiens occidentaux, français, flamands, allemands, italiens, que Geoffroi regarde tout comme ses compatriotes. Cependant son silence n'empêche pas qu'on ne s'aperçoive qu'il blâme souvent ces croisés qui perdirent si fort de vue leur objet et qui exercèrent tant de cruautés et de pillage dans une ville aussi chrétienne que Constantinople. Le schisme ne peut pas leur servir d'excuse, car les Grecs étaient prêts à se réunir à l'église latine. L'abus que ces croisés faisaient du motif sacré en apparence de cette expédition, pour couvrir leur ambition, leur avidité et leur goût pour la débauche, est trop craint pour que nous n'ayons pas à remercier Dieu d'être nés dans un siècle éclairé, qui ne nous laisse aucune crainte de voir de pareils événemens se renouveler; mais ils étonnaient bien moins dans le temps où ils se passaient qu'ils ne nous surprennent aujourd'hui. C'est ce qu'il nous est aisé de reconnaître, par le ton de simplicité avec lequel Villehardouin les raconte, et c'est en cela qu'est utile la lecture des auteurs contemporains. Leurs ouvrages montrent non-seulement combien le langage de leur temps est éloigné de celui du nôtre, mais encore combien leur façon de penser diffère de celle d'à présent.

MATHILDE.

CHAPITRE PREMIER.

Après un siége aussi long que meurtrier, Saladin venait d'entrer en vainqueur à Jérusalem. Au bruit de la chute de la cité sainte toutes les puissances chrétiennes furent émues. Guillaume, archevêque de Tyr, s'embarque aussitôt pour l'Europe; il va répandre sa profonde douleur dans le sein du souverain pontife, et lui demander des secours pour ses frères d'Orient. Urbain III, frappé à mort par cette funeste nouvelle, expire entre les bras de Guillaume. Grégoire VIII lui succède et prêche une nouvelle croisade. A sa voix, à celle du pieux archevêque parcourant l'Europe à pied, la croix à la main, avec des prières, des menaces et des larmes, les esprits s'échauffent, l'enthousiasme de la gloire et de la religion gagne toutes les âmes; les rois eux-mêmes se lèvent, s'unissent et jurent de ne poser les armes que quand ils

seront rentrés dans cette Jérusalem qui coûta tant de sang à leurs ancêtres, où repose le tombeau d'un Dieu, et dont la perte leur semble un opprobre que sa conquête pourra seule effacer.

A la tête de tant de souverains, marchaient Richard Ier et Philippe-Auguste; rivaux en puissance par la situation et l'étendue de leurs états, ils l'étaient encore par leur âge, leur penchant et leur amour pour la gloire; tous deux également fiers, altiers, s'irritaient à la moindre apparence d'injure, et ne pouvaient se résoudre à plier. Philippe-Auguste, grand et magnanime autant que prévoyant et sage, aspirait à des victoires plus solides que brillantes. Richard, plein de candeur et de loyauté, mais imprudent et fougueux, toujours entraîné par ses passions, ne pouvant ni dissimuler un outrage, ni tarder un jour à s'en venger, aussi constant dans ses haines que dans ses amitiés, et, animé du courage le plus impétueux, attacha peut-être plus d'éclat que son rival à son nom et à ses exploits, et dut à l'excès

même de ses qualités l'admiration universelle dont il fut l'objet, et l'infortune éclatante où les piéges de la perfidie le firent tomber par la suite.

L'empereur Frédéric, à la tête de cinquante mille hommes, venait de partir pour la Palestine, tandis que Richard et Philippe-Auguste, réunis encore dans les plaines de Gisors, voyaient leurs armées s'augmenter chaque jour par les peintures pathétiques et véhémentes que Guillaume faisait de l'état déplorable des chrétiens d'Orient ; tout ce qu'il y avait de jeunesse, animée de l'ardeur guerrière dans les deux royaumes, se rendait en foule auprès de ces deux souverains ; et, en les voyant marcher à la tête de leurs soldats, prêts à combattre courageusement pour la cause du ciel, nul ne voulait laisser ternir sa gloire par le reproche honteux d'avoir fui ou quitté la croix.

Cependant les deux monarques se séparent et se donnent rendez-vous à Messine. Philippe s'embarque à Gênes ; Richard retourne à Londres, remet la ré-

gence à Jean son frère ; et, tandis qu'on prépare à Marseille la flotte qui doit le porter, Bérengère, sa future épouse, s'est déjà rendue en Sicile, afin d'y célébrer le nœud qui doit les unir à la vue des deux camps réunis.

La timide fiancée de Richard, la tendre Bérengère, était fille de Sanchez, roi de Navarre ; elle possédait peu d'appas et de talens, mais tant de vertus ornaient son caractère, et tant d'amour l'attachait à Richard qu'elle avait su fixer le cœur de ce volage monarque ; il l'avait préférée à toutes ses rivales, il l'avait préférée à la sœur même de Philippe-Auguste. En vain la superbe Alix avait-elle tenté de l'enchaîner à ses pieds, Richard, séduit un moment, avait bientôt rejeté la main d'une femme qu'il ne pouvait estimer ; et, une fois du moins la modeste vertu put s'enorgueillir de l'avoir emporté dans le cœur d'un grand roi sur tout l'éclat de la naissance et de la beauté.

Mais, avant de s'engager dans sa longue et périlleuse entreprise, Richard veut assister au sacrifice de sa plus jeune sœur,

qui est au moment de prononcer ses vœux. Il ne l'a point vue depuis son enfance, peut-être ne la reverra-t-il jamais ; et, avant qu'elle soit morte au monde, ou qu'il périsse lui-même par la main des infidèles, il désire la connaître, l'embrasser et lui dire un dernier adieu. Pendant que ses capitaines se préparent au départ, accompagné seulement de quelques écuyers et de l'archevêque de Tyr, qui veut être présent à la prise d'habit de la jeune novice, il s'achemine vers le monastère où elle fut renfermée peu de mois après sa naissance, et dont elle va jurer de ne jamais sortir.

Élevée depuis seize ans à l'ombre de ce cloître, n'ayant jamais vécu qu'avec des vestales pures et chastes comme elle, les pensées de la jeune princesse ne se portaient pas au-delà de sa retraite, ni son cœur vers d'autres biens, ses jours uniformes s'écoulaient sans qu'elle les comptât, et dans sa parfaite innocence elle ignorait également et l'existence du mal et le mérite de la vertu.

Peu vaine de sa naissance, moins encore d'une beauté qu'elle ne connaissait pas; n'ayant qu'une idée confuse du monde, dont le bruit n'arrivait jamais jusqu'à elle, et dont l'abbesse ne lui avait jamais parlé que comme d'un effroyable assemblage de dangers et de tourmens, Mathilde bénissait chaque jour le Seigneur de l'avoir appelée à une si sainte vie; et, ne supposant pas l'existence d'un autre bonheur que celui qu'elle goûtait dans son asile, elle voyait arriver avec joie l'instant de l'auguste cérémonie qui devait l'y ensevelir pour toujours.

Cependant l'arrivée de Richard émeut tout le couvent; les portes s'ouvrent à l'instant, et les grilles même tombent devant lui; c'est pour la première fois que les regards d'un homme embrassent l'intérieur de ce cloître, et que le bruit des armes en fait retentir les voûtes paisibles; mais que ne permet-on pas à la majesté suprême? L'archevêque de Tyr seul ose suivre le roi, et Mathilde se hâte de venir recevoir les embrassemens

de son frère et les bénédictions de Guillaume.

L'abbesse et les autres religieuses, couvertes de leur voile noir, accompagnent et entourent la jeune novice ; elles sont présentes à son entrevue avec Richard, et s'attendrissent aux douces effusions de l'amour fraternel. Le monarque raconte ses projets et parle de son voyage; après lui Guillaume en parle aussi ; et, au seul nom de Jérusalem, on voit ses yeux se remplir de larmes. Il raconte la perte des saints lieux ; les maux que les fidèles ont à souffrir maintenant pour y pénétrer, et les délices qu'ils goûtent quand ils y sont parvenus. Ces récits éveillent dans l'âme de Mathilde des pensées nouvelles, mais non moins pieuses : sa dévotion si douce prend un caractère plus ardent ; et, quoique surprise et confuse de sentir un désir dans son cœur et de prévoir un changement dans sa vie, elle avoue, en rougissant, qu'elle souhaitait se croiser avec son frère, et visiter la Terre-Sainte avant de tirer le ri-

deau qui devait à jamais la séparer du monde.

Mathilde n'eut pas de peine à obtenir sa demande. Un pareil voyage était regardé, dans ces temps antiques, comme l'action la plus agréable à Dieu, et la préparation la plus salutaire à l'état monastique; aussi, toutes les compagnes de la princesse se hâtèrent d'applaudir avec transport à son projet; et, ravies de l'éclat qu'un si saint pèlerinage allait répandre sur leur couvent, déjà elles préparaient les roses mystiques dont elles voulaient couronner la jeune vierge à son retour; sur son habit de novice, d'une éblouissante blancheur, l'abbesse attacha elle-même la croix brillante qui donnait le sceau à ses projets, et la plaçait sous la protection immédiate de Dieu; puis, la remettant entre les mains du roi, elle dit: Votre majesté ne connaît pas encore toute la valeur du dépôt que je lui confie, ni quel trésor d'innocence et de piété renferme le cœur de cette vierge; que votre valeur défende sa

vie, sire; et vous, mon père, ajouta-t-elle en se tournant vers l'archevêque, que votre zèle veille sur son âme : ce n'est point la princesse d'Angleterre que je vous recommande, mais la future épouse de Dieu; c'est le plus beau de tous les titres sans doute. Cependant, ô Mathilde! qu'il n'enfle pas votre cœur de trop de présomption, et qu'une humble défiance vous accompagne toujours; songez qu'il n'y a point de titre si auguste, de dispositions si saintes qui mettent à l'abri des tentations. Gardez de prêter l'oreille à ces voix enchanteresses qui ne flatteraient vos sens que pour vous perdre; et, puisse ce chaste époux auquel vous êtes destinée, rendre vos oreilles si attentives au souffle de son divin esprit, que vous n'entendiez pas le bruit que le monde fera autour de vous.

Pendant que Mathilde prêtait une profonde attention au discours de la pieuse abbesse, Richard en attendait la fin avec une sorte d'impatience; et à peine fut-il libre de prendre la parole, qu'il jura que sa sœur n'avait rien à craindre auprès de

lui. « Avec l'aide de Dieu et de mon épée, s'écria-t-il, plein d'un enthousiasme chevaleresque, soyez certaine, madame, que Mathilde ne sera pas moins en sûreté au milieu de mon camp que derrière les murs de ce cloître. » Le ton énergique dont il prononça ces paroles fit rougir le front de toutes les vierges ; mais, frappées de l'air martial qui respirait dans toute la contenance du héros, et de la noble ardeur qui étincelait dans ses yeux, aucune ne baissa les siens vers la terre.

Cependant le moment du départ approche : Mathilde s'avance vers la porte extérieure du couvent; et, prête à en franchir le seuil pour la première fois de sa vie, elle s'arrête, se retourne, et ses timides regards semblent demander si son courage n'est pas de la témérité. L'abbesse, en voyant son effroi et l'abîme du monde s'ouvrir devant elle, conçoit de nouvelles alarmes sur tous les périls qui vont entourer sa plus chère brebis ; et, dans l'espoir de préserver sa vie et son innocence, elle fait un dernier sacrifice,

et lui remet un reliquaire qu'elle portait toujours sur elle. « Ceci, mon enfant, lui dit-elle, vous garantira de tous les dangers. Si la tempête vous surprend ; si, plus terribles qu'elles, les passions vous menacent, appuyez contre votre poitrine ce morceau de la vraie croix, et il vous délivrera. O Mathilde ! vous croyez ne vous préparer que pour une fête du ciel, mais songez que vous voyagerez sur la terre.

Mathilde, reconnaissante d'un don si précieux, l'attacha sur son sein avec une foi ardente, baisa la main révérée de qui elle le tenait, et disant un dernier adieu à ses timides sœurs, elle sortit du monastère, dont elle ne vit point sans frémir la porte se refermer sur elle. Élevant alors des yeux humides de pleurs vers le saint asile qu'elle quittait, elle ne put les en détacher que quand l'épaisseur des bois et la distance des lieux l'eurent entièrement dérobé à ses regards. En le perdant de vue, son cœur se troubla ; il se troubla plus encore en apercevant dans

le lointain l'immense horizon se déployer devant elle. Éperdue, l'innocente colombe se rapprocha de son frère et de l'archevêque, en leur demandant avec inquiétude s'il fallait traverser tant de pays avant d'arriver en Palestine. Richard sourit de la simplicité de sa question. « Il se passera bien des jours et des mois peut-être avant que nous puissions atteindre la terre que vous allez chercher; mais que craignez-vous, ma sœur, ajouta-t-il en mettant la main sur le glaive qui brillait à ses côtés, ne vous ai-je pas dit que ce défenseur ne vous quitterait pas? — Et oubliez-vous, continua l'archevêque en lui montrant le ciel, celui bien plus puissant dont la miséricorde est sans bornes, et dont la présence est partout? »

Je ne peindrai point les diverses émotions de Mathilde pendant un si long voyage; on peut imaginer assez l'effet que doit produire l'aspect de la mer, les chants guerriers des soldats et les cris tumultueux des matelots sur l'âme d'une vierge timide, qui jusqu'alors n'avait vu

que les voûtes d'un temple, les jardins paisibles d'un cloître et dont les oreilles n'avaient jamais été frappées que par les doux accens et les saints cantiques des filles du Seigneur.

Ce fut à Messine seulement qu'elle se réunit à Bérengère : dès le premier instant une tendre sympathie les attacha l'une à l'autre. Mathilde aima en elle ces chastes et modestes grâces qui lui retraçaient les compagnes qu'elle regrettait ; et la fille de Sanchez, dont le cœur était tout amour, aurait-elle pu ne pas chérir l'aimable sœur du monarque auquel elle allait être unie?

CHAPITRE II.

Les différens qui survinrent bientôt entre Richard et Philippe-Auguste, et dont les perfidies de Tancrède, roi de Sicile, furent la première cause, mirent obstacle au dessein que le monarque anglais avait formé, de célébrer à Messine son union avec Bérengère; et ce ne fut qu'après avoir conquis Chypre que, maître de cette île fameuse, et couronné des mains de la victoire, il put en ordonner la fête auguste.

Jamais hyménée ne fut consacré sous de plus heureux auspices, ni entouré de plus de magnificence et d'éclat. Vainqueur d'Isaac, roi de Chypre, Richard régnait sur le royaume qu'il venait de lui enlever, et se consolait d'avoir tant tardé à partager son trône avec Bérengère, par le plaisir de placer sur sa tête une couronne de plus.

Au bruit de son triomphe on vit accourir Guy de Lusignan, roi de Jérusalem : ce

jeune et superbe souverain, dont l'indomptable valeur n'avait pu soutenir le trône, et qui, chassé de ses états, se voyait disputer par Conrad, marquis de Montferrat, jusqu'à l'espoir d'en redevenir maître un jour, venait implorer l'appui de Richard contre les injustes prétentions de son rival; il lui était d'autant plus nécessaire, que Philippe-Auguste s'était déjà déclaré contre lui en arrivant en Syrie, et soutenait de tout son pouvoir les droits de Conrad qui, maître de Tyr, seule ville que les chrétiens possédassent encore en Syrie, en avait fait fermer les portes à Lusignan, et avait levé contre lui l'étendard de la révolte. Depuis son séjour en Sicile, Richard croyait avoir à se plaindre de Philippe-Auguste; animé d'une secrète jalousie contre une gloire qui balançait la sienne, il saisit avec joie l'occasion qu'on lui offrait de se mettre à la tête d'un parti opposé au roi de France; touché d'ailleurs de la confiance de Lusignan, flatté de sa démarche, ému par ses malheurs, il s'engagea solennelle-

ment à le protéger contre tous ses rivaux ; et dès ce moment, liés l'un à l'autre par la reconnaissance et les bienfaits, ils furent amis et se jurèrent foi et fraternité d'armes jusqu'à leur dernier soupir.

Raimond, prince d'Antioche, Bohémond, prince de Tripoli, Raynaud de Sidon, Onfroi du Thoron, et Léon, prince d'Arménie, avaient suivi Lusignan dans l'île de Chypre. En venant appuyer les prières de leur roi auprès de Richard, ils venaient aussi lui demander sa protection pour eux-mêmes. Le monarque anglais leur promit de les soutenir tous dans leurs prétentions diverses, et de ne quitter la Syrie qu'après les avoir remis en possession de leurs états. Pour prix d'un si éminent service, ces princes et Lusignan lui-même consentaient à le regarder comme leur suzerain, et à lui payer le droit de vasselage ; mais le noble Richard refusa un honneur qui aurait presque égalé le bien qu'il voulait leur faire ; et tout ce qu'il exigea de leur reconnaissance fut de les prier de prolonger leur séjour auprès

de lui, afin qu'ils assistassent à la cérémonie de son mariage, et qu'ils en rehaussassent l'éclat et la pompe par leur présence.

Ce jour à jamais mémorable dans les annales de Chypre fut annoncé dès l'aurore par le bruit de mille instrumens; la superbe église de Saint-Jacques, située entre le port de Limisso et l'ancienne Amathonte, fut décorée avec une magnificence toute royale; on joncha les rues de fleurs, on les tapissa de riches étoffes. Lusignan ouvrait la marche à la tête des princes ses tributaires; sur leur vaste manteau, trempé dans la pourpre de Tyr, on voyait éclater en broderie les feux du saphir oriental; un peu plus loin l'or et l'acier reluisaient de toutes parts sur les cottes d'armes des seigneurs anglais. Richard les suivait la couronne sur la tête et le sceptre à la main; et la fille de Sanchez, dont le cœur palpitait depuis long-temps dans l'attente de cet heureux jour; la fille de Sanchez, qui allait jurer avec ferveur de n'aimer

jamais que Richard, et recevoir avec transport le serment d'en être toujours aimée; la fille de Sanchez enfin, presque belle ce jour-là de modestie et de bonheur, marchait à côté de son illustre époux. Mais, pour qu'il ne manquât rien à sa satisfaction, elle avait prié sa chère Mathilde d'en être témoin, et Richard l'avait exigé de sa sœur. La jeune novice parut donc à l'auguste fête. Couverte de son voile, elle entra dans l'église à la suite de Bérengère, et vit pour la première fois une pompe nuptiale et les joies du monde sous leur aspect le plus séduisant : ce serment d'un éternel amour adressé à un autre qu'à Dieu étonna son innocence, et les accens passionnés de Richard et les regards voluptueux de son épouse troublèrent le cœur de la vierge.

Guy de Lusignan, placé à côté du roi, fut le seul de tous les princes qui put s'approcher assez de Mathilde pour découvrir une partie des charmes que cachait son chaste bandeau de lin; ils allumèrent

dans son âme un feu aussi subit que violent; mais le souvenir de Sibylle son épouse, et l'habit religieux de Mathilde, étaient des obstacles qui ne lui permettaient point d'exprimer ses vœux. Renfermant ainsi dans son sein son amour et sa douleur, il cacha à tous les yeux la blessure si profonde et si douce dont il ne devait plus guérir.

Richard, bien plus guerrier qu'amant, eut à peine passé quelques jours auprès de sa jeune épouse que, tourmenté du besoin de la gloire, il se prépara à s'embarquer pour la Palestine; mais prévenu par Lusignan que la mer était couverte de vaisseaux sarrasins, tous conjurés contre lui; que les côtes de Syrie et même celles d'Égypte en étaient infestées; que Malek Adhel, le frère de Saladin et le plus redoutable guerrier de l'Asie, les commandait souvent, et avait juré guerre à mort à tous les rois de l'Europe, Richard s'opposa à ce que Bérengère et Mathilde partageassent ses dangers : tous les efforts des ennemis allaient se réunir

contre lui ; pendant la traversée son grand cœur s'élançait au-devant d'eux, et il sentait bien que, pour être tout à la gloire, il ne fallait pas que les objets de sa tendresse fussent à ses côtés. Assuré d'ailleurs qu'aussitôt qu'il serait arrivé à Ptolémaïs, les infidèles, furieux d'avoir manqué leur proie, porteraient toutes leurs forces vers le camp, et, occupés de l'attaquer sur terre, laisseraient la mer libre, il crut que le trajet serait alors sans aucun péril, et ordonna que le vaisseau qui devait porter son épouse et sa sœur ne mettrait à la voile que quand le sien serait arrivé dans le port de Ptolémaïs.

Mathilde, accoutumée à l'obéissance, se soumit sans peine à la volonté de son frère ; mais la tendre Bérengère désespérée de se séparer de l'époux qu'elle chérissait, se précipita à ses pieds, baignée de larmes, lui demandant, comme la plus grande preuve d'amour qu'elle pût recevoir de lui, la grâce de partager les périls auxquels il allait s'exposer. Touché de cette peine, Richard fut pourtant inexo-

rable dans ses refus ; il lui représenta que sa présence et celle de Mathilde, en attendrissant son cœur, affaiblirait son courage et lui ferait peut-être éviter un combat qu'il était de son devoir de rechercher. « D'ailleurs, ajouta-t-il, ces même ennemis qui vont s'attacher à me poursuivre vous laisseront passer tranquillement, et la traversée ne sera orageuse que pour moi. » La jeune reine voulut insister encore; mais Richard, surpris de sa résistance, lui ayant dit d'un ton un peu sévère qu'il voulait être obéi, elle se tut aussitôt, glacée par la crainte d'avoir déplu à son époux, et dévorant en silence sa douleur et ses larmes.

Le roi de Jérusalem et les autres princes de sa suite s'embarquèrent avec Richard : il ne resta auprès de la reine qu'Onfroi du Thoron, les ducs de Northumberland et de Glocester, Simon de Montfort, comte de Leicester, et quelques autres seigneurs français, parmi lesquelles on distinguait le brave Adam de Turenne, grand chambellan, Enguerrand de Fiennes et Josselin

de Montmorency, beau comme Renaud, intrépide comme lui, depuis peu dans l'adolescence, depuis long-temps héros ; par ses exploits il promettait une nouvelle gloire à sa patrie et un nouveau lustre à son nom, qui né avec la monarchie, était déjà plus ancien que celui de ses rois.

Richard voulut aussi que l'archevêque de Tyr n'abandonnât point les princesses : « Elles auront besoin, mon père, lui dit-il en regardant la reine, que vous leur appreniez que les femmes doivent servir Dieu par leur patience et leur soumission, comme nous par les combats et la vaillance. » Bérengère n'entendit que trop ce que ces mots voulaient dire ; elle regarda son époux avec tant d'amour et de résignation, que le fier monarque en fut touché ; et peut-être aurait-il cédé aux vœux d'une épouse si tendre, si, en lui devenant plus chère par sa douceur, elle ne lui avait fourni un motif de plus de ne pas l'exposer aux nombreux périls qu'il allait chercher.

Contente d'avoir obtenu l'approbation de son époux, elle renferme dans son âme

les désirs qui l'agitent et les craintes qui la déchirent ; et, tandis que pâle et les yeux baissés, n'osant verser aucune larme, elle l'accompagne jusqu'au port, Mathilde, renfermée dans l'intérieur du palais, s'interdit le murmure, se soumet aux volontés de son frère et de son roi, et adresse des vœux pour lui au divin fils de Marie.

Poussé par un vent favorable, le vaisseau du roi atteignit bientôt les côtes de l'Asie ; mais, au moment de s'en approcher, il fut entouré par deux galères ennemies, montées chacune par huit cents hommes : loin de les fuir et de les craindre, il provoque lui-même l'abordage : les épées brillent, le sang coule, le carnage est affreux, la valeur égale. Musulmans et chrétiens, tous paraissent attaquer et non se défendre. Cependant après un long et rude combat, dans lequel Richard fut vaillamment secondé par Lusignan, il vient à bout de couler à fond une des galères, de s'emparer de l'autre, et mouille le lendemain, 8 juin, à Ptolémaïs, précédé de la victoire et chargé des

dépouilles de l'ennemi. Tous les croisés le reçurent avec des acclamations d'enthousiasme, et célébrèrent son arrivée et son triomphe par des feux de joie allumés dans tout le camp.

Cependant Lusignan apprend que, durant son absence, la mort lui a ravi Sibylle son épouse; cette perte, qui flattait la passion qu'il avait rapportée de Chypre, pouvait être funeste à sa puissance. Sibylle, fille de Baudoin, héritière du royaume de Jérusalem, l'en avait fait couronner roi en l'épousant; mais en mourant, ses droits retournaient à Isabelle, sa sœur cadette, épouse du marquis de Montferrat, et donnaient ainsi une force de plus aux prétentions de ce dernier. Lusignan, appuyé par Richard, soutenait que le caractère de roi était indélébile, et qu'on ne pouvait l'en dépouiller; il vit passer dans son parti les Pisans, les Flamands et les chevaliers de Saint-Jean; mais les templiers, les Génois et les Allemands, à la tête desquels se mit Philippe-Auguste, soutenaient les droits du marquis de Monferrat.

Celui-ci, renfermé dans Tyr, orgueilleux de posséder encore une ville dans un royaume où Lusignan n'en possédait plus, insultait du haut de ses superbes remparts à la détresse de son rival; et tandis que tous deux livraient le camp des croisés à la désunion et à la haine en se disputant la possession d'une couronne qu'ils s'étaient laissé enlever par les infidèles, Saladin l'affermissait sur sa tête en fortifiant chaque jour Jérusalem contre les futures attaques des chrétiens.

Richard avait établi son quartier du côté de la mer, afin de surveiller les moindres mouvemens des assiégés, et de mettre obstacle à ce qu'ils ne reçussent aucun secours tant par terre que par mer. A l'Orient de la ville, vis-à-vis la plus forte des tours, appelée la *Tour maudite*, on voyait flotter les bannières royales de Philippe-Auguste, et au milieu du camp se déployaient les aigles glorieuses de l'empire d'Allemagne. Les trois nations se distinguaient par la couleur de la croix qui brillait sur leurs étendards, rouge dans

l'empire des lis, elle était blanche chez les Germains, et verte dans le camp anglais. Parmi toutes ces différentes cours, celle d'Angleterre s'efforçait d'éclipser les autres par le faste et la magnificence ; et, tandis que Richard s'environnait de pompes et de somptuosités, Philippe-Auguste, plus simple et plus modeste, ne voulait tirer son éclat que de la haute et vaillante noblesse dont il était entouré : c'étaient les comtes de Dreux et de Chartres, Errard et André de Brienne, les Joinville, les Châtillon, les Coucy, noms éternellement chéris en France, et dont aucun événement ne pourra jamais effacer le souvenir ni la gloire.

Cependant Richard demandait à grands cris qu'on poussât vigoureusement le siége de Ptolémaïs, dont la reddition devait ouvrir la route de la cité sainte ; mais le fier Conrad ne voulait sortir de ses murs et prêter son secours aux croisés qu'autant qu'il serait déclaré roi de Jérusalem ; et Philippe-Auguste, fidèle à l'alliance qu'il avait contractée avec lui, mécontent

d'ailleurs de l'empire que Richard voulait affecter dans le camp, et jaloux peut-être des lauriers qu'il avait cueillis dans l'île de Chypre, demeurait dans l'inaction ou ne livrait aux infidèles que des combats particuliers, évitant avec soin un assaut général. Richard, trop fidèle, trop loyal pour abandonner son frère d'armes, et en même temps trop impérieux et trop fier pour entrer en accommodement avec son rival, loin de chercher à ramener Philippe-Auguste par des raisons, l'aigrissait par des invectives, et accroissait ainsi de plus en plus la division qui régnait dans le camp : vingt fois les partis contraires furent prêts à en venir aux mains, et vingt fois ils frémirent de lever contre des chrétiens l'épée qu'ils venaient de ceindre pour les défendre. Tandis que le désordre s'introduisait dans les conseils, et que les chefs, l'injure à la bouche, s'accablaient de mutuels outrages, les soldats, qui n'étaient venus en Palestine que pour délivrer les saints lieux et non pour faire un roi de Jérusalem,

murmuraient hautenent de la dissension intestine qui enchaînait leur courage ; et plus d'une fois on les vit se réunir pour aller ravager les terres des musulmans, et porter le fer et la flamme jusqu'aux tentes de Saladin.

Mais ces troubles cruels, si funestes aux succès des armes chrétiennes, n'étaient pas le seul chagrin dont Richard eût à souffrir. Son premier soin, en arrivant en Palestine, avait été d'envoyer à la reine l'ordre de le venir joindre avec sa sœur ; il était bien sûr de la promptitude qu'elle devait mettre à lui obéir, et cependant elle n'arrivait point ; chaque jour il allait sur le bord de la mer voir s'il n'apercevrait pas le vaisseau qu'il attendait, et chaque jour il y allait en vain. Lusignan ne le quittait point ; Lusignan recevait dans son sein les inquiétudes et les craintes de son ami, et il les partageait d'autant plus vivement, que, depuis la mort de Sibylle, sa passion avait pris de nouvelles forces par les espérances qu'il avait osé concevoir ; il venait de re-

couvrer sa liberté, Mathilde n'avait pas encore perdu la sienne, et déjà il comptait assez sur l'amitié de Richard pour se flatter d'obtenir son appui auprès de sa sœur. C'était donc cette amitié seule qui pouvait lui rendre son royaume et satisfaire son amour; aussi ne négligeait-il aucun moyen de la rendre plus vive. Richard était sensible au plaisir d'être aimé, et Lusignan lui montrait un dévouement sans bornes; mais le fier Richard voulait être aimé pour lui seul, et Lusignan, en lui découvrant les désirs de son cœur, avait eu l'art de lui persuader que dans cette alliance il songeait moins aux charmes de la sœur qu'à fortifier d'un nœud de plus l'amitié qui l'unissait au frère. Richard, franc, sincère, facile à tromper, parce qu'il était incapable de tromper lui-même, Richard le crut, et sentait sa tendresse s'augmenter de celle que lui témoignait Lusignan, au point de ne pouvoir plus se passer de lui : ils couchaient sous la même tente, ils n'avaient qu'une seule table, c'était ensemble qu'ils allaient

combattre les infidèles, et le butin qu'ils leur enlevaient était toujours fidèlement partagé entr'eux. Dans les joutes ils portaient les mêmes couleurs, sur leur bouclier la même devise; et, lorsqu'ils s'étaient exercés dans la journée, soit à manier la lance dans les tournois ou à tirer l'épée contre les infidèles, ils retournaient le soir d'un commun accord se promener sur le bord de la mer. Là ils contemplaient l'immensité des flots et de l'horizon en soupirant avec amertume, ils baissaient la tête, et, accablés de la tristesse de leurs pensées, gardaient souvent un morne silence. Si la tempête faisait bouillonner les ondes, ils croyaient les voir entr'ouvrir leurs abîmes pour engloutir à jamais ce vaisseau qui portait ce qu'ils avaient de plus cher au monde. Mais si la mer était calme et que le vent fût favorable, alors leurs craintes changeaient de nature sans rien perdre de leur vivacité : et, si ce n'était plus au vaste Océan, c'était aux infidèles que le roi redemandait son épouse et sa sœur.

CHAPITRE III.

Depuis le départ du roi, la triste Bérengère n'avait cessé de prier et de verser des larmes ; elle se représentait sans cesse cet époux si cher en proie à la fureur des musulmans. Dans ses rêves elle le voyait tantôt chargé de fers, tantôt couvert de blessures ; et durant le jour son imagination alarmée lui confirmait tous ces lugubres présages ; car, lorsque le cœur est plein d'amour, il est plein de frayeurs. En vain l'archevêque de Tyr s'efforçait de calmer cette peine si vive, en la peignant comme une offense envers Dieu ; la jeune reine pleurait alors sur sa faute sans pouvoir cesser de pleurer aussi sur l'absence d'un époux. Mais ce que n'avaient pu faire ni les exhortations de Guillaume, ni l'exemple de Mathilde, fut produit en un instant par l'arrivée de l'esquif que Richard lui envoyait. Elle entendit à peine le récit de sa victoire, elle songea seule-

ment qu'il était en sûreté, que dans peu elle allait le revoir; et, ses larmes se séchant tout à coup, elle passa de la plus mortelle tristesse au comble de la joie.

Mathilde, en apprenant qu'elle allait enfin atteindre le but de son voyage, remercia Dieu d'un cœur aussi soumis qu'elle s'était résignée au délai ordonné par son frère; trop pieuse pour livrer son âme à aucun sentiment extrême de joie ou de chagrin, elle regardait comme un péché le désespoir si violent dont Bérengère avait été accablée en se séparant du roi; et, quand cette épouse désolée laissait échapper en sa présence les cris de sa tendresse et de ses regrets, la chaste vierge, qui jusqu'alors avait ignoré qu'il était des passions, étonnée d'un langage si nouveau, s'alarmait de l'entendre et se croyait coupable de prêter l'oreille aux accens d'un pur et légitime amour. La rougeur sur le front, elle confia ses scrupules à l'archevêque de Tyr, et le vénérable Guillaume, qui dans le secret de la confession n'avait jamais reçu

d'aveu aussi pudique, crut voir dans la beauté qui s'humiliait ainsi devant lui, l'Ève céleste au premier réveil du monde, et il se promit bien de ne jamais abandonner la direction d'une conscience dont l'extrême délicatesse annonçait à l'univers une sainte de plus.

Quoique la galanterie fût regardée alors comme un devoir et comme une sorte de gloire; quoique Bérengère eût à sa suite plusieurs des plus distingués et des plus nobles chevaliers des cours de France et d'Angleterre, nul pourtant ne fut assez hardi pour oser offrir des vœux à la jeune Mathilde. Malgré l'éclat de ses charmes, la séduction de ses grâces et la langueur de ses grands yeux bleus, il y avait dans toute sa personne une sorte de pureté qui imposait aux désirs, leur défendait de naître; et l'habit religieux, dont elle couvrait un corps formé par l'amour, la garantissait moins encore des tendres entreprises que le respect qu'inspirait sa pudeur. Elle se montrait peu aux regards des hommes; mais à l'aspect

de la vierge, les yeux baissés, les mains croisées sur la poitrine, à demi-cachée par un long voile de lin, et toute brillante de la primitive innocence, chacun, frappé d'une religieuse admiration, reculait quelques pas comme indigne de l'approcher. La reine aimait beaucoup trop Mathilde pour ne pas s'affliger vivement des vœux qu'elle devait prononcer : ce n'était ni la solitude, ni l'obscurité de l'asile où elle allait s'ensevelir qui lui paraissait un malheur, mais bien d'y vivre sans amour. Si elle concevait facilement qu'on pût dédaigner une couronne, elle ne comprenait pas qu'on renonçât à un époux. Plus d'une fois elle ne put s'empêcher de dire sa pensée à sa jeune sœur; mais quand elle s'efforçait de tenter son ambition, en l'éblouissant de l'éclat du trône et de cette foule de sceptres dont tant de rois s'estimeraient heureux d'orner sa beauté; quand plus souvent encore elle cherchait à émouvoir son cœur, en lui peignant les charmes d'une union conjugale, Mathilde se détournait en rougissant, de la

la vue de pareils tableaux, non par la crainte qu'ils ne la tentassent, mais par la honte de les regarder. Alors Bérengère, attentive à ne point blesser une pudeur si délicate, ne lui parlait plus que de ces sentimens purs et chastes qui ont seuls le droit d'attendrir le cœur d'une vierge. C'étaient les regrets du meilleur des frères; c'était la douleur d'une mère inconsolable de vivre séparée de son plus cher enfant; c'était enfin l'amitié qui les unissait toutes deux, et dont la privation laisserait un vide dans son cœur, que l'amour même de Richard ne remplirait pas entièrement. A de si pathétiques peintures, la reine faisait succéder des fêtes où la magnificence s'unissait à la galanterie, et auxquelles il était difficile que la princesse Mathilde n'assistât pas quelquefois; mais en vain le siècle étalait ses pompes, en vain la nature faisait parler ses tendresses, courageuse et modeste, la jeune vierge dédaignait tous les biens terrestres, et traversait le monde seulement occupée du ciel.

Après quelques jours d'une navigation heureuse quoique lente, le vaisseau se trouva en vue des côtes de l'Asie; et déjà on apercevait le port de Ptolémaïs comme un point dans l'horizon, lorsque le vent, s'élevant tout à coup avec violence, rendit tous les efforts des matelots inutiles; le pilote lui-même abandonna son gouvernail à la fureur des flots; et en moins de trente-six heures la force de la tempête eut poussé le navire contre les bancs de sable qui s'étendent aux environs de Damiette. Là il fut surpris par un vaisseau ennemi qui, voyant la détresse des chrétiens, crut qu'il lui serait facile de s'en emparer; mais des sujets qui avaient à défendre leur reine, et des chevaliers qui combattaient pour la religion et la beauté, ne devaient se rendre qu'en perdant la vie. A la tête des guerriers, le plus jeune et le plus vaillant de tous, Josselin de Montmorency, l'épée à la main, résistait avec une telle intrépidité, que déjà les infidèles commençaient à plier, lorsqu'un esquif, sorti du port de Damiette,

fit changer la fortune. A la vue du drapeau jaune et noir qu'il portait, les Sarrasins s'écrièrent d'une commune voix : *Malek Adhel ! Malek Adhel !* et ce nom leur rendant le courage prêt à les abandonner, ils recommencèrent le combat avec une nouvelle ardeur. Tandis que Josselin, animé d'une valeur héroïque, s'élance au milieu des ennemis, les presse, les pousse, les menace, précipite les uns dans la mer, frappe les autres, entasse les victimes, fait couler des ruisseaux de sang, et se forme un rempart des armes, des débris et des cadavres des infidèles, l'archevêque de Tyr qui était auprès des princesses, ayant entendu retentir le nom de Malek Adhel, tombe à genoux, et s'écrie : « Humiliez-vous avec moi, car notre heure est venue : rien ne résiste à Malek Adhel. » La princesse obéit et se prosterne; mais la reine, d'une voix déchirante, lui dit en fondant en larmes : « O mon père, qu'est-ce donc que cet affreux, cet horrible Sarrasin dont la valeur va m'enlever à mon époux?—Malek

Adhel est frère de Saladin : de tous les ennemis des chrétiens, c'est le plus terrible sans doute; je l'ai vu, le fer et la flamme à la main, réduire en cendres nos bourgs et nos campagnes; sans lui jamais Jérusalem ne serait tombée, jamais Saladin n'eût fait flotter ses drapeaux sur le temple du Christ. » Guillaume achevait à peine ces paroles qu'un bruit de chaînes et un cliquetis d'armes lui apprirent que leur funeste sort était accompli. Aussitôt il se hâta d'aller joindre ses frères, espérant adoucir leurs maux par ses prières; depuis long-temps il connaissait Malek Adhel, et n'ignorait pas l'ascendant que sa haute sagesse lui donnait sur l'âme de ce guerrier. Tandis qu'il l'implore, les deux infortunées princesses se retirent dans l'endroit le plus obscur du vaisseau, attendant en tremblant les chaînes dont on va les charger. La reine, au désespoir d'un événement qui la sépare de son époux, exhale sa douleur par des larmes et des sanglots, en appelant le brave Richard à son aide. Mathilde plus résignée,

quoique frémissant de se voir sous la puissance des ennemis de la foi, presse contre son sein le reliquaire de l'abbesse, et, à genoux devant Dieu, lui demande un secours qu'elle n'attend que de lui. Mais tout à coup la porte de la chambre où elles sont renfermées se brise avec fracas; plusieurs hommes s'y précipitent. A la vue de l'habit musulman, Mathilde se détourne avec horreur en invoquant de nouveau le saint reliquaire; le chef des vainqueurs s'approche de la reine, d'un air fier mais respectueux, et lui dit : « Calmez votre effroi, madame, vous n'êtes point esclave, vous serez traitée dans mon palais avec tous les honneurs dus à votre haute naissance; je vous jure, au nom du prophète, qu'aucun des gens de votre suite ne portera de chaînes; je leur demande seulement leur parole de demeurer à Damiette et de ne point essayer de rejoindre le camp des croisés avant que Saladin, mon frère, instruit de votre arrivée dans ses états, n'ait traité avec le roi d'Angleterre du prix qu'il met à votre rançon. »

Bérengère accepta avec joie des conditions généreuses qui lui donnaient l'espoir d'être bientôt rendue à son époux; touchée d'ailleurs des manières nobles et polies du prince arabe, elle répondit avec reconnaissance, promit ce qu'il demandait, et se prépara à quitter le vaisseau pour se rendre dans le palais de son nouveau maître; mais auparavant elle lui dit, en montrant Mathilde : « Seigneur, cette jeune vierge est la sœur de Richard; ne nous séparez point; la douceur de pleurer ensemble est la seule qui nous reste, et un si généreux vainqueur ne voudra pas nous l'arracher. » Malek Adhel aperçut alors la princesse et s'approcha d'elle pour lui donner la main; mais Mathilde, dont le nom abhorré de Saladin venait de redoubler l'effroi, s'éloigna avec terreur du frère de ce grand ennemi de Dieu, et s'enveloppant dans ses voiles pour ne pas le voir, elle répondit, en tremblant et sans lever les yeux, qu'elle suivrait la reine.

En arrivant sur le tillac, Malek Adhel jette un coup d'œil curieux sur ses deux

illustres prisonnières, dont jusqu'à ce moment les traits lui avaient été cachés par l'obscurité : admirateur idolâtre de la beauté, la figure de la reine d'Angleterre ne fixe pas long-temps ses regards ; il les détourne sur la princesse qui venait d'entr'ouvrir son voile pour descendre dans la chaloupe. Ce mélange de douceur et de majesté répandu dans toute sa personne, la blancheur de ce front ingénu, le modeste incarnat de ses joues, ces timides regards attachés vers la terre, cet habit, emblème de la chasteté; enfin ce genre de beauté inconnu au climat où vivait Malek Adhel, l'étonne, le frappe; il demeure interdit ; il ne sait ce qu'il éprouve. Jusqu'alors amant absolu des plus célèbres beautés de l'Asie, qui toutes maîtrisaient également ses sens, jamais son cœur n'avait été ému; pour la première fois il vient de l'être : le fier Arabe tremble devant une femme, et, sans lever les yeux, une vierge chrétienne vient d'enchaîner le frère du souverain de la Syrie, de l'Egypte et des trois Arabies.

C'était beaucoup pour un vainqueur musulman d'être poli envers un sexe que Mahomet a destiné à l'esclavage. Malek Adhel, étranger à la croyance d'Europe, ne pouvait partager le respect religieux que l'habit de Mathilde inspirait à des chrétiens; et, puisqu'il avait osé l'aimer, il devait oser le lui dire. Aussi, chargeant un de ses officiers du soin de conduire la reine, il court à la princesse, l'enlève dans ses bras, la transporte dans la chaloupe, s'assied auprès d'elle et veut s'emparer d'une de ses mains; mais la jeune vierge, épouvantée de l'audace du musulman, se rejette en arrière avec autant d'effroi que si l'abîme des enfers se fût ouvert devant elle. Dans ce moment ses yeux se sont levés sur Malek Adhel, et la surprise la rend immobile. Jusqu'à ce jour elle s'était figuré un Sarrasin comme la plus hideuse des créatures, et semblable en tout à l'effroyable portrait que le Saint-Esprit nous fait de Satan dans les écritures. Au lieu des traits du démon, elle aperçoit la plus majestueuse figure, un air fier et martial, un regard

où la noblesse d'une belle âme se peint tout entière. Étonnée, éperdue, ne sachant si un prestige infernal la séduit et l'aveugle, elle se précipite aux pieds de l'archevêque de Tyr qui vient d'arriver auprès d'elle, et cachant sa tête contre sa robe, elle s'écrie : « O mon père, mon père !... » Guillaume connaît l'extrême dévotion de Mathilde, et croit voir dans le sentiment qu'elle éprouve l'humiliation d'avoir été enlevée par un infidèle et la douleur de se sentir sous sa dépendance. Il l'a relève, l'encourage ; et, tandis qu'il la soutient d'une main, il porte l'autre vers son front qu'il incline devant Malek Adhel, en lui disant : « Seigneur, cette jeune fille que vous voyez devant vous, pâle et tremblante, n'appartient plus au monde. Placée par sa naissance à côté du trône de Richard, elle en est descendue pour se consacrer à Dieu par des vœux d'éternelle chasteté. L'approche d'un homme est pour elle une souillure, et jusqu'à ce jour nul chevalier chrétien n'a osé regarder d'un œil profane la vierge du

Seigneur. Permettez donc, ô noble Malek Adhel, que, renfermée dans l'intérieur de votre palais, à l'abri de tous les regards, fidèle à sa loi, elle demeure solitaire et cachée jusqu'à l'instant marqué pour sa délivrance par le ciel, le grand Richard et l'illustre Saladin. »

En achevant ces mots, il s'incline avec plus de respect encore et attend la réponse de Malek Adhel. Celui-ci contemple long-temps la princesse, dont la compassion augmente encore la beauté ; il jette de tels regards sur elle, qu'elle est obligée de cacher dans le sein de la reine son embarras et sa honte. Cependant il garde le silence, hésite, ne sait à quoi se résoudre. A la fin, se tournant du côté de l'archevêque, il lui dit : « Pontife du Christ, vos paroles me semblent si étranges, que, pour y croire, j'ai besoin qu'elles me soient confirmées par la princesse elle-même. » Alors, faisant quelques pas vers elle, il ajouta : « Serait-il vrai, madame, que vos vœux soient tels qu'on vient de les exprimer, et que vous vous soyez condamnée

volontairement à ensevelir dans une éternelle obscurité ces attraits qui étonnent, ravissent l'âme ?.....» Elle interrompt le prince, et sans le regarder, levant les yeux au ciel, elle dit : « O que ne suis-je encore dans mon cloître, n'ayant jamais vu les traits, ni entendu la voix d'un Sarrasin ! Dieu tout-puissant, vous le savez, si tous les vœux de mon cœur ne sont pas de vivre à jamais éloignée des ennemis de votre nom. — Vous voyez, illustre Malek Adhel, que je ne vous en impose pas, lui dit l'archevêque. — Oui, mon père, reprit le prince avec fierté, j'y vois les effets de cette religion fanatique que vous nommez la *très-sainte*, tandis que vous taxez la nôtre d'être impie et barbare ; cependant toute barbare qu'elle est, jamais elle n'a commandé à nos guerriers d'aller ravager votre patrie, ni à de jeunes et célestes beautés de quitter le monde et ses plaisirs pour s'ensevelir toutes vivantes dans un tombeau. Au reste, la princesse est libre, elle vivra dans mon palais conformément à ses volontés, et

je saurai respecter jusqu'à ses absurbes sermens. »

En achevant ces mots, Malek Adhel s'éloigna ; et, ayant divisé l'équipage chrétien sur plusieurs chaloupes, il remonta dans l'esquif qui l'avait amené, et précéda ses prisonniers à Damiette.

Les princesses, en débarquant sur le port, trouvèrent deux litières qui les attendaient ; on présenta un cheval à l'archevêque : le reste des prisonniers suivit à pied, hors le brave Montmorency qui, n'ayant cédé qu'au nombre dans le combat, était couvert de glorieuses blessures, et, pâle, inanimé, fut mis sur un brancard et porté presque sans vie au palais.

Durant la route, Mathilde, seule avec elle-même, repassait dans sa pensée tous les funestes événemens dont ce jour avait été témoin ; elle frémissait au souvenir de la témérité de l'infidèle ; mais en même temps elle s'étonnait de ne pas sentir pour lui une plus invincible horreur. « Comment surtout, se disait-elle, n'ai-je pas aperçu en lui quelques traits du démon auquel il

est livré ? Sans doute la cause en est dans le trouble où ses discours impies avaient jeté mes esprits : et, en réfléchissant ainsi, la princesse éprouvait une secrète curiosité de revoir le jeune Arabe, afin de découvrir le signe réprobateur dont Dieu devait l'avoir marqué.

Malek Adhel habitait à Damiette l'antique palais des califes fatimites ; là, tout brillait de la magnificence de ses anciens possésseurs ; on n'y marchait que sur le marbre ; on n'y voyait que des colonnes de jaspe et de granit, et le faste de l'extérieur n'égalait pas encore celui du dedans : des appartemens sans nombre, d'immenses jardins étaient occupés par le sérail ; des eunuques veillaient aux portes secrètes, et des gardes superbement vêtus, aux portes extérieures. Mais le prince a destiné un autre palais pour la reine et les chrétiens ; quoique étranger aux mœurs de l'Europe, il en connaît assez les délicatesses pour savoir qu'une souveraine rougirait d'habiter avec des esclaves, et qu'un séjour de volupté est horrible aux yeux du

saint archevêque : c'est donc dans un palais séparé qu'il fait conduire la reine et toute sa suite. Il veut qu'elle n'y soit servie que par des chrétiens ; il permet à Guillaume d'y célébrer les mystères de son culte, et consent même que les seigneurs et les chevaliers qui formaient le cortége de Bérengère soient introduits chez elle à certaines heures du jour. De grands et solitaires jardins entourent ce palais ; quoique attenant à ceux du sérail, ils en sont séparés par de hautes murailles, et n'ont entr'eux aucune espèce de communication.

Le luxe oriental qui éclate dans cette demeure étonne la reine et révolte l'humble novice : de riches tapis de Perse s'étendent sous leurs pieds ; les plus doux parfums de l'encens et de la myrrhe brûlent de tous côtés ; et dans un vaste salon de jaspe, des piles de carreaux enrichis de broderies entourent un bassin où quatre Amours de porphyre versent une onde claire et rafraîchissante. Des rideaux de gaze et des jalousies entr'ouvertes ne laissent percer qu'un demi-jour,

et cependant n'empêchent pas qu'on ne distingue dans les jardins le doux balancement des orangers et des roses, et les guirlandes que le jasmin et la vigne forment autour des fenêtres du palais.

Le plus riche de ces appartemens est destiné pour la reine; Mathilde choisit le plus simple, et au milieu de ces murs revêtus de marbre et de dorure elle regrette son obscure et étroite cellule. L'archevêque, profondément affligé de l'esclavage de la reine et des chrétiens, déteste d'autant plus le faste qui l'entoure, que son cœur est plus rempli d'amertume; il s'enferme dans un réduit ignoré du palais : pour tous meubles il ne veut qu'un lit grossier, pour seul ornement qu'une croix; là il prie jour et nuit pour la délivrance de ses frères, et ne sort de cette retraite que pour aller leur porter des secours et des consolations.

Aussitôt que les princesses furent arrivées dans leur palais, Malek Adhel leur envoya des corbeilles pleines des fruits les plus exquis et des glaces de toute

espèce ; mais, joignant le respect à la générosité, il ne se présenta point devant elles ; il leur fit même dire qu'aucun musulman n'entrerait chez elles sans leur aveu, et que lui-même n'oserait s'y montrer que quand il aurait quelques nouvelles satisfaisantes à leur apprendre.

Durant la triste nuit qui suivit cette triste journée, les princesses cherchèrent en vain un sommeil que le souvenir de leurs malheurs interrompait sans cesse. Bérengère, occupée seulement de son époux, mouillait de pleurs sa couche solitaire, et ne pouvait adresser à Dieu que les accens passionnés d'un amour au désespoir. Mathilde, aux pieds du souverain juge, lui offrait ses larmes et ses prières, et, s'efforçant de soumettre son âme à l'affliction qu'il lui avait envoyée, elle disait : « O grandeur infinie ! je romprai mon cœur plutôt que de murmurer contre vos décrets, et le vase de terre ne s'élèvera point contre la main qui l'a formé. Heureuse encore que vous m'ayez donné votre loi pour soutien, afin qu'elle

adoucisse l'amertume des jours mauvais, et m'empêche d'être accablée de douleur dans mes épreuves. »

Le lendemain, les princesses se réunirent dans un cabinet solitaire dont elles résolurent de faire leur oratoire; on voyait sur le visage pâle de Mathilde l'empreinte d'une douleur calme et résignée, telle que la piété l'approuve et la permet; tandis que la reine portait sur ses traits défigurés l'image de la profonde désolation qui régnait au fond de son âme. L'archevêque en ce moment entra chez elles; il venait de quitter la prière pour un soin plus important encore, il venait consoler l'affligée; digne et noble prérogative de son ministère, que sa charité ne lui permettait jamais de négliger. Mais la reine, accablée de tristesse, n'était pas encore en état de l'entendre; et, sans oser le dire, elle sentait au fond de son cœur que sa blessure ne cesserait de saigner que le jour où elle serait rendue à Richard. Cependant, afin de pouvoir envisager un terme à ses maux,

elle interroge Guillaume, et lui demande de l'instruire du caractère de Saladin et des espérances qu'elle peut fonder sur la protection de Malek Adhel. « Mon père, lui dit-elle, vous, né dans l'Asie, depuis trente ans patriarche de Tyr, conseiller, ami des rois de Jérusalem, ayant été chargé par eux plusieurs fois d'ambassades, auprès du soudan, vous devez connaître mieux que personne la cour, les usages, les caractères de nos ennemis, et m'indiquer par quels moyens on peut obtenir d'eux la grâce d'où dépend ma vie. »

« Hélas ! répondit Guillaume, il n'est que trop vrai que j'ai vu naître et croître cette puissance de Saladin qui a renversé le trône de Jérusalem et qui menace maintenant toute l'Asie ; je pourrai vous apprendre sans doute par quel chemin il est parvenu à ce comble de gloire où nous le voyons maintenant : je connais sa cour, sa puissance et ses intrigues ; je connais les vertus qui le distinguent et les vices qu'on lui reproche ; je connais surtout le grand ascendant de Malek

Adhel sur son esprit, et tout le parti que j'en aurais pu tirer pour l'avantage des chrétiens, si on m'eût laissé seul maître de traiter avec ce prince, le plus généreux de tous les princes. Ah! au lieu de s'entre-détruire par des guerres intestines, si nos chefs, nos chrétiens d'Orient eussent voulu écouter mes conseils, et qu'Amaury et Lusignan se fussent confiés à mon expérience, croyez que la Terre-Sainte ne serait pas réduite à l'état déplorable où nous la voyons aujourd'hui. »

En achevant ces mots, l'archevêque soupira amèrement et se tut. Après un assez long silence il reprit la parole et commença son récit, tandis que la reine et Mathilde, les yeux attachés sur lui, l'écoutèrent avec la plus profonde attention.

CHAPITRE IV.

« C'EST à Damas, dans la cour de l'Atabek Nourreddin, que Saladin et Malek Adhel furent élevés sous les yeux de leur père Ayoub. Celui-ci était loin de prévoir et de désirer la future grandeur de sa maison : fidèle à son souverain dont il était chéri et honoré, tantôt l'épée à la main, il lui conquérait de nouveaux états, ou retiré dans son gouvernement de Damas, il s'occupait à lui former dans ses enfans deux serviteurs aussi fidèles, aussi dévoués qu'il l'avait toujours été lui-même.

» Saladin n'annonçait pas dans son enfance ce qu'il devait être un jour; on ne distinguait en lui qu'une humeur indolente et des vertus paisibles; tandis que Malek Adhel, plein d'une ardeur guerrière, semblait avec la vie respirer les combats. Saladin, grave, froid, austère, réfléchissait beaucoup, parlait peu, repoussait tous les plaisirs, dédaignait l'amour et ne voyait arriver qu'avec peine

le moment où son âge le forcerait à prendre les armes. Malek Adhel, impétueux, intrépide, franc jusqu'à l'indiscrétion, se livrant avec excès à toutes les voluptés de la jeunesse, obtint par ses prières de verser son sang pour la patrie avant l'âge où la loi le permet aux musulmans.

» C'est ainsi que le génie de Saladin, qui n'était né que pour commander, demeura muet tant qu'il fut contraint d'obéir; tandis que Malek Adhel se montra de bonne heure ce qu'il devait être toute sa vie, guerrier intrépide, ami sincère et serviteur dévoué. Mais autant le caractère de ces deux frères était opposé, autant leurs cœurs étaient étroitement unis; ils ne se quittaient point sans regret, et ne se retrouvaient point sans joie. Cette amitié, cimentée par un même respect pour la loi de Mahomet, par une haine irréconciliable pour les chrétiens, par des services mutuels, et surtout par le temps; cette amitié vive, profonde, qui serait l'objet de notre admiration si ses effets ne nous avaient pas été si funestes, ne s'est point démentie jusqu'à

présent, et paraît même augmenter de force en augmentant de durée.

» Ce fut en Égypte qu'ils firent leurs premières armes, sous les ordres de leur oncle Shirkouh : celui-ci y avait été envoyé par l'Atabek Noureddin pour chasser le calife Fatimite qui régnait au Caire, et faire substituer à son autorité celle du calife de Bagdad. Shirkouh entra facilement dans un pays mal gardé, mal défendu, dont le nonchalant souverain avait abandonné le gouvernement à des tyrans subalternes. Cependant, à l'approche du général de l'Atabek, Ledin Allah se réveilla de son assoupissement ; mais, n'ayant aucun moyen de repousser un si formidable ennemi, il employa ses trésors pour le séduire, et lui fit offrir pour prix de sa trahison, avec la moitié de ses richesses, la place de grand visir, qui par l'étendue du pouvoir était au-dessus de celle du calife lui-même.

» Shirkouh fut ébloui par la magnificence de ses promesses, et son ambition l'emportant sur sa fidélité, il promit de

soutenir les droits de Ledin Allah, et d'abandonner ses anciens maîtres. A cette nouvelle, l'âme de Malek Adhel se révolta; il osa reprocher à son oncle la trahison dont il se rendait coupable. Shirkouh, offensé d'une telle audace, l'en eût puni sans doute si Saladin n'eût intercédé pour son frère, et n'eût même obtenu de lui d'accompagner leur oncle le lendemain à l'audience du calife.

» La pompe éclatante de cette cour étonna les fils d'Ayoub, accoutumés à la simplicité de celle de Noureddin; mais ils la regardèrent avec des yeux bien différens. Tandis que la perfidie de Shirkouh remplissait d'indignation le cœur fier et généreux de Malek Adhel, Saladin sentait naître dans le sien des mouvemens d'ambition qu'il avait ignorés jusqu'alors : ce n'était point qu'il enviât la grandeur de Shirkouh; la seconde place d'un empire n'était pas capable de l'arracher à sa paresse; mais il sentait en même temps que l'espoir de ne voir rien au-dessus de sa

puissance pourrait faire de lui un autre homme (1).

» Ces sentimens ne tardèrent pas à se développer; il ne fallait qu'une occasion pour déterminer Saladin : elle arriva. Shirkouh mourut, et Ledin Allah se voyant sans défenseur, et espérant en trouver un autre dans l'aîné des fils d'Ayoub, se hâta de lui offrir la place de son oncle. L'ambitieux Saladin, qui en voulait une autre, feignit pourtant de se contenter de celle-là, et s'excusa auprès de Malek Adhel de l'avoir acceptée, en l'assurant que son intention était de n'en user que pour concourir aux vues, et de se conformer aux ordres de leur maître l'Atabek. Malek Adhel le crut. Mais tandis qu'il s'éloigne du Caire, qu'il combat les chrétiens, il apprend que Ledin Allah a perdu la vie, que Saladin est monté sur son trône et exerce la suprême puissance : il ne peut croire que son frère trahisse ainsi la foi

(1) Tous ces détails sur le caractère de Saladin sont vrais, et transcrits fidèlement de l'histoire de sa vie.

qu'il doit à Noureddin ; il ne peut croire surtout que son frère l'ait trompé. Il quitte l'armée au milieu de ses victoires; il accourt au Caire, et se présente devant Saladin : les larmes aux yeux, il lui peint sous les plus vives couleurs la honte qu'une pareille usurpation va faire rejaillir sur leur famille, le désespoir de leur vieux père Ayoub ; il lui rappelle que c'est au maître qu'il veut trahir qu'il doit jusqu'à la grandeur où il est parvenu. Saladin n'avait point oublié les bienfaits de l'Atabek; il respectait les cheveux blancs de son père, et aimait Malek Adhel comme jamais frère n'avait aimé un frère ; cependant inébranlable sur son trône, sentant que c'était là que le destin avait marqué sa place, les prières de son frère ne purent la lui faire abandonner ; et Malek Adhel, ne voulant ni combattre contre lui, ni le défendre contre Noureddin, ni demeurer spectateur oisif de la guerre, tourna ses armes contre les chrétiens, et les fit trembler jusque dans Jérusalem.

» C'est ainsi, continua l'archevêque,

que Malek Adhel, en refusant de prendre part à la grande querelle de Saladin avec l'Atabek, nous rendit victimes de son amitié pour son frère, et de sa fidélité pour son souverain. Je ne vous peindrai point les affreux ravages que son bras a exercés dans la Terre-Sainte. Nous n'avons point eu de villes, nous n'avons point eu d'armées capables de résister à ce guerrier, surnommé, à trop juste titre, le *lion des combats* et le *foudre des batailles*. Mais Rama et Tibériade rasées, Tripoli et Bethléem changées en un monceau de pierres, Ptolémaïs conquise, et Jérusalem enfin perdue pour la chrétienté, vous en disent plus que toutes mes paroles, et que les larmes que je ne puis m'empêcher de verser au souvenir de pareils malheurs. »

L'archevêque s'interrompit une seconde fois en cet endroit pour donner un libre cours à ses pleurs. Mathilde y mêla les siens, et aurait haï sans doute le cruel auteur de tant de calamités, si le ciel lui eût donné un cœur capable de haïr.

« Mon père, dit-elle d'une voix timide à l'archevêque, il y a dans votre récit des choses qui confondent mon intelligence : comment accordez-vous des sentimens nobles et généreux au prince impie qui a renversé la cité sainte? Se peut-il que les infidèles aient quelques vertus?—Pour le malheur du monde et de la foi, ils en ont, ma fille, répondit Guillaume; vous rencontrerez dans plusieurs Sarrasins, et surtout dans Malek Adhel, la sincérité, le désintéressement et la grandeur d'âme; mais toutes ces vertus ne sont qu'une écorce brillante, renfermant en elle une source de corruption, semblables à ces fruits dont nous parle l'Ecriture, qui charment l'œil par leur beauté, et ne laissent dans la bouche qu'une cendre amère et empoisonnée. » Mathilde, à ces mots, leva les yeux au ciel comme pour recommander à sa miséricorde ces malheureux musulmans; et la reine s'écria : « Mais, mon père, dites-moi comment Malek Adhel, qui avait quitté l'Égypte pour ne pas favoriser

l'usurpation de son frère, se trouve-t-il maintenant gouverneur de Damiette ? — C'est ce qui me reste à vous apprendre, répondit l'archevêque ; mais votre majesté permettra que je remette mon récit à un autre jour : en ce moment, le souvenir des maux de mes frères a fait saigner toutes mes plaies. Hélas ! quel est celui qui les guérira? La couronne de notre tête est tombée; nos jours sont accomplis ; notre fin est venue ; et tout l'honneur de la fille de Sion s'est retiré d'elle : regarde, ô Éternel ! notre affliction ; vois s'il y a une douleur comme notre douleur, et ne ferme point ton oreille à nos cris, afin que nous n'expirions pas dans la détresse (1).

Durant les jours suivans, l'archevêque n'eut le temps de se trouver avec les princesses qu'à l'heure de la prière : plusieurs de ses momens étaient pris par Malek Adhel, qui l'interrogeait sur l'état de l'Europe, et le caractère des rois qui la gouver-

(1) *Lamentations de Jérémie.*

naient : il consacrait le reste de sa journée à visiter les blessés et consoler les mourans ; il s'arrêtait surtout auprès du lit de Montmorency ; mais c'était moins pour affermir que pour admirer son courage ; car ce jeune héros était soumis à Dieu, à un tel point, qu'il aurait vu approcher la mort sans oser seulement regretter la gloire ; cependant il y fut rendu, à cette gloire pour laquelle il était né. Ses blessures se fermèrent, et Malek Adhel, en le sachant hors de danger par l'effet des soins qu'il lui avait fait prodiguer, Malek Adhel, noble et généreux, ne pensa point qu'il avait conservé un ennemi, mais qu'il avait sauvé un héros.

Enfin, quand l'archevêque fut libre de se retrouver auprès de la reine, elle le conjura de vouloir bien continuer l'histoire des conquêtes de Saladin. Ils se réunirent avec Mathilde dans l'oratoire des princesses, et Guillaume commença ainsi :

« Pendant que Malek Adhel ruinait nos villes et nos campagnes, Noureddin se pré-

parait à châtier son infidèle émir ; il venait de rassembler une nombreuse armée, et s'avançait à grands pas vers l'Égypte, lorsque la mort le frappa et détruisit ainsi la seule force qui pouvait mettre obstacle à l'ambition de Saladin : celui-ci, en habile politique, se hâta d'épouser la veuve de l'Atabek, et ce mariage légitimant en partie son usurpation, Malek Adhel n'hésita plus à se ranger du parti de son frère; et dès lors, soutenu par ce bras invincible, le trône du nouveau sultan put défier toutes les puissances de l'Orient réunies.

» Les deux frères célébrèrent leur réunion par de nouvelles conquêtes. Mouhoul, Damas, Alep, tombèrent sous leurs coups : Jérusalem seule résistait encore ; mais les guerres intestines qui la déchiraient faisaient trembler tous les chrétiens sur le sort qui lui était réservé.

» Amaury n'existait plus ; l'infortuné Baudoin V lui avait peu survécu, et Sibylle, sa sœur aînée, héritière du royaume de Jérusalem, en avait fait couronner roi Lusignan son époux ; mais les droits de

celui-ci n'étaient pas généralement reconnus. Plusieurs princes, ses tributaires, refusaient de lui prêter serment, et Conrad, marquis de Montferrat, lui disputait ses droits au trône. Ce concurrent, soutenu par Raimond, comte de Tripoli, était un ennemi redoutable, et peut-être l'eût-il emporté s'il n'eût aliéné tous les esprits par son caractère dur, hautain et inflexible; au lieu que Lusignan, en cachant une ambition aussi démesurée sous un extérieur populaire et affable, se faisait beaucoup plus de partisans: d'ailleurs, profond dans ses projets et constant dans ses entreprises, impétueux dans ses désirs, mais toujours maître de ses mouvemens, faux, perfide peut-être, n'examinant jamais si un parti était injuste, mais s'il pouvait réussir, et cependant ayant l'art de persuader que ses propres intérêts n'étaient rien pour lui devant ceux de l'état, il avait obtenu de grands avantages sur un rival qui osait menacer les chrétiens de les abandonner pour s'allier

à Saladin, s'ils ne forçaient pas Lusignan à lui céder la couronne.

» Ce fut dans ces circonstances que le roi de Jérusalem me fit appeler un jour dans son conseil, et me dit : — Mon père, si nous étions encore aux temps de la première croisade, à ces temps heureux où les chrétiens, soumis à un seul chef, sacrifiant avec joie leur bien particulier au bien général, étaient dignes de la céleste cause qu'ils étaient appelés à défendre, malgré la valeur et le nombre de nos ennemis, je ne les craindrais pas, et je ne me verrais pas réduit à l'humiliante nécessité de leur demander la paix; mais depuis que les richesses de l'Asie ont corrompu les chrétiens, qu'ils ont préféré l'or, les parfums et les voluptés de l'Orient à cette pauvreté, à cette austérité de mœurs qui distinguaient jadis les vengeurs du fils de Marie; depuis que la Palestine enfin a vu naître successivement des princes de Sidon, des marquis de Tyr, des comtes de Joppé, des barons de Ramla, et tant d'autres seigneurs qui

ont voulu se rendre indépendans du roi de Jérusalem, l'empire, en divisant ainsi ses forces, les a perdues sans retour; et, si nous n'obtenons de Saladin une trêve qui nous donne le temps de demander et de recevoir des secours de l'Europe, je vois en frémissant le trône de Godefroi de Bouillon prêt à s'écrouler, et le tombeau du Christ, conquis par tant de sang et de sacrifices, retomber pour jamais sous la puissance de nos impies oppresseurs. Dans cette affreuse situation, c'est à vos lumières, c'est à votre sagesse que j'ai recours, mon père. Révéré des chrétiens, estimé même par nos ennemis, vous êtes le seul qui puissiez soutenir notre cause avec succès. Partez donc, mon père, rendez-vous à la cour de Saladin, parlez-lui, parlez surtout à Malek Adhel : il a un grand ascendant sur l'esprit de son frère; et quoiqu'il nous ait fait plus de mal que personne, si j'en crois ce que la renommée publie, à sa louange, il sera plus que personne touché de nos malheurs. Quant aux conditions

de la trêve, mon père, je m'en repose entièrement sur vous; car je sais trop combien la gloire des chrétiens vous est chère pour craindre de la voir se ternir entre vos mains.

» En consentant à me charger de cette honorable et difficile ambassade, je me rangeais, aux yeux de toute la chrétienté, du parti de Lusignan; mais, quoique je n'estimasse pas son caractère, il me paraissait plus propre que celui de Conrad à ramener la paix dans l'empire; d'ailleurs ses droits étaient bien plus justes; ils étaient même sacrés, puisqu'il avait reçu le serment d'obéissance de tous ses sujets: l'honneur, la religion me faisaient un devoir de le reconnaître pour mon souverain; en conséquence je n'hésitai pas à me rendre, d'après ses ordres, à la cour de Damas où Saladin résidait alors.

» Je puis dire que jamais ambassadeur ne reçut un accueil plus distingué que celui que j'obtins à Damas. Dès le jour même de mon arrivée je fus admis à l'audience du sultan; il me reçut dans sa

tente d'où le luxe et le faste étaient sévèrement bannis, et où il ne se distinguait lui-même du reste de ses sujets que par une plus grande simplicité dans ses habits. En m'apercevant il m'honora d'un gracieux sourire; et le prince son frère, s'avançant vers moi avec cet air de dignité et de franchise qui lui gagne tous les cœurs, me prit par la main et me dit : « Vénérable pontife, en vous envoyant vers nous, les chrétiens nous annoncent qu'ils veulent agir de bonne foi, et que nous pouvons prendre confiance en leurs promesses : mon frère est prêt à écouter vos propositions, et moi, à les soutenir auprès de lui. Quoique nous sachions bien que par votre exemple et votre éloquence vous attiriez à votre foi presque tous les prisonniers sarrasins, nous n'ignorons pas non plus que ceux qui demeurent fidèles à Mahomet n'en sont pas moins protégés par vous, et que votre charité s'étend sur tous les malheureux ; aussi recevrez-vous dans cette cour les mêmes respects, les mêmes hommages qu'on vous rend sans doute à

celle de Jérusalem : quiconque sème partout les bienfaits doit recueillir partout la reconnaissance ; un homme tel que vous ne peut avoir que des amis, et je jure, en dépit de la croyance qui nous divise, qu'il n'en trouvera nulle part un plus sincère et plus ardent que Malek Adhel.

» La chaleur avec laquelle ce prince prononça ces paroles émut tous les assistans, et me toucha au point de me faire verser quelques larmes.

» Peut-être, continua l'archevêque, en s'adressant à la reine, votre majesté trouvera-t-elle que la modestie aurait dû fermer ma bouche sur de pareils éloges ; mais c'est bien moins la vanité que le désir de vous faire connaître Malek Adhel, qui m'engage à les répéter. — Mais, mon père, interrompit vivement Mathilde, comment n'avez-vous pas profité de votre séjour auprès de ce prince pour ouvrir ses yeux à la lumière ? — Je l'ai tenté plus d'une fois, ma fille, reprit Guillaume, mais sans doute l'instant marqué par Dieu n'était pas arrivé encore : je veux croire qu'il

viendra, et qu'une âme si magnanime ne restera pas éternellement dans les ténèbres. —Mon père, continua la princesse, ne priez-vous pas quelquefois pour sa conversion?— Tous les jours, ma fille, car une pareille conversion serait plus utile à la chrétienté que le gain de plusieurs batailles; et, si la reine le permet, chaque matin et chaque soir nous implorerons pour le prince, dans nos prières communes, le Dieu des miséricordes. » Bérengère assura qu'elle y consentait de grand cœur, et la princesse ajouta un peu vivement : « Mon père, vous nous continuerez demain votre intéressant récit; mais maintenant je crois que l'heure de la prière a sonné. » L'archevêque se leva à ces mots pour commencer les saintes cérémonies; on assembla tous les chrétiens captifs, qui par leur rang pouvaient être admis en la présence de la reine. On voyait près de l'autel le vieux duc de Norfolk : courbé par le poids des ans, il ne demandait à Dieu qu'assez de vie pour aller mourir dans le camp des chrétiens; plus loin, quelques femmes

éplorées élevaient leurs mains et leurs cœurs vers celui qui pouvait seul mettre fin à leur esclavage ; un peu plus loin, le jeune Josselin de Montmorency, pâle, faible encore, jetait un regard timide sur la fille des rois, et s'étonnait que le ciel, qui se l'était réservée, eût permis qu'elle tombât sous le joug des infidèles. La reine, prosternée devant son prie-dieu sur des coussins de velours, occupée d'un sentiment unique, ne pouvait parler et prier que pour un seul objet ; tandis qu'agenouillée sur le marbre, Mathilde, du fond d'une conscience tranquille, faisait monter vers le ciel, pour la conversion du prince, des prières innocentes et pures qui auraient pu se mêler avec celles des anges.

CHAPITRE V.

Peu de jours après l'archevêque se disposait à continuer aux princesses l'histoire des succès de Saladin, lorsqu'un eunuque noir, apportant un message de Malek Adhel, fut introduit chez la reine, et lui dit que le prince la faisait prévenir qu'ayant une nouvelle importante à lui communiquer, il allait se rendre dans l'instant auprès d'elle.

A cette annonce, la jeune vierge rougit et se leva en regardant l'archevêque, comme pour lire dans ses yeux si elle devait s'éloigner ou attendre le prince. Guillaume réfléchit quelques minutes, puis, prenant Mathilde par la main, il la fit asseoir entre la reine et lui. « Il faut rester, ma fille, lui dit-il; la moindre marque de défiance pourrait offenser le prince, et le plus sûr moyen de contenir les âmes grandes et généreuses est d'avoir l'air de se fier à elles; d'ailleurs Malek

Adhel a, par sa discrétion, mérité notre confiance, puisque depuis votre séjour à Damiette voici la première fois qu'il ose se présenter devant vous. » A ces mots, la docile Mathilde s'assit en baissant son voile sur son front virginal. Bérengère, toujours occupée de son époux, ne doutait pas, du moment qu'on lui annonçait une nouvelle importante, qu'il pût être question d'autre chose que de lui; elle allait interroger l'archevêque, lorsqu'elle fut interrompue par Malek Adhel qui, suivant de près son message, parut tout à coup devant eux.

Après s'être avancé vers la reine et l'avoir saluée d'un air également doux et respectueux, il se retourna vers la princesse, la regarda long-temps et non sans émotion. A la fin, s'adressant à l'archevêque, il lui dit : « Vénérable père des chrétiens, ce n'est pas d'aujourd'hui que nous nous connaissons; si nos croyances sont différentes, j'ose penser que nos âmes ne le sont pas, et qu'en parlant de moi à mes illustres captifs, vous ne m'avez pas

représenté comme un maître implacable et un ennemi sans miséricorde.—Les princesses peuvent vous dire, répondit Guillaume, dans quels termes je me suis exprimé sur votre compte.—Seigneur, interrompit vivement Bérengère, l'archevêque nous a confirmé ce que la renommée nous avait déjà appris; nous savons que Malek Adhel est un héros aussi brave que magnanime, toujours vainqueur au champ de bataille, toujours clément après la victoire; si, les armes à la main, il subjugue les plus fiers courages, quand il les a posées il ne résiste point aux larmes de l'infortune. Seigneur, vous voyez devant vous une reine gémissante; ce n'est point son trône qu'elle pleure et vous redemande, c'est son époux, un époux que seul vous pouvez lui rendre, puisque vous êtes maître de son sort.—Non, madame, je ne le suis point, reprit Malek Adhel avec attendrissement; si je l'étais, soyez sûre que vos chaînes seraient déjà brisées; mais j'ai voulu vous dire moi-même que demain j'envoie demander votre liberté à

mon frère, au grand Saladin, le plus grand des humains après Mahomet; il ne voudra pas prolonger vos peines; confiez-vous à sa bonté, madame, à mes prières et à son amitié pour moi. Mais ne pourrais-je savoir, continua-t-il, en s'adressant à la princesse avec un sentiment de crainte et d'embarras dont il s'étonnait lui-même, ne pourrais-je savoir si la sœur de Richard partage l'opinion flatteuse que la reine a de moi, et si elle daigne me regarder aussi favorablement? » La vierge, qui avait toujours tenu ses yeux baissés vers la terre depuis l'entrée du prince, les releva timidement vers lui à cette question, et répondit : « Comment pourrais-je avoir une opinion à cet égard, quand ma pensée ne peut comprendre qu'il soit quelques vertus parmi les infidèles?.... Mais, s'il est vrai qu'ils en possèdent, quels prodiges d'ingratitude sont-ils donc, puisqu'ils méconnaissent le Dieu de qui ils les tiennent? » Le prince tressaillit à ce mot; la hardiesse d'une telle parole et la timidité du maintien de la princesse offraient un contraste

si étrange, qu'il la regardait en silence sans pouvoir ni lui répondre ni la comprendre. Bérengère, craignant qu'il ne fût offensé, se hâta d'excuser sa sœur. « Pardonnez, Seigneur, lui dit-elle, la témérité d'une fille qui, élevée loin du monde, ne connaît que la loi de Dieu, et ignore le respect que l'on doit aux grands de la terre ; mais son intention est si louable, que la manière dont elle s'est exprimée ne doit point vous irriter.—M'irriter ! interrompit vivement le prince ; ah ! madame, soyez sûre qu'il n'est pas en la puissance de la princesse d'Angleterre de pouvoir m'irriter contre elle.—En disant toute sa pensée, la princesse Mathilde n'a fait que suivre son devoir, reprit le pieux Guillaume ; car le Dieu qui l'inspire, ce Dieu auquel elle est consacrée, ne permet point que son zèle soit arrêté par de frivoles considérations. Qu'est-ce que la naissance, qu'est-ce que le rang et les honneurs du monde pour celle qui les a sacrifiés à son salut? Prince, ajouta-t-il, en s'adressant à Malek Adhel, ce langage

ne doit point vous surprendre ; car, si vous vous rappelez les fréquens efforts que j'ai faits pour vous attirer au vrai Dieu durant mon séjour à Damas, les vœux de mon cœur vous sont bien connus, et vous pouvez imaginer avec quelle ardeur je joins mes prières à celles que la reine et la princesse adressent chaque jour au ciel pour votre conversion. — Est-il vrai, s'écria Malek Adhel, en jetant des regards pleins de feu sur Mathilde, est-il vrai qu'une bouche si charmante prononce mon nom sans colère? Est-il, vrai, madame, que, malgré ma croyance, vous preniez quelque intérêt a moi ? »

La princesse, les yeux attachés vers la terre et la rougeur sur le front, lui répondit d'une voix calme : « Votre croyance me fait horreur ; votre aveuglement me fait pitié. L'empire du démon qui s'étend à l'aide de votre bras, ferait place à celui du Christ, si vos yeux s'ouvraient à la lumière : puis-je trop demander cette grâce à Dieu?—Ah! madame, interrompit le prince en saisissant sa main, il faut

bien que ce Dieu ne soit pas le vrai Dieu ; car s'il vous entendait, et qu'il fût tout-puissant, résisterait-il à votre voix, et n'exaucerait-il pas vos prières? » La vivacité du jeune Arabe troubla la vierge ; elle retira sa main, fit quelques pas en arrière et, levant vers l'archevêque des yeux pleins de confusion et d'innocence, elle lui dit : « Ne puis-je pas me retirer maintenant, mon père ? » Guillaume lui fit signe qu'elle le pouvait. Malek Adhel n'osa point la retenir ; mais à peine fut-elle sortie, qu'il s'écria : « De quel ciel cette fille est-elle descendue ! Assurément ce n'est point une créature humaine, et les houris que le prophète nous promet ne peuvent avoir cette ravissante beauté. — La beauté de la fille des rois n'est point une beauté profane, répondit gravement l'archevêque ; elle vient du dedans, et ses traits brillent de la pureté de son âme : si elle perdait son innocence, elle ne serait plus qu'une beauté ordinaire. — Non, non, interrompit le prince, l'amour lui prêterait, s'il est possible, de nouveaux charmes. Heureux

mille fois heureux celui qui la verra embellie par l'amour ! » A ce mot, le cœur de l'archevêque fut saisi d'effroi ; car dès lors il prévit et les désirs du prince, et les dangers de Mathilde ; mais sa longue expérience lui fit sentir l'obligation d'opposer la ruse à la force ; il feignit donc de n'avoir pas compris le sens de ses paroles ; et la reine, qui les avait à peine écoutées, rompit le silence, et suivant toujours la seule pensée qui l'occupait, elle dit : « Seigneur, vous n'ignorez point sans doute ce qui se passe au camp des croisés : s'est-il livré quelque bataille ? Mon époux a-t-il combattu ? Le vaillant, le noble Richard n'est-il point blessé ?—Si j'en crois les nouvelles que je reçois de l'armée, répondit Malek Adhel, la discorde qui règne parmi les chrétiens aura bientôt mis fin à cette funeste guerre sans que nous ayons à peine besoin de les combattre. Depuis l'arrivée du roi d'Angleterre en Syrie, il n'y a point eu d'action générale ; mais seulement quelques combats particuliers, où votre époux a fait briller sa

valeur et s'est acquis une nouvelle gloire sans qu'il en doive rien coûter à votre repos : peut-être, madame, pourrai-je vous en dire davantage à mon retour. —Eh quoi ! seigneur, interrompit Bérengère effrayée, partez-vous pour Ptolémaïs, et votre invincible épée va-t-elle se diriger contre le cœur de mon époux?—Non, madame, reprit le prince : la volonté de mon frère me retient encore en Egypte; il me commande de me rendre au Caire pour y rassembler de nouvelles troupes, et je reviendrai attendre ici le moment où il m'ordonnera de les lui amener. Durant mon absence vous commanderez seule dans ce palais ; vos moindres ordres y seront respectés : je demande seulement qu'en faveur de nos usages, qui commandent aux femmes une retraite sévère, les seigneurs de votre cour se montrent peu chez vous, et que vous ne donniez à aucun le droit d'entrer dans vos jardins. Cette demande ne vous regarde point, mon père, continua-t-il en s'adressant à l'archevêque; le respect dû à votre ca-

ractère, la profonde vénération que vos vertus m'ont inspirée, me disposeraient plutôt à obéir à tous vos ordres qu'à oser vous en donner : je sens que vous êtes ici la seule consolation et l'unique appui des princesses; ne les quittez donc point, et que la liberté que je vous laisse de ne jamais les perdre de vue vous assure du moins de la pureté de mes intentions. » Alors il réitéra à Bérengère la promesse de parler en sa faveur à Saladin, et sortit de l'appartement.

A peine furent-ils seuls, que Guillaume dit à la reine : « Votre majesté ne frémit-elle pas des dangers auxquels la princesse va être exposée? Sa beauté a enflammé l'infidèle, et je ne connais que trop Malek Adhel; son âme est généreuse, mais ses passions sont violentes ; et habitué comme il l'est à les écouter, si Dieu ne vient au secours de la vierge, sa vertu ne la sauvera pas. — Mon père, reprit la reine, ne vous exagérez-vous pas vos craintes? Suffit-il d'un jour, d'un instant, pour faire naître une passion? Le prince ne

connaît point ma sœur ; il n'a vu que sa beauté ; et, quoique la beauté soit beaucoup, ce n'est pas assez cependant pour inspirer un attachement durable. — Madame, répondit l'archevêque, nous ne sommes point ici en Europe, où les femmes, libres dans leur choix, ont besoin de temps pour aimer et pour être aimées, parce qu'elles ne peuvent former que des liens exclusifs et indissolubles, que le bonheur de ces liens ne s'appuie que sur des vertus, et que les vertus ne se découvrent qu'avec l'aide du temps ; mais en Orient, où les femmes sont assujetties à un maître qui en dispose à son gré, les qualités de l'âme sont comptées pour rien, les charmes extérieurs sont tout ; et, pour les voir et s'en laisser enflammer, il ne faut qu'un instant. — Ainsi, mon père, vous croyez donc que le prince a conçu de l'amour pour Mathilde ? — Je suis surpris qu'un pareil malheur ait échappé à la pénétration de votre majesté. — Mais, mon père, pourquoi appeler cet amour un malheur ? Ne savez-vous pas

qu'il est impossible de résister à ce qu'on aime? Et, s'il est vrai que Mathilde soit chère au prince, elle n'aura besoin que d'un mot pour faire tomber nos chaînes, et obtenir de lui qu'il nous renvoie au camp des croisés.—Mon caractère, reprit Guillaume avec gravité, m'a toujours préservé de ce délire que vous nommez amour; mais autant qu'il m'a été permis de l'observer dans les autres, il m'a paru que, pour l'homme qui en était atteint, il n'y avait ni devoirs ni sermens, ni rien de sacré sur la terre, qu'il ne consentît à braver, et qu'enfin il était capable de tout faire pour l'objet de son amour, si ce n'est de lui immoler cet amour, et de lui sacrifier ses désirs; ainsi je puis bien croire que Malek Adhel accorderait tout aux prières de la princesse, hors ce qui toucherait les intérêts de sa passion; pourvu qu'elle lui reste, peut-être romprait-il nos chaînes; mais, madame, serait-ce assez? et si votre sœur ne vous suivait pas, auriez-vous le courage de partir? —Mon père, reprit la reine en hésitant, de

quel secours ma présence pourrait-elle être à Mathilde ? Que dis-je, ne lui serais-je même pas plus utile en allant demander à Richard de venir la délivrer l'épée à la main, qu'en restant à gémir ici avec elle ? Sans doute, mon père, vous ne vous défiez pas de sa vertu, et vous ne pouvez croire qu'un prince tel que vous nous avez peint Malek Adhel soit capable d'une violence criminelle ?—Je vois, reprit l'archevêque d'un air surpris, qu'on ne peut porter la tendresse conjugale plus loin que votre majesté, puisqu'elle pourrait vous donner le courage d'abandonner la princesse. Non, madame, je ne me défie point de la vertu de cette chaste enfant ; mais auprès de Malek Adhel la séduction sera terrible, et jamais peut-être plus rude combat n'aura éprouvé l'innocence. Votre majesté connaît trop bien l'ardent amour qui m'attache à la foi du Christ pour supposer qu'un prince mahométan puisse m'inspirer un fol enthousiasme ; mais, j'ose vous le déclarer, madame, ni Philippe-Auguste, ni

l'illustre Richard, les deux plus grands rois de la chrétienté, ne possèdent cette réunion d'éclatantes vertus, cette grâce de l'esprit, ce charme entraînant du cœur qu'on remarque dans Malek Adhel; mais dans l'erreur à laquelle il est livré, tant de brillans avantages ne sont que des sources de corruption, et ne servent qu'au malheur du monde. Vous le dirai-je, madame, ils ont séduit une fille chrétienne, une fille qui était née près du trône, dans cette Jérusalem où son père avait régné et où son Dieu était mort, la fille d'Amaury et de Marie, nièce de l'empereur de Constantinople, cette Agnès si célèbre dans tout l'Orient par sa beauté et par sa valeur, qui, l'épée à la main, brava mille fois la mort, et s'élevant ainsi au-dessus des habitudes de son sexe, dont elle voulait être la gloire, en devint bientôt l'opprobre en en méconnaissant les devoirs comme elle en avait oublié la pudeur. Fière héroïne, toi qui méprisais les modestes vertus de tes compagnes, qui riais de les voir se plaire

dans la retraite et l'obscurité, et t'enorgueillissais de ta superiorité, parce que tu pouvais répandre le sang, pour avoir eu un cœur sans pitié il n'a pas été sans faiblesse; et sans doute, si au milieu des exercices des guerriers, du bruit des batailles et des regards des hommes, tu n'avais pas appris à ne rougir de rien, tu aurais rougi de ton amour pour un Sarrasin. — Que dites-vous? ô ciel! s'écria la reine avec effroi. — Une vérité cruelle, affreuse, au souvenir de laquelle mon cœur saigne tous les jours : mais j'entrerai dans tous les détails de cette déplorable aventure lorsque je reprendrai l'histoire de Saladin, et peut-être alors pourrez-vous mieux juger de ce que nous avons lieu de craindre et d'espérer du caractère de Malek Adhel.

Peu de jours après cette conversation, la reine fit dire à l'archevêque qu'elle allait se rendre avec Mathilde dans le berceau d'orangers le plus voisin du palais, et qu'elle le priait de venir les y joindre, afin de leur achever le récit qu'elles étaient si impatientes d'entendre.

Bérengère et sa sœur, se tenant par le bras, couvertes de leurs voiles, descendirent dans les jardins. En attendant l'archevêque elles se promenaient tranquillement autour du berceau d'orangers, lorsque tout à coup du milieu d'un épais buisson, dont les branches touffues s'étendaient le long de la muraille qui fermait le jardin, un bruit inattendu les fit tressaillir. Bérengère s'avança : elle vit avec surprise une petite porte secrète, fabriquée dans le mur, se dérobant à tous les regards sous le feuillage qui la cachait, s'ouvrir à l'instant, et une esclave tremblante, éperdue, accourir et tomber à ses pieds. A la vue d'une suppliante, Mathilde, dont la frayeur avait suspendu la marche, vint à elle pour la relever; mais l'esclave, collant ses lèvres sur la robe de la princesse, s'écria : « O cher et saint habit ! ô brillante et bienheureuse croix ! ô vierge digne de la porter, soyez bénie mille fois ! Ah ! madame, ajouta-t-elle en se débattant contre Mathilde qui s'efforçait toujours de la relever, que vos chastes mains ne me touchent

point : je suis une malheureuse souillée du plus noir des crimes : j'ai renié mon Dieu et ma patrie pour suivre en ce lieu impie ma royale et coupable maîtresse. Séduite par le plus grand des héros, elle sacrifia tous ses devoirs à sa folle passion, et ne doutait point de régner toujours dans le cœur de Malek Adhel, et de partager avec lui la puissance de Saladin; mais, au lieu de cette gloire, de ce bonheur qu'elle attendait, Malek Adhel l'accable de mépris; il traite la fille d'Amaury, qui s'est donnée à lui, comme les esclaves qu'il achète : elle se meurt de douleur et de honte. Plus d'une fois elle a voulu reprendre ses armes et quitter ce séjour abominable : l'amour la retenait, et plus encore la crainte de reparaître dans sa patrie irritée. Quelquefois, saisissant sa redoutable lance, elle a voulu appeler au combat son ingrat amant; il lui répondait qu'il ne savait pas se battre contre une femme, ni aimer une femme qui savait se battre. Enfin, madame, quand nous avons appris que vous étiez

prisonnière à Damiette, mais traitée en reine par Malek Adhel, j'ai conjuré ma maîtresse de me permettre de chercher le moyen de parvenir jusqu'à vous, afin d'implorer votre secours : sa fierté ne pouvait s'y résoudre ; mais ce matin, un nouvel affront l'a déterminée à briser, si elle peut, les chaînes où on la retient, et à remettre son sort entre vos mains. Le croiriez-vous, madame? ce n'était point assez pour le prince de confondre la fille d'Amaury avec la foule de femmes qui remplit son sérail ; ce n'était point assez de la traiter avec une froideur insultante ; ce n'était point assez enfin de renoncer à elle ; il veut la livrer à un autre époux avant de partir pour le Caire. En sortant de votre palais, madame, le prince a à déclaré à toutes ses femmes qu'il allait leur choisir des époux parmi les émirs de sa cour ; et cet ordre humiliant, auquel des esclaves pouvaient obéir, croiriez-vous qu'il a osé le donner aussi à la princesse de Jérusalem? Celle-ci, justement indignée, lui a répondu qu'elle vou-

lait quitter à l'instant même le palais du tyran qui la menaçait d'un pareil opprobre : Malek Adhel s'y est opposé. —En vous donnant à moi, lui a-t-il dit, en adoptant le culte de Mahomet, vous êtes devenue esclave, et les lois du sérail m'interdisent de vous rendre la liberté. Choisissez donc, ou de l'époux que je vous propose, ou d'une éternelle captivité ; et qu'à mon retour du Caire je vous trouve déterminée. En achevant ces mots il s'est éloigné, et la princesse désespérée se jetait sur son poignard pour terminer sa misérable vie, lorsque j'ai arrêté sa main. Alors, à force de prières et de gémissemens, j'ai obtenu d'elle de venir en son nom implorer votre protection. —Va donc, m'a-t-elle dit, va supplier cette reine d'Europe de jeter un regard de pitié sur mon infortune. Dis-lui de quel affront la princesse de Jérusalem est menacée : c'en sera assez sans doutre pour l'engager à m'y soustraire. Aussitôt, madame, j'aurais volé dans votre palais si j'avais été libre de sortir de celui du

prince; mais, ne l'étant point, j'ai cherché par quel moyen je pourrais arriver jusqu'à vous. En marchant le long des murs du jardin du sérail, j'ai découvert une issue secrète, cachée comme de ce côté-ci par d'épaisses touffes de verdure, et qui est ignorée de Malek Adhel lui-même : c'est par-là, c'est sous mes habits que ma maîtresse viendra tomber à vos sacrés genoux ; et je vous conjure, au nom du divin Sauveur qui ne repoussa jamais les cris du cœur brisé, je vous conjure d'arracher cette triste victime des mains du cruel Sarrasin qui l'outrage, et de vouloir bien protéger sa fuite et la mienne. »

En parlant ainsi, l'esclave prosternée baissa son front sur la poussière et attendit la réponse de la reine. Bérengère ne la fit point attendre; son cœur tendre et compatissant était toujours empressé de soulager les pleurs de l'infortune et du repentir; elle répondit donc avec une dignité mêlée d'indulgence que, quoique esclave elle-même, elle promettait à la fille d'Amaury de mettre tous ses soins à favoriser son évasion dans le cas où

elle ne pourrait pas obtenir de Malek Adhel la permission de la laisser partir librement. « Mais, ajouta-t-elle, j'exige une promesse de la princesse de Jérusalem : après une faute comme la sienne, elle doit sentir que le monde lui est à jamais fermé, et qu'il ne peut plus y avoir d'asile pour elle parmi les chrétiens que dans le cercueil de la pénitence. — Oui, madame, s'écria l'esclave, c'est bien là où nous voulons nous ensevelir toutes les deux, et où d'éternelles larmes n'effaceront jamais assez notre irréparable faute. — Si telle est votre intention, reprit la reine, recevez ma parole royale de ne jamais vous abandonner ni l'une ni l'autre. Mais, dites-moi, sait-on quel est le motif de l'étrange conduite du prince, et pourquoi ses femmes lui sont devenues tout à coup si odieuses? — On assure, madame, repartit l'esclave, qu'un amour nouveau, né d'un regard et d'un instant, en est cause; que cet amour pur, chaste, généreux, semblable à celui qu'éprouvent nos chevaliers, et digne en un mot de l'objet qui l'inspire, est ce qui ferme le cœur de

Malek Adhel à tout autre désir. — Et nomme-t-on, demande la reine, celle qui a produit un si merveilleux effet? — Oui sans doute, madame, on la nomme; mais votre majesté me pardonnera si le respect qu'inspire un nom si beau, si révéré, m'empêche de le prononcer devant elle. »

Bérengère pénétra facilement ce que l'esclave voulait taire, mais Mathilde ne devina rien. Elle avait écouté l'histoire de la fille d'Amaury avec une sorte d'effroi; son innocente pensée se refusait à comprendre des crimes si nouveaux, et cependant elle ne pouvait s'empêcher d'être troublée par les images qu'on lui présentait. Ne venait-elle pas d'entendre qu'une fille chrétienne avait renié sa patrie et son Dieu, qu'elle encensait les autels de Satan; et pourrait-on s'étonner de la secrète horreur qui remplissait son âme, et du tremblement universel qui l'avait obligé de s'appuyer contre un arbre pour se soutenir? — Mon Dieu, madame, s'écria l'esclave en se relevant tout à coup, n'est-ce point l'archevêque de Tyr qui s'avance vers vous? Ah! je fuis: je ne peux suppor-

ter encore sa présence. Hélas! l'idée de paraître à ses yeux est la plus mortelle des craintes qui agitent ma maîtresse. — Les paroles du pieux Guillaume sont pourtant si consolantes et si douces! répondit la princesse. — Elles le sont pour vous, madame, qui êtes pure et sans reproche, reprit l'esclave; mais pour les consciences criminelles, ô que les regards de l'homme de bien sont terribles! »

En parlant ainsi, elle referma vivement la petite porte sur elle; et la reine s'avançant vers l'archevêque, lui raconta ce qu'elle venait d'entendre. Guillaume fut surpris, mais remercia le ciel de ce qu'il avait enfin touché le cœur de l'infidèle princesse de Jérusalem. « Elle a tort de me craindre, dit-il; si son repentir est profond et sincère, je la soutiendrai contre les terreurs que l'énormité de son crime a dû lui donner. Et vous, ma fille, ajouta-t-il en s'approchant de Mathilde; vous qui semblez encore épouvantée de l'effroyable histoire dont on vient de souiller vos chastes oreilles, croyez que la Providence n'aurait pas permis que vous entendissiez de pa-

reilles choses, si leur connaissance ne devait pas vous être utile un jour : sans doute vous êtes destinée à des épreuves dont votre seule innocence ne vous sauverait pas; et c'est parce que la sagesse divine a prévu que vous auriez besoin des lumières de la vertu, qu'elle vient d'ouvrir vos yeux à l'image du mal pour vous faire mesurer l'abîme où les passions précipitent. Mais, venez, mon enfant, suivez la reine avec moi; nous allons reprendre et finir l'histoire de Saladin; vous entendrez les malheurs de vos frères, vous pleurerez sur leurs châtimens, surtout sur leurs fautes, et vous apprendrez par leur exemple qu'il ne faut pas s'attendre à reposer doucement sur cette terre, mais à y souffrir beaucoup. »

A la vue de cet avenir qu'on lui présentait, Mathilde soupira profondément; et, agitée de mille craintes confuses qu'elle ne pouvait ni comprendre ni définir, elle s'achemina en silence vers le berceau d'orangers, où l'archevêque reprit en ces termes le triste récit des victoires musulmanes.

CHAPITRE VI.

« Je n'avais pas encore passé un mois à la cour de Damas que, grâce à la protection de Malek Adhel, j'avais obtenu de Saladin une trêve de trois ans, mais à des conditions si avantageuses, que Lusignan lui-même n'aurait jamais osé en demander de pareilles. Malek Adhel, plein d'une généreuse confiance, avait engagé son frère à se livrer à ma seule parole, à n'exiger de moi pour otage ni ville ni citadelle, ni château fort, et l'amitié l'avait obtenu de Saladin en dépit des représentations de la prudence. Déjà le traité venait d'être signé, déjà le sultan avait donné des ordres pour qu'on suspendît jusqu'à l'expiration de la trêve les fortifications qu'il faisait élever à Rama, lorsque le marquis de Tyr, apprenant des nouvelles si favorables pour son rival, oublia sans doute qu'elles l'étaient plus encore pour les chrétiens, et se décida à détruire par une perfidie tous les succès

que j'avais obtenus et le bien que je venais de faire : c'est le moment où les hostilités sont suspendues, où la trêve va être jurée, et la paix solidement établie, qu'il choisit pour armer ses soldats et aller attaquer, piller, ravager une caravane chargée de trésors que Saladin envoyait à la Mecque et à la Caabah (1).

» A la nouvelle de cette trahison, la cour de Damas, où j'étais encore, retentit de cris de fureur. Le sultan ne voulut point comprendre que, les intérêts de Lusignan étant opposés à ceux de Conrad, le crime de celui-ci ne devait pas être imputé à l'autre ; il ne vit que son outrage ; il crut que tous les chrétiens en étaient complices et méritaient également sa vengeance ; aussi, dans le premier moment de son indignation, il ordonna que je fusse chargé de chaînes et jeté dans un cachot. Malek Adhel s'y opposa, quoiqu'il partageât tout le ressentiment de son frère contre les chrétiens, quoiqu'il dût être d'autant

(1) Temple de la Mecque.

plus irrité contre eux, qu'il avait répondu de leur bonne foi sur sa tête ; il osa représenter à son frère que la perfidie de leurs ennemis n'autorisait pas la leur, que la personne d'un ambassadeur devait être sacrée, et que, tout en détestant ceux dont je soutenais les intérêts, il défendrait ma liberté et ma vie jusqu'à la dernière goutte de son sang. Saladin lui répondit : « Je mets un bien moindre prix à l'empire que je possède, qu'à l'ami qui vient de m'empêcher de commettre une grande faute ! Fais ce que tu voudras : je remets la personne de l'archevêque sous ta garde. — Tes sujets, reprit Malek Adhel, sont si justement indignés contre le peuple téméraire qui a osé attenter au trésor que tu envoyais au tombeau du prophète, que je ne crois pas que l'archevêque de Tyr pût traverser tes états avec sûreté ; permets donc que je l'accompagne jusqu'aux portes de Jérusalem ; et ce devoir rempli, permets-moi d'en remplir un autre non moins sacré ; permets-moi de venger mon frère, le pro-

phète et la foi des traités odieusement violée.—Je le veux, s'écria Saladin; je veux aussi qu'avant peu de jours nous mettions le siége devant Jérusalem, et que ce sabre que je te donne en ce moment soit le premier que je voie briller sur le haut de ses remparts.—Tu l'y verras, reprit Malek Adhel, en pressant le soudan contre sa poitrine : tu sais que ton frère ne t'a jamais rien promis en vain.—Je le sais, dit le sultan, et je lis dans tes yeux que les chrétiens sont perdus.—Ils le sont, » s'écria vivement le prince; et ils se séparèrent.

» Malek Adhel n'exécuta que trop fidèlement la promesse qu'il venait de donner à son frère. Après m'avoir conduit jusqu'aux terres des chrétiens avec des soins si généreux, que la reconnaissance me fait un devoir de ne jamais les oublier, il poursuivit l'armée de Conrad qui revenait vers Tyr chargée des dépouilles de la caravane; il l'attaqua, la battit, et fit un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels on comptait Raimond de Tripoli et

Renaud de Châtillon ; mais à peine achevait-il cette victoire, qu'il entend parler de la bataille qui va se donner à Tibériade ; pour notre malheur il y court ; et pour notre plus grand malheur encore, Lusignan refuse d'écouter mes avis ; et loin de se renfermer dans les murs de Jérusalem, ainsi que la prudence le lui demandait, il fait ouvrir les portes de la ville, sort à la tête de son armée et accepte le combat qu'on lui propose. Vous n'avez que trop entendu le récit de cette fameuse et à jamais déplorable journée, qui abattit presque entièrement la puissance chrétienne dans l'Orient : le corps des templiers détruit, les plus illustres capitaines privés de vie, le roi lui-même fait prisonnier, n'étaient que les terribles avant-coureurs d'un malheur bien plus terrible. Jérusalem résistait encore ; mais que pouvaient des femmes, des vieillards, des enfans qui pleuraient leurs chefs et leurs soutiens, contre une armée triomphante et nombreuse ? En vain Sybille s'efforçait-elle d'encourager le peu de

soldats qui nous restaient ; en vain répétais-je à ce peuple éperdu qu'il valait mieux mourir sur le tombeau de son Dieu que de l'abandonner aux mains des infidèles. On ne nous répondait que par un morne silence ; l'horrible famine abattait tous les courages ; le temple saint était désert ; on ne voyait que des visages pâles et livides se traîner dans les rues comme des ombres, pour y disputer la pâture des plus vils animaux ; on n'entendait que les sourds gémissemens de la faim et les derniers soupirs de la vie. Ainsi se vérifièrent sous nos yeux les tristes paroles du prophète :

« Les anciens de la fille de Sion (1) sont » assis sur la poussière, et se taisent. Ils » ont mis de la poudre sur leurs têtes et » se sont ceints de sacs ; les vierges de » Jérusalem baissent les yeux vers la terre » et pleurent. »

» Hélas ! madame, comment vous peindrai-je ce jour de désolation où il fallut

(1) *Lamentations de Jérémie.* ch. 2. v. 10.

se résoudre à capituler : ce jour où la triste Jérusalem ouvrit ses portes à un vainqueur superbe, et vit en frémissant le bras de Malek Adhel arborer le premier sur ses murailles les odieuses enseignes du croissant. Cependant je dois convenir que c'est à la protection de ce prince que nous dûmes une capitulation plus honorable, et la permission de nous retirer à Antioche avec nos familles et nos trésors ; il délivra tous les prisonniers qu'il avait fait à Tibériade, et paya de ses deniers la rançon des captifs dont il ne disposait pas ; il donna de riches présens aux femmes dont les époux avaient péri dans le combat ; il voulut que les blessés fussent traités à ses dépens, et obtint de Saladin que les frères hospitaliers continueraient à en avoir soin jusqu'à leur parfaite guérison ; enfin, madame, j'avoue qu'en cette circonstance ce prince fit éclater des vertus inconnues à ce siècle ; l'Orient étonné les admira, les musulmans en étaient fiers, les chrétiens en étaient touchés : mais tous le louaient, le bénissaient ; et c'est à ce foyer d'adoration

universelle que s'allumèrent les premières étincelles de la funeste passion qui perdit la fille d'Amaury. Cette princesse était avec Lusignan à la tête de l'armée qui fut vaincue à Tibériade, portant sa valeur partout où le carnage était le plus terrible; elle se trouvait toujours auprès de Malek Adhel; plusieurs fois ils combattirent ensemble : elle résista long-temps; enfin, obligée de céder, elle apprit à son vainqueur étonné que l'ennemi qu'il avait eu tant de peine à soumettre était une femme, et elle le suivit dans sa tente. Depuis ce jour elle abandonna le parti des chrétiens, renonça à sa foi, et devint la première esclave du prince dont elle était née l'ennemie. C'est ainsi qu'Agnès, en bravant les préjugés de son sexe, en avait abandonné les vertus, et il devait être plus malaisé de triompher de sa valeur que de sa modestie.

» Aussi le sentiment que lui inspira Malek Adhel ne fut point cette tendresse que la vertu permet aux femmes : ce fut une de ces passions effrénées telle qu'il

en naît dans le cœur des guerriers, et qui, semblables à un torrent enflammé, se répandent à flots précipités sans craindre ni l'éclat ni le bruit. Ah! que ne doit-on pas attendre d'une femme qui a rompu une fois les chaînes de l'austère pudeur! Elle tombe avec d'autant plus de force que ses liens étaient plus étroits; ainsi, Agnès, habituée à n'obéir qu'aux mouvemens impétueux de son âme, aima le prince avec la même ardeur qu'elle avait aimé les combats; elle voulut être son épouse, et Malek Adhel, qui ne pouvait l'estimer, consentit cependant à lui en donner le titre. »

« Mon père, interrompit Bérengère, à une femme qu'il n'estimait pas? »

« Ce titre d'épouse, reprit l'archevêque, est très-loin d'être aussi saint chez les musulmans que chez les chrétiens; plusieurs femmes le partagent, et le goût de leur maître est la loi qui les répudie. »

« Se peut-il, interrompit une seconde fois la reine, en joignant les mains, qu'une

chrétienne se soit soumise à une telle humiliation ! »

« Ah ! madame, cette honteuse folie, qu'on nomme amour, répliqua Guillaume, avait persuadé à Agnès qu'il y avait de la gloire dans cette humiliation, qu'il y avait de la gloire à aimer au point de compter pour rien l'estime des hommes et le jugement de Dieu. C'est ainsi que, se trompant toujours, et croyant voir la gloire dans la célébrité, elle avait quitté le fuseau pour l'épée, et l'ombre de la retraite pour le bruit des armes ; et c'est ainsi que s'égareront toujours celles qui, dédaignant la place que Dieu leur a marquée, et les qualités qui sont leur partage, substituent à leurs humbles vertus les vertus audacieuses des hommes, et, confondant ce que le ciel a divisé, n'appartiennent au sexe qu'elles quittent et à celui qu'elles adoptent que pour réunir les vices de tous deux. »

« Et que devint Agnès, mon père ? s'écria la reine : sans doute elle n'a point connu d'heureux jours ? »

« Non, madame, reprit Guillaume ; la passion, qui est la force qui nous écarte le plus violemment de nos devoirs, étant la route du vice, est toujours celle du malheur. Agnès a souffert toutes les peines qu'elle méritait : quoiqu'un musulman ne connaisse guère cette délicatesse qui compte pour rien les charmes extérieurs quand les qualités de l'âme ne les accompagnent pas, cependant elle a eu la honte d'être méprisée par son ravisseur ; sans doute à la place de Malek Adhel un chrétien aurait fait plus, il aurait repoussé avec indignation une jeune fille qui se donnait à lui sans pudeur. Malek Adhel hésita un moment : hésiter était beaucoup pour lui, car telle est la supériorité de notre sainte religion sur toutes les autres, que la même action qui chez les infidèles est une rare vertu, n'est, chez nous, qu'un simple devoir ; de sorte que, dans cette circonstance, quand la volupté et l'honneur luttaient ensemble, en résistant un moment à la voix de la première, Malek Adhel était généreux, et qu'en résistant

un moment au cri de l'autre un chrétien eût été coupable. Je ne vous peindrai point Agnès abandonnant sa patrie et son Dieu pour suivre un infidèle, quittant les degrés du trône où elle était placée pour s'enfermer dans un sérail, et sa superbe armure pour l'habit d'une esclave. Jetons un voile sur l'égarement de cette malheureuse princesse ; ne nous retraçons point sa faute : puisqu'elle commence à s'en repentir, commençons à la plaindre, et ne soyons pas plus sévères que Dieu, qui ne ferme jamais les trésors de sa grâce au pécheur repentant.

» Enfin il se leva ce funeste jour où il fallut abandonner Jérusalem ; les habitans même qui avaient demandé sa reddition et la liberté de quitter la ville, pleuraient alors de l'avoir obtenue ; ils ne pouvaient se consoler de la perte des saints lieux : et c'était un spectacle bien attendrissant que de les voir s'embrasser les uns les autres, se demander pardon de leur haine, de leurs divisions, lever les mains au ciel en gémissant, baiser avec respect les murailles des églises qu'ils ne devaient

plus revoir, se tenir prosternés dans le saint sépulcre, le visage collé contre terre et arroser de larmes de sang les lieux où leur Sauveur était mort. La reine Sibylle, la tête rasée, et couverte d'habits lugubres, ouvrait la marche et conduisait ses sujets éplorés : en la voyant, Saladin parut ému de sa profonde douleur ; il s'approcha d'elle avec respect, et lui dit que, venant d'être armé chevalier par Hugues de Tibériade (1), il voulait commencer ce jour même à suivre les lois de la chevalerie, en lui octroyant un don selon la coutume de nos anciens paladins. La reine n'hésita point à demander la liberté de son époux, et l'adroit sultan, qui s'attendait bien à cette prière, feignit cependant d'en être surpris, et sembla n'y souscrire que par un saint respect pour sa promesse ; mais, au fond de l'âme, il était fort aise d'avoir un prétexte aussi

(1) Voyez l'*Histoire de Saladin*, par Marin (pièces justificatives), où il est dit que ce grand prince reçut les éperons de la main de Hugues de Tibériade, son prisonnier, après la prise de Jérusalem.

magnanime de rendre la liberté à Lusignan, car il n'ignorait pas que cette liberté allait être une source de nouvelles divisions parmi les chrétiens. En effet, si ce prince fût demeuré dans les chaînes des Sarrasins, tous les partis se seraient réunis autour de Conrad : unis alors de forces et d'intentions, dirigés par un seul chef, ils auraient pu tenir tête à l'armée de Saladin ; au lieu que Lusignan, en redevenant libre, fit valoir de nouveau ses droits au royaume qu'il venait de perdre. Conrad, indigné de cette obstination, lui fit cruellement fermer les portes de Tyr, la seule ville qui restait aux chrétiens. Alors les partis se divisèrent de plus en plus, et les haines s'envenimèrent au point que Lusignan et Conrad étaient plus ennemis l'un de l'autre qu'ils ne l'étaient de Saladin lui-même ; et tandis que, méprisant mes remontrances, oubliant l'intérêt de leurs frères, ils se disputaient honteusement un trône qu'ils n'avaient pas su défendre, tout l'Orient, ébloui de la feinte générosité du sultan, applaudissait

à sa conduite, en élevant jusqu'aux nues la grandeur d'une action qui n'était au fond que le fruit de la plus adroite politique.

» Ce fut à cette époque que je m'embarquai pour l'Europe. Vous savez, madame, quels puissans secours j'obtins de tous les princes chrétiens ; peu contens d'ouvrir le champ d'honneur à la vaillance, à la gloire, à la piété, ils ont voulu y marcher eux-mêmes, et donner l'exemple à leurs sujets : les voilà qui accourent en foule sur nos bords désolés; non, une plus grande ardeur n'animait point leurs ancêtres à la première croisade; nul alors ne brûlait d'une sainte flamme, et n'était plus disposé à verser tout son sang pour conquérir le tombeau de son Dieu. Ah! sans doute, nous verrons s'éteindre les dissensions de Conrad et de Lusignan devant le magnanime exemple qu'ils reçoivent de Richard, de Philippe-Auguste et de tant d'autres princes d'Europe qui, pour l'intérêt de la religion, abandonnent de vastes et florissans états,

et à travers tous les périls d'une mer orageuse viennent chercher la mort dans un climat étranger. O mon Dieu ! continua l'archevêque en élevant ses mains vénérables vers le ciel, vous ne voudrez point assurément que de si belles espérances soient détruites, et qu'un si grand dévouement soit sans effet ; vous ferez luire ce jour glorieux où les chrétiens, après avoir acheté le repos par le travail, et la victoire par le combat, rentreront dans Jérusalem consolée pour y faire retentir de toutes parts les cris de leur reconnaissance et de leur amour : et là, purifiés par le malheur, ils prendront de nouvelles mœurs, d'autres sentimens, et donneront un tel exemple de sagesse et de vertus aux nations voisines, que celles-ci émues, édifiées et converties par leur changement, accourront dans votre temple et ne formeront plus avec vos anciens serviteurs qu'un seul peuple, un seul culte et un seul cœur....»

En parlant ainsi, le bon archevêque était si pénétré de ce qu'il disait ; il

croyait si bien lire dans l'avenir la confirmation de ses espérances, que l'image d'un pareil bonheur remplit sa poitrine de trop d'émotion pour qu'il lui fût possible de continuer ; il s'arrêta : mais ses regards enflammés, sa tête élevée vers le ciel, et son silence tout vivant de ferveur, indiquaient assez que le cœur était encore en prières quoique les lèvres n'en articulassent plus.

Déjà les premières ombres de la nuit commençaient à envelopper le bosquet d'orangers, et donnaient à la nature cette teinte de mélancolie qui favorise si bien les méditations religieuses et les tendres rêveries, lorsque le bruit léger d'un vêtement, qui glissait à travers les feuilles, vint frapper l'oreille de l'archevêque et des deux princesses, et les arracher à leurs réflexions. Bientôt ils virent paraître à l'entrée du bocage une esclave qui semblait désirer et craindre de s'approcher. « Qui êtes-vous ? » lui demanda Guillaume en faisant quelques pas vers elle. A cette question, l'inconnue se préci-

pita la face contre terre, avec de tels gémissemens, qu'on eût cru son cœur prêt à se briser. « Malheureuse Agnès, est-ce vous? s'écria l'archevêque en reculant involontairement. — Mon père, reprit-elle, ne vous éloignez pas, ne m'accablez pas, car la mort est dans mon sein, et mon dernier moment approche. — O mon père! interrompit vivement Mathilde en s'approchant de la fille d'Amaury, hâtez-vous de lui donner vos secours, car elle dit qu'elle va mourir, et son âme peut être sauvée encore. — Est-ce la princesse d'Angleterre que je vois? s'écria Agnès; est-ce elle qui parle en ma faveur? Oui, je la reconnais à son habit, et surtout à sa merveilleuse et fatale beauté : Dieu! me faut-il être réduite à ce comble d'humiliation, de devoir quelque chose aux prières de celle qui m'a fait tant de mal! — Qu'entends-je? reprit Mathilde étonnée : étrangère dans ces lieux, prisonnière dans ce palais, ne connaissant votre nom et votre existence que depuis quelques heures, que me reprochez-vous, et quel mal

ai-je pu vous faire ? — Elle le demande, s'écria douloureusement Agnès ; elle qui m'a chassée du cœur où je régnais, qui m'a ravi un amour auquel j'avais tout sacrifié, elle, enfin, l'unique cause de mon opprobre et de mon désespoir... ! — Arrêtez, arrêtez, Agnès, interrompit impérieusement l'archevêque, votre opprobre est dans vos regrets. Ah ! malheureuse, si vous étiez pénétrée d'un vrai repentir, tiendriez-vous un pareil langage ? ne béniriez-vous pas l'instant qui, en éloignant de vous l'objet de votre criminelle ardeur, vous a comme forcée de recourir aux miséricordes du ciel. — Que parlez-vous du ciel, s'écria Agnès égarée ; qu'est-ce que le ciel sans Malek Adhel, et quel Dieu puis-je implorer quand celui que je m'étais choisi m'abandonne et me méprise ? — Si tels sont vos sentimens, reprit l'archevêque d'un ton sévère, si votre âme est toujours sous le poids de la réprobation, pourquoi êtes-vous ici ? pourquoi porter vos cris licencieux jusqu'aux oreilles de cette noble reine et de cette chaste vierge, et que venez-vous chercher auprès de

moi ? » A ces mots, la fille d'Amaury, reprenant tout son orgueil, répondit d'une voix fière et assurée. « Je viens y chercher un abri contre l'ingrat qui me répudie ; j'y viens demander des armes pour me défendre et me venger : qu'on me rende la lance et l'épée, et mon bras saura bien soustraire la princesse de Jérusalem à la honte d'être traitée comme la dernière des esclaves.—Et de quel droit la princesse de Jérusalem espère-t-elle être traitée autrement, répliqua l'archevêque avec indignation, quand elle s'est placée par sa conduite au-dessous des plus méprisables créatures de son sexe ? Allez, allez, misérable Agnès, retournez dans ce palais ; abaissez-vous sous les pieds de votre superbe Arabe ; implorez le sourd Mahomet..... Le jour de la condamnation n'est pas loin ; il s'approche, il se hâte, il va vous engloutir : déjà le ciel vous annonce par ma voix votre éternel arrêt.... —O mon père, ne le prononcez pas, interrompit Mathilde en fondant en larmes. Vos lèvres pourraient-elles s'ouvrir pour

prononcer de si terribles paroles; prenez pitié de l'infortunée qui va mourir sans secours, et qui n'a plus la force de vous en demander. » La reine s'approcha aussi de l'archevêque, et lui dit à demi-voix : « Mon père, ne lui adresserez-vous pas quelques mots plus doux, et ne voulez-vous point essayer de la ramener à Dieu ? —Je ne le veux point, dites-vous ! répliqua Guillaume en essuyant des pleurs qui coulaient sur ses joues vénérables ; madame, pouvez-vous le croire ? Ah ! vous ne savez pas le mal que me fait son endurcissement, ni avec quelle joie je donnerais mon sang pour racheter son péché ; mais que puis-je faire si elle ne se repent pas ? que puis-je faire si ce n'est d'invoquer pour elle les grâces du Tout-Puissant ? » Il achevait à peine quand l'esclave qui avait parlé à la reine quelques heures auparavant entra, et s'adressant à la princesse de Jérusalem, elle s'écria : « On vient de s'apercevoir de votre absence, madame, on vous cherche dans tout le sérail : j'ai profité de la rumeur qui y règne

pour m'échapper et vous suivre ; nous voici en sûreté toutes deux, car la route qui nous a conduites ici n'est connue de personne, et le palais de la reine d'Angleterre est un asile inviolable où l'œil d'aucun musulman ne peut pénétrer. — Madame, dit alors Agnès, vous voyez que mon sort est entre vos mains ; ne m'accorderez-vous pas un asile dans votre palais, ne me rendrez-vous pas ma liberté, mes armes, la vengeance?.... » Le ton dont elle prononça ces mots fit frémir Mathilde : ce n'était pas celui qui pouvait persuader la reine. Agnès, voyant qu'elle hésitait, se hâta d'ajouter : «Je m'entends peu à vous prier, madame ; mais songez qu'habituée à commander depuis mon enfance, la prière est pour moi une langue étrangère, que je n'y ai eu recours que pour fuir l'esclavage, et que je ne l'aurais pas employée pour sauver ma vie. — Je ne résisterai point à votre désir, répondit la reine, je ne résisterai point à l'espoir de contribuer à votre salut en brisant la chaîne qui vous retient ici : venez, madame,

venez revoir des chrétiens, venez pleurer avec eux sur le jour funeste où vous avez cessé de les nommer vos frères ; et, par de longs et fréquens actes de repentir, obtenez de la clémence infinie de Dieu un pardon que la clémence des hommes ne vous accorderait peut-être pas. Je verrai le prince Malek Adhel à son retour du Caire, je lui demanderai de vous éloigner d'ici... — Non, madame, non, interrompit impétueusement Agnès, ne lui demandez rien, je vous supplie : je veux le fuir sans qu'il le sache, surtout sans qu'il y consente ; laissez-moi le soin de mon sort : c'est à travers les déserts que seule à pied, sous l'armure d'un guerrier, je veux aller chercher une retraite que je ne devrai qu'à vos bontés et à mon courage. » L'archevêque dit alors que ce n'était pas le moment de savoir si une pareille demande pouvait lui être accordée, et qu'elle devait se contenter d'attendre son sort en silence auprès de la généreuse bienfaitrice qui consentait à lui donner un asile. Agnès n'osa rien répliquer à l'ordre de Guil-

laume ; elle abattit son voile devant son visage, s'appuya sur son esclave, et suivit la reine dans son palais. Comme il n'entrait chez les princesses que des personnes de leur choix, elles purent facilement s'assurer de leur discrétion sur l'asile momentané qu'elles accordaient à la fille d'Amaury. Mathilde céda avec plaisir à cette princesse la chambre qu'elle occupait : Agnès s'y établit le soir même, et Mathilde, ravie de l'y voir à son aise, se retira dans un petit cabinet voisin qui n'avait d'autres meubles que deux tabourets et un petit lit de repos. A peine fut-elle seule dans ce modeste réduit, que le souvenir de ce qu'elle venait d'entendre, de ce qu'elle avait compris, et plus encore de ce qu'elle n'avait pas compris, vint éveiller de nouvelles pensées, et lui révéler que le monde et le cœur des hommes étaient pleins de mystères qui lui étaient entièrement inconnus ; elle se blâmait de se laisser ainsi posséder par des idées qu'il ne lui était pas permis d'approfondir ; mais les efforts même

qu'elle faisait pour les chasser les lui rappelaient sans cesse ; et la curiosité d'une jeune fille qui s'inquiète de ce qu'on lui cache avait peine à céder à la pudeur d'une vierge qui s'alarme de ce qu'elle entrevoit. Cependant seize ans d'innocence l'emportèrent bientôt sur un trouble de quelques heures. En offrant à Dieu ses prières accoutumées, elle oublia insensiblement les discours, les torts et les accusations de la fille d'Amaury, et de tous les sentimens qui l'avaient agitée il ne lui resta plus que celui d'une profonde pitié pour des maux d'autant plus redoutables à ses yeux, qu'elle en comprenait moins la cause ; mais la pitié, qui pour les âmes tendres est plus un plaisir qu'une peine, ne l'empêcha point de trouver sur son étroite couche ce sommeil doux et paisible qu'une conscience pure finit toujours par obtenir.

CHAPITRE VII.

La princesse de Jérusalem était trop étrangère à cette paix qui régnait dans l'âme de Mathilde pour qu'il lui fût possible de goûter le même repos. Les tourmens de l'orgueil et ceux d'une conscience effrayée fermaient son cœur à ces sentimens de contrition qui seuls soulagent et fortifient le pécheur abattu: plus irritée des humiliations que sa faute lui causait, que repentante de l'avoir commise, elle n'éprouvait que des remords arides et sans larmes, et une sorte de haine universelle qui s'étendait également et sur l'amant qui la méprisait, et sur la bienfaitrice qui consentait à la sauver, et sur le Dieu auquel elle s'était donnée, et sur celui qu'elle avait abjuré, et sur l'innocence de cette vierge qu'on lui préférait; mais plus encore (et c'était là le pire de ses tourmens) sur elle-même, qu'elle ne pouvait s'empêcher d'accuser seule de l'état honteux où elle se voyait

réduite. En vain cherchait-elle à se fuir, elle ne pouvait s'échapper ; la douleur de sa honte s'accroissait par le souvenir de sa célébrité, et cette nécessité irrévocable qui la liait à sa pensée et la forçait à vivre avec elle-même, la jetait dans des accès de désespoir auprès desquels la folie et la mort eussent été de grands biens. Si quelquefois l'image de Malek Adhel venait la détourner de sa propre image, ce n'était que pour lui présenter un nouveau malheur ; car non-seulement elle se voyait dédaignée par l'homme auquel elle avait sacrifié le monde et l'éternité, mais elle allait en être séparée, et il allait y consentir... A cette pensée, la plus cruelle de toutes les pensées pour une âme que la passion brûle encore, l'infortunée Agnès qui, durant cette longue nuit, n'avait pu trouver un moment de sommeil, laissa échapper un cri si perçant et si douloureux qu'il retentit aux oreilles de Mathilde et l'éveilla en sursaut ; elle se lève, regarde autour d'elle ; le jour commençait à éclairer l'orient de

ses premiers feux; elle n'aperçoit rien, mais elle écoute d'où peut venir le bruit qui l'a frappée, et elle distingue de sourds gémissemens qui partent de la chambre d'Agnès : elle y court aussitôt, et la trouve debout, marchant à grands pas dans la chambre, pâle, éperdue, criant de douleur, mais ne pleurant pas. « Que me veux-tu? s'écria-t-elle à l'instant qu'elle aperçut la vierge; pourquoi ton aspect angélique vient-il me présenter la vue de tout ce qui me manque, et accroître le trouble qui me dévore? — Vos plaintes sont venues jusqu'à moi, répondit Mathilde, j'ai cru que vous étiez malade, et je venais vous offrir mes soins. — Malade, reprit Agnès en la regardant fixement, je le suis en effet, et beaucoup; mais que m'importent tes soins? penses-tu qu'ils me guériront? Ah! si tu veux soulager les horribles tourmens que tu me causes, rends-moi le cœur que tu m'as pris, rends-moi l'amour de Malek Adhel, rends-moi mon amant. — Grâce au ciel, répondit la princesse en rougissant, le cœur

de cet infidèle n'est point à moi et je n'en dispose pas. — Que n'as-tu dit vrai, interrompit Agnès en lui saisissant la main avec une brusque vivacité, je donnerais ma vie pour le croire un instant; mais écoute, s'il te l'offrait jamais, ce cœur dont la possession est le premier bien de la terre et du ciel, ne l'accepte pas, car tu tomberais bientôt dans l'état où tu me vois? — Mais cet état affreux dont mon âme est épouvantée, reprit doucement Mathilde, ne pouvez-vous pas en sortir? ne pouvez-vous pas fuir le prince? Le fuir! que dis-tu? fuir Malek Adhel! non, je ne le puis pas; non, je ne puis m'arracher aux délices de son amour; si tu savais quelle félicité je goûtais à oublier près de lui ma patrie, ma famille et mon Dieu même!...Tu frémis, Mathilde, et jamais tes oreilles n'ouïrent de pareils forfaits. Eh bien! tu ne sais pas tout encore; non, tu ne sais pas jusqu'à quel excès d'impiété l'amour a pu m'entraîner. J'ai désiré l'anéantissement de l'empire du Christ, parce qu'il peut s'élever contre celui de mon

amant; j'ai désiré voir cet amant régner seul sur tous les rois et les mondes enchaînés; j'allais le suivre à l'armée, combattre contre la cause que je soutenais aufrefois, et, pour défendre une tête adorée, lever l'épée contre mon propre sang et le Dieu de mes pères.... Enfin, dans ce moment même, quand Guillaume m'ouvre la voie du repentir et que mon ingrat époux m'abandonne et me hait, l'idée de le fuir, de m'en séparer à jamais, est plus terrible à mes yeux que celle de ma damnation éternelle... Et toi, barbare fille, auteur de tous mes maux, laisse-moi; et va dire à ton archevêque que je ne veux point d'un ciel qui n'a point l'amour de Malek Adhel à m'offrir. »

Pendant tout ce discours, Mathilde était demeurée immobile et tremblante; l'expression d'une passion aussi effrénée lui faisait horreur : incapable de répondre un seul mot à des discours si nouveaux pour elle, impatiente de s'affranchir de la honte de les écouter, elle ne pouvait se résoudre pourtant à laisser Agnès

seule en proie à son affreux délire ; cependant elle sortit pour appeler ses femmes et les envoya auprès d'Agnès, en attendant qu'elle eût pu faire avertir le pieux Guillaume de l'état de la fille d'Amaury. Aussitôt qu'il en fut instruit, il vint ; Mathilde, le sachant dans le palais, accourut à sa rencontre, et lui dit : « Mon père, la princesse de Jérusalem est fort mal, je ne sais quelle fièvre l'agite ; mais sa raison est entièrement perdue, car elle ne parle que des ravissemens du crime, des délices de l'impiété, et Malek Adhel lui semble préférable à Dieu même... — Arrêtez, ma fille, répondit Guillaume, qu'une bouche si pure ne s'ouvre point pour répéter de pareils discours : tâchez même de les effacer de votre esprit, et gardez-vous de tenter jamais de les comprendre. Maintenant allez trouver la reine ; commencez avec elle vos saintes lectures, et ne revenez point dans votre appartement avant de m'avoir vu. » A ces mots, Mathilde s'éloigne, elle marche toute rêveuse et s'efforce d'obéir au prélat et ne cherchant

point à comprendre quel est l'étrange bonheur qu'Agnès peut goûter au sein du crime, elle va dans l'oratoire, la reine n'y est point; elle passe dans sa chambre et ne l'y trouve pas; enfin, elle entre dans le grand salon de jaspe, et c'est là que Bérengère est assise sur une pile de carreaux, devant une table élégamment servie et entourée d'une foule de jeunes esclaves chargées de corbeilles de fleurs. « Ma sœur, s'écrie la reine en la voyant, le prince vient d'arriver à Damiette : il va venir incessamment nous donner des nouvelles de l'armée; et, en attendant, il nous envoie ses femmes nous amuser par leurs jeux : venez vous placer près de moi et prendre part à ce divertissement. Ces mots font rougir la princesse; son cœur palpite, elle s'assied et garde le silence : les jeunes esclaves commencent à danser au son des castagnettes, du cistre et du tambour de basque; mais il y a dans leurs chants et surtout dans leur maintien une sorte de molle volupté qui agite la reine et alarme la vierge : elle détourne

les yeux d'un spectacle dont sa pudeur est offensée ; et, pour cesser de le voir, elle se lève, s'approche d'une croisée, entr'ouvre la jalousie, et là, enchantée de l'éclat du ciel, de la beauté de la verdure et du charme que répand dans l'air la fraîcheur du matin, elle cède au vif désir de faire une promenade solitaire, et descend dans les jardins du palais.

Elle suit le cours d'un ruisseau qui serpente sur un sable fin, bordé d'une haie de roses et de citronniers : insensiblement les arbustes s'élèvent, s'épaississent : elle se trouve au milieu d'un bois où mille routes se croisent et lui font perdre la première qu'elle a suivie : prenant au hasard celle qui se présente, elle s'égare de plus en plus; et cependant ce lieu est si beau, tant d'oiseaux y chantent, tant de fleurs le parfument, des eaux si claires le rafraîchissent, que la vierge en se voyant seule s'émut, mais ne s'effraya pas. Bientôt, fatiguée d'avoir autant marché, elle s'assied sous un berceau de jasmin et de platanes ; bientôt la paix silencieuse de cette solitude ramène le

calme dans son cœur; le souvenir d'Agnès s'affaiblit, et avec lui l'effroi de ses discours impies; des pensées douces, tranquilles comme le lieu où elle se trouve, succèdent à l'agitation, et, vaincue insensiblement par les charmes de cette touchante nature dont il semble qu'on ne puisse approcher sans devenir meilleur, Mathilde se laisse aller à cette sorte de vague rêverie où l'imagination, errante sur plusieurs objets, les quitte, les reprend, ne se fixe point, parce que chacun l'attire, et se plaît avec tous sans avoir à rougir d'aucun.

Au sein de cette retraite si belle, de cet état d'abandon si nouveau et si doux au cœur d'une vierge de seize ans qui, pour la première fois de sa vie, se trouve seule dans des bocages de parfums et de fleurs, les heures ont fui rapidement, la matinée s'est presque entièrement éoulée, et le prince s'est rendu chez la reine. Étonné, chagrin de n'y point trouver Mathilde, il veut savoir où elle est, et s'il lui sera permis de la voir. Bérengère

l'envoie chercher; elle n'est pas dans son appartement. Guillaume, qui y est toujours resté avec Agnès, quitte aussitôt sa pénitente, vient dire à la reine que Mathilde n'a point paru chez elle, et demande ce qu'elle est devenue. Bérengère ne peut le satisfaire; elle n'a point vu sa sœur descendre dans les jardins. Cette absence alarme l'archevêque; il regarde le prince d'un œil soupçonneux; mais, pour s'apercevoir de sa défiance, Malek Adhel est trop occupé de la princesse; il demande, il s'informe, il interroge tout ce qui l'entoure avec une agitation qui révèle assez combien tout son cœur est dans cet objet. Bérengère se souvient bien que sa sœur s'est assise auprès d'elle, mais seulement quelques minutes : qu'est-elle devenue ensuite? elle ne le sait point. Cependant, après bien des efforts, elle croit se rappeler l'avoir vue ouvrir une des portes du jardin, et aussitôt elle veut aller elle-même l'y chercher; mais elle est bientôt devancée par le prince; heureux de l'espoir de

trouver la princesse, il s'élance rapidement : le désir, l'émotion lui donnent des ailes. Il connaît tous les détours de l'épais labyrinthe, et les a parcourus en un instant; à la fin, il vole vers le bocage de jasmin; il entrevoit le vêtement blanc de la vestale, et la seule vue de cet habit lui cause un plaisir plus vif qu'il n'en éprouva jamais. Mathilde a entendu le bruit des feuilles qu'il froisse sous ses pas, elle s'est levée, l'a reconnu; aussitôt le récit de l'archevêque et l'état de la fille d'Amaury sont revenus à sa mémoire. Le cœur plein de trouble et d'effroi, elle fuit précipitamment en s'écriant : « O mon Dieu! préservez-moi de ce fils du démon, de ce redoutable infidèle, dont le bras terrasse les chrétiens, et dont les trompeuses paroles ont perverti la malheureuse Agnès! » Et, à cette pensée, elle s'éloigne plus vite encore; mais à quoi lui sert de fuir avec tant de promptitude, si ce n'est à montrer sa frayeur et son zèle; car la course d'une vierge timide, qui a passé sa vie dans une

étroite clôture, ne la sauvera pas long-temps de la poursuite d'un guerrier tel que Malek Adhel. Sûr de l'atteindre quand il voudra, il s'arrête et la regarde courir : c'est vraiment pour l'éviter qu'elle presse ses pas; il le voit, et cette résistance qu'on ne lui opposa jamais l'enflamme davantage encore. Il part à son tour; la flèche dans les airs pourrait à peine le suivre; il est auprès de la princesse, il la touche, il la saisit par son habit, il voudrait la presser dans ses bras, et pourtant il n'ose le faire; si la divine beauté de la princesse l'attire, la dignité de sa contenance le retient. Emporté par des désirs impérieux qu'il ne combattit jamais, souverain de ce palais, maître de tout oser, n'ayant qu'à vaincre la faiblesse d'une jeune fille pour parvenir au comble de ses vœux, un sentiment indéfinissable, une sorte de respect que jusqu'à ce jour il n'avait éprouvé qu'à l'aspect de son père ou dans le temple de Mahomet, le fait tomber aux genoux de Mathilde. Pour la première fois le superbe

Arabe se voit prosterné devant une femme, et il n'en rougit point; car il croit sentir la présence d'une divinité. « O vous! lui dit-il, qui faites de moi un nouvel être, fille du ciel, angélique beauté!... vous qui surpassez tout ce que j'ai vu de beau en ma vie; qui m'embrasez d'un feu ardent que je n'ose satisfaire, et dont je crains presque de vous parler... vous qui disposez déjà de ma volonté et de ma vie, où avez-vous pris votre puissance?» A ces paroles passionnées, Mathilde pressa contre son sein le reliquaire de l'abbesse en levant les yeux au ciel, et fit de nouveaux efforts pour s'échapper; mais le prince ne le permit pas. « Où voulez-vous aller? s'écria-t-il en pressant entre ses deux mains la main délicate de la princesse; pourquoi me fuir avec tant d'obstination? que craignez-vous de moi? me voyez-vous donc avec horreur?» En parlant ainsi, il la regardait avec des yeux si tendres, l'amour donnait tant d'expression à ses traits déjà si beaux, que l'ingénue Mathilde, qui depuis sa naissance n'avait jamais dé-

guisé sa pensée, ne put pas lui dire qu'elle le voyait avec horreur, elle répondit seulement, et en détournant la vue : « Dieu m'ordonne de fuir ses ennemis. — Et ce Dieu cruel vous ordonne-t-il aussi de haïr ceux qui vous adorent? — Je dois haïr ceux qui le méconnaissent. — Oh ! non, mille fois non, interrompit-il en pressant contre ses lèvres la main de Mathilde, vous ne suivrez point une loi injuste, cruelle; vous vous laisserez toucher par le feu qui me brûle, vous vous livrerez à l'amant qui vous abandonne et son sort et sa vie; je le jure, jamais l'Angleterre ne vous reverra dans son sein ! plutôt mourir que de me séparer de vous. » A ce serment terrible, Mathilde crut se voir enlever à la fois sa patrie, sa famille, son couvent, et le salut éternel que lui assuraient ses vœux. Épouvantée des projets du Sarrasin, elle arrache sa main d'entre les siennes, l'enveloppe dans les grandes manches de son habit, baisse son bandeau de lin sur son front; et, aussi confuse qu'effrayée des discours du prince, elle répond du ton le

plus sévère : « Je suis destinée à l'honneur d'être une des épouses de Jésus-Christ ; c'est pour mieux mériter un si glorieux titre que je suis venue en Palestine adorer son tombeau ; mais c'est en Angleterre que mon cloître m'attend et que mes vœux m'appellent ; rétractez donc un serment impie, sacrilége ; rendez-moi la liberté que vous m'avez ravie, et, pour récompense, Dieu consentira peut-être à ouvrir vos yeux à ses éternelles clartés. » A ce langage, Malek Adhel reconnaît cette foi vive, cette piété ardente qui distingue tous les enfans du Christ ; il sent bien que le temps et ses soins pourront seuls changer le cœur de la princesse ; et comme déjà il ne veut plus que ce qu'elle veut, qu'il détesterait un bonheur qu'elle ne partagerait pas, loin de la contraindre, il se soumet et dit : « Fille de l'innocence, qu'ordonnez-vous et qu'exigez-vous de moi ? esclave de toutes vos volontés, il n'est rien que je ne veuille souffrir pour vous plaire et vous obéir. » Mathilde est trop pure pour apprécier toute l'é-

tendue d'un pareil sacrifice; mais à l'air, à l'accent de Malek Adhel, elle soupçonne qu'il a dû lui coûter beaucoup ; son cœur en est touché, ses regards s'attendrissent, sa voix s'adoucit, et elle répond avec embarras. « Je vous en prie, conduisez-moi vers la reine. » Le changement de Mathilde n'a point échappé au prince; il voit que, s'il y a pour lui un moyen de toucher cette belle chrétienne, ce ne peut être qu'à l'aide d'une grande réserve et d'une parfaite soumission : aussi n'hésite-t-il pas un moment à lui obéir. « Venez par ici, lui dit-il en lui montrant une autre route ; celle-ci conduit plus directement au palais. » Elle la prend aussitôt et suit le prince en silence. Quelquefois il se retourne pour la voir, il s'arrête, il soupire ; alors la craintive Mathilde se recule doucement, baisse les yeux vers la terre, avance sa main pour se cacher aux regards du prince, mais ne peut lui dérober l'expression de cette pudeur qui se répand sur sa physionomie et sur son maintien, de cette pudeur qui est la plus

touchante des grâces, la plus puissante des forces que le ciel ait données à la femme, et qui sait inspirer le respect en même temps qu'elle augmente l'amour. En la voyant si belle, Malek Adhel contient avec peine la flamme qui s'élance de son sein; mais il la contient, car en ce moment la beauté de Mathilde est presque celle d'un ange. Il précipite ses pas pour échapper plus tôt au danger de faire éclater des transports qui pourraient aliéner le cœur qu'il veut absolument obtenir : le combat de ses désirs présens et de ses projets futurs l'agite avec violence; il marche plein d'émotion, mais il en connaît parfaitement la cause; il sait bien ce qu'il veut, ce qu'il attend, ce qu'il espère; au lieu que Mathilde est troublée sans savoir le motif de son trouble, sans savoir même qu'elle en éprouve; et, s'il se passe quelque chose dans son cœur, elle ne le voit qu'a travers ce voile épais que l'innocence tient toujours devant les pensées d'une vierge pour l'empêcher de distinguer ce que la modestie ne lui permet pas de savoir.

CHAPITRE VIII.

Le prince et Mathilde eurent bientôt atteint la lisière du bois; alors ils aperçurent la reine qui venait au-devant d'eux, et près de la porte du palais l'archevêque qui les attendait; son regard était grave et sévère, et en embrassant la reine, Mathilde ne put s'empêcher de rougir; comme elle ne pourrait sans une grande confusion avouer tout ce qui s'est passé entre elle et le prince, elle s'inquiète intérieurement d'avoir quelque chose à cacher; il lui semble que toute pensée qu'on n'ose dire est une pensée répréhensible, et prenant la honte de la pudeur pour le remords d'une faute, elle croit déjà trouver sa punition dans l'embarras si nouveau que lui cause la présence de l'archevêque. Bérengère fait quelques questions à sa sœur; mais bientôt l'intérêt qu'elle y met disparaît devant un intérêt plus puissant; elle n'a pas eu le

temps le matin de parler de son époux au prince ; tout occupé de Mathilde, il ne l'aurait pas écoutée ; maintenant elle espère obtenir plus d'attention, et s'approchant de lui les yeux pleins de larmes, elle dit : « Ne pourriez-vous me donner quelques nouvelles de l'armée de Ptolémaïs, ô noble Malek Adhel ? N'avez-vous rien à m'apprendre sur Richard ? Hélas ! ma vie est dans votre réponse. » Le prince allait la satisfaire ; mais il en est détourné par la vue d'un chevalier qui paraît s'avancer vers eux avec précipitation. Malek Adhel s'étonne, et dit à la reine : « Quel est le téméraire, madame, qui ose entrer dans vos jardins et à cette heure-ci sans vos ordres ? L'archevêque a reconnu Josselin de Montmorency, et le nomme au prince. Malek Adhel répond alors : « Ce nom illustre est venu souvent jusqu'à moi à côté de celui de tous les rois de l'Europe, et entouré d'une réputation de vaillance et de gloire à laquelle peu de souverains peuvent prétendre ; mais ce nom, tout grand qu'il est, et quelle que soit la valeur de

celui qui le porte, n'excuse pas son audace. » Alors il s'avance vers Josselin qui n'était plus qu'à quelques pas, et lui dit fièrement : « Présomptueux chevalier, ne t'est-il pas défendu d'entrer dans ces jardins sans la permission de la reine d'Angleterre? Te l'a-t-elle donnée, et si elle ne l'a pas fait, pourquoi viens-tu ici? Ne sais-tu pas qu'une telle hardiesse mérite un grand châtiment ?—Prince, répondit Josselin avec une froide dignité, quand Richard remit son épouse et sa sœur sous la garde de tous les chevaliers qui sont à Damiette, nous lui jurâmes de les défendre jusqu'à la dernière goutte de notre sang; tout à l'heure, en me présentant chez la reine, j'ai trouvé tous les chrétiens en rumeur; j'ai appris que la princesse Mathilde était perdue dans ces vastes jardins, qu'elle y courait des dangers...—Et quels dangers pouvait-elle courir en ces lieux? interrompit le prince avec impatience.—Il m'importait peu de le savoir, reprit Josselin, il me suffisait d'apprendre qu'ils existaient, et qu'ils menaçaient la

princesse pour me faire voler à son secours, en dépit de tous les obstacles et sans calculer à quels périls je m'exposais. » A ces mots, la grande âme de Malek Adhel fut émue ; serrant la main du chevalier avec affection, il lui dit : « Brave Montmorency, ne crains rien ; sans doute la reine ne punira point ce qu'elle admire ; mais apprends que moi aussi je suis chevalier comme toi : Hugues de Tibériade m'a chaussé les éperons, et j'ai juré entre ses mains de protéger la beauté, l'innocence, l'infortune, au péril de mes jours ; ne t'inquiète donc plus du sort de la princesse d'Angleterre, c'est moi qui veillerai sur elle maintenant : moi seul, entends-tu ? Tout en rendant justice à ta valeur, je crois que la mienne lui sera d'un aussi utile secours, et c'est aux pieds de cette fille divine, en présence de sa sœur, de ce saint prélat et de toi-même, que je la prie de me regarder désormais comme son plus dévoué chevalier et son seul défenseur. — Je doute, reprit vivement Montmorency, que toute prisonnière qu'est la fille des rois

dans ce palais, elle veuille en accepter le maître pour serviteur. — Elle ne le peut comme chrétienne, ajouta l'archevêque. — Et moins encore comme sœur, répondit la reine. O prince magnanime! considérez vous-même si Mathilde peut accepter la protection de celui qui un jour peut-être versera le sang de son frère et de mon époux? — Et si je vous jurais, madame, repartit Malek Adhel, de ne jamais tourner mes armes contre cet époux si chéri, de veiller moi-même sur ses jours, de respecter enfin le frère de Mathilde à l'égal de mon propre frère; à ce prix ne consentiriez-vous pas à voir la princesse souscrire à ma prière! » Bérengère ne peut croire ce qu'elle entend, elle ne peut croire que ce bras formidable, non content d'épargner son époux, se lève pour le défendre. Malek Adhel répète sa promesse, et alors dans l'effusion de sa reconnaissance elle bénit ses fers, elle aime l'esclavage qui lui a donné les moyens d'attendrir Malek Adhel en faveur de Richard. « Je ne sais, interrompit amèrement Montmorency, si

ce grand roi ne s'offenserait pas de voir votre majesté invoquer pour lui la générosité de Malek Adhel. Quelle que soit la valeur de ce guerrier, je me trompe fort, où l'illustre Richard craindrait bien moins ses armes que sa pitié, et tous nos chevaliers s'étonneraient beaucoup, madame, de voir une reine chrétienne mettre moins de confiance dans leur zèle que dans la protection de leur plus grand ennemi. »

Mathilde penche doucement sa tête sur l'épaule de la reine et lui dit que la réponse de Montmorency lui paraît juste, noble, et qu'elle doit en être touchée. Malek Adhel l'entend et se trouble; il la regarde, elle paraît émue. Cependant Montmorency, à genoux près de la princesse, la contemple avec enthousiasme, et la remercie avec transport de l'approbation qu'elle vient de lui donner. A cette vue, Malek Adhel contient à peine les terribles soupçons qui commencent à l'agiter; tous lui disent que Montmorency est cher à Mathilde; aussitôt mille

projets violens se présentent à son esprit; tous lui disent de se défaire de son rival. Assurément il le punira, mais comme son cœur généreux sait punir : « Montmorency, lui dit-il, une âme où l'honneur règne comme dans la vôtre doit s'indigner d'être loin des combats : retournez-y, je brise votre chaîne; allez dire à vos maîtres que je ne les crains guère, puisque j'ose vous rendre à eux. » A ce discours, Josselin demeure interdit; il ne peut se résoudre à recevoir un bienfait d'un infidèle, ni à s'éloigner de Mathilde; il refuse le don de sa liberté; il a juré à Richard de ne point quitter les princesses, et à moins qu'elles ne le dégagent de son serment, au prix de tout son sang il le tiendra. Malek Adhel, avec une grande vivacité, demande à la reine si elle s'oppose à ce que Montmorency aille parler d'elle à Richard. Bérengère assure qu'elle se croirait coupable de priver Richard et les chrétiens d'un si valeureux défenseur. Josselin n'a plus qu'un espoir; il s'adresse à Mathilde; il la conjure de ne pas le

renvoyer aussi ; serait-ce là le prix dont elle paierait le pur zèle qui l'anime, zèle qui lui ferait sacrifier sa vie sans demander même un regard pour récompense. Mais l'impétueux Malek Adhel ne put le laisser achever, il se précipite aux genoux de la princesse, il s'écrie : « Mathilde, je vous promets un dévouement aussi pur, une reconnaissance sans bornes ; songez aux droits immenses que le titre de votre chevalier vous donnera sur moi, et à tout le bien que mon obéissance vous permettra de faire à vos sujets, vos amis et vos frères. » Il se tait alors et attend en silence la réponse de la princesse. Montmorency l'attend comme lui, et tous deux attachent sur elle des regards supplians qui lui demandent avec instance quelques mots favorables. Mathilde baisse les yeux vers la terre : l'embarras, l'émotion et l'incertitude se peignent sur son visage ingénu ; elle ne sait que résoudre, et pleine de méfiance en elle-même, elle demande des secours à la sagesse de l'archevêque : « O mon père ! lui dit-elle, guidez-moi, ap-

prenez-moi ce qu'il faut faire. — Ma fille, répond Guillaume, le bras de Montmorency peut être trop utile à l'armée pour qu'il vous soit permis de le retenir ici; mais si le devoir vous ordonne de le dégager de son serment, il vous ordonne plus encore de refuser les services d'un prince qui, tout grand, tout magnanime qu'il se montre, n'en est pas moins l'ennemi le plus redoutable de votre frère et de votre Dieu. Mon enfant, continua-t-il avec un pieux enthousiasme, qu'avez-vous besoin du secours des hommes? Ah! conservez seulement la piété qui règne dans votre âme, et malgré la faiblesse de votre sexe et de votre âge, vous serez armée d'une force qui vous élèvera au-dessus de tous les périls, et qui vous vaudra mieux que tous les secours humains. — Mon père, répliqua Mathilde, vos paroles viennent du ciel, je les crois, je les adore, elles seront ma loi. » Alors se retournant vers Josselin avec une touchante dignité, elle lui dit : « Baron de Montmorency, le chemin de la gloire vous est ou-

vert ; je ne vous retiens point ; partez pour l'armée ; allez verser votre sang pour cette cause sainte et sacrée qui est la cause de Dieu même, et qu'il vous appelle à soutenir ; vous raconterez nos infortunes à mon frère ; vous demanderez aux chrétiens des prières pour notre délivrance ; mais, ajouta-t-elle en rougissant, il faudra, pour les rassurer, leur dire toutes les vertus du maître de qui nous dépendons ; il vous sera facile de les peindre : parler de loyauté et d'honneur, c'est pour Montmorency parler sa langue naturelle. » A ce doux langage, le fier Josselin fut prêt à s'attendrir ; pour cacher son émotion, il se courba vers la princesse, et prit le bas de sa robe qu'il baisa respectueusement ; mais, sentant que son trouble augmentait, il baissa la visière de son casque, s'inclina devant la reine, salua le prince, l'archevêque, et se hâta de se retirer. Après son départ, Malek Adhel demeura rêveur et préoccupé ; debout à sa place, il semblait ne rien voir de ce qui l'entourait. La reine, fatiguée de son

silence, s'assit sur un banc de gazon, et Mathilde se plaça auprès d'elle. Cependant Guillaume médite en lui-même les moyens d'obtenir aussi du prince la liberté de la fille d'Amaury ; sans doute il craint d'interrompre Malek Adhel, mais il craint plus encore de remettre au lendemain une bonne action qu'il peut faire le jour même ; entraîné par la charité, il se détermine à parler au prince. Il lui peint les remords d'Agnès, le désir qu'elle éprouve d'aller expier son crime au fond d'un de ces asiles où la pénitence austère pleure jusqu'à la mort ; il espère que le noble Malek Adhel ne s'opposera point au seul moyen de salut qui reste à une pécheresse qui n'a été coupable que pour lui. Le prince étonné lui demande s'il sait ce qu'Agnès est devenue? Bérengère alors prend la parole, raconte par quels moyens la fille d'Amaury a quitté le sérail, et finit par demander sa liberté. Malek Adhel lui répond : « Puisque cette princesse a choisi une si respectable protectrice, madame, je remets sa liberté en vos mains

et vous laisse l'arbitre de son sort. Père des chrétiens, ajouta-t-il, en s'adressant à l'archevêque, vous le savez, ce n'est point moi qui ai séduit Agnès; sans doute elle était trop belle pour que je n'acceptasse pas son amour; mais pour lui donner le mien j'estimais trop peu son caractère, et l'espèce de gloire qu'elle s'était acquise la rendait encore moins aimable à mes yeux : non, une femme que j'avais vue se couvrir de sang et n'être pas seulement émue, ne pouvait toucher mon cœur; il lui fallait à ce cœur, qui n'avait point aimé encore, une beauté timide et modeste; il fallait à mon respect un objet pur et vertueux; il fallait enfin à mon amour ce qui est unique dans le monde, ce qui ne s'est montré qu'une fois aux regards des hommes, ce qu'un seul mot réunit et exprime, il me fallait... » L'archevêque se hâta de l'interrompre : « Seigneur, lui dit-il, que décidez-vous pour la fille d'Amaury ?— Madame, répondit le prince en s'adressant à Bérengère, je vous remets tous mes droits sur elle;

veillez sur sa conduite; vous serez désormais son appui et sa seule famille, car elle vient de perdre la sœur qui lui restait : Sibylle n'existe plus... — Qu'entends-je? s'écria l'archevêque, Sibylle n'existe plus! Que deviendra Lusignan, quel parti va-t-il prendre en perdant une épouse qui le dépouille de tous ses droits à la couronne de Jérusalem? — Je crois, reprit Malek Adhel en souriant, que la valeur de mon frère les lui avait mieux enlevés encore. » Alors il ajouta quelques détails sur la situation des chrétiens; il dit que la perte de Sibylle n'avait pas rendu Lusignan plus sage, qu'il s'obstinait toujours à se regarder comme le roi de Jérusalem; mais que ses prétentions, quoique appuyées par Richard, n'en obtiendraient pas plus de succès. Il parla aussi de la division qui s'était élevée entre le roi d'Angleterre et Philippe-Auguste, et des diverses factions qui déchiraient le camp des croisés.

A ce récit, l'archevêque soupira amèrement sur les malheurs, et plus encore

sur les fautes de ses frères, et il osa demander au prince de permettre qu'il chargeât Montmorency de quelques conseils par écrit, propres à ramener la paix parmi les croisés. Le prince n'eut pas le courage de refuser un homme pour lequel il avait une si profonde vénération; il s'excusa même de ne pas faire davantage. « Je pourrais vous laisser partir avec Montmorency, lui dit-il, mais je connais si bien la supériorité de vos talens et l'ascendant de votre sagesse, que je ne puis douter de leurs effets sur l'esprit des chrétiens : vous donner les moyens d'apaiser leurs divisions, divisions si utiles à notre empire, ne serait-ce pas une perfidie envers mon frère ? » Guillame sentit trop la justesse de cette objection, pour essayer de la détruire; d'ailleurs, Mathilde lui semblait entourée de tels dangers, qu'eût-il été libre de la quitter le jour même, il eût hésité à le faire : depuis l'instant où elle avait reparu avec Malek Adhel, il l'avait regardée plusieurs fois attentivement sans avoir pu retrouver

sur son visage le calme paisible et la douce sérénité qui faisaient le caractère habituel de sa physionomie. Il était impatient de l'interroger et de savoir d'elle-même tout ce que le prince avait pu lui dire : il lui fit un signe, elle se leva à l'instant, et la reine qui désirait soulager son cœur en envoyant à son époux de longs détails sur son amour et ses souffrances, demanda aussi au prince la permission de le quitter. Il s'inclina devant elle, l'accompagna jusqu'à la porte de son palais en regardant toujours Mathilde, et se retira dans le sien.

Bérengère court aussitôt se renfermer dans son cabinet, et la princesse marche vers l'oratoire, non sans être émue, en voyant que Guillaume la suit. Elle désire, elle veut, mais elle craint de lui avouer les torts qu'elle se reproche. Cependant à peine sont-ils seuls, que, l'âme remplie d'une profonde humilité, elle tombe aux pieds de l'archevêque, et lui dit : « Mon père ! quel aveugle empressement m'a poussée hors de mon cloî-

tre pour me faire voir ce qui m'était si nuisible de connaître ? Pourquoi suis-je venue apprendre dans ce fatal pays qu'il se trouve des crimes parmi les chrétiens, et des vertus chez les infidèles ?—Ma fille, lui dit Guillaume, la Providence se plaît quelquefois à orner un idolâtre des plus brillantes qualités, afin de montrer qu'en ayant tout aux yeux du monde, il n'a rien aux yeux de Dieu s'il ne possède la vraie foi ; et si, en d'autres temps, cette même Providence permet aux chrétiens de tomber dans de grandes erreurs, c'est pour manifester la puissance de cette religion, pleine de pardons, qui a toujours le sang du Christ tout prêt pour racheter le péché de ses enfans. Mais, ma fille, pourquoi toutes ces questions ? que se passe-t-il dans votre âme ? elle semble oppressée par une pénible agitation ; la rougeur de la honte couvre votre front ; quelle est donc la pensée qui peut faire rougir Mathilde ? » A ces mots, la princesse cache son visage contre la robe de l'archevêque, elle verse des larmes, et répond d'une voix tremblante : « Mon père, le Sarrasin m'a surpris dans

ses jardins, il m'a dit qu'il m'aimait, il a porté ses lèvres impures sur ma main; dans le trouble de mes esprits je ne songeais pas d'abord à la retirer, et, quand je l'ai fait, mon père, je l'ai fait sans aucune horreur. » En écoutant cet aveu, l'archevêque se garde bien de montrer de la sévérité; mais il questionne adroitement sa jeune pénitente, il sonde au fond de son cœur, pénètre dans chaque repli, y poursuit, y surprend la trace fugitive d'une émotion récente, et ne peut méconnaître que Malek Adhel en est le seul auteur. Cependant, s'il est vrai que ce sentiment existe, il est encore si faible que Guillaume s'en alarme peu; et comme il voit des moyens d'en arrêter facilement les progrès, loin de croire nécessaire d'instruire Mathilde de ce qu'il soupçonne, il veut lui cacher ce qu'elle éprouve, il veut que l'idée de pouvoir aimer un infidèle lui demeure à jamais inconnue, parce qu'il pense qu'il est des sentimens qui doivent toujours être regardés comme impossibles à l'innocence. Ainsi, sans parler à la princesse des dangers auxquels la

faiblesse de son cœur pourrait l'exposer, il lui peint seulement ceux qui entourent une jeune fille qui ne vit point dans une retraite austère. « Quand on ne rend compte qu'à soi-même de ses actions, lui dit-il, et qu'on ne vit pas sous la sévère discipline du cloître, on se relâche dans la pratique des devoirs; on se permet des satisfactions qu'on croit innocentes, et qui, par les conséquences qu'elles entraînent, prouvent qu'elles ne le sont pas. Au lieu de vous rendre hier avec la reine dans le berceau d'orangers, si vous n'eussiez point quitté cet oratoire, l'esclave d'Agnès ne vous aurait pas rencontrée, et vous ignoreriez encore une honteuse histoire dont j'aurais voulu ne vous parler jamais; et ce matin, quand vous avez été tentée par le désir d'aller vous promener seule au milieu des vastes jardins du palais, si vous aviez eu le courage de lui résister et de venir vous enfermer ici, le prince ne vous aurait pas trouvée. Mathilde, vous êtes jeune, vous êtes belle; pleurez sur ces avantages qu'un monde insensé aime et admire,

et que le fidèle craint et méprise ; car ils exposent à de tels dangers, et entourent de tant d'occasions de faillir, que la fragilité humaine ne peut s'en garantir que dans le sein d'une profonde retraite. » La princesse, à ces mots, se prosterne, et promet une entière obéissance. Après un moment de repos, l'archevêque continue ainsi : « Et surtout, ma fille, ne regrettez jamais un monde dont les biens ne sont qu'illusions, les grandeurs que songes, et les plaisirs qu'impostures ; un monde, où la joie la plus sensible se change tout à coup en tristesse amère, et où le plaisir du soir nous afflige le matin : regrettez encore moins ces sentimens passionnés dont vous entendez souvent vanter les délices, et qui, presque toujours, perdent sans retour ceux qui les éprouvent : tel est l'effet de tout amour humain, ma fille ; il entre doucement dans l'âme ; mais, quand il y est entré, il blesse et donne la mort. »

Exaltée par tout ce que Guillaume venait de lui dire, Mathilde aurait pu à la suite de cette conversation être exposée

aux plus dangereuses tentations, et rencontrer même le prince sans risquer seulement d'être émue ; elle rentra dans sa chambre dans une disposition bien plus paisible qu'elle n'en était sortie le matin. Agnès n'y était plus, Malek Adhel lui avait fait préparer un logement particulier auprès de celui de Bérengère, sous la condition expresse de n'en sortir qu'avec la reine. Mathilde fut bien aise de ne la plus trouver, car elle avait besoin de solitude pour repasser tranquillement dans sa pensée tous les événemens du jour. Elle se promena en silence dans la chambre, méditant sur tout ce qu'elle avait entendu ; elle s'arrêta près du siége ou Agnès avait exhalé tant de plaintes quelques heures avant ; elle frémit au souvenir des désordres de cette âme malheureuse, et appliquant à cette triste histoire une partie des paroles de l'archevêque, elle leva ses beaux yeux au ciel, et finit la journée en répétant plusieurs fois avec un accent tendre et douloureux : « Tel est l'effet de tout amour humain, il entre doucement dans l'âme ; mais, quand il y est entré, il blesse et donne la mort. »

CHAPITRE IX.

La tyrannie que l'image de Mathilde exerçait sur l'âme de Malek Adhel devenait chaque jour plus impérieuse ; constamment occupé de cette seule pensée, elle le dégoûtait de tous les plaisirs, le poursuivait dans tous ses travaux, le distrayait de toutes ses affaires, et la nuit lui enlevait tout repos, car un tel amour ne dort point ; il veille dans le sommeil même. Souvent le prince, soit en conférant avec ses amis, soit en passant la revue de ses troupes, s'arrêtait tout à coup, demeurait plongé dans une profonde rêverie, poussant de profonds soupirs, et ne voyant ni n'entendant plus rien de ce qui se passait autour de lui. Souvent il allait s'asseoir dans le bocage où il avait surpris la princesse ; là, se retraçant la beauté, les gestes, les regards de cette jeune fille, son imagination s'enflammait par ce souvenir, son cœur battait avec violence, d'impétueux désirs frémissaient dans tout son sang, et

il formait la résolution d'aller surprendre Mathilde, et de la forcer d'être à lui; mais tout à coup il croyait voir ses pleurs, il entendait ses cris, il se la représentait appelant sur lui la vengeance du ciel, l'accablant de son indignation et de sa haine; alors sa résolution changeait, il ne pouvait se résoudre à affliger Mathilde; mourir lui eût semblé plus facile. Mais moins il osait, plus il aimait, et il ne se dissimulait point que cette sévérité de la princesse, qui mettait obstacle à ses désirs et lui ôtait tout espoir, était précisément ce qui la rendait si belle et si chère à ses yeux. En effet, comment eut-il été possédé d'un sentiment si extraordinaire, si elle eût ressemblé aux femmes qu'il avait connues? Cependant, tout profond, tout terrible qu'était ce sentiment, il le chérissait, et ne l'aurait pas changé contre aucune des jouissances de sa vie passée; sa profonde blessure lui semblait délicieuse, et il se reposait dans sa peine, faisant son plaisir de sa douleur. Pourtant les jours s'écoulaient sans lui apporter au-

cune consolation, il n'apercevait seulement plus Mathilde, en vain se rendait-il chaque jour chez la reine d'Angleterre, la princesse ne s'y montrait jamais; plusieurs fois il en demanda la raison; on lui répondait simplement, qu'engagée par sa religion à des vœux de profonde retraite, il lui était imposé de ne point paraître aux regards des hommes. De pareilles réponses ne faisaient qu'irriter sa passion; et, un jour qu'il se trouva seul avec la reine, il laissa éclater toute sa douleur; il lui déclara qu'il ne pouvait plus vivre sans voir Mathilde; que, si on lui refusait cette satisfaction, il ne répondait plus de lui-même, et que de maître doux et soumis il deviendrait peut-être tyran furieux et forcené. « Cette fille divine, s'écria-t-il dans une extrême agitation, bouleverse toutes les puissances de mon âme; il n'est point de domination plus absolue que celle qu'elle exerce sur moi; il n'est aucun de ses désirs qui ne fût un ordre à mes yeux. Quelle est donc cette fierté européenne qui dédaigne de rien deman-

der à un maître qui brûle de tout accorder ? Ignorez-vous, madame, continua-t-il, poussé par cet instinct qui fait toujours deviner si juste le mot qui doit réussir, ignorez-vous, tout ce que vous pouvez obtenir par l'intercession de la princesse ? En brisant vos chaînes sans en avoir reçu l'ordre de Saladin, je risque ma vie sans doute, mais combien je me croirais heureux que Mathilde me demandât un pareil sacrifice. »

En écoutant ces paroles, Bérengère tressaille ; elle a entrevu qu'elle pourrait être rendue à son époux, et cette idée l'agite d'une inexprimable émotion : trop pieuse cependant pour donner aucune espérance au prince, elle se permet seulement de le plaindre et de gémir sur une différence de religion qui met une barrière insurmontable entre Mathilde et lui. Le cœur de la reine d'Angleterre est fait plus qu'aucun autre pour s'attendrir aux souffrances d'un amour malheureux ; tout en compatissant à celles du prince, elle pense aux siennes, elle les peint, les exprime avec énergie, parle de Richard

en épouse passionnée, et ne dissimule point que, si son retour auprès de ce grand roi dépend des prières de Mathilde, il ne dépendra pas d'elle que Mathilde en adresse au prince. Malek Adhel n'en demande pas davantage; il se retire. La reine passe aussitôt dans l'appartement de la princesse; elle y trouve l'archevêque, et leur raconte tout ce qu'elle vient d'entendre, qu'elles pourraient être libres, que le généreux Malek Adhel consent à briser leurs chaînes, à les rendre à Richard, et que pour un tel bienfait il ne demande qu'un mot de Mathilde : « Car il aime Mathilde, ajoute-t-elle, il l'aime avec une ardeur, un respect dont j'ai vu peu d'exemples parmi les plus nobles chevaliers. » Ces mots troublent la vierge, une rougeur brûlante couvre les lis de son front, elle baisse vers la terre ses regards humiliés, et s'accuse d'avoir inspiré de l'amour à un enfant de Mahomet. Bérengère blâme cet excès d'austérité; elle justifie le prince, et prétend que, loin de lui faire aucun reproche,

on ne peut assez admirer sa conduite, puisque, pouvant abuser de tout, il se refuse même ce qu'il aurait droit de se permettre ; et qu'il n'est aucun prince mahométan, et peut-être aucun prince chrétien qui, maître absolu d'un objet aimé, eût usé de la même modération. A ces mots, Guillaume l'interrompt, et lui demande d'un ton un peu sévère, quelles heureuses espérances elle pouvait fonder sur un amour si coupable ? « Mon père, reprit-elle, si ma sœur pouvait vaincre la répugnance que lui inspire le prince, et se résoudre à le revoir pour lui demander de briser nos chaînes..... une seule fois, pour obtenir notre liberté ; Malek Adhel a juré de ne rien refuser à Mathilde. » Guillaume garda un moment le silence, puis il répondit d'un ton plus grave : « Je déclare à votre majesté que la princesse ayant agréé mes soins, tant qu'elle m'accordera la même confiance, et qu'elle demeurera libre de ses actions, je ne lui permettrai pas de se trouver un seul instant avec l'impie qui a osé jeter

un œil profane sur elle, et je vous en dirais davantage, madame, si je ne respectais la pure et sainte ignorance de la vierge dont les jours sont voués au Seigneur. » La reine, accoutumée à adopter aveuglément toutes les décisions de l'archevêque, se garda bien de le contredire, ni de presser davantage Mathilde de se montrer aux regards du prince; mais au fond de son âme elle ne pouvait approuver la conduite de Guillaume, et osait y trouver plus d'obstination que de raison et de véritable piété.

Le lendemain Malek Adhel ne manqua point de se rendre de bonne heure chez elle; car il se flattait, d'après la manière obligeante dont elle avait accueilli ses plaintes de la veille, qu'elle aurait déterminé Mathilde à sortir de sa retraite; mais, en voyant son espérance déçue, il se répandit en reproches amers et presque menaçans; il annonça que désormais il userait envers ses prisonnières de la même rigueur dont elles usaient envers lui: « Et, puisqu'on refuse non-seulement

de me voir, s'écria-t-il dans sa douleur, mais même d'écouter les nouvelles que j'ai à donner et les propositions que je puis faire, je garderai un profond silence, et d'autres que moi souffriront aussi du supplice d'être privés de la vue de ce qu'ils aiment. — Hélas! reprit Bérengère tout en pleurs, où est votre bonté, où est votre justice? Me punirez-vous, prince, de la faute d'une autre, et mon sort doit-il être à la merci des décisions de ma sœur? — Je vous l'ai déjà dit, madame, repartit le prince, votre sort dépend entièrement de Mathilde; je puis beaucoup pour vous, mais il faut qu'elle daigne me parler et m'entendre. — Ah! s'écria vivement la reine, tant que l'archevêque de Tyr sera auprès de Mathilde, nous ne gagnerons rien sur son esprit. — Est-ce donc ce prêtre qui l'indispose contre moi? demanda Malek Adhel comme frappé d'un trait de lumière. — Prince, reprit la reine, Guillaume a de la sagesse, de l'expérience et une grande piété; il sait que ma sœur a renoncé au monde, et qu'il faut, pour

qu'un tel sacrifice soit agréable au Seigneur, que celle qui le consomme le fasse sans regret; peut-être craint-il qu'en s'exposant souvent au danger de vous entendre, l'innocente Mathilde n'emporte au fond de son cloître un souvenir trop vif d'un ennemi de son Dieu. »

C'en est assez pour Malek Adhel; il sort précipitamment, déterminé à éloigner l'archevêque de Damiette; mais en quel lieu l'enverra-t-il? Esclave en une autre ville? il ne peut s'y résoudre : l'amour, en le rendant passionné, n'a pas le pouvoir de le rendre injuste. Le fera-t-il donc partir pour le camp des croisés? la prudence voudrait bien s'y opposer, mais la générosité approuve ce parti, et dans l'âme de Malek Adhel la générosité l'emporte toujours sur la prudence; d'ailleurs, s'il nuit à son frère en envoyant aux chrétiens ce véhément apôtre, ne sera-ce pas une raison de le défendre avec une nouvelle ardeur? et n'est-il pas sûr de lui faire plus de bien que tous les discours de l'archevêque ne pourront lui

faire de mal. C'est ainsi qu'il se justifie à lui-même une résolution qui lui paraissait si coupable peu de jours avant, qu'il avait déclaré à l'archevêque que l'intérêt de son pays ne lui permettrait jamais de la prendre; mais c'est l'intérêt de son amour qui parle maintenant, et lui seul est écouté. Malek Adhel ne se permet pas de réfléchir plus long-temps; il semble craindre qu'une plus longue méditation ne lui montre toute l'imprudence du parti auquel il s'arrête, et il se hâte d'ordonner que l'archevêque soit à l'instant introduit devant lui. « Pontife du Christ, lui dit-il, d'après des nouvelles que je reçois de Saladin, j'ai des raisons de croire qu'il ne rendra la reine d'Angleterre à son époux qu'autant que les chrétiens consentiront à lever le siége de Ptolémaïs. Je ne sais si l'amour de Richard l'engagera à ce sacrifice; votre sagesse devrait peut-être l'y déterminer; et, pour vous donner tous les moyens d'y parvenir, je brise vos chaînes et vous envoie au camp des croisés avec Montmorency. Instruisez Richard des dispositions

de Saladin ; s'il les accueille, je ne doute pas que son exemple ne soit une autorité pour tous les autres souverains, et que par conséquent il ne dépende de lui de terminer une guerre cruelle ; mais s'il persiste dans ses desseins, s'il préfère Ptolémaïs à son épouse, qu'il sache que je suis prêt à le combattre, et que la même épée qui a renversé vos armées à Tibériade saura bien les chasser de Ptolémaïs. »

Le pieux Guillaume est surpris de ce discours ; la résolution du prince lui paraît si subite, si singulière, qu'il en conçoit des soupçons ; il croise ses mains sur sa poitrine, penche sa tête dans l'attitude de la réflexion, et médite en silence quels peuvent être les véritables motifs du prince pour l'envoyer au camp des croisés. Ce ne peut être, comme il le dit, pour engager Richard à se retirer de devant Ptolémaïs ; ce serait une action si lâche, que la proposer est presque un affront, et Malek Adhel ne doit pas douter que, plutôt que d'y consentir, Richard souffrirait mille fois la mort. L'archevêque voit bien que ce

n'est qu'un prétexte pour l'éloigner de Damiette, et ne devine que trop les motifs du prince ; mais pourquoi lui laisser la liberté de se rendre auprès des chrétiens ? Ne pouvait-il pas l'envoyer prisonnier ailleurs ? Faut-il donc que jusque dans les torts de Malek Adhel il y entre de la magnanimité ? Ah ! cette passion qui peut lui faire faire une imprudence, et non pas une cruauté, effraie l'archevêque bien moins par sa violence que par cette sorte de grandeur d'âme qui s'y mêle, et qui est à ses yeux le plus noir des artifices de l'ange des ténèbres, parce qu'elle est la plus dangereuse des séductions... Non, il n'abandonnera point sa timide brebis à un péril si éminent ; il soutiendra ce faible roseau, et lui montrera la voie de perdition qu'on ouvre devant elle.

Pendant qu'il réfléchit ainsi, Malek Adhel attend impatiemment sa réponse ; et voyant qu'il demeure toujours en silence, il le presse de s'expliquer ; l'archevêque dit alors : « Vous auriez tort de croire que la tendresse de Richard pour son épouse

pût l'engager jamais à l'action lâche et honteuse que vous lui proposez : pour la délivrer il verserait tout son sang; mais pour le bien de son pays et de sa religion il donnerait la vie même de cette épouse si chère : tel est Richard, tels sont tous les princes chrétiens; et je vous déclare que, s'il était possible qu'ils accueillissent les propositions qne vous venez de me faire entendre, j'emploierais tout mon ascendant sur eux à les en faire rougir. Non, prince, non, une pareille mission n'est point faite pour un ministre de paix, puisqu'elle ne peut servir qu'à rallumer une guerre plus cruelle; c'est à Montmorency qu'il appartient de dire vos propositions, c'est à lui seul à s'en charger..... —C'est pourtant vous seul que j'en charge, interrompit impérieusement le prince, et ce soir même vous partirez avec la petite caravane qui doit accompagner Montmorency jusqu'au camp des croisés. Je donnerai des ordres pour qu'on rende à votre âge et à votre caractère les respects que je vous ai toujours rendus moi-même;

mais je ne permettrai point que vous passiez un jour de plus à Damiette, et je veux être obéi. »

Le ton absolu du prince ne pouvant laisser aucun espoir à Guillaume, il n'insiste plus ; il pousse un profond soupir, et, après s'être lentement incliné, il se retire et passe aussitôt chez la princesse d'Angleterre. « O ma fille, lui dit-il en entrant chez elle, je n'ai plus qu'un instant à vous voir ! que Dieu veille sur vous ; placez toute votre confiance en lui, car vous êtes perdue s'il vous abandonne : le prince craint ma vigilance, il m'éloigne d'ici. — Quoi ! mon père, vous m'allez quitter ! s'écrie Mathilde avec effroi. — Le temps des tribulations est arrivé, ma fille, réplique Guillaume d'un ton plein de véhémence, il faut le soutenir dignement ; les épreuves que Dieu vous prépare sont une marque de son amour, il n'en envoie qu'a ses élus. — O vous, future épouse du Christ ! n'oubliez jamais que c'est ici qu'il a péri pour vous, que la terre où vous marchez est trempée du

sang des martyrs, que tous ces déserts sont peuplés des enfans de la foi, et que tant d'illustres exemples ne doivent jamais vous laisser hésiter à faire, s'il le faut, le sacrifice de votre vie pour sauver votre honneur. — Hélas ! mon père, reprit Mathilde tout en pleurs, je ne vous entends point; expliquez-vous : qu'ai-je à craindre, que dois-je faire et que m'ordonnez-vous ? — Mon enfant, repartit Guillaume, il n'est plus temps de vous rien cacher : jusqu'ici vous alliez à Dieu par le chemin facile de l'innocence, maintenant il vous appelle à lui par le chemin plus rude, mais plus glorieux, de la vertu, et il me commande d'éclairer les ténèbres de votre ignorance. Ce Sarrasin, ma fille, a conçu pour vous un amour criminel; l'impie, embrasé d'une flamme adultère, veut vous compter parmi ses épouses, vous, vierge chrétienne, fille des rois, épouse d'un Dieu !... Vous frémissez, ma fille, et vous vous croyez déjà souillée de la seule pensée de cet abominable dessein..... Non, noble vierge, reprends

courage ; car ton courage peut te sauver : élève ton âme a la hauteur de ta destinée, repousse avec horreur le Sarrasin qui t'ose aimer, et, je te le répète, sache mourir s'il le faut ; car Dieu te voit, le ciel s'ouvre, et la palme du martyre t'attend. »

Les paroles du pontife jettent l'épouvante dans l'âme de Mathilde ; elle se croit entourée d'abîmes et de feux dévorans ; l'effroi la saisit ; éperdue, hors d'elle-même, a genoux sur le plancher, elle cache son visage noyé de pleurs contre la robe de l'évêque, et ne peut que répéter d'une voix entrecoupée par les sanglots : — Mon père, ô mon père ! ne m'abandonnez pas. — Mon enfant, lui répond Guillaume avec un ton plein de douceur et de compassion, je vous ai déjà dit que l'impie mahométan redoute ma vigilance : mais, en luttant seule contre les piéges du démon, votre gloire sera plus grande... Cependant, si vous sentiez vos forces défaillir et votre vertu s'étonner, demandez, obtenez du prince la liberté

de faire un pèlerinage du côté du grand désert : là, parmi les débris d'un monastère ruiné qui fut élevé par Saint-Jean Climaque, réside un enfant de Basile, un pieux anachorète : le monde l'a vu jadis revêtu des plus grandes dignités, célèbre par ses vastes connaissances, percer les mystères de la terre et des cieux ; mais plus il se nourrit de la gloire humaine, plus il en sentit le vide. Il vit que l'homme doué de la plus rare intelligence, quand il n'est pas soutenu par Dieu, ne s'éleve au-dessus des autres hommes que pour retomber de plus haut ; il vit que tout ce que Dieu ne remplit pas n'est qu'un abîme sans fond ; alors il rejeta toutes les vaines lumières qui ne lui montraient que la misère de l'homme, pour s'attacher uniquement à la seule lumière qui lui en montrait la gloire. Il se retira au désert ; depuis trente années il y vit seul, consumant son temps en jeûnes, en prières et a la pratique de l'hospitalité. Adressez-vous à lui pour soutenir votre faiblesse, il sait com-

ment on résiste : demandez-lui ses prières; ses prières ont trouvé le chemin du ciel..... »

Guillaume n'eut pas le temps d'achever, Bérengère l'interrompit : elle venait d'apprendre son départ, et en voulait savoir la cause. L'archevêque lui dit de quel prétexte le prince s'était servi pour l'éloigner de Damiette. « Dieu puissant! s'écria la reine, se peut-il que Saladin demande pour prix de ma rançon la honte de Richard? Il ose lui proposer de lever le siége de Ptolémaïs; ce n'est qu'à cette condition que je serai libre! Ah! si telle est sa volonté, je puis mourir, car je ne verrai plus mon époux. » Elle dit, et tombe sur un siége en proie au plus affreux désespoir. L'archevêque, ému de pitié, s'approche d'elle, et s'efforce de la consoler, en lui disant que Malek Adhel ne l'a point chargé de cette proposition comme venant positivement de Saladin. Mais la reine l'écoute à peine; éperdue, elle s'écrie qu'elle consent bien à donner sa vie pour son époux, et à mourir loin de lui, plutôt que d'être sauvée aux dépens de sa gloire; mais qu'il sache du

moins, ajoute-t-elle avec des sanglots déchirans, qu'il sache que je ne mourrai pas seule; je porte dans mon sein un gage de son amour, l'héritier de son nom et de son trône; faudra-t-il donc que ce cher enfant périsse aussi avec sa mère? Ne prendra-t-on point pitié de cette tendre victime?» A cet aveu de Bérengère, l'archevêque s'inclina respectueusement devant elle. « Illustre et malheureuse reine, lui dit-il, ne désespérez point de votre sort; la Providence veille sur vous; elle vous éprouve, mais ne vous abandonnera pas. Croyez-moi, un jour vous reviendrez à la cour d'Angleterre présenter à ses regards enchantés l'auguste rejeton du grand Henri II. En attendant que les temps soient accomplis, relevez vos esprits abattus; songez qu'il ne vous est plus permis de vous livrer au désespoir sans être coupable devant Dieu et devant votre époux. Et vous, Mathilde, je vous recommande la reine; entourez-la de soins, d'égards et de complaisance; ne lui refusez jamais rien, hors les choses qui pour-

raient compromettre votre salut ; sacrifiez-lui tous les biens terrestres ; cet abandon de vous-même, que la religion vous commande, vous sera payé un jour avec usure. Mais je ne puis vous en dire davantage ; le temps fuit, le moment du départ approche, et je voudrais déterminer Agnès à partir avec moi ; car je ne la croirai sauvée que quand elle sera loin d'ici. Adieu, princesses infortunées, que toutes les bénédictions du ciel tombent sur vous ; et dans vos épreuves n'oubliez jamais que ce qui passe avec le temps est court et peu de chose ; que la résignation aux maux de la terre doit être facile à ceux qui savent qu'ils n'espèrent pas en vain ; et qu'enfin, dans quelque situation qu'on se trouve, quand il semblerait que tout secours humain nous abandonne, il ne faudrait pas encore perdre courage ; car Dieu peut faire plus que l'homme ne peut comprendre. »

En achevant ces mots, l'archevêque éleva ses mains sur les deux princesses, les bénit, et s'éloigna d'elles le cœur ému de pitié et de tristesse.

CHAPITRE X.

GUILLAUME entra chez la fille d'Amaury pour lui proposer de partir le jour même avec lui, afin de hâter l'instant de sa pénitence. « Si vous craignez, dit-il, de reparaître dans le camp des chrétiens, nous nous arrêterons dans le monastère fondé par sainte Hélène sur le sommet du Carmel; c'est là que vous serez reçue par de saintes filles qui, soumises aux pratiques les plus sévères, et exemptes d'aucunes souillures de corps et d'âme, vivent néanmoins dans une si grande humilité qu'elles ne croiront jamais pouvoir s'élever au-dessus de vous, ni songer à vos fautes que pour en demander le pardon au trône de la grâce céleste : c'est dans cette retraite, Agnès, que, couchée sur le sac et la cendre, vous expierez votre vie passée, et que vous pourrez dire avec le prophète : Seigneur, nourrissez-moi du pain de mes larmes, et faites-moi boire en abondance l'eau de mes pleurs. »

Au premier mot de l'archevêque, la princesse de Jérusalem avait tressailli, et son visage s'était couvert d'une brûlante rougeur : quand il eut achevé, elle détourna ses regards avec une dédaigneuse fierté, et ne répondit point; alors il ajouta : « Prenez garde, Agnès, ne laissez pas endurcir votre cœur ; car au-dessus du malheur d'être coupable, il y a encore le malheur de ne pas se repentir. — Mon père, reprit-elle avec une grande agitation qu'elle ne pouvait contenir, je vous en prie, abandonnez-moi; car, je vous le déclare, je ne puis pas, non je ne puis pas me repentir encore; il n'y a de place dans mon cœur que pour un seul sentiment, la vengeance !.... — Hé bien ! Agnès, repartit Guillaume, s'il faut du sang, s'il faut de la vengeance à votre âme violente et haineuse, je ne m'y oppose pas ; venez, suivez-moi au camp des croisés ; venez reporter votre courage à la tête de nos armées; reprenez la lance et l'épée, couvrez-vous du sang des infidèles.... — Oui, je m'en couvrirai, interrompit-elle d'une

voix terrible ; puis, s'arrêtant tout à coup, elle reprit avec plus de modération, mais le moment n'est pas venu encore ; il faut l'attendre, mon père, je ne partirai point avec vous. — Écoutez, malheureuse fille, reprit l'archevêque d'un ton plein de compassion, vos crimes furent si grands, que, s'il y avait des bornes à la clémence divine, je ne pourrais vous en promettre le pardon ; mais d'une miséricorde infinie on peut tout attendre, tout espérer ; quelque profond que soit l'abîme où nous sommes, cette miséricorde, qui est partout, est encore là, elle est près de vous, Agnès ; elle n'attend qu'un mot de repentir sincère pour vous reprendre au nombre de ses enfans. O Agnès ! votre cœur n'est-il pas touché de tant de bonté ?..... O Agnès ! ne déchirez point mon cœur par votre silence. » La fille d'Amaury continuait à se taire. L'archevêque tomba à genoux. « O mon Dieu ! s'écria-t-il, daignez lui inspirer de la pitié pour elle-même : votre pardon est tout prêt ; mais ce n'est pas assez encore, forcez son

cœur à vous le demander. » Agnès continua à se taire. Guillaume se releva le visage baigné des larmes de charité. Quand son émotion lui permit de reprendre la parole, il dit : « Ainsi, le fruit de votre crime demeurera éternellement dans ce monde et dans l'autre; et tandis que son souvenir subsistera encore dans celui où vous ne serez plus, vous gémirez sans fin dans ces lieux terribles où le pardon n'entra jamais. »

A ces mots, Agnès fut saisie d'un frémissement involontaire ; mais avec un geste d'impatience elle fit entendre qu'elle en avait assez. Guillaume se retira alors ; il marcha vers la porte ; au moment de la refermer sur lui, il s'arrêta encore, et les yeux fixés sur Agnès, il attendait qu'un mot, une larme, lui demandassent la grâce qu'il brûlait d'accorder. L'inflexible Agnès continua à se taire, et, levant la main en signe d'adieu, elle détourna la tête avec un orgueil qui éteignit toute espérance dans l'âme du digne prélat. « Seigneur, c'en est donc fait, s'écria-t-il, vous

vous êtes éloigné d'elle sans retour : hélas ! j'aurais donné ma vie pour la sauver, mais elle n'a pas voulu être sauvée, ou plutôt, mon Dieu, c'est vous qui avez voulu que la vue d'un si effroyable endurcissement fût un exemple pour celles qui, pures encore, pourraient s'aveugler sur les suites d'un sentiment coupable.... Mon Dieu, si telle est votre volonté, je courbe ma tête, je me soumets, et je pars. »

L'archevêque fut joindre la petite caravane qui l'attendait en dehors de la porte orientale de Damiette ; il y trouva avec Montmorency plusieurs captifs chrétiens qui, venant de se racheter, avaient profité de cette occasion pour s'attacher au service du premier baron de la chrétienté, et le suivre en Syrie. Leur troupe était encore augmentée de plusieurs moines pèlerins qui allaient chercher à Tyr un bâtiment pour les conduire en Europe ; le reste de la caravane était composé de soldats musulmans chargés de la protéger; et telle était la force des ordres qu'ils avaient reçus de Malek Adhel, que, pendant toute la route,

aucun d'eux ne s'écarta un moment des égards et du respect que leur maître leur avait commandé d'avoir pour les chrétiens qu'ils conduisaient. Ils prirent leur chemin le long des côtes de la Méditerranée, afin que la brise de mer vînt les aider à supporter l'ardeur brûlante des sables de Suez. Toutes les villes où ils passaient étaient tombées sous la domination de Saladin, et il n'y en avait aucune, surtout en Syrie, qui ne portât quelques vestiges de l'antique splendeur des chrétiens, et dont une église ruinée, un autel brisé, une croix vermoulue, ne révélât le nom de ses anciens maîtres. A la vue de ces chères et respectables images, abattues et traînées dans la fange, l'archevêque soupirait de douleur, Josselin frémissait d'indignation; et, tandis que le premier demandait à Dieu de permettre que toutes ces brillantes cités fussent reconquises par les fils de la foi, le second jurait sur son épée de les reconquérir un jour. Ils voyaient tous les ports en activité, préparant des flottes

pour détruire les chrétiens. A cet aspect le jeune héros français, dominé par sa valeur, ne pouvait être maître de sa colère : son âme tout entière s'élançait hors de lui ; il brûlait de combattre et se désolait de ne le pouvoir encore : plus d'une fois oubliant et sa position et ses chaînes, oubliant qu'il était seul et que des milliers d'ennemis l'entouraient, il aurait tiré l'épée contre ces destructeurs du vrai culte, s'il n'eût été retenu par la prudence de l'archevêque ; alors il laissait retomber son glaive en dissimulant à peine son fier dépit ; souvent aussi la sagesse de Guillaume l'avait forcé à renfermer en lui-même l'ardeur qui le transportait au seul nom de la princesse d'Angleterre : ce n'est pas qu'il l'aimât comme on aime une femme ordinaire ; il la voyait comme une créature divine qui, réunissant tout ce qu'il pouvait imaginer du ciel, excitait des adorations auxquelles un seul désir n'aurait osé se mêler, et à ses yeux c'eût été faire l'éloge des anges que de dire qu'ils ressemblaient à Mathilde.

Enfin, après avoir vu fuir successive-

ment à leurs yeux, pendant plusieurs journées de marche, Gaza, Joppé, Césarée et Ascalon, ils aperçurent le mont Carmel avec ses rochers et son monastère, et dans la vaste plaine qui le sépare de Ptolémaïs, leurs regards charmés distinguèrent enfin les bannières de la croix qui flottaient sur la tente des chrétiens.

A cette vue, la poitrine de l'archevêque s'oppresse d'une sainte joie; il étend les bras vers ses frères, les bénit de loin et, oubliant sa faiblesse et son âge, précipite ses pas vers eux. Montmorency seul peut le suivre, le reste de la caravane demeure en arrière; cependant la garde avancée des chrétiens, en voyant dans le lointain une troupe de soldats musulmans, et plus près, un prêtre et un guerrier qui semblent regarder le camp avec attention, ne sait si ce ne sont pas deux infidèles déguisés; et, dans la crainte d'une surprise, elle sonne l'alarme et appelle à son aide : tous les croisés sont aussitôt en mouvement; ils s'arment à la hâte; ils accourent, et au moment où ils se présentent en dehors des

retranchemens, ils aperçoivent le vénérable archevêque de Tyr avec ses cheveux blancs couverts de poussière, et son bâton à la main. Lusignan l'a reconnu le premier; il s'élance, il s'écrie : « En croirai-je mes yeux, est-ce vous que je vois, mon père, êtes-vous l'ange de paix destiné à ramener l'union parmi nous ? » Il n'avait pas achevé, que déjà Montmorency était aux pieds de Philippe-Auguste: ce digne monarque le relève avec bonté, le presse entre ses bras, et témoigne la joie qu'il éprouve en revoyant près de lui le plus ferme soutien de son trône. Richard, plus ému encore, prend la main de l'archevêque, le regarde fixement sans oser lui faire une question. Guillaume l'entend et lui dit : « Grand prince, ne craignez rien : il n'y a que peu de jours que j'ai quitté votre épouse et votre sœur; elles sont pleines de vie; je les ai laissées à Damiette sous la protection du noble Malek Adhel. — Y sont-elles traitées en esclaves, mon père? interrompit vivement Richard. — Elles ne pourraient, dans le palais même de la Grande-Bretagne,

être entourées de plus de respects et d'honneurs ; mais, ajouta Guillaume, le détail de leur situation, les motifs qui m'amènent ici, et les explications que j'oserai vous demander, seront le sujet de plus d'une conférence : en ce moment, mon premier soin doit être de vous solliciter en faveur des soldats musulmans qui nous ont escortés. Permettez-leur de se rendre à Ptolémaïs ; c'est une grâce que je leur ai promis d'obtenir de vous, et qui sera la juste récompense de la manière généreuse dont ils nous ont conduits jusqu'ici. » La demande de l'archevêque fut accueillie unanimement : plusieurs soldats chrétiens, la croix rouge sur le dos, le casque en tête et le sabre en main, voulurent même se charger d'accompagner les Sarrasins jusqu'aux portes de Ptolémaïs ; et, touchés mutuellement de cet échange de service, ils semblaient, pendant ce court voyage, plutôt disposés à se soutenir en frères qu'à combattre en ennemis.

La nouvelle de l'arrivée de Guillaume et de Montmorency vient de répandre la

joie parmi tous les croisés ; il n'en est aucun pour lequel la vue de l'archevêque ne soit le signal de l'union et de la concorde : on dirait que toutes les haines s'apaisent à son approche, et que la confiance qu'il inspire est si puissante, qu'avant même d'avoir parlé tous les cœurs sont disposés à le croire. Il demande au prince de consentir à convoquer un conseil général pour le lendemain matin ; tous promettent de s'y rendre : alors il traverse le camp au milieu des acclamations générales, et va prendre quelque repos sous la tente de Richard, tandis que Montmorency accompagne Philippe-Auguste sous la sienne, et voit tous les Français charmés de son retour, s'empresser à sa suite, et faire retentir les airs du nom glorieux de leur jeune héros.

En attendant le conseil du lendemain, Guillaume ne demeure pas tranquille ; il s'occupe de préparer les esprits à l'entendre ; il s'informe des causes de la division ; il parle avec force à Richard, reproche à Lusignan une opiniâtreté qui peut perdre l'empire, et ose remontrer

à Philippe-Auguste que ce n'est pas pour faire un roi de Jérusalem, mais pour conquérir la cité sainte qu'il s'est rendu en Orient ; il entretient aussi en particulier le duc de Bavière qui commande les Allemands depuis la mort de l'empereur Frédéric (1). Il se fait un appui d'Esmengards d'Aps, grand-maître des hospitaliers, et enfin une conversation de peu d'instans ramène entièrement à son opinion les Génois, les Flamands, les templiers et les chevaliers de Saint-Jean. Alors il se retire : avant de permettre au sommeil de fermer ses paupières fatiguées, il va au pied des autels remercier Dieu des espérances qu'il ose concevoir, et lui demander des paroles sages et éloquentes qui puissent toucher le cœur des rois, et opérer le lendemain l'œuvre difficile et importante de la réconciliation des chrétiens.

(1) Frédéric Barberousse, qui mourut auprès de Larenda pour s'être baigné tout en sueur dans le fleuve Cydnus. Frédéric de Souabe, son fils, prit après lui le commandement de l'armée, mais ne lui survécut pas long-temps.

CHAPITRE XI.

L'AURORE commençait à peine à rougir l'horizon, que l'archevêque s'acheminait déjà vers la salle du conseil ; trois trônes y sont élevés : Richard occupe l'un, Philippe s'assied sur l'autre ; le troisième, destiné à l'empereur d'Allemagne, demeure vide. Le duc de Bavière se place un peu au-dessous. Plus bas encore sont les électeurs de l'empire et les pairs de France : les barons anglais se rangent selon leur rang ; les princes de l'Église suivent le même ordre. Le quatrième côté de la salle est réservé pour les orientaux ; on y voit le prince d'Antioche et celui de Galilée, les comtes de Jaffa et de Tripoli, et les chevaliers du saint sépulcre et de l'ordre teutonique ; enfin sur le devant paraissent Lusignan et Conrad : ces deux fiers rivaux, assis sur un siége de la même hauteur, semblent indignés d'une égalité qui leur paraît un affront, et présentent à l'assemblée l'étonnant spectacle de deux

rois de Jérusalem disputant, avec acharnement, la possession d'un royaume où règne un troisième roi.

A peine tous les souverains avec leur sceptre, leur couronne et leur manteau de pourpre, sont-ils assis et en silence, que l'archevêque de Tyr se lève la tête nue et les yeux enflammés. Il expose avec force les funestes effets de la discorde qui s'est élevée dans le camp; il prouve que c'est elle seule qui empêche les chrétiens d'être maîtres de Ptolémaïs et de marcher à Jérusalem; il tonne contre ceux qui, préférant un avantage temporel à l'avantage de la religion, seront les seuls auteurs des maux affreux qui menacent les croisés; il s'efforce aussi de blesser leur orgueil en leur montrant que leurs vaines dissensions les rendent la risée des mahométans. « Mille fois, ajoute-t-il, je leur ai entendu répéter entre eux : Hé quoi! tant de puissans rois n'ont-ils donc traîné tous leurs sujets et leurs trésors du fond de l'Occident que pour former un camp sur nos terres et n'en pas oser

sortir ? Ce n'est pas tout, continue Guillaume, tandis que vous perdez le temps le plus précieux et la saison la plus favorable, croyez-vous que Saladin demeure spectateur oisif de vos funestes débats ? Dans toutes ses provinces il assemble des troupes; dans tous ses ports il équipe des flottes; partout j'ai trouvé ses peuples en activité, se préparant à la guerre avec la plus belliqueuse ardeur : maître de tant de forces, qu'attend donc Saladin pour fondre sur vous et vous anéantir ? Ce qu'il attend ? le secours d'un auxiliaire plus puissant, plus meurtrier que ses armées, et qui chaque jour s'avance vers vous, portant dans son sein la soif, la famine et de pestilentielles exhalaisons : quand le cancer brillera dans le zodiaque, que la canicule versera sur vous ses feux dévorans, que les fontaines seront taries, que les plantes et les fruits tomberont desséchés sur une terre aride et brûlée, et qu'incapable de résister à tant de fléaux, vos corps épuisés ne pourront plus supporter le poids des

armes ; alors Saladin, comme une comète foudroyante, se présentera tout à coup devant vous ; le lion de la guerre, le terrible Malek Adhel, l'accompagnera ; ils feront briller leurs glaives destructeurs, et tout tombera devant eux ; et en peu d'heures, de tant de nobles chevaliers qui avaient ceint l'épée pour la défense du fils de Marie, il ne restera qu'un peu de cendre et beaucoup de honte ; et ce camp où nous sommes maintenant, rempli encore de soldats et de héros, changé en un vaste cimetière, ne rappellera aux nations futures que la honte de votre défaite et le triomphe de nos ennemis. » Une peinture si hardie étonne l'assemblée ; tous les esprits sont agités ; un murmure général se fait entendre. Richard et Philippe-Auguste, émus du sort que leur prédit l'archevêque, surpris qu'on doute de leur courage, se lèvent par un mouvement simultané, et jurent que, s'ils doivent mourir, ils ne mourront pas sans gloire. Lusignan paraît affecté d'une vive douleur, mais le visage du marquis

de Tyr ne change point; inflexible dans ses projets, et fier de posséder seul une ville de la Palestine, il se croit au-dessus des rois qui l'entourent, des événemens qu'on lui annonce, et sa volonté n'est pas ébranlée. Cependant Guillaume s'aperçoit qu'il a réussi à émouvoir ses auditeurs, et qu'ils vont peut-être s'effrayer jusqu'au découragement, s'il ne ranime leurs espérances; alors reprenant la parole, d'une voix pleine de douceur, il leur montre les avantages incalculables d'une prompte réconciliation. « Tandis que les Sarrasins vous croient en proie à vos sanglantes querelles, et qu'ils s'endorment sur cette pensée, que Saladin est encore à Jérusalem, et Malek Adhel en Égypte, rassemblez-vous; semblables à un ouragan qui emporte tout dans sa course, fondez sur vos ennemis sans tarder davantage; que demain, à la pointe du jour, Ptolémaïs soit attaquée par toutes vos forces réunies, et, le soir même, vous y entrerez triomphans et vous planterez sur ses murailles démantelées l'étendard glorieux de la croix. »

L'éloquence de l'archevêque s'animant par cette grande image, il fait une peinture véhémente des triomphes qui suivront ce premier triomphe; il montre les infidèles éperdus fuyant devant les chrétiens, et ceux-ci, poussant vigoureusement leur victoire, se frayer un chemin jusqu'à Jérusalem, et s'en rendre maîtres avant que Malek Adhel ait eu le temps de s'avancer au secours de son frère. Tel que ces hommes divins qui, inspirés par le ciel, montraient jadis l'avenir aux regards des autres hommes, Guillaume, rempli des flammes de l'enthousiasme et de la religion, peint à tous les chrétiens qui l'écoutent, l'instant, l'instant si beau où les portes de Sion s'ouvriront devant eux, où leurs mains s'occuperont de réédifier le temple saint, et où ils pourront couvrir des palmes de la victoire ces mêmes lieux que leur Sauveur a couverts pour eux de tout son sang. Cette espérance que conçoit l'archevêque passe dans l'âme de tous ses auditeurs; il n'y a plus qu'un cri, qu'une

volonté ; chacun brûle de combattre, et les partisans de Conrad, se mêlant avec ceux de Lusignan, oublient leur précédente animosité et ne voient plus que des compagnons d'armes dans ceux que peu d'heures avant ils considéraient encore comme des ennemis. Cependant le prudent Guillaume ne se contente pas d'une réconciliation qui, née de l'effervescence du moment, pourrait en avoir la durée ; il veut qu'elle repose sur des bases plus solides ; et, profitant des dispositions de l'assemblée et de l'ascendant qu'il y exerce, il sollicite encore son attention, et dit : « Et moi aussi je désire que tous ces braves soldats, ces grands capitaines qui vont répandre leur sang pour reconquérir la cité sainte, sachent à qui, après Dieu, ils en offriront l'hommage. Je vois devant mes yeux deux princes qui y prétendent ; tous deux soutenus par d'illustres protecteurs, me présentent, avec des droits égaux, une opiniâtreté aussi invincible. Je sais bien que la couronne de Jérusalem appartenait à Sibylle, et

qu'étant morte sans postérité, elle n'a pu transmettre ce précieux héritage qu'à sa sœur Isabelle, épouse de Conrad; il semblerait donc que celui-ci devrait être regardé comme seul et légitime possesseur du trône de Baudoin : cependant Lusignan, qui fut sacré roi par le vœu unanime de ses sujets, est encore plein de vie; et je vous le demande a vous tous, souverains qui m'écoutez : un si auguste caractère, une si éminente dignité peut-elle jamais se perdre autrement que par la mort? et quiconque l'en dépouillerait tant qu'il existe encore et s'emparerait de son sceptre, mériterait-il un autre nom que celui d'usurpateur? Je vois, illustres monarques, qu'une telle vérité vous touche; et, comme aucun de vous ne souffrirait l'affront qu'on veut faire à Lusignan, aucun de vous ne permettra qu'il le supporte. Cependant, afin que Conrad ne perde pas les droits dont son hymen avec Isabelle l'a si justement et si légitimement revêtu, prononcez que, durant les années que le ciel destine encore à Lusignan, lui seul sera re-

gardé par les chrétiens comme roi de Jérusalem ; mais qu'après sa mort, soit que la faveur d'un nouvel hyménée lui ait accordé ou non une postérité, le trône n'en appartiendra pas moins et pour toujours à Conrad et à ses descendans. » Cette proposition fut reçue avec des acclamations universelles, car elle satisfaisaient également et l'impatience que chacun éprouvait d'en venir à un accommodement, et les promesses par lesquelles les deux partis s'étaient engagés à soutenir les droits respectifs de leurs protégés. Richard ne pouvait-il pas dire à Lusignan : Je me suis engagé à vous faire nommer roi de Jérusalem ; vous l'êtes : voilà mes sermens remplis ; et Conrad, qu'avait-il à demander à Philippe-Auguste ? ne venait-on pas de lui assurer la possession de la Palestine ? Il se peut bien qu'au fond de l'âme ces deux fiers rivaux étaient loin d'être satisfaits, mais entraînés par le mouvement de l'assemblée ; et, voyant que leurs plus zélés protecteurs les pressaient de se déterminer, ils se soumirent, et acquiescè-

rent à la proposition de l'archevêque. Alors tous les rois et les grands se levèrent, et, s'approchant d'une table où était le livre des Evangiles, couvert d'une étoffe de soie, ils y posèrent la main avec respect et jurèrent sur ce saint objet de leur culte, d'exécuter ponctuellement les conventions qui venaient de leur être proposées par l'archevêque de Tyr. Cette cérémonie achevée, Richard s'écria : « A demain l'assaut de Ptolémaïs ! — A demain la prise de Ptolémaïs ! » ajouta Philippe-Auguste. A cette exclamation des deux plus grands souverains du monde, l'assemblée entière répondit par des cris si vifs et si valeureux, qu'ils retentirent dans tout le camp, et que les soldats, émus par ces acclamations belliqueuses, sentirent leur sang enflammé d'une nouvelle audace ; et, espérant qu'on allait les rendre aux combats, ils se réunirent autour de la salle du conseil, afin de savoir plus tôt quand ils disposeraient de la victoire. On se hâta de leur apprendre que le lendemain à la pointe du jour ils seraient sous les murs de

Ptolémaïs, et qu'avant la fin de ce même jour il faudrait en être les maîtres. Tous s'y engagèrent avec cette ardeur de volonté qui, ne connaissant point d'obstacles et comptant pour rien les travaux, promettrait de faire l'impossible, parce qu'elle a la conscience qu'il n'y a rien d'impossible pour elle.

Cependant, avant que l'assemblée se sépare, Montmorency demande à être écouté. Chacun se rassied; seul il se lève et dit : « Souverains et chevaliers, la cause de Dieu que nous allons défendre est assurément la plus belle de toutes; mais peut-être que celle de l'infortune et de l'innocence ne doit pas être moins sacrée pour nos cœurs. Qui de nous ne gémit de savoir la reine d'Angleterre dans les fers, Malek Adhel osant nous demander pour prix de sa rançon une honteuse retraite? Mais qui pourra ne pas s'indigner, en sachant que ce même Malek Adhel, épris des charmes de la princesse Mathilde, attente à la pudeur de cette vierge divine, en lui parlant chaque jour de son coupable amour? Si, jusqu'à présent, il

n'a pu se défendre de respecter la fille des rois, qui sait si bientôt fatigué des rigueurs qu'il essuie?..... Je vous vois frémir à cette seule pensée, sire, continua-t-il, en s'adressant à Richard, et déjà vos vœux comme les miens demandent à cette auguste assemblée de jurer avec nous de voler au secours de ces illustres princesses aussitôt que notre valeur nous aura ouvert les chemins de Damiette. Je suis loin de prétendre cependant que toute l'armée doive abandonner ses conquêtes de la Palestine pour marcher en Égypte, mais je désire seulement qu'il soit permis à tous les chevaliers qui ont fait vœu d'honorer et de servir la beauté, de se joindre à moi pour aller délivrer la princesse Mathilde, et la rendre pure et sans tache à ce ciel qui l'attend, ou aux trônes du monde qui la désirent et la réclament. — Si tel est le vœu qu'il faut avoir fait pour vous suivre, repartit vivement Philippe-Auguste, quel chevalier restera ici? L'honneur et la beauté ne sont-ils pas la devise de tous;

les rois eux-mêmes en ont-ils adopté d'autres? Je jure Dieu que Damiette me verra avec vous à ses portes. —Sire, interrompit Richard, nous ne pouvons tous deux abandonner l'armée, et je pense que votre majesté ne me disputera pas le droit d'aller arracher mon épouse et ma sœur aux fers qu'on a osé leur donner. —Je crois, s'écria Lusignan à son tour, ne mériter de rentrer dans ma Jérusalem qu'autant que j'aurai commencé par soutenir la cause de l'infortune; mon bras, mon sang et ma vie sont à la princesse Mathilde : et je ne crains pas d'avouer que, s'il ne fallait que le sacrifice de mon trône pour obtenir sa main, je n'hésiterais pas à le faire. » A cette déclaration, Richard serre affectueusement la main de son frère d'armes, et semble déjà lui donner son consentement. Montmorency s'en aperçoit; profondément blessé de voir prononcer et accueillir des prétentions que sa modestie l'avait empêché d'exprimer, il reprend avec hauteur : « L'intention de Lusignan me paraît peu réfléchie; car je ne pense pas

qu'il veuille faire dire de lui que, lorsqu'il a perdu son royaume, il était à la tête de l'armée, et qu'il n'y était pas quand il l'a reconquis. » Lusignan s'offense de ce discours, et veut à l'instant même en tirer vengeance; mais les deux rois interposent leur autorité; et, aidés par Guillaume, ils parviennent à apaiser le ressentiment des deux chevaliers. Alors on revient à la proposition de Josselin, et on décide qu'après la prise de Ptolémaïs il sera formé une troupe de mille guerriers, sous le nom des *chevaliers de la Vierge;* que Richard la commandera, et que Montmorency combattra immédiatement sous lui; mais que le nom de tous les autres prétendans sera jeté dans une urne pour que le sort décide entre eux, à l'exception cependant de celui de Philippe-Auguste, qui ne peut quitter l'armée en même temps que Richard; de celui de Lusignan, qui ne doit point s'éloigner de son royaume tandis qu'on combat pour le lui rendre, et de celui de Conrad qui, hautain et sauvage, ne pense pas

que l'honneur d'une femme mérite l'honneur d'un combat.

Tous ces grands intérêts étant ainsi terminés, on dresse le plan d'attaque du lendemain : Richard, à la tête de ses Anglais, et soutenu par les hospitaliers et les Flamands, doit s'emparer de la tour de l'est.

Philippe-Auguste promet de forcer celle de Nazareth qui s'élève au midi : Lusignan se portera vers les points les plus faibles des murailles qui entourent la ville, y placera les vastes machines construites depuis long-temps pour abattre Ptolémaïs; et Conrad, avec un souris amer, s'engage à le soutenir. Cependant, pour que tous ces préparatifs ne soient pas aperçus des assiégés, on entoure le camp de hautes palissades d'oliviers. Chaque souverain donne ses ordres, se prépare au combat, écarte le repos et ne respire que la guerre. A peine le crépuscule du soir est-il arrivé, que Montmorency, à la tête de mille pionniers, profite de l'obscurité pour commencer à

détruire en silence les avant-murs de la ville, appelés *murs de barbacane :* Lusignan fait rouler lentement une tour de bois remplie d'armes meurtrières, et la place en face d'une brèche mal réparée : des corps de Tyriens portent sur leurs épaules des balistes, des beliers et autres instrumens de guerre qu'ils dressent contre les murailles. Tous ces mouvemens se font avec précaution, en silence, et jamais les avant-coureurs de la mort ne s'annoncèrent avec moins de bruit et d'éclat. Tandis que tout se prépare ainsi pour l'assaut terrible du lendemain, les habitans de Ptolémaïs, se reposant avec une aveugle confiance sur la dissension qui, jusqu'à ce jour, a retenu les chrétiens enchaînés dans leur camp, sommeillent en paix sans se douter que l'ange de la destruction s'avance vers eux, et plane déjà sur leurs têtes. A peine l'aurore a-t-elle paru, qu'éveillés tout à coup par le son des trompettes, le retentissement des armes et le hennissement des chevaux, ils s'élancent sur leurs remparts, et

voient avec effroi l'appareil terrible qui les menace de tous côtés : leurs murs attaqués dans leurs fondemens par des milliers de soldats, ne seront bientôt plus qu'une vaine défense. Dans l'espoir d'interrompre les travailleurs, les musulmans jettent sur eux des pierres enflammées et du plomb fondu; ils sont bientôt repoussés par les flèches et les traits dont on les accable. Cependant ils reviennent à la charge, et, commandés par le brave Metchoub, auquel Saladin a confié la défense de Ptolémaïs, ils opposent une fermeté constante et opiniâtre à l'ardeur fougueuse des chrétiens : déjà plusieurs tours sont renversées, les fossés à demi-comblés, les brèches ouvertes en plusieurs endroits, les croisés prêts à monter à l'assaut, et cependant les assiégés ne parlent point de se rendre. Richard, irrité, sent croître sa valeur avec leur obstination; il anime ses troupes, les efforts redoublent, l'intrépidité ne connaît plus d'obstacles; les poutres armées de fer, les faux tranchantes, le terrible belier,

sont dirigés contre la tour de l'est ; bientôt elle s'ébranle, croule, et tombe avec un fracas horrible, entraînant dans sa chute les guerriers qui la défendaient. Richard s'élance à travers les décombres, il est maître des faubourgs. Pendant assez long-temps les Sarrasins lui disputent le terrain ; mais, s'apercevant bientôt que les chrétiens sont victorieux sur tous les points, ils fuient épouvantés dans leur seconde enceinte. Philippe-Auguste, maître de la tour de Nazareth, s'unit à Richard pour ne donner aucun relâche aux vaincus, et tous s'apprêtent à tenter l'escalade du second retranchement.

Tandis qu'ils poursuivent ainsi leur victoire, ils apprennent avec étonnement que, du côté de la mer, Montmorency vient d'en obtenir une plus brillante encore, qu'il est maître du port, des tours qui le protégeaient, et, que s'ouvrant des routes inaccessibles à tout autre guerrier, à l'aide de ponts suspendus qu'il a fait jeter du haut des machines extérieures sur les murs de la ville, il n'a plus que

quelques ennemis à renverser pour être maître du faubourg de l'occident, et revenir joindre le reste de l'armée. Il ne se fait pas long-temps attendre. Hors le bras de Malek Adhel, il n'y a point d'obstacle capable d'arrêter sa valeur; le voilà au pied de la seconde enceinte, que l'épée de Richard et la lance de Philippe-Auguste ont déjà commencé à ébranler; mais le jeune héros veut des moyens plus prompts; de sa propre main il dresse une échelle contre le mur et monte le premier à l'assaut : à quelque distance, Lusignan suit son exemple, et tous deux, animés du désir de se surpasser, bravent avec une audace sans exemple les traits qu'on fait pleuvoir sur eux. Cependant Montmorency vient d'atteindre les créneaux; il y touche, il est vainqueur : oubliant alors les dangers qui le menacent et les ennemis qui l'entourent, il jette au loin le bouclier qui défendait sa tête; et, saisissant dans les mains des guerriers qui le suivent l'étendard de la croix, il l'arbore le premier au haut de la muraille, et

donne ainsi aux chrétiens le signal glorieux de leur triomphe. En vain les Sarrasins s'efforcent de l'abattre, le jeune héros défend sa victoire avec cette même valeur qui la lui a fait obtenir : il paraît debout au faîte des remparts, saute dans l'enceinte, se place devant la bannière sacrée, et avec sa seule épée, écarte les infidèles, et les empêche d'approcher.

Au même instant l'échelle où il vient de se frayer une si glorieuse route est renversée avec tous les guerriers qu'elle portait, et il se voit seul au milieu d'une foule d'ennemis ; mais il est avec son courage, et il ne s'effraie pas. Les Sarrasins, honteux d'être repoussés par un seul chrétien, reviennent en foule vers lui ; tandis que son bras invincible les renverse d'un côté, il reçoit de l'autre un coup de hache qui fend son casque en deux parties, sa tête reste nue et sans défense. A l'aspect de sa jeunesse et de sa beauté les musulmans s'arrêtent immobiles, étonnés de voir dans un âge si tendre une si indomptable valeur ; ils paraissent crain-

dre de donner la mort à celui qu'ils ne peuvent s'empêcher d'admirer ; mais, du haut de la citadelle, Metchoub a reconnu le héros ; il accourt, se précipite, anime ses soldats : « Insensés, leur crie-t-il, que tardez-vous à frapper ? si Montmorency tombe sous vos coups, Ptolémaïs pourra être emportée, la victoire n'en sera pas moins à nous. » Il dit, et, suivi de ses troupes, il entoure le héros. Celui-ci, près d'être accablé par le nombre, oppose un cœur intrépide et un bras invincible au torrent débordé contre lui ; il s'appuie le dos contre le mur, et, négligeant de défendre sa vie, il ne songe qu'à garantir le drapeau de la croix qui flotte au-dessus de sa tête : déjà victime de son généreux dévouement, son sang commence à rougir ses armes, lorsque le ciel, qui veut le conserver encore à ce monde dont il est l'exemple et la gloire, lui envoie un défenseur. Après avoir été repoussé plusieurs fois, Lusignan est enfin parvenu à escalader le rempart ; des milliers de chrétiens le suivent ; il aperçoit le pre-

mier le danger de Montmorency, il vole à son secours; les chrétiens se précipitent après lui, et parviennent à dégager le héros : à peine celui-ci est-il libre, qu'il jette les débris de son épée, en saisit une autre, se couvre du casque d'un des ennemis qu'il a abattu, et, tout blessé qu'il est, cherche de nouveaux combats. Cependant Metchoub, furieux de se voir enlever sa proie, tourne toute sa rage contre Lusignan; il lui lance un trait si subit et si prompt, que le roi de Jérusalem n'a pas le temps de le détourner; il le reçoit dans la poitrine : le sang sort de la plaie à gros bouillons; le vaillant guerrier chancelle; il tombe sur ses genoux. Alors Metchoub l'insulte : « Monarque de Jérusalem, lui dit-il, puisque tu as perdu ton royaume dans ce monde, va le chercher dans l'autre. » Mais Metchoub n'a pas le temps d'achever, tous les retranchemens sont emportés, l'armée entière est dans Ptolémaïs, Richard vole à la défense de son frère d'armes, le sauve et le venge; vainqueur

de Metchoub, il le fait charger de chaînes. Les habitans de Ptolémaïs, voyant leur chef dans les fers, se soumettent aux vainqueurs et acceptent la capitulation que leur offre Philippe-Auguste. A l'instant on voit de toutes parts des croix triomphantes s'élever au-dessus des mosquées, et de glorieuses bannières se déployer dans les airs : le soleil les dore de ses derniers rayons, et éclaire encore avant de disparaître l'entrée triomphale de l'armée dans la ville conquise. Les rois de France et d'Angleterre, se tenant par la main, marchent à la tête de leurs troupes, et vont rendre grâce de leur victoire au dieu des armées dans la grande église de Saint-Jean : consacrée par les infidèles à l'honneur de leur prophète, elle vient d'être rendue à son premier culte. L'archevêque de Tyr, vêtu de ses habits pontificaux, l'a purifiée; il commence les saintes cérémonies, et fait retentir avec l'hymne de reconnaissance le nom sacré du Christ; toutes les voix des héros le répètent : monarques, princes, soldats,

tous se prosternent sans distinction de rang et de titres, unis, confondus entre eux comme ils le sont devant l'Éternel. Après s'être acquittés de ce pieux devoir, les vainqueurs se retirent dans le quartier qui est désigné à chacun, et ils se délassent de leurs pénibles et glorieux travaux, en goûtant le repos qu'amènent le silence et la nuit.

FIN DU PREMIER VOLUME.

ŒUVRES

DE MADAME COTTIN,

TOME IX.

MATHILDE.

II.

NANCY, IMPRIMERIE D'HÆNER.

Mathilde est Couchée sur le Sable, sans mouvement.

MATHILDE,

OU

MÉMOIRES

TIRÉS DE L'HISTOIRE DES CROISADES;

PRÉCÉDÉS

D'UN TABLEAU HISTORIQUE DES CROISADES

ET DE LA CONQUÊTE DE CONSTANTINOPLE.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE AVEC SOIN, ET ORNÉE DE DOUZE JOLIES GRAVURES.

TOME SECOND.

PARIS,
LECOINTE ET DUREY, LIBRAIRES,
QUAI DES AUGUSTINS, N° 49.

1825.

parés de la ville que tu avais confiée à mes soins, et m'ont obligé de venir te demander d'apposer ton seing au traité de capitulation qu'il a fallu faire avec eux.

A cette nouvelle imprévue, Saladin demeure stupéfait et immobile; il ne peut croire, il ne peut comprendre ce qu'on lui annonce; que l'éloquence d'un seul homme a suffi pour apaiser les discordes envenimées des chrétiens, et qu'il ne leur a pas fallu plus d'un jour pour s'emparer de la ville la plus importante de la Palestine après Jérusalem. Quel est donc, demande-t-il, quel est cet homme extraordinaire qui a eu sur l'esprit de tant de rois un pouvoir que n'avaient pu obtenir jusqu'ici ni l'intérêt de leur gloire, ni celui de leur religion; et quelle main assez forte a pu ébranler la triple muraille dont j'avais entouré Ptolémaïs? Metchoub répondit : De même qu'un seul mot du prophète savait enchaîner la tempête dans les airs, de même l'archevêque de Tyr a su, par la seule force de ses paroles, suspendre cette terrible querelle qui divisait les chrétiens

et menaçait de les anéantir : quant à cet autre miracle de la chute soudaine de Ptolémaïs, la valeur de Richard et de Philippe-Auguste y ont eu part ; mais, sans la foudroyante épée de Montmorency, jamais ils ne l'eussent achevé.

Si je ne suis pas sous la puissance d'un songe, reprit Saladin, tes paroles sont fausses; car, au moment où je parle, l'archevêque de Tyr et Josselin de Montmorency sont prisonniers à Damiette. Ils l'étaient sans doute, répliqua Metchoub, mais Malek Adhel a brisé leurs chaînes, il leur a donné une garde nombreuse pour les conduire à travers le désert au camp des croisés : arrivés chez leurs frères le 16 de la lune de Redgeb, le 17 les chrétiens étaient réconciliés, et le 18, maîtres de Ptolémaïs. Sais-tu ce que tu fais en me disant de pareilles choses, audacieux esclave? s'écria le sultan avec colère. Sais-tu que tu élèves dans mon esprit des soupçons contre mon frère? A Dieu ne plaise, interrompit Metchoub, que je veuille donner à ta hautesse aucun doute sur la fidélité du grand Malek Adhel,

ton plus soumis serviteur; mais ce que je t'apprends te sera confirmé par les braves soldats qui ont accompagné les prisonniers de ton frère depuis Damiette jusqu'au camp, et qui, pour récompense de cette action, sont les seuls musulmans libres dans Ptolémais : peut-être pourrais-je t'en dire davantage si je ne craignais d'exciter ta colère, et si nous n'étions entourés de tant d'oreilles attentives à nous écouter. Viens donc me parler à moi seul, repartit le sultan avec agitation, et sur ta tête prends garde à ce que tu diras; car je ne sais si je pourrais pardonner à la langue sacrilége qui oserait me faire entendre que le frère de mon cœur, que le plus cher ami de mes entrailles est un traître contre lequel je dois m'armer. Il dit, fait poser sa tente et s'y enferme avec Metchoub. A peine sont-ils seuls, que celui-ci s'écrie, en se prosternant devant son maître : Non, grand prince, ton frère n'est point un traître; mais il est subjugué par un amour trop extraordinaire pour n'être pas sous la puissance de quelque

enchantement : une vierge chrétienne, d'une beauté si céleste qu'on la croirait une houri échappée du paradis du prophète, a ébloui ses yeux et abattu son âme : depuis qu'il l'a vue, le noble Malek Adhel n'est plus ce qu'il était, il néglige le gouvernement dont tu l'as chargé, et oublie également et les intérêts de son pays, et les ordres de son maître. Et quel est le nom de cette dangereuse beauté? reprit Saladin; quelle femme a eu la puissance d'amollir ainsi la grande âme de Malek Adhel? — La princesse Mathilde d'Angleterre, la sœur du roi Richard, une fille de seize ans, est celle qui tient enchaîné à ses pieds, comme un vil esclave, le lion des combats, le foudre d'Orient; c'est à cause d'elle qu'il a renvoyé avec mépris toutes les femmes de son sérail; c'est parce qu'elle l'a ordonné, qu'il a brisé les chaînes de l'archevêque de Tyr et du vaillant Montmorency. Sans doute, si elle l'avait ordonné encore, il l'eût conduite elle-même au camp des chrétiens; car il a juré que tout ce que lui demanderait la princesse Ma-

thilde, elle l'obtiendrait sur-le-champ. Ceci est un insigne mensonge, repartit vivement Saladin, et je suis sûr que Malek Adhel n'a point fait un pareil serment. Si la princesse d'Angleterre disposait ainsi de sa volonté, ne lui aurait-elle pas commandé de remettre aux chrétiens toutes les places dont il dispose ! Ne lui aurait-elle pas commandé d'être chrétien lui-même, et de se joindre à mes ennemis ? Réponds-moi, Metchoub, l'a-t-il fait? Non, sans doute, répliqua celui-ci, il ne l'a point fait encore; mais songe donc que cette orgueilleuse Européenne n'a seulement pas tenté un seul effort à cet égard. On dit que jusqu'à ce jour, inflexible et sévère, elle se tient obstinément cachée à ses yeux; que toutes ses adorations, ses prières, son asservissement, n'ont pu obtenir d'elle ni un regard plus doux, ni un mot favorable; et qu'enfin il n'entreprend rien pour la servir, parce qu'elle ne daigne rien lui demander. Mais si, tout à coup dépouillant sa dédaigneuse fierté, l'amour remplaçait la froideur,

et que pour prix de son cœur, elle exigeât de Malek Adhel le sacrifice de sa religion et de sa patrie... Sultan, crois-moi, je présume beaucoup de ton frère en disant qu'il hésiterait. Non, il n'hésiterait pas, interrompit Saladin en jetant un regard de colère sur Metchoub ; Malek Adhel est aussi incapable de me trahir que je le suis de le soupçonner. Peut-être est-il amoureux ; sans doute il doit l'être, car on dit que les femmes d'Europe possèdent éminemment l'art d'enchaîner, par de feintes rigueurs, les guerriers les plus indomptables ; mais, toute fière, toute belle que tu me peins cette princesse d'Angleterre, toute tendre qu'elle pourrait être, elle n'obtiendra de Malek Adhel que le sacrifice de la vie, et jamais celui de l'honneur. Écoute, téméraire Metchoub, si tu n'avais pas répandu ton sang pour moi en plusieurs batailles, je te ferais payer de ta vie le soupçon dont tu as osé flétrir le grand nom de mon frère ; mais rassure-toi, car c'est à la clémence de celui que tu accuses, que

je vais confier le soin de te punir : pars à l'instant pour Damiette, présente-toi devant Malek Adhel, fais-lui l'aveu de ta faute, implore son pardon, remets-lui les ordres dont je vais te charger, et sois témoin de sa fidélité à les exécuter.

Il dit, et Metchoub se retire. Au bout de quelques heures il le fait rappeler; et, lui donnant lui-même les lettres qu'il vient d'écrire à son frère, sur lesquelles il a apposé son sceau royal, il s'écrie : Ceci instruira Malek Adhel de mes volontés, et je suis certain qu'il ne s'en écartera pas en un seul point. Je lui ordonne d'abord d'envoyer la reine d'Angleterre au Caire, et de l'y tenir dans une étroite captivité, afin que Richard, touché des maux d'une épouse qu'il aime, accepte le prix que je mettrai à sa liberté : prix immense cependant, car c'est Ptolémaïs même que j'exigerai pour sa rançon; sans doute les autres souverains qui ont conquis cette ville avec Richard, et qui y ont autant de droits, n'ayant pas le même intérêt à la rendre, s'opposeront à ma proposition, et j'espère alors que

leur refus excitera entre eux une nouvelle division, plus cruelle, plus funeste encore, contre laquelle toute l'éloquence de Guillaume échouera, et dont je saurai profiter pour écraser sans retour tous mes fiers ennemis.

Cependant Malek Adhel va rassembler promptement ses troupes dispersées, et réunissant celles de Damiette et du Caire, il viendra à leur tête me joindre dans la montagne de Khouroutba où je vais l'attendre. Avant son départ il renverra la princesse d'Angleterre au roi son frère; un vaisseau sera préparé pour elle dans le port de Damiette; et si Malek Adhel te fait grâce, c'est toi, Metchoub, qui la conduiras au camp des chrétiens; tu dirigeras ton vaisseau dans le port de Ptolémaïs : j'aurai soin de prévenir Richard de ton arrivée, et, en faveur du bien qu'on lui rend, j'en obtiendrai un sauf-conduit pour toi. Va, pars, vole porter mes ordres à Malek Adhel, et tu verras s'il balancera entre une femme et son frère.

Ayant parlé ainsi, Saladin fit donner deux de ses meilleurs chameaux à Metchoub, un pareil nombre de chevaux arabes, dont les pieds légers laissaient à peine leurs traces sur le sable, plusieurs esclaves pour l'escorter; et la nuit n'était pas en pleine possession de son empire, que déjà Metchoub avait dépassé Séfour, et voyait dans l'ombre la petite forteresse de Ramla s'élever à l'entrée du désert.

Mais pendant qu'il s'avance si vite vers un lieu où il va porter tant de trouble, que s'y passe-t-il, et que s'y est-il passé depuis que l'archevêque n'y est plus ?

Après son départ, Mathilde, fidèle à la promesse qu'elle lui avait donnée, s'était tenue religieusement enfermée dans sa retraite, résistant avec un égal courage aux raisons que la reine lui donnait pour se trouver avec le prince, et aux légers désirs que son propre cœur osait former à cet égard. Loin de voir dans l'absence de Guillaume une raison d'être moins rigide, elle en trouvait une d'ê-

tre plus craintive, et sentait bien que, privée des lumières de son guide, il ne pouvait y avoir de sûreté pour elle que dans le silence d'une profonde solitude, et que son devoir comme son intérêt lui commandaient de repousser toutes les prières qui tendaient à l'entraîner au dehors. A la fin, la tendre Bérengère, fatiguée de la solliciter en vain, effrayée de la colère que ses refus obstinés pourraient exciter dans l'âme du prince ; abattue par la prolongation de sa captivité et le mortel ennui d'être séparée de son époux, ne put résister plus long-temps à tant de maux réunis ; l'état où elle se trouvait augmentait encore sa faiblesse, sa santé s'altéra, et bientôt on craignit pour ses jours.

A peine Mathilde en est-elle informée, qu'elle oublie ses propres dangers pour ne songer qu'à ceux de la reine ; elle court s'enfermer auprès d'elle, ne la quitte ni jour ni nuit, et s'efforce de rappeler son courage, en lui disant tout ce qui peut ranimer ses espérances. Malek Adhel, de son côté, prodigue à sa royale prisonnière les

attentions les plus soutennes et les soins les plus délicats ; il fait venir d'Alexandrie un médecin arabe, fameux dans tout l'Orient, et les plantes les plus salutaires du fond de l'Yémen ; mais tous ces secours sont inutiles, Bérengère s'affaiblit de jour en jour, ses yeux s'éteignent, ses forces se dissipent, et Mathilde sent naître au fond de son âme la crainte d'un affreux malheur. Une nuit qu'elle veillait tout en pleurs auprès du lit de la reine, celle-ci se retourna vers elle, et lui dit d'une voix affaiblie combien elle était touchée de son amitié ; mais cette amitié aurait pu me rendre à la vie ; ajoute-t-elle, et cependant je vais mourir.

La princesse éperdue lui prend la main, la serre contre son cœur : Parlez, dit-elle, hâtez-vous de parler, vous ne m'aurez jamais dit assez tôt comment je puis vous sauver. Tout ce que je demande, répliqua la reine un peu ranimée, c'est que vous receviez une fois Malek Adhel ; parlez-lui en ma faveur, obtenez de lui (et cela dépend de vous), obtenez de lui qu'il me renvoie à Richard en dépit de tous les or-

dres contraires qu'il pourra recevoir de Saladin ; rendez-moi l'espoir de retrouver mon époux, et chaque jour vous verrez mes forces renaître..... Je vous devrai ma vie, celle de l'enfant que je porte dans mon sein ; ah! ma sœur, seriez-vous coupable de me faire tant de bien? Je le serais beaucoup en vous refusant, s'écria vivement la princesse; soyez tranquille, ma sœur, vous serez obéie; je verrai le prince, je tomberai à ses genoux, j'invoquerai sa pitié... Ayez-en seulement un peu pour les maux qu'il souffre, interrompit faiblement la reine ; sans répondre à son amour, regardez-le sans colère, priez-le avec douceur, et vous le verrez vous remercier lui-même de ce que vous daignez lui demander quelque chose.

Déjà la promesse de Mathilde a répandu un baume salutaire dans le sang de la reine ; ses espérances renaissent et ses agitations s'apaisent ; elle connaît la puissance de l'amour ; elle sait que celui qui aime court, vole, se précipite, ne tient qu'à une seule pensée, n'est arrêté par

aucun obstacle, et croit tout permis comme tout possible à son zèle; puisque Mathilde se charge de son sort, et que c'est Malek Adhel qui en dispose, elle peut respirer en paix et goûter le repos. En effet, le sommeil, qui depuis long-temps se refusait à tous ses efforts et à tous les remèdes, arrive à la suite de ses douces pensées, et rend enfin un peu de calme à son corps abattu. En la voyant endormie, Mathilde ferme doucement les rideaux pour affaiblir l'éclat du jour, et passe dans son oratoire, afin de remercier Dieu du soulagement de la reine. Tout occupée de cette sœur chérie, ce n'est que pour elle qu'elle demande au ciel des secours, de la force et du bonheur; cet intérêt est le premier dans son âme, il lui fait oublier tous les autres, et elle ne songe point que Bérengère n'a retrouvé la paix que parce qu'elle va exposer la sienne. Le jour était déjà avancé, et la reine, se sentant plus de force, avait quitté son lit; on l'avait transportée près de sa fenêtre, elle y respirait un air plus frais, et ses yeux fatigués er-

raient avec plaisir sur les campagnes fleuries du Delta. A genoux, auprès d'elle, la princesse lui chantait à demi-voix quelques saints cantiques lorsqu'un esclave entra, et leur dit que le prince était venu demander des nouvelles de la reine, et qu'il attendait la réponse dans le grand salon de jaspe. A ces mots, Bérengère jeta sur sa sœur un de ces regards expressifs et supplians qui contiennent plus de prières qu'aucune langue n'en peut exprimer. Mathilde lui serra la main avec un doux sourire : Je vous entends, lui dit-elle, et je vais remplir ma promesse. Alors elle se leva, et passant dans le salon de jaspe, elle se présenta au prince avec ce calme et cette dignité qui donnent à une femme quelque chose de divin, parce qu'elle ne les doit jamais qu'à ce qu'il y a de plus divin sur la terre, à l'innocence et à la bonté.

En la voyant devant ses yeux après l'avoir si long-temps et si vainement demandée, le prince laisse échapper un cri de surprise ; il ne sait s'il veille ; une si vive

joie vient de tomber sur son cœur, qu'elle y a comme suspendu le mouvement et la vie; immobile, oppressé, il ne peut ni comprendre, ni croire, ni exprimer son bonheur. La vierge s'arrête à l'entrée du salon, et inclinant sa tête d'un air doux et modeste, elle dit : Je viens ici, seigneur, au nom d'une reine malheureuse, implorer votre générosité... N'achevez pas, interrompit vivement Malek Adhel; ne dites jamais que vous venez m'implorer! M'implorer, vous! beauté angélique, ce ne sont point des prières, mais des ordres que vous devez m'adresser; me voici à vos pieds, prêt à les entendre et à les exécuter.... Parlez, commandez, ô souveraine absolue de Malek Adhel! Je désire, seigneur, reprit-elle en rougissant et s'éloignant un peu, je désire beaucoup que vous ne vous humiliez pas ainsi devant moi. Il s'écrie : Non, je ne m'humilie point en me prosternant devant vous, je m'honore au contraire, et je m'enorgueillis d'être soumis à votre puissance. O Mathilde! comment ne pas vous adorer? qu'y a-t-il de

plus juste que d'adorer ce qu'il y a de plus beau, de plus parfait sur la terre? Seigneur, interrompit-elle, la reine est encore très-mal, je ne puis la quitter longtemps; daignez entendre le motif qui m'amène : un profond chagrin a altéré sa santé, il menace sa vie, je tremble pour ses jours; je tremble de voir périr la femme de mon frère; vous seul pouvez prévenir un si grand malheur; la promesse de la rendre à son époux peut la rappeler des portes du tombeau; et, j'ai espéré que cette grâce pourrait m'être accordée par le cœur de Malek Adhel; j'ai beaucoup moins compté sur mes prières que sur une générosité de laquelle on ne peut jamais trop présumer. Non, s'écria le prince, je n'éprouvai jamais un tel enchantement, jamais si douce harmonie ne frappa mes oreilles et ne ravit mes sens; où suis-je? Ce n'est plus ici le même palais, ce n'est plus le même air que je respire; tout est changé quand je la vois. O Mathilde! sans doute que la où vous êtes on n'est déjà plus sur la terre.

Seigneur, interrompit-elle encore, à quelques pas d'ici une reine pleure et se meurt ; vous êtes maître de sa vie, et elle attend sa sentence. Je ne sais, répond le prince, quelles seront les suites de ce que je vais faire ; mais, quoi qu'il arrive, je sais que vous serez obéie : vous voulez que la reine soit libre, elle l'est ; vous voulez qu'elle soit rendue à son époux, elle le sera : que désirez-vous encore ? Mettrai-je à vos pieds tous les royaumes du monde ? vous donnerai-je ma vie ? Ah ! prince magnanime, répondit la vierge attendrie, pourquoi tant de bienfaits ? un seul suffit à mon éternelle reconnaissance. Ma famille connaîtra donc encore le bonheur, et c'est vous qui en serez cause, et c'est à vous que je le devrai ! Ciel qui l'entendez, s'écria le prince, ciel qui l'avez créée, et qui vous étonnez sans doute de la beauté de votre ouvrage, est-il vrai que Mathilde me bénisse ? Dites-moi, ô dites-moi, qu'ai-je fait pour mériter une félicité si parfaite ? Il y avait un délire si exalté dans le ton, l'air et les

regards de Malek Adhel, qu'il parvint à troubler le cœur de la princesse : aussitôt elle songea qu'il était temps de se retirer; et, faisant quelques pas en arrière, elle dit au prince d'une voix émue : Permettez-moi de vous quitter; tant que la reine ignore vos bienfaits, mon cœur ne les goûte qu'à demi. Allez, Mathilde, allez, je ne vous retiens point, répliqua le prince avec enthousiasme, vous devez être impatiente de voir la reine satisfaite; mais sachez que ni le bonheur dont elle va jouir, ni celui que vous éprouvez à lui apporter tant de joie, ne valent pas ce que je sens dans ce moment-ci. Mathilde, la reconnaissance est toute pour moi, et je vous dois bien plus que je ne vous ai donné. La princesse ne répondit point; elle s'avança vers la porte; et, quand elle fut prête à sortir, elle s'arrêta, posa une main sur son cœur, et dit : La reconnaissance est là, et jusqu'à la fin de ma vie.

Alors elle précipita sa marche, entra vivement chez la reine, en lui criant avec une agitation pleine de joie, de rendre

grâce à la clémence de Dieu, qui avait disposé le prince à l'entendre : Votre liberté vous est promise, ma sœur, et le retour de votre santé fixera l'instant de votre départ. O mon roi, mon époux et mon maître, s'écria Bérengère en se levant à moitié et joignant ses mains, je vous reverrai donc! Je sens à cette pensée mes entrailles tressaillir d'allégresse, et mon sang reprendre une nouvelle vie : bientôt je pourrai partir, et j'aurai bien vite retrouvé les forces qui doivent me ramener dans vos bras..... Et vous, mon Dieu, pardonnez au cœur d'une épouse de ne vous avoir donné que sa seconde pensée... Mathilde, chère Mathilde, mon sauveur sur la terre! Ah! c'est dans le ciel, où votre âme est déjà tout entière que vous pourrez trouver une récompense digne du bien que vous m'avez fait; et toi, prince si bon, si généreux, où es-tu? quand te verrai-je? quand est-ce que le cri de ma reconnaissance pourra aller jusqu'à toi?.... Elle ne peut achever, l'émotion a épuisé ses forces. Mathilde la conjure de se cal-

mer, elle lui représente que l'excès en tout est répréhensible devant Dieu. Ah! ma sœur, interrompit la tendre Bérengère, je ne puis obéir à Dieu quand il s'agit de mon époux, et Richard est plus fort que lui dans mon cœur. J'ai déjà cru m'en apercevoir, reprit la princesse en souriant; mais, sans ce tort-là, vous n'en auriez aucun, et nulle créature n'est parfaite sur la terre. Alors, voyant la nuit s'approcher, elle engagea la reine à faire trêve à ses douces pensées, et à venir se reposer de sa joie. Bérengère y consentit; ses femmes s'approchent, la soutiennent, la transportent dans son lit; bientôt elle s'endort, et Mathilde, moins tranquille, cherche en vain un aussi doux sommeil. La journée avait été brûlante, la nuit l'était encore; oppressée par la chaleur, ne pouvant ni respirer à son aise, ni trouver aucun repos, elle passe dans un petit cabinet voisin, dont les fenêtres donnent sur les jardins du palais; on peut même y descendre par un escalier dérobé: la princesse ne l'ignore pas, et elle se-

rait vivement tentée d'aller jouir un moment de la fraîcheur de l'air et de la beauté du ciel, si elle n'était effrayée de se trouver seule dans ces vastes jardins, au milieu des ténèbres. Elle s'assied près de la fenêtre pour mieux jouir des émanations embaumées de la nuit. Elle prend une table devant elle, ouvre la Bible et se met à lire; mais, au milieu de sa lecture, elle tombait dans de fréquentes distractions; sans s'en apercevoir, ses yeux se fermaient à demi, sa tête se penchait sur sa main; et, tandis qu'un vent léger agitait et retournait les feuillets du livre sacré, elle laissait errer involontairement sa pensée sur les moindres détails de son entrevue avec Malek Adhel. Si quelque bruit inattendu la rappelle à elle-même, elle s'arrache brusquement à sa rêverie, en se reprochant de s'y être laissé entraîner, et elle reprend sa lecture, déterminée à ne plus la quitter; mais insensiblement des idées fugitives qu'elle chassait sans cesse, et qui revenaient toujours, fatiguaient, suspendaient son attention, et finissaient

par s'en emparer ; ses yeux lisaient encore que déjà son esprit s'échappait ailleurs ; et, comme sa bouche prononçait des mots que son oreille entendait, elle ne s'apercevait pas que sa pensée ne les entendait plus, et qu'elle était revenue tout entière vers une image qui ne lui laissait aucun repos. La nuit se passa ainsi dans une alternative continuelle de courtes lectures et de longues rêveries. A la fin, fatiguée de tant d'inutiles efforts et d'importuns souvenirs, la princesse se jeta sur son lit, et à peine y avait-elle dormi quelques heures, qu'une de ses femmes entra pour lui dire que la reine était éveillée, et désirait lui parler.

Elle se leva aussitôt et fut joindre Bérengère ; elle la trouva dans son oratoire assise sur son grand fauteuil de velours rouge à crépines d'or, en face de son petit prie-dieu ; un moine était debout auprès d'elle. En apercevant la princesse, le visage pâle de la reine se colora d'une légère émotion ; elle lui tendit la main en lui disant qu'elle était très-bien, que son

sommeil n'avait été interrompu que par des songes très-agréables ; qu'enfin se voyant tout-à-fait hors de danger, elle avait voulu commencer cette journée par l'auguste cérémonie qui porte les bénédictions des hommes au trône de la miséricorde divine. Venez, ma sœur, je n'ai pas voulu prier sans vous, ajouta-t-elle, car on est mieux entendu du ciel quand on est auprès de Mathilde.

La triste princesse était trop peu satisfaite de ses pensées de la nuit pour ne pas rougir d'une telle louange ; elle remercia la reine de l'avoir fait avertir, et ensuite s'humilia devant Dieu avec cette foi ardente et cet amour sans bornes qui opèrent des effets si salutaires dans l'âme qui les éprouve. Ah! quand c'est avec cet entier abandon de cœur qu'on se donne à Dieu, rarement laisse-t-il aller ses enfans sans avoir répandu sur eux cette grâce qui ranime le courage, bannit la tristesse, chasse la crainte, nourrit la piété et produit les larmes. Aussi la cérémonie était-elle à peine achevée, que

déjà Mathilde, plus calme, avait retrouvé sa paix accoutumée. Quand les princesses furent seules, la reine pria Mathilde de s'asseoir près de son fauteuil; elle lui prit les deux mains entre les siennes, la regarda avec sollicitude, prête à parler, et s'arrêta tout à coup comme si elle n'eût pu s'y résoudre; à la fin, d'une voix faible et émue, elle lui dit : Quand vous eûtes parlé hier au prince en ma faveur et qu'il vous eut accordé ma liberté, demandâtes-vous aussi la vôtre? La mienne, s'écria Mathilde surprise, en avais-je besoin, est-ce qu'il est possible qu'on nous sépare? Je m'en doutais, repartit Bérengère; la plus grande difficulté subsiste encore et comment en triompherons-nous? Mathilde pâlit, et d'un ton plein d'effroi, lui demande si elle suppose au prince le désir coupable de la retenir près de lui. Ame simple et pure, répond la reine, dans tes jugemens comme dans tes actions tu ne consultes que la vertu et la justice; tu ne penses point à l'amour: il t'entoure pourtant, il te frappe, il te

parle sans cesse, et il te demeure étranger; c'est en vain qu'il se montre à toi sous toutes les formes, violent et criminel sous les traits d'Agnès, passionné et respectueux dans les discours du prince, tendre et légitime dans mon cœur; tes chastes yeux se détournent et ne veulent ni le voir, ni le comprendre. Eh quoi! reprit la princesse, ne me suis-je pas engagée à ne le jamais connaître? est-ce qu'il est possible de manquer à son serment? La reine sourit d'un air attendri; et après une pause elle dit: Vous avez raison, cela n'est pas possible, et cette promesse doit suffire sans doute pour fermer non-seulement votre cœur mais vos yeux à l'amour: pour moi, ma sœur, à qui il est permis de le connaître, je ne puis pas ignorer quel sera son effet sur l'âme de Malek Adhel; ce prince ne vous laissera pas partir. Qu'entends-je? s'écria Mathilde, à quels affreux malheurs suis-je donc destinée, et quels projets cet infidèle forme-t-il contre moi? Je ne lui en suppose aucun dont vous deviez précisément vous alarmer, répliqua la reine;

car, s'il vous aime beaucoup, il vous respecte davantage ; mais consentir à se séparer de vous... je ne sais si, dans un cœur que l'amour possède, il est resté jamais assez de force pour en obtenir un si grand sacrifice. Je vois bien, reprit tristement Mathilde, qu'il faudra retourner encore auprès du prince, et le prier une seconde fois. Bérengère rejeta ce moyen, sentant bien que ce n'était pas en enflammant son juge qu'elle pourrait vaincre sa résistance, et que plus Mathilde répandrait d'onction et de grâce dans ses prières, moins l'amour permettrait au prince d'y céder. Je lui parlerai moi-même, dit-elle ; peut-être lui prouverai-je que la barrière qui vous sépare ne peut jamais être ébranlée ; que ce n'est pas avec votre honte qu'il pourra faire son bonheur; et si mes instances sont infructueuses, s'il me refuse, c'est en vain que ma liberté m'aura été rendue, il faudra mourir ici. Pourquoi donc serait-ce en vain, et pourquoi faudrait-il que vous mourussiez, s'écria vivement Mathilde; parce que Dieu

me destine à souffrir, devez-vous en être la victime? La reine lui répondit faiblement que son devoir ne lui permettait pas de la laisser seule à Damiette. Votre devoir, repartit la princesse avec fermeté, vous ordonne d'aller joindre votre époux aussitôt que les chemins vous seront ouverts, et mon devoir à moi m'ordonne de ne faire peser sur personne la part des maux qui me sont réservés: Dieu sera mon refuge, il sera mon appui; sa force nous vaut mieux que tout secours humain, et sa force me suffira. Partez donc, reine, partez sans crainte; car, si vous me laissez seule, vous ne me laissez point abandonnée. En achevant ces mots, les regards de Mathilde élevés vers le ciel respiraient une si divine confiance, qu'il semblait que déjà loin de la terre, reçue dans le sein de Dieu, elle y bravait le monde et les hommes, sûre d'être à l'abri de leurs atteintes en se plaçant aussi loin d'eux.

La reine, frappée du charme céleste dont l'espérance et la foi embellissaient la vierge, s'inclina devant elle avec une

sorte de respect, et lui dit : Assurément je partirai, non sans regret, mais sans crainte, et je réjouirai le grand cœur de Richard en lui apprenant que sa sœur n'a refusé d'être une reine sur la terre que parce qu'elle se sent appelée à être une sainte dans le ciel, et qu'elle n'a pas seulement les traits, mais l'âme d'un ange. Mathilde remercia la reine avec un sourire plein de douceur, mais en même temps d'une si profonde mélancolie, qu'on eût dit qu'elle venait de recevoir à l'instant même le pressentiment de tous les maux qu'elle devait souffrir, et de tous les efforts qu'elle aurait à faire avant d'arriver à ce rang glorieux des anges, où on la plaçait déjà.

CHAPITRE XIII.

Le jour même le prince fut introduit un moment dans l'appartement de Bérengère, que Mathilde ne quittait plus : en le voyant, en l'entendant exprimer la joie qu'il ressentait de son rétablissement, la reine attendrie s'écria : Cette vie qui m'est rendue, c'est à vous que je la dois ; je le dirai bientôt à Richard, je le dirai à l'Europe entière ; un jour je le dirai à ce fils que je porte dans mes flancs, et le nom de son bienfaiteur sera le premier qu'il apprendra à prononcer... O grand prince ! que toutes ces bénédictions réunies soient le prix de vos bontés ; la terre n'a pas de plus grande récompense à offrir. Mais le ciel en a, ajouta la princesse en rougissant beaucoup, et Malek Adhel pourrait y prétendre ; ne le voudra-t-il donc jamais ? Le prince la regarda et ne lui répondit point. Il y avait trop d'émotion dans son cœur, pour qu'en parlant il eût eu la force de la contenir ; et il ne vou-

lait plus laisser paraître aux yeux de Mathilde la violence de l'amour qu'elle lui inspirait; souvent il avait cru voir que la vivacité de ses transports avait alarmé la pudeur de la princesse; peut-être était-ce la cause de la profonde retraite où elle s'obstinait à vivre; peut-être que, pour obtenir plus de confiance, il fallait ne lui montrer que beaucoup d'égards, de respect et de déférence, et cacher soigneusement sa passion jusqu'au moment où il pourrait espérer qu'elle ne s'en effrayerait plus.

Quand il se fut senti un peu maître de lui, il répondit à la reine qu'il ne désirait ni n'attendait d'autre récompense de ce qu'il avait fait pour elle que le bonheur de l'avoir sauvée, et d'avoir satisfait Mathilde. Alors la reine, les yeux humides de pleurs, d'un air craintif, embarrassé, et d'une voix timide, lui dit: Sans doute, ce n'est point à moi seule que vous avez rendu la liberté? Ma sœur..... Votre sœur ne m'a point demandé la sienne, interrompit impétueu-

sement le prince.—Devait-elle le croire nécessaire, seigneur? ne nous avez-vous pas promis de ne jamais nous séparer? Est-ce que vous voulez partir, madame? demanda Malek Adhel à Mathilde, en modérant de toute sa puissance l'agitation terrible de son âme; est-ce que vous voulez quitter ce palais? Assurément je le veux, répliqua la princesse; mes tristes yeux tournés vers ma nation languissent de la revoir, et mon cœur l'appelle toujours. A ces mots, le prince changea de couleur; il fit un geste de douleur et de surprise, et s'éloigna précipitamment.

Cependant, s'arrêtant tout à coup, Malek Adhel revint avec lenteur sur ses pas, s'approcha d'une fenêtre ouverte, et là le coude appuyé sur le marbre, et la tête penchée sur sa main, il demeura plongé dans une profonde rêverie. A l'extrémité de l'appartement, la reine et la princesse le regardaient et se communiquaient à demi-voix les craintes et les espérances que leur inspirait la longue méditation du prince. A la fin, il revint

vers elles avec un visage plus tranquille, et dit à la reine, d'une voix un peu contrainte, que, quand le retour de ses forces lui permettrait de marquer le jour de son départ, il serait temps assez de s'occuper de celui de la princesse; et si d'ici là vous daignez m'entendre quelquefois, ajouta-t-il en regardant Mathilde, je vous dirai quelles raisons m'engagent à combattre ce désir; cependant, si aucune de mes raisons ne vous touche, si vous persévérez dans votre désir, si vous voulez me quitter, si vous me dites : Malek Adhel, tu en mourras sans doute, mais n'importe, je veux partir : alors, madame, vous serez libre, je ne vous retiendrai plus; je ne vous reverrai plus, non, plus jamais; ne savez-vous pas que, pour vous obéir, je ferais aisément le sacrifice de ma vie ? Cependant, en dépit de ses efforts et de son courage, quelques larmes furtives trahissent la violence de sa douleur, et s'échappent sur son mâle visage; Mathilde les voit, et les siennes coulent en abon-

dance. Agité de sa propre émotion, mais plus encore de celle que montre la princesse, Malek Adhel sent que, s'il ne la quitte à l'instant même, il ne pourra contenir plus long-temps l'expression d'une passion qui n'a jamais été si impétueuse; alors, sans lui dire un mot, sans même la regarder, il sort de l'appartement. Mathilde continue à pleurer; la reine l'embrasse, et lui dit : Ne vous désespérez pas; votre départ souffrira moins d'obstacles que je ne l'avais craint; je vois qu'avec des larmes et des prières il n'est rien qu'on ne puisse obtenir du cœur le plus généreux qui existe sans doute parmi les hommes. Mais est-il vrai, ma sœur, que mon départ peut lui donner la mort? demanda Mathilde en essuyant ses pleurs. Si vous continuiez à le traiter avec une rigueur aussi outrée, répondit Bérengère, peut-être porteriez-vous son désespoir jusqu'à un excès où l'on peut tout craindre; mais en le voyant quelquefois, en lui parlant avec une tranquille bienveillance, vous calmerez ses tourmens, vous le ferez participer

à la paix qui règne dans votre ame ; et, si vous ne parvenez pas à remplir la sienne de l'image de votre Dieu, du moins lui persuaderez-vous que, pour un héros comme lui, la vertu ne doit jamais être un effort assez difficile pour qu'il en puisse coûter la vie. Mathilde adopta ces raisons, et consentit à ne plus fuir le prince. Cependant, en prenant une résolution si contraire à celle que l'archevêque lui a commandée, elle ne croit point lui désobéir, parce que sa situation n'étant plus la même, il lui semble que sa conduite ne doit pas l'être non plus ; et, en raisonnant ainsi, elle ne s'apercevait point que, la maladie de Bérengère ayant ouvert son cœur à la pitié, il n'avait eu qu'un pas à faire pour aller de la pitié à la tendresse ; que l'air triste et passionné du prince le lui avait fait faire, et que par conséquent ce n'était pas sa situation, mais son cœur qui avait changé.

Cependant il lui arrivait souvent, au milieu de ses prières, que mille idées terrestres la troublaient tout à coup ; il lui

semblait alors que Dieu s'éloignait d'elle et la livrait à l'éternel ennemi de l'homme qui remplissait son âme de dangereuses illusions et de terreurs fantastiques. Inquiète, effrayée, elle avait recours aux larmes et aux pénitences ; mais ces larmes que la seule piété ne faisait pas couler, ne la soulageaient pas ; et, au milieu des plus dures pénitences, sa pensée s'échappait toujours ailleurs.

La jeune novice passait souvent les nuits entières dans cet état d'angoisses intérieures, dont elle ne connaissait ni la cause ni le remède : et son visage, altéré par les anxiétés de son esprit, frappa plusieurs fois la reine ; mais cette épouse passionnée, qui n'apercevait rien qu'à travers son cœur, persuadée que le malheur d'être loin de Richard était le seul auquel on pût être sensible, ne voyait dans la tristesse de Mathilde que la crainte de ne pas partir, l'ennui d'être à Damiette, et ne doutait point qu'arrivée au camp des croisés, elle ne reprît bientôt sa tranquilité première. En attendant, le mal qui consume Ma-

thilde s'accroît tous les jours; abattue par le jeûne, l'inquiétude et la pénitence, elle languit et penche vers la terre, semblable au lis humide de la vallée que les rayons d'un soleil trop ardent ont frappé; ses yeux sont voilés, son teint perd son éclat : hélas ! cette touchante tristesse ne sert qu'à l'embellir encore ; et Malek Adhel, qui la voit, la contemple, s'enflamme de plus en plus ; mais il se tait, car il a appris auprès de cette fille céleste ce qu'il avait ignoré jusqu'alors, à respecter la pudeur; pourvu qu'à son approche le visage décoloré de la vierge se couvre d'un léger incarnat, il sent qu'il n'en doit pas demander davantage, et que, pour obtenir ce qu'il désire, il doit avoir l'air de ne rien espérer.

Son silence rend Mathilde moins craintive; il voit croître sa confiance à l'ombre de la réserve qu'il s'impose ; quelquefois elle daigne lever les yeux sur lui, lui sourire ; elle répond à ses questions et ne se recule point quand il s'appro-

che : trop heureux de ces légères faveurs, il ne parle point encore de son amour ; mais ses yeux, son accent, son air, en parlent à tous momens ; le feu qui le brûle, entoure, presse, émeut la princesse, s'échappe d'autant plus au dehors, qu'il est comprimé davantage ; n'osant se placer sur les lèvres du prince, il déborde de tous côtés, et répand sur ses gestes et ses moindres discours une séduction d'autant plus dangereuse qu'elle est cachée, et contre laquelle la vertu même ne se défendrait pas ; et l'innocence le peut encore moins. Comment Mathilde, qui jamais n'a connu que cet amour divin dont l'effet est de porter dans l'âme un calme doux et salutaire, supposerait-elle qu'un autre amour est cause de l'agitation qu'elle éprouve, et comment penserait-elle à en arrêter les progrès ? Cependant un poids accablant oppresse sa poitrine ; ses regards sont vagues et distraits : tantôt une rougeur brûlante couvre son visage ; et l'instant d'après, une prompte pâleur lui succède, et un frisson mortel

court dans ses veines ; mélancolique et rêveuse, elle se retire dans les lieux les plus reculés, les plus sombres du palais, et par instinct se cache à tous les yeux quand elle ignore encore qu'elle a quelque chose à cacher.

Mais déjà plusieurs jours se sont écoulés, et les forces de Bérengère sont revenues ; elle sent qu'elle peut partir ; il est temps d'en parler au prince, et de savoir enfin si Mathilde la suivra. Ce n'est pas sans effort qu'elle va revenir sur ce sujet, et qu'elle se résoudra à déchirer le cœur auquel elle doit la vie ; mais son devoir et son intérêt même le lui commandent ; car, si elle ne réussit pas, elle est décidée à partir seule ; et pourrait-elle se permettre de laisser Mathilde à Damiette, si elle n'avait pas tenté auparavant tous les moyens de l'en arracher !

Le soir arrive ; la reine fait lever toutes les jalousies du salon de jaspe ; elle s'assied avec Mathilde sur de riches coussins près d'une croisée, d'où l'on aperçoit les bosquets fleuris du Delta,

et dans le lointain les flots toujours agités de la mer. Le prince entre, se place aux pieds des princesses. Bérengère garde le silence; elle cherche dans sa pensée ces termes tendres et flatteurs que les femmes savent employer souvent avec tant de magie pour adoucir les sacrifices qu'elles imposent; mais elle n'en trouve point qui la satisfassent; de quelque manière qu'elle dise au prince qu'il faut que Mathilde parte, toutes lui perceront le cœur; elle n'a point la force d'entamer ce terrible sujet; chaque fois qu'elle ouvre la bouche, le souvenir de ce qu'elle doit au prince suspend ce qu'elle va dire, et arrête le mal qu'elle va faire. Déchirée entre son devoir et sa faiblesse, elle ne sait que résoudre, et tombe dans une si profonde préoccupation, qu'elle ne voit plus ce qui l'entoure, et que Mathilde se sent comme tête à tête avec le prince. Celle-ci éprouve alors le plus cruel embarras; ses lèvres ne trouvent aucun mot à dire, et ses regards aucun objet pour se reposer; de

quelque côté qu'elle jette les yeux, elle voit toujours ceux de Malek Adhel attachés sur elle; si elle se tourne vers la campagne, il se penche doucement, et de ses lèvres ose presser le bas de sa robe. Mathilde sent bien qu'elle ne doit pas le souffrir; mais, en s'éloignant, elle craint qu'il ne devine la raison qui la fait fuir, et il lui semble qu'en lui laissant voir qu'elle s'est aperçue de sa secrète témérité, elle aurait trop à rougir. Cependant, en se prolongeant, cette situation devient si pénible, que Mathilde n'hésite plus; elle se lève, elle va s'éloigner.

Ce mouvement arrache tout à coup la reine à sa distraction; elle retient Mathilde; et, sans oser regarder le prince, elle lui dit d'un ton vif et précipité : Seigneur, le jour est venu où je puis fixer mon départ et profiter de vos bienfaits: je meurs si je ne pars pas, mais je ne puis partir sans Mathilde. Elle s'arrête comme oppressée de la douleur du prince. Mathilde, qui était debout, voit que son sort va se

fixer, et retombe doucement sur son siége. Malek Adhel répond avec une modération affectée : Si votre sœur l'exige, madame, ce jour-ci sera le dernier qui me verra auprès d'elle; mais, pour prix de cette obéissance, je lui demande de l'entretenir un moment sans témoins; après que je lui aurai dit ce que je ne veux dire qu'à elle, si elle persiste à vous suivre, je ne m'opposerai plus à son départ, et vous n'aurez qu'à en marquer le jour. En achevant ces mots, le prince soupire profondément, comme déjà résigné à son sort. Bérengère le regarde avec surprise, puis interroge la princesse, et lui demande une réponse; elle n'en reçoit aucune. Mathilde, la tête penchée sur sa poitrine, demeure silencieuse et immobile. A la fin, la reine se lève et lui dit : Vous venez d'entendre le prince; votre départ ne dépend plus que de vous..... Je vous laisse avec notre généreux bienfaiteur; écoutez-le, vous ne pouvez vous en dispenser. Ne le puis-je, en effet? demanda la princesse d'une voix tremblante. Non, reprit

vivement le prince, vous ne le pourriez sans une horrible barbarie; songez donc que, pour quelques minutes d'entretien, c'est ma vie que je vous promets. Ces mots décident Mathilde; elle laisse lentement aller la main de la reine, qu'elle tenait encore; Bérengère sort de l'appartement, et Malek Adhel s'assied à sa place.

Il se fait un long silence : le prince paraît craindre de le rompre, et Mathilde le craint bien plus encore : mais, s'il ne lui parle pas, il la regarde; ses yeux errans sur tant de charmes ne peuvent s'en rassasier, et maintenant, s'il continue à se taire, ce n'est plus par la crainte de parler, mais parce qu'il a oublié ce qu'il voulait dire; il ne songe plus qu'à voir et à aimer Mathilde : plus il la contemple, puis il s'enflamme; il s'approche, il la touche; d'ardens soupirs s'exhalent de sa poitrine; une vive rougeur se répand sur le front de la vierge, elle est oppressée; le voile qui couvre son sein semble s'animer par le mouvement qu'il en reçoit; Ma-

lek Adhél le voit, et l'espoir naît dans son cœur; son trouble augmente, ses désirs l'égarent; il ose presser contre son sein la vierge du Seigneur... L'infortunée! le feu du ciel n'est pas plus prompt à embraser sa proie; mais la pudeur s'épouvante, la religion frémit; elle repousse avec horreur l'audacieux musulman, et cache dans ses mains son visage baigné de larmes.

A la vue de ces pleurs, Malek Adhel tombe à genoux devant elle; il sent qu'il l'a offensée, et il en est au désespoir; car, dans les heureux climats où la chevalerie est en honneur, jamais l'amour n'alluma une flamme plus sincère que celle qui brûle le cœur du jeune Arabe. Prosterné devant la princesse, il lui jure un respect inviolable, et s'engage à ne jamais lui parler d'une passion qui l'outrage; mais il la supplie de l'écouter; elle ne le veut point; elle relève sa tête avec dignité, le regarde d'un air imposant et fier, et s'éloigne sans qu'il ose la retenir. Cependant, toujours à genoux à la place qu'elle vient de quitter, il étend les bras

vers elle; il la conjure avec l'expression la plus douloureuse de l'entendre un moment, un seul moment, et promet de ne point s'approcher d'elle, de rester à la distance où il est. Mathilde s'arrête alors, et jetant sur lui un œil froid et sévère, elle dit: Je ne peux plus écouter qu'un seul mot de vous, et ce mot doit être l'ordre de mon départ. Mon pardon n'est-il qu'à ce prix? demanda-t-il en la regardant d'un air humble et passionné. Si ma liberté m'est rendue, répliqua-t-elle, je jure de ne conserver que la mémoire de vos bienfaits, et d'ensevelir le souvenir de cet instant dans un éternel oubli. Hélas! elle ne savait pas qu'elle venait de promettre ce qu'elle ne pouvait plus tenir, et que le souvenir de cet instant allait s'unir à toutes ses rêveries, et la poursuivre pendant le calme des nuits comme dans le tumulte du jour.

Cependant le prince demeure en suspens; il hésite, il soupire, il regarde Mathilde, et ne trouve pas assez de force en lui-même pour promettre de ne la plus re-

voir : mais elle paraît impatiente ; elle fait un mouvement, elle va sortir ; il se décide, l'avenir s'anéantit, le présent est tout : pour prolonger de quelques minutes le plaisir de voir celle qu'il aime, il va se condamner à une éternelle douleur. Ne vous éloignez pas, Mathilde, s'écrie-t-il avec une accent déchirant ; je vais vous obéir. La princesse s'arrête encore ; une douce satisfaction se peint sur son visage, elle élève vers le ciel et ses mains et ses yeux. « O mon paisible cloître, ô joies de ma jeunesse, ô ma patrie, je vous retrouverai donc ! » Fille ingrate et cruelle, s'écrie le prince en se précipitant vers elle et saisissant une de ses mains en dépit de ses efforts, faut-il que votre bouche bénisse l'instant qui va briser mon cœur, et que la joie éclate dans vos yeux quand je prononce l'arrêt de ma mort ! pas un regret sur mon sort, pas une larme sur ma douleur ! et, quand je suis traité avec une telle barbarie, retenu par un respect imaginaire, je craindrais encore d'offenser celle qui m'arrache la vie, sans daigner seulement me plain-

dre!... Non, non, vous ne me fuirez pas; vous m'entendrez malgré vous; et, forçant la princesse à s'asseoir, il se mit à genoux devant elle, prit ses deux mains dans une des sienne, posa l'autre sur le dos du fauteuil et la regardant avec des yeux remplis de délire et d'amour : Oui, reprend-il, tu m'entendras, tu sauras quelle passion me dévore, quels transports j'ai enchaînés, et quels horribles tourmens me déchirent: puisque mon silence ni mon respect n'ont pu te fléchir, connais donc mon amour, entends sa voix; malgré toi, prête l'oreille à ses cris; peut-être en seras-tu émue, et pénétreront-ils jusqu'à ton cœur. La princesse, à ces mots, se rejette en arrière en détournant la tête avec effroi. O regarde-moi, reprend-il d'une voix suppliante; par pitié regarde-moi; il y a plus de délices dans un seul de tes regards que dans toutes les délices de la terre... Non, c'est en vain que je le promettrais; je ne puis me séparer de toi; je ne puis cesser de te voir : cela seul est hors des bornes de mon obéissance; permets-moi

seulement de rester à tes côtés, et puis ordonne.... Veux-tu retourner en Europe? je suis prêt à t'y conduire; veux-tu régner en ces lieux, veux-tu un trône? je t'y ferai monter..... O maîtresse absolue de ma destinée! commande à ton esclave; me voici sans voix devant toi, mais mon silence te parle assez.

Il s'arrête oppressé; il tremble; des larmes passionnées coulent en abondance de ses yeux et baignent les mains de Mathilde; il ne la retient plus, et elle demeure encore; ce n'est plus la main du prince, c'est sa propre faiblesse qui l'enchaîne. Malek Adhel le voit; et plein d'espérance, il goûte la félicité suprême, mais semblable à toutes les joies du monde qui entre l'espoir et le regret s'arrêtent à peine un moment, le fugitif bonheur du prince s'évanouit tout à coup avec la faiblesse de Mathilde; elle s'aperçoit qu'elle est libre depuis un instant et rougit d'être encore depuis un instant auprès de Malek Adhel: la vertu, qui est toujours ce qu'elle aime le mieux, lui commande de fuir sans

tarder davantage ; elle va lui obéir. Le prince voit son intention ; il voit qu'il y a dans ce cœur chaste et religieux une force qu'il ne peut vaincre : abattu par cet obstacle, il cesse d'exprimer des vœux inutiles ; mais, s'avançant vers Mathilde, le désespoir dans l'âme et les yeux pleins d'une sombre douleur, il lui présente un poignard et dit : « Eh bien, puisque tu veux me fuir, tu es libre ; quitte à jamais ces lieux ; mais avant de t'éloigner, par pitié plonge ce fer dans ma poitrine, il me fera moins de mal que ton départ. » De sa faible main la vierge soulève avec effort l'arme homicide, et regardant le prince avec attendrissement, elle dit : « Avant que je l'enfonçasse dans un cœur si généreux, je verserais assurément tout mon sang. O prince magnanime ! pourquoi vous livrer à de si violentes douleurs, à de si coupables tendresses ? quel est votre espoir ? qu'osez-vous me demander ? Existe-t-il un lien possible entre la sœur de Richard et le frère de Saladin ? existe-t-il un lien qui ne soit un crime entre une fille chrétienne et un prince

voir : mais elle paraît impatiente ; elle fait un mouvement, elle va sortir ; il se décide, l'avenir s'anéantit, le présent est tout : pour prolonger de quelques minutes le plaisir de voir celle qu'il aime, il va se condamner à une éternelle douleur. Ne vous éloignez pas, Mathilde, s'écrie-t-il avec une accent déchirant ; je vais vous obéir. La princesse s'arrête encore ; une douce satisfaction se peint sur son visage, elle élève vers le ciel et ses mains et ses yeux. « O mon paisible cloître, ô joies de ma jeunesse, ô ma patrie, je vous retrouverai donc ! » Fille ingrate et cruelle, s'écrie le prince en se précipitant vers elle et saisissant une de ses mains en dépit de ses efforts, faut-il que votre bouche bénisse l'instant qui va briser mon cœur, et que la joie éclate dans vos yeux quand je prononce l'arrêt de ma mort ! pas un regret sur mon sort, pas une larme sur ma douleur ! et, quand je suis traité avec une telle barbarie, retenu par un respect imaginaire, je craindrais encore d'offenser celle qui m'arrache la vie, sans daigner seulement me plain-

dre!... Non, non, vous ne me fuirez pas; vous m'entendrez malgré vous; et, forçant la princesse à s'asseoir, il se mit à genoux devant elle, prit ses deux mains dans une des sienne, posa l'autre sur le dos du fauteuil et la regardant avec des yeux remplis de délire et d'amour : Oui, reprend-il, tu m'entendras, tu sauras quelle passion me dévore, quels transports j'ai enchaînés, et quels horribles tourmens me déchirent: puisque mon silence ni mon respect n'ont pu te fléchir, connais donc mon amour, entends sa voix; malgré toi, prête l'oreille à ses cris; peut-être en seras-tu émue, et pénétreront-ils jusqu'à ton cœur. La princesse, à ces mots, se rejette en arrière en détournant la tête avec effroi. O regarde-moi, reprend-il d'une voix suppliante; par pitié regarde-moi; il y a plus de délices dans un seul de tes regards que dans toutes les délices de la terre... Non, c'est en vain que je le promettrais, je ne puis me séparer de toi; je ne puis cesser de te voir : cela seul est hors des bornes de mon obéissance; permets-moi

donnée de ses esprits, il marche à grands pas sans savoir où il est, ni qui il est : plusieurs esclaves s'avancent vers lui, lui parlent ; il n'entend rien, il les regarde fixement et ne leur répond pas : on l'entoure, on l'interroge, il s'éloigne en silence ; il marche vers son appartement, s'assied ; son corps est immobile ; et pendant quelques instans il oublie la terre où il vit, et croit habiter un monde qui n'est peuplé que de l'image de Mathilde.

Cependant Melchoub vient d'arriver ; c'est ce que les esclaves du prince étaient venus lui dire, et ce qu'il n'a pas entendu : déjà la nouvelle de la prise de Ptolémaïs est répandue dans Damiette ; le peuple effrayé croit voir les chrétiens maîtres de Jérusalem, et court dans les mosquées implorer le sourd Mahomet. Les soldats s'assemblent autour du palais, les émirs veulent voir Malek Adhel ; mais il est enfermé, et nul n'ose forcer sa retraite. Tandis qu'autour de lui la rumeur naît, croît et s'augmente, il demeure livré à sa rêverie ; et seul il ignore encore la prise de Ptolémaïs.

Cependant Metchoub demande à grands cris à être introduit auprès du prince ; il montre les ordres du sultan : à ce nom sacré toutes les portes s'ouvrent, les gardes mêmes de Malek Adhel n'osent point résister. Metchoub s'avance, il est devant le prince ; celui-ci s'étonne de sa témérité. Metchoub lui présente en silence les lettres de Saladin, cachetées du sceau royal ; à cette vue, l'amitié recouvre ses droits affaiblis dans le cœur de Malek Adhel : il baise avec respect ce papier que lui envoie un frère qu'il aime, et demande à Metchoub dans quel lieu il a laissé Saladin. « Sur la montagne de Kouroutba, répond Metchoub, où il t'attend avec impatience, ne comptant que sur la force de ton bras pour ressaisir la superbe Ptolémaïs que les chrétiens lui ont arrachée. — Est-ce que les chrétiens sont maîtres de Ptolémaïs ? s'écria Malek Adhel, frappé de surprise. — Peut-être ne devrais-tu pas t'en étonner, reprit hardiment Metchoub, puisque c'est toi qui a causé sa chute. — Qu'oses-tu dire, téméraire esclave ? in-

terrompit le prince avec colère. — Je dis que c'est la voix de l'archevêque de Tyr et le bras de Montmorency qui ont abattu Ptolémaïs ; c'est toi qui leur as rendu la liberté, c'est donc toi que j'accuse du malheur de nos armes : je t'ai accusé de même devant ton frère, je ne rétracterai point mes paroles devant toi ; si tu les crois fausses et perfides, tu peux me punir, ma vie est dans tes mains. » Malek Adhel est frappé de la justesse de ce reproche : il voit ses torts ; et, se sentant trop de moyens de les réparer pour craindre d'en faire l'aveu, il répond : Va fidèle serviteur, ce n'est pas auprès de moi que ta franchise et ton zèle pourront te nuire : tu m'as accusé et je m'accuse aussi ; mais, si j'ai fait une faute, je puis la racheter et rendre Ptolémais à mon frère. — Sans doute tu le peux ; pour la reconquérir, tu n'as besoin que de te présenter devant ses murs ; mais le sang de tous les fidèles musulmans qui ont péri en la défendant, comment le rachèteras-tu ? — Metchoub, reprit le prince d'un air sombre, n'en dis

pas davantage, tu mets le trouble dans mon cœur, car je sais que le sang répandu ne dort point et ne reste jamais sans vengeur... Laisse-moi seul maintenant, laisse-moi voir quelle expiation mon frère me demande pour une faiblesse dont les conséquences ont été si funestes, mais dont la cause est trop belle pour perdre jamais son empire dans mon cœur. — Que dis-tu, illustre prince ? repartit Metchoub ; un guerrier comme toi doit-il laisser ternir sa gloire par un amour insensé, et préfères-tu à ta patrie en larmes une chrétienne vagabonde ? — Sur ta tête, n'ajoute pas un mot, esclave présomptueux, répliqua vivement le prince ; et, si tes jours te sont chers, retiens ta langue sacrilége, et garde-toi de laisser échapper un mot outrageant contre la princesse d'Angleterre. »

Metchoub sortit et n'obéit point aux ordres du prince, car son âme était profondément ulcérée contre lui : la honte d'avoir été battu par les chrétiens, d'avoir été réduit à leur donner lui-même les clefs de Ptolémaïs, l'image de tous les soldats

moissonnés à cette fatale journée, le souvenir de sa famille captive et de ses fils massacrés, avaient allumé dans son âme une haine violente contre l'auteur de tant de désastres; aussi ne pouvait-il contenir son ressentiment, et il exhala devant les grands et les émirs, devant les troupes et le peuple, tous les reproches que méritait la faiblesse du prince, et toute l'horreur que lui inspirait la chrétienne qui en était l'objet; mais les troupes et le peuple, les émirs et les grands étaient trop sincèrement attachés à Malek Adhel pour accueillir de pareilles plaintes, et ne pas repousser toutes celles qui attaquaient l'honneur du prince qu'ils adoraient. Toutefois, s'ils le défendaient contre Metchoub, ils se joignaient à celui-ci pour accuser la princesse d'Angleterre; elle seule à leurs yeux était cause du malheur des musulmans: aussi apprirent-ils avec de grandes accalamations de joie que les ordres du sultan allaient l'arracher au prince, et que Metchoub lui-même était chargé de la ramener au camp des croisés. Mais tandis que cette

nouvelle, répandue à dessein par Metchoub dans toutes les villes, réjouit le cœur des habitans, Malek Adhel ouvre les lettres de Saladin : elles lui confirment que c'est au renvoi de l'archevêque et de Montmorency qu'est due la prise de Ptolémaïs : il sent combien à cet égard son frère aurait de reproches à lui faire, et il ne lui en fait aucun ; il voit qu'on a voulu élever des soupçons sur sa fidélité dans l'âme du sultan, et que le sultan les a tous repoussés ; au lieu de se plaindre de lui, il implore son secours et prie quand il pourrait commander. Répondra-t-il par de nouveaux torts à une si confiante, si touchante bonté, et ne fera-t-il rien pour un frère offensé qui, étant son maître, ne lui parle qu'en ami. Sans doute le sacrifice est immense : se séparer de Mathilde, ne plus la voir ! Mais Mathilde elle-même ne l'exige-t-elle pas, ne lui a-t-il pas promis de ne plus s'opposer à son départ ; et quand Saladin le veut ainsi, et que l'intérêt de la patrie l'ordonne, l'amour sera-t-il plus puissant que la foi, le devoir, l'amitié ? O quels terribles com-

bats ils se livrent ! comme ils agitent, bouleversent et déchirent le sein du jeune Arabe ; mais l'amour, quelque violent qu'il puisse être, n'est pas toujours plus fort qu'une grande âme ; et si jamais homme ne le connut au degré où l'éprouve Adhel, jamais homme aussi ne fut plus capable de ces grandes résolutions, de ces élans d'héroïsme qui s'élèvent au-dessus de tout, faiblesses, craintes, dangers et jusqu'aux passions mêmes : c'en est fait, il est déterminé ; Mathilde partira, il le veut, il le jure, et à ce serment la vertu triomphe et sonne sa plus belle victoire.

Mais, quand l'ascendant de l'amitié vient de l'emporter sur l'amour, c'est contre cette même amitié que la générosité lutte encore ; et l'âme magnanime de Malek Adhel a eu plus de force pour consentir au départ de Mathilde que pour se résoudre à manquer de foi à la reine. Il vient de sacrifier sa vie à son frère, mais son honneur est encore d'un plus grand prix, et son honneur lui commande de ne pas rétracter la parole que Bérengère a reçue

de lui. Cependant les ordres de Saladin sont à cet égard aussi précis que sévères ; Metchoub les connaît, il les aura déjà répandus, et Malek Adhel n'a de moyens pour y désobéir qu'en faisant révolter ses soldats contre la volonté suprême du sultan : il sait bien qu'il en a le pouvoir, mais en a-t-il le droit ? et parce que son frère lui a laissé une autorité absolue en Egypte, en usera-t-il pour le trahir ? Et maintenant que ce n'est plus entre sa faiblesse et son devoir qu'il hésite, mais entre deux devoirs également impérieux, que va-t-il résoudre, et lequel sera sacrifié ? A la fin il s'écrie : « Demain je fais préparer le vaisseau qui portera Mathilde à Ptolémaïs, l'aurore du jour suivant la verra partir ; moi je remonte le grand fleuve avec la reine, je la laisse au Caire, libre, maîtresse dans le palais des califes ; aussitôt je me hâte d'aller demander à Saladin l'ordre de sa délivrance ; je ne la demanderai point en vain, je ne ferai pas valoir impunément la parole que j'ai donnée à la reine : Saladin la ratifiera, car il a hor

reur du parjure, et ne souffrirait pas que son frère en commît un. »

La nuit s'est écoulée dans ce long combat des plus nobles et des plus vifs sentimens ; déjà le soleil va s'élancer hors du sein de la vaste mer, sa lumière jaillit et éclate. Malek Adhel soupire et ne voit point sans effroi la naissance de ce jour qu'il a promis de commencer par un grand sacrifice ; mais, soutenu par la voix de l'amitié et de la patrie, son courage ne l'abandonne pas, il sort du palais, se rend sur le port, choisit lui-même le vaisseau qui doit porter Mathilde, donne à cet égard tous les ordres nécessaires, et pour se garantir d'une faiblesse qu'il redoute et dont il rougit, il se détermine à s'éloigner de Damiette sans voir la princesse, et à n'y revenir que quand elle n'y sera plus. Il rencontre Metchoub et lui dit : « Esclave, la princesse partira demain avec toi ; veille sur cette tête sacrée, la tienne m'en répondra. » Puis il le charge de remettre à la reine une lettre où il explique à cette princesse les mo-

tifs de sa conduite, où il lui dit que plutôt que d'occasioner une révolte à Damiette, il s'est décidé à retarder, mais seulement à retarder, l'exécution de sa promesse; que dans deux jours il reviendra la conduire au Caire, et qu'il lui jure que peu de jours après il lui enverra une escorte pour la conduire au camp des croisés.

Alors, sans regarder le palais, sans oser seulement se permettre de songer à Mathilde, il sort de Damiette et va à Peluse, à Pharamia; il parcourt les différentes villes qui bordent la mer et s'élèvent vers les bouches du Nil; il réunit ses troupes, les assemble et les dispose à marcher, conformément aux ordres du sultan vers les montagnes de Kouroutba.

CHAPITRE XIV.

DURANT cette nuit qui venait de détruire si cruellement les espérances de Bérengère, les songes les plus flatteurs avaient occupé son esprit. Ayant appris la veille, par Mathilde, que le prince leur permettait enfin de partir toutes deux, déjà elle marquait dans sa pensée le jour où elle quitterait Damiette, et celui où elle reverrait son époux. Au milieu de sa joie, elle se rappelle la princesse de Jérusalem, et pour donner à sa conscience autant de satisfaction qu'à son cœur, elle se résout à faire participer cette infortunée à son bonheur, et passe chez elle pour lui annoncer qu'enfin le jour est venu où elle peut remplir sa promesse et la ramener dans sa patrie.

Depuis long-temps Agnès ne voyait plus la reine. Renfermée dans son appartement, elle prétendait que la pénitence seule l'y retenait; mais son seul motif était d'éviter la présence de personnes qu'elle détestait, et qu'elle savait avoir le droit de la mé-

priser. Résolue à ne point s'éloigner du prince, elle entretenait des espions qui lui rendaient compte de tout ce qu'il faisait, et des progrès de son amour pour Mathilde. En écoutant leurs rapports, son âme s'abreuvait de fiel et de rage ; et, pour exécuter sa vengeance, elle attendait d'être sûre que le départ de la reine ne serait pas suivi de celui de Mathilde. Si elle ne part pas, s'écriait-elle dans ses accès d'emportement solitaire, si l'ingrat ose la garder auprès de lui, il ne jouira pas long-temps de cette vue adorée, et ce poignard le fera souvenir qu'Agnès existe, et que son bras n'a pas oublié de frapper.

Elle a appris une des premières l'arrivée de Metchoub ; elle a voulu le voir, lui parler ; gagnés par ses largesses, ses gardes l'ont introduit secrètement chez elle ; elle a su quels ordres il était chargé d'exécuter ; et, en lui peignant la passion du prince comme capable de l'entraîner aux plus grands crimes, et le caractère de Mathilde sous les plus odieuses couleurs, elle a su augmenter la profonde défiance

qu'il avait conçue contre le prince, et lui donner un zèle plus ardent pour presser le départ de Mathilde.

Il venait à peine de sortir de chez elle et de recevoir les ordres de Malek Adhel, lorsque la reine se rendit chez Agnès. Elle fut surprise de cette visite inopinée, et ne savait à quoi l'attribuer, lorsque Bérengère, prenant la parole, lui dit avec un doux sourire : Je viens remplir ma promesse, je viens proposer à Agnès d'abandonner ces murs témoins de sa honte, et de nous suivre loin des infidèles, de leurs chaînes et de leurs cités, dans ce camp des chrétiens où elle pourra verser ses larmes au milieu de ses frères. Agnès répondit : Eh : quoi ! votre majesté ignore donc qu'il ne lui est plus permis de partir. Que dites-vous? reprit Bérengère troublée, Malek Adhel a donné hier sa parole à ma sœur. —Et c'est peu d'heures après l'avoir donnée qu'est arrivé Metchoub, l'envoyé de Saladin ; il est venu annoncer la prise de Ptolémaïs, et sans doute, madame, cette grande conquête pourra adoucir vos

malheurs et les maux qui vous sont réservés..... — Ptolémaïs est prise, s'écria la reine éperdue, et vous parlez des maux qui me sont réservés ! Cette grande victoire aurait-elle donc été ensanglantée par un grand malheur ? quelques-uns de nos plus vaillans souverains auraient-ils péri.... Philippe-Auguste.... Sa langue glacée ne lui permit pas de prononcer un autre nom. Agnès répliqua : « On dit que ce siége a été l'occasion d'un effroyable carnage, et que les chrétiens ont payé cher leurs succès ; mais Metchoub ne connaît point le nom des victimes, et surtout il ne parle point de Philippe-Auguste. Ce qu'il m'a seulement appris, c'est que Saladin veut que la princesse Mathilde soit renvoyée au camp des croisés, et que votre majesté soit tenue au Caire dans une étroite captivité, jusqu'à ce que Richard consente à donner Ptolémaïs pour prix de votre rançon. »

L'infortunée Bérengère n'en entendit pas davantage ; elle n'a point de force contre tant de douleurs, ses sens défaillent, elle tombe sans mouvement : en la voyant

dans cet état, Agnès s'écrie : « C'est donc elle maintenant qui a besoin de mes secours, c'est moi qui vais la protéger ; je ne suis plus la seule qui souffre et se meurt. » Elle fait néanmoins appeler les femmes de la reine. Au bruit de cet accident, Mathilde accourt ; et, à l'aspect de sa sœur pâle et inanimée, elle jette un cri de douleur, se précipite auprès d'elle, la serre dans ses bras, la couvre de larmes, lui donne elle-même tous les secours avec un zèle, une activité que personne ne peut égaler ; en invente de nouveaux, en découvre de plus efficaces, et parvient enfin à rappeler à la vie l'infortunée pour laquelle elle donnerait son sang avec joie. Bérengère entr'ouvre ses paupières languissantes ; elle aperçoit Mathilde à genoux près d'elle, et plus loin la cruelle figure d'Agnès. Cette vue lui rappelle et les coups qu'elle vient de recevoir et la main qui les a frappés ; elle fait un mouvement d'horreur : « O ma chère Mathilde ! s'écrie-t-elle, éloignez-moi d'ici, délivrez-moi de l'aspect de cette femme barbare qui sem-

blait si satisfaite de pouvoir me déchirer le cœur. » Mathilde se retourne avec surprise : « Ce que j'entends est-il possible ? Agnès, est-ce vous dont la reine se plaint ? Les malheureux s'en prennent à tout, répondit-elle avec un froid dédain ; et, parce que j'ai appris à la reine que Saladin la condamnait à une éternelle captivité, elle m'accuse comme si c'était moi qui en eusse porté l'arrêt.... — Une éternelle captivité ! interrompit Mathilde épouvantée ; ah ! ma sœur, ne le craignez pas, une telle barbarie est impossible ; il n'y a pas même parmi les infidèles d'hommes assez méchans pour l'ordonner ; reposez-vous sur la foi de Malek Adhel ; ce noble prince ne violera pas ses promesses. — Votre pouvoir sur lui est bien grand, bien connu, repartit Agnès avec une ironie amère, et personne ne doute du prix que vous lui offrirez pour la délivrance de la reine ; mais, quelque puissans que soient ces moyens, peut-être vous manqueront-ils, et comptez-vous trop sur eux ; le nom de Saladin sera ici plus fort que vous. — Je ne

compte, reprit Mathilde avec une noble fierté, que sur la foi des sermens et la force de la vertu; ces appuis-là ne manquent jamais. » Agnès lui répondit avec ironie que cet enthousiasme ne tromperait personne, et que personne ne doutait des artifices qu'elle avait employés pour séduire le prince.

Ce reproche, loin d'irriter Mathilde, lui inspira une profonde pitié pour Agnès. « Infortunée, lui dit-elle, tu ne sais donc plus quels effets produit la vertu, et quelle force elle donne? tu y demeureras donc toujours étrangère, Dieu et ton repentir ne t'y ramèneront donc point...? — Je ne me repens, interrompit Agnès avec colère, que de vous avoir permis d'entrer ici. — Je n'y resterai pas long-temps, reprit froidement Mathilde; la reine est maintenant en état d'être transportée chez elle; nous allons vous quitter, et puissiez-vous, Agnès, revenir bientôt à nous, nos bras vous seront toujours ouverts. »

En achevant ces mots, aidée par les femmes de la reine, elle la conduisit dans

son appartement. Bérengère, faible et malade, se jette sur son lit, baignée de larmes, et demande à grands cris que le prince daigne venir la voir un moment. Mathilde, alarmée à l'excès de l'état de sa sœur, fait appeler le duc de Lancastre ; elle le conjure d'aller dire à Malek Adhel la douleur et les vœux de la reine. Le duc de Lancastre l'interrompit : « Madame, lui dit-il, je crains qu'il ne soit trop tard maintenant ; comme je me rendais ici, j'ai appris que le prince était sur le point de quitter Damiette, et qu'il avait chargé le terrible Metchoub de faire exécuter pendant son absence les ordres de Saladin ; demain sans délai votre altesse doit s'embarquer pour Ptolémaïs. — O ma sœur, s'écria la reine, si Malek Adhel s'éloigne, je suis perdue ; courez à lui, obtenez ma grâce, ou cette place devient mon tombeau. J'y cours, s'écria vivement Mathilde ; calmez-vous, je vais me jeter aux pieds du prince ; il m'y verra mourir, ou il me rendra votre liberté : duc de Lancastre, conduisez-moi. » Elle part, elle sort du palais de

la reine; elle entre dans une cour remplie de gardes : cette jeune et timide vierge n'en ressent aucune crainte; elle ne voit que les dangers de sa sœur, tous les autres dangers s'effacent devant ceux-là : s'il n'est point d'innocence sans timidité, il n'est point de vertu sans courage, et Mathilde a une âme qui peut s'élever par momens au-dessus de toutes les frayeurs. Elle va pénétrer dans le palais du prince, on l'arrête; elle demande à le voir, il vient de partir, il n'est plus à Damiette. A cette funeste nouvelle elle a cru entendre le dernier soupir de la reine; elle pâlit, chancelle; elle ne sait plus comment elle sauvera Bérengère. Le terrible Metchoub paraît; sans respect pour son rang, sans pitié pour sa douleur, il lui annonce avec dureté qu'il n'y a plus aucun moyen de changer son sort, que les pleurs et les prières n'y feront rien, que dès demain il l'arrache de ce palais, et que la reine, conduite au Caire, y sera retenue prisonnière jusqu'à ce que Ptolémaïs soit rendue aux musulmans. Mathilde frémit;

l'image de Bérengère expirante ne lui permet de négliger aucun moyen ; elle embrasse les genoux de Metchoub ; oui, elle les embrasse et n'en rougit pas ; car ce qu'il y a de plus humble, est ce qu'il y a de plus grand quand c'est la charité qui conduit. « Prenez pitié, s'écrie-t-elle, prenez pitié d'une reine infortunée ; elle ne survivra pas à son malheur ; voulez-vous avoir à répondre de sa mort ? » Elle dit, et sa voix expire dans les larmes. Metchoub est surpris, il ne comprend pas comment, après qu'il a parlé, on ose espérer encore, et ne voit qu'une insensée dans celle qui tente de s'opposer à la volonté du sultan. « Chrétienne, lui dit-il, que me demandes-tu ? ignores-tu que les ordres de Saladin sont sacrés pour tous ses sujets, que nul n'y résiste ; que, s'il m'avait demandé ta vie, je te plongerais en cet instant mon poignard dans le cœur, et que, s'il me demandait ma tête, j'irais moi-même la lui porter : retire-toi donc ; demain à la naissance du jour, sois prête à partir, et remets à

la femme de Richard cet écrit que Malek Adhel m'a laissé pour elle ; il contient les ordres de Saladin, je n'y puis rien changer. » Alors il s'éloigne : Mathilde regarde le papier qu'il vient de lui donner, et une faible espérance se réveille dans son cœur; elle ne peut croire que la reine ne trouve quelques consolations dans une lettre de Malek Adhel, et se hâte de la lui porter.

En la voyant entrer, la reine s'écrie : « Que vous a dit le prince, ma sœur, que vous a-t-il dit? Mathilde, en silence, lui remet le papier qu'elle tient. Qu'est-ce? demande Bérengère, en le prenant d'une main tremblante ; est-ce l'ordre de ma liberté? Elle l'ouvre, elle voit le fatal arrêt, et ne voit que cela, ni les vifs regrets que le prince lui exprime, ni les promesses par lesquelles il s'engage, ne calment son désespoir ; la prolongation de sa captivité et le départ de Mathilde, voilà tout ce qui la frappe. « Ainsi, s'écrie-t-elle d'un air égaré, le prince n'est plus à Damiette, vous ne l'avez point vu, vous serez partie quand il reviendra, et il a laissé Metchoub

maître de notre sort? » La princesse ne lui répond point, et la presse dans ses bras en pleurant. « Tu ne me réponds point, lui dit la reine dans une sorte d'aliénation d'esprit; je te demande si l'arrêt de ma mort est irrévocable, et tu ne me réponds point; c'en est donc fait? » Elle s'arrête, presse ses deux mains contre son cœur, comme ne pouvant supporter le poids qui l'accable; ses yeux sont secs, égarés. « Pourquoi pleures-tu, dit-elle à Mathilde, pourquoi pleures-tu, toi qui pars, qui vas revoir Richard, qui n'as point à répondre de la mort d'une créature qui te demande la vie..... Oh! laisse, laisse les larmes à l'épouse infortunée qui va mourir loin de l'objet de sa tendresse, à la mère inconsolable qui ne verra jamais le fruit de son amour. » Elle succombe; son front pâle, ses membres glacés et raidis déchirent l'âme de Mathilde et lui font naître une pensée, lui inspirent un dessein..... pensée audacieuse, dessein téméraire; mais elle n'hésite point à les adopter, et s'arrête avec courage à un projet qui peut

sauver la reine. Impatiente de lui communiquer ce qu'elle croit être l'effet d'une inspiration divine, elle se hâte de lui donner tous les secours qui peuvent la rappeler à la vie ; et à peine a-t-elle réussi à la ranimer, qu'elle écarte tous les témoins ; les voilà seules. « Ma sœur, lui dit-elle, écoutez-moi, car vous pouvez être consolée ; écoutez-moi, car, si vous voulez me croire, vous partirez demain. » La reine relève sa tête languissante, la regarde d'un air surpris. « Que dis-tu, Mathilde ?—Qu'il faut que demain, vêtue de mes habits, couverte de mon voile, vous partiez pour Ptolémaïs à ma place, tandis que je resterai ici, trop heureuse de porter les fers destinés à vos royales mains. »

Elle s'arrête oppressée, car elle a parlé avec cette précipitation qui semble indiquer qu'on craint de voir s'évanouir son courage avant de finir ce qu'on veut dire. Bérengère fixe sur elle des yeux pleins d'incertitude et de joie. « O miracle de charité, ô véritable sainte, s'écria-t-elle, qu'oses-tu proposer ? me crois-tu capable d'abu-

ser d'une bonté si héroïque, et de t'abandonner à la passion d'un prince qui t'adore, et à la vengeance d'un sultan irrité? — Quand je verrais toutes les séductions de la terre m'entourer, interrompit la pieuse princesse d'une voix animée, et une armée entière prête à fondre sur moi, mon cœur n'en prendrait pas d'épouvante; car l'Éternel est mon défenseur et mon refuge... Ma sœur, il n'est plus temps d'hésiter, le moment est venu où il faut nous dire un long adieu; demain l'une de nous doit nécessairement partir; partez, allez joindre votre époux, sauvez votre enfant, Dieu vous le commande aussi impérieusement qu'il me commande à moi de rester ici pour souffrir à votre place. »

En parlant ainsi, Mathilde sentait bien qu'elle faisait un sacrifice, et c'est pour cela qu'elle parlait avec tant d'assurance; si elle avait trouvé au fond de son âme un simple doute sur la pureté de ses intentions, une seule pensée qui l'attachât à Damiette, son noble enthousiasme se

serait évanoui, et dès lors, moins généreuse, peut-être eût-elle voulu partir; tant il est vrai que les grands dévouemens et les vertueux sacrifices ne peuvent être conçus que par un cœur innocent! Dans cet instant, si l'amour de Malek Adhel se présentait à la princesse, ce n'était que pour lui faire trouver en elle-même toute la force nécessaire pour en triompher.

La reine, toute pénétrée de reconnaissance, regardait avec une religieuse admiration, cette jeune et timide beauté qui, par excès de charité, consentait à s'exposer seule, sans autre secours que Dieu, à tous les piéges de l'amour et à la colère d'un grand roi. Un si extraordinaire courage la frappe : elle se plaît à croire que la Providence n'a conduit Mathilde en Orient que pour y confondre les infidèles par l'éclat et l'exemple de sa haute sagesse. Elle sait que le plus beau, le plus sublime privilége de la vertu, est de se communiquer en se montrant, et elle se demande si ce ne serait pas aller contre

les décrets suprêmes que d'enlever cette jeune fille aux épreuves qui doivent lui acquérir une gloire immortelle. Ainsi Bérengère, en cédant à son propre penchant, se persuade qu'elle obéit à la voix de Dieu, et elle répond : « Non, ce n'est point seulement parce que mon intérêt m'en presse, que je souscris à votre projet, mais parce qu'il me semble que le ciel même vient de parler par votre bouche. Mathilde, votre âme me paraît si belle, si supérieure à toutes les âmes humaines, que je me croirais coupable en agissant autrement que vous ne l'avez décidé.... Je partirai, ma sœur, j'irai apprendre aux chrétiens que le temps des miracles a reparu pour eux, et que l'esprit divin est descendu sur la terre sous la forme angélique d'une vierge de seize ans : je dirai à Richard de quelle sainte et éblouissante lumière votre nom couvrira l'illustre race des Plantagenets ; et si, dans ces jours de tribulations qui vont être votre partage, votre âme avait un moment de tristesse, songez que vous avez sauvé ma vie, que

sans vous l'enfant de mes entrailles n'aurait jamais vu le jour, et que cette pensée vous console et vous soutienne. »

Mathilde soupire, serre la main de la reine et ne répond rien : sans doute elle est loin d'éprouver aucun repentir, elle n'éprouve pas même de crainte; mais la vraie piété n'est pas présomptueuse, et la sienne qui voit le triomphe que la reine lui promet comme le plus désirable de tous les biens, n'ose pas le voir comme le plus assuré, et se contente de l'ambitionner avec ardeur, sans l'attendre avec confiance.

Cependant le jour fuit, les femmes destinées à accompagner la princesse, font autour d'elles les préparatifs du départ : bientôt la nuit vient, Mathilde profite de son silence et de son obscurité pour envelopper, sous les larges plis de son chaste habit de lin, les traces visibles de l'état de Bérengère : elle attache son bandeau virginal sur le front de cette épouse passionnée, et a soin d'en couvrir son visage, sa taille et son sein. Elle re-

grette ses simples habits, et ne se voit point sans confusion parée des magnifiques vêtemens de la reine ; mais déjà les ténèbres s'éclaircissent, le vent souffle, les mariniers s'éveillent, le vaisseau tend sa voile, une sourde rumeur annonce aux princesses qu'on approche de leur appartement, et que l'heure du départ va sonner. Bérengère pâlit ; Mathilde, prête à s'évanouir, se ranime à l'aspect de la faiblesse de la reine, elle la serre contre sa poitrine. « Du courage, lui dit-elle, car là haut Dieu nous voit, nous soutient et nous approuve : élevez votre âme à lui, je vais prier pour vous. » En achevant ces mots, elle s'arrache a sa sœur éperdue, et court s'enfermer dans son oratoire : Bérengère avait à peine eu le temps de rejeter son voile sur son visage, lorsque le duc de Lancastre entra, suivi des femmes de Mathilde et des gardes du prince. « Je viens chercher votre altesse, lui dit-il ; on n'attend plus que vous. » Bérengère en silence présente au duc sa main enveloppée dans la grande manche de son habit. « Ne pour-

rai-je, demande le duc, ne pourrai-je, avant de partir, présenter mon hommage à mon illustre reine?» Bérengère secoue la tête et fait signe que la reine ne peut le recevoir. Le duc se tait, et soutient les pas tremblans de celle qu'il prend pour Mathilde; il marche avec elle vers le port sans s'étonner de son émotion, et sans oser lui adresser la parole. Personne ne soupçonne la pieuse supercherie; la reine monte dans le vaisseau sans soulever son voile: Metchoub la reçoit, elle s'incline, baisse la tête et passe sans lui parler. Les gardes du prince se retirent; l'air agite les banderoles flottantes au haut des mâts, l'ancre est levée, les mariniers, de leurs rames agiles, brisent les flots de la mer, le vaisseau fend l'onde, il glisse avec rapidité; bientôt les côtes de l'Égypte disparaissent.

Cependant la reine, renfermée dans l'étroit et obscur asile qui lui est destiné, feint d'être malade, et ne se laisse voir qu'au duc de Lancastre et à ses femmes, qui, loin de la trahir, apprennent avec

des transports de joie que leur reine est libre, et qu'ils vont la remettre dans les bras de son époux. Metchoub, indifférent au sort comme à la douleur de sa prisonnière, ne la visite pas une seule fois, et déjà ils entrent au port de Ptolémaïs qu'il n'a pas conçu un seul soupçon; mais puisque la reine, à l'abri de tous les dangers, va jouir paisiblement du bonheur de revoir son époux et ses frères, quittons-la, et revenons à la douce victime qui s'est volontairement immolée pour elle.

CHAPITRE XV.

En se séparant de Bérengère, Mathilde s'était retirée au fond de son oratoire, et, sans songer à prier pour elle-même, ses lèvres ne s'ouvraient que pour demander au ciel de veiller sur les jours de la reine, lorsque Herminie, comtesse de Leicester, et la plus fidèle amie des princesses, inquiète de savoir sa souveraine livrée dans la solitude à toute l'amertume du désespoir, se hasarda à entrer dans l'oratoire où elle la croyait enfermée. Mathilde l'entend, la reconnaît, lui fait signe de fermer la porte et se découvre; Herminie jette un cri : « Paix, lui dit Mathilde, que rien ne transpire de ce grand secret; car, si j'étais reconnue aujourd'hui, un léger vaisseau pourrait être envoyé après celui de la reine, l'atteindre et la ramener ici. Un tel malheur serait sans doute le dernier qu'aurait à souffrir ma déplorable sœur. Ah! comtesse de Leicester, empêchez donc tous les regards de pénétrer

jusqu'à moi; dites que la reine est malade; on le croira facilement; et demain, si le prince revient à Damiette et demande à me voir, j'espère qu'il sera trop tard pour avoir à craindre pour la reine : quant à moi, ô mon Dieu ! appuyée sur la force de votre bras invincible, mon âme s'élève au-dessus de toute crainte. » Elle avait raison, jamais la vertu ne paraît plus facile qu'au moment où on vient de lui faire un grand sacrifice; tant elle hâte de donner ses récompenses en remplissant d'une force nouvelle le cœur qui a eu la force de la préférer à tout !

Mathilde, réfléchissant sur sa situation, ne peut se dissimuler la violente impression que sa vue fera sur le prince. Pour en détourner l'effet, elle cherche à en prévoir les suites; mais il y a dans cette pensée quelque chose de vague, de confus, d'inquiétant, dont sa pudeur se détourne, et sur quoi la prudence la ramène toujours. Jamais tant d'idées nouvelles ne se présentèrent à son esprit; car maintenant, loin de les rejeter, elle

les accueille et les examine. Le temps n'est plus où elle croyait devoir écarter tout ce qui pouvait éclairer son ignorance ; puisqu'elle est entourée de dangers et qu'elle est seule pour s'en défendre, il faut bien qu'elle apprenne à les connaître. C'est dans cette longue suite de méditations et de rêveries qu'elle passe tout le jour et une partie de la nuit, tantôt rougissant de trop approfondir des mystères inconnus à l'innocence, tantôt s'effrayant de les comprendre trop peu pour savoir s'en garantir. Si quelquefois elle sent son âme se troubler à la vue des maux prêts à fondre sur elle, plus souvent encore elle attend d'un cœur résigné l'avenir que Dieu lui réserve. Il y a tant d'espérance et de soumission au fond d'une conscience tranquille, que la princesse encore pure, même d'une pensée répréhensible, se sent comme dans l'heureuse impossibilité de perdre jamais la paix et la confiance dont elle jouit.

Deux jours se sont écoulés depuis le départ de la reine, et le prince n'est

point revenu encore. Chacun est persuadé dans le palais que Mathilde vogue vers Ptolémaïs, et la joie habite dans le cœur d'Agnès; mais cette joie devait être aussi fugitive que l'avaient été les heures de son bonheur passé : déjà le troisième jour vient de commencer; le bruit des armes, les instrumens de guerre se font entendre; c'est Malek Adhel qui entre dans Damiette avec les troupes qu'il ramène. Ce héros ne veut pas perdre un jour, car il sent bien que c'est dans les momens où il s'abandonne au repos, que l'image de Mathilde reprend dans son cœur un empire contre lequel ses forces ne pourraient pas lutter longtemps : il ordonne que sa grande galère soit prête le lendemain pour remonter le fleuve jusqu'au Caire, et envoie demander à la reine un instant d'audience.

Herminie se hâte d'aller prévenir la princesse, que Malek Adhel marche sur ses pas; la princesse tressaille : dans le désordre de son esprit, elle oublie ce qu'elle avait projeté de dire; elle ne sait plus ce

qu'elle doit faire; cet isolement où elle se trouve la frappe de terreur; il est si effrayant pour une jeune fille de regarder en vain autour d'elle sans trouver un ami qui lui prête un secours et lui donne un conseil! Mathilde pense du moins à s'entourer de toutes les images que Dieu permet d'avoir de lui sur la terre; elles seront sa force et son appui : ranimée par cette espérance, c'est dans son oratoire qu'elle va attendre le prince : elle couvre sa tête d'un voile épais, et prosternée devant le prie-dieu de la reine, elle élève ses regards vers le divin fils de Marie. Étendu devant elle sur la croix de douleur, il semble dire qu'il n'y a point de vertu sans épreuves, de victoire sans combat, et qu'un vrai chrétien doit supporter avec courage des souffrances toujours légères en comparaison des grands opprobres et des horribles blasphèmes dont le monde a couvert celui qui n'y était venu que pour le sauver.

Pendant que Mathilde réussit à calmer ses frayeurs par ces actes pieux d'oraison

intérieure, le prince arrive dans le palais, traverse le salon de jaspe et la chambre de la reine : tous ces lieux où il a vu Mathilde et où il a été si heureux, maintenant qu'elle s'en est éloignée pour toujours, lui semblent vides d'espérance, de bonheur, et muets comme les tombeaux. Ces images d'un bien à jamais perdu affaiblissent le héros, et l'amour reprend possession d'un cœur dont il avait été banni avec tant de courage. La comtesse de Leicester le conduit en silence vers l'oratoire : il n'y était point entré encore. « Où me menez-vous ? » demanda-t-il. Herminie, trop émue pour pouvoir parler, ne répond rien; et le prince, trop agité lui-même pour s'apercevoir de l'émotion de la comtesse, ne pense pas à l'interroger une seconde fois; il est à la porte de l'oratoire, Herminie l'ouvre, nomme le prince. Mathilde, prosternée devant le prie-dieu, et la tête couverte, fait signe qu'il peut entrer. Malek Adhel paraît, la comtesse se retire, ferme la porte ; ils restent seuls. Le prince ne reconnaît point Mathilde vêtue des

habits de la reine, entièrement couverte d'un voile long et épais. Il s'assied à quelque distance, et dit : « Je vois avec plaisir, madame, que votre piété vous a préservée du désespoir : vous devez croire qu'il m'en a beaucoup coûté pour vous affliger; mais votre peine, madame, ne sera que passagère ; vous êtes sûre de revoir bientôt l'objet de votre tendresse; vous n'en êtes pas séparée pour toujours; votre douleur à vous ne sera pas éternelle. » En achevant ces mots, le jeune Arabe ne peut retenir quelques larmes. Mathilde les voit à travers la gaze qui est devant ses yeux ; elle voit aussi le profond abattement qui est empreint sur les traits du prince ; et l'affliction qu'il éprouve, redoublant ses craintes sur le moment où il la reconnaîtra, l'intimide à tel point, qu'elle ne se sent point encore la force de répondre. Il continue : « Ne parlons que de vous, madame, ne pensons qu'aux peines qui peuvent finir : je vais vous conduire au Caire dans le palais des califes, où vous serez aussi libre qu'ici. En un

instant je rassemble mes troupes, je pars, je suis auprès du sultan, j'en obtiens l'ordre de votre liberté, je vous l'envoie; alors vous partez, vous allez rejoindre votre époux, vous allez revoir celle que je ne dois plus revoir... Lui parlerez-vous de moi, madame? daignera-t-elle vous entendre? Dites-lui que son départ a rempli mon âme de dégoûts et d'amertumes; dites-lui que bientôt les combats, les chagrins surtout, me délivreront de ce reste de vie, image anticipée de l'enfer, comme lui pleine de regrets déchirans, de douleurs sans terme, comme lui éternellement fermée à l'espérance... Hélas! elle ne sait pas quel culte j'aurais voulu lui rendre! jamais je n'ai osé lui dire à quel excès je l'adorais... Je le dis maintenant à tout ce qui l'a vue ici, à ces murs silencieux, à ces bois muets, à toute la nature, à vous, madame... mais rien ne répond, tout est désert, tout est silencieux, tout est mort depuis que Mathilde est partie. » Il dit, et, toujours plus faible à mesure qu'il appuie davantage sa pensée sur

le souvenir de celle qu'il aime, il penche sa tête sur ses deux mains, et pousse de profonds gémissemens. La princesse, troublée jusqu'au fond de l'âme, se relève, et retenant avec effort les larmes qui la gagnent, d'une voix inarticulée elle dit : « Il n'est plus temps de feindre, seigneur... » Malek Adhel a reconnu cet accent : frappé au cœur, il se lève avec un cri terrible, il doute de ce qu'il entend, il n'ose croire ce qu'il voit, il ne sait quelle terre il habite, il ne sait même s'il habite la terre ; c'est le ciel qui s'ouvre; et dans le désordre d'une imagination enflammée, il se promène à grands pas, son âme s'égare et se perd dans le délire du ravissement et du bonheur. Mathilde, les yeux baissés, reprend d'un ton doux et humble : « La reine allait mourir, seigneur, il fallait la sauver à tout prix ; elle est partie sous mes habits, je suis restée à sa place ; ouvrez-moi sa prison : trop heureuse d'y vivre loin du monde, innocente et sans tache, ignorée des hommes et connue de Dieu seul, ma destinée sera encore

assez belle, je ne m'en plaindrai point. » Depuis le moment qu'elle avait commencé à parler, Malek Adhel s'était arrêté tout à coup, immobile devant elle, respirant à peine; il la regardait dans une muette extase, hors d'état de prononcer un mot; une joie trop impétueuse, trop subite, vient de tomber sur son cœur; embrasé, éperdu, en proie à un sentiment vif et délicieux, mêlé d'un tourment capable d'arracher la vie, il croit qu'il ne résistera pas à ce qu'il éprouve. A la fin, il tombe à genoux, et, élevant les bras vers elle, il s'écrie : « Se peut-il, ô beauté adorée ! se peut-il que tu n'aies pu te résoudre à me donner la mort? tu es donc restée pour sauver mes jours? — Seigneur, interrompit-elle, je vous ai déjà dit que ce n'était qu'à cause de la reine que j'avais pu m'imposer un si grand sacrifice. Le prince la regarde avec un mélange de mélancolie, d'amour et de plaisir. « Tu veux en vain, lui dit-il, t'efforcer de m'ôter mon bonheur par tes discours, ta présence est plus puissante qu'eux; au moment où je

croyais t'avoir perdue pour toujours et où je te retrouve, tu pourrais me parler de ton indifférence et presque de ta haine! tu ne m'empêcherais pas d'être heureux. — Seigneur, reprend la princesse avec autant de sévérité qu'elle en put mettre dans son maintien, je me plais à croire que vous n'abuserez pas de l'éloignement où je suis de tous les miens pour me parler sans cesse d'un sentiment que je ne puis entendre sans honte; quoique isolée en apparence, Dieu et mon courage me restent, avec eux je ne suis pas seule au monde, et ils ne m'abandonneront pas. »

A ces mots, Malek Adhel se lève, il s'approche d'elle, et lui prenant une main qu'elle s'efforce en vain de retirer, il dit: « Mathilde, je puis vous promettre de vous respecter toujours, mais non pas de ne plus vous aimer et de cesser de vous le dire; au contraire, désormais je ne veux plus mettre de bornes à ma passion, car l'indispensable nécessité qui préside à nos destinées, en vous forçant de rester ici malgré vous et même malgré moi, nous

apprend qu'elle ne nous permet plus de nous quitter, et que, notre sort étant de vivre toujours ensemble, notre devoir doit être de nous aimer toujours. — Qu'osez-vous penser? s'écria Mathilde effrayée. — J'ose penser, continua-t-il en pressant contre son cœur la main qu'il tenait, qu'à force de soins, d'amour et de prières, je vous attendrirai un jour, et qu'un jour vous consentirez à prendre le nom de de mon épouse. — Votre épouse ! moi ! interrompit la princesse en reculant de quelques pas, horrible blasphème ! ô mon Dieu ! pardonnez-lui, car il ne sait ce qu'il dit. — Écoute, reprit Adhel, je t'aime à un tel excès, que tu ne peux pas plus le comprendre que je ne puis l'exprimer; maintenant tes armées, ta famille, ton Dieu, et mon frère lui-même, ne sont rien devant mon amour, et ne pourraient t'empêcher d'être à moi. Cependant demeure chrétienne, si tu le veux, je respecterai ta foi, je ne prétends pas changer ta croyance; mais il faut que tu m'aimes, beauté céleste ! il faut que tu m'appartiennes avec ton doux maintien,

tes modestes grâces, surtout avec ta pudeur, pudeur divine qui me désole, que j'adore, et qui, dans un moment où les mondes croulans sur ma tête n'enchaîneraient pas mes transports, a le pouvoir de les arrêter. » Il dit et retombe à ses pieds. Tant d'amour étonne Mathilde ; elle aurait eu des forces contre la violence de la passion, elle n'en a point contre un sentiment si tendre ; ses larmes coulent avec abondance ; ses yeux ont perdu leur sévérité ; jamais elle n'éprouva de telles émotions ; leur douceur l'entraîne, mais leur nouveauté l'alarme et lui donne le besoin d'être seule, afin de les montrer à Dieu, et de lui demander si elles sont coupables. « Seigneur, dit-elle, demain je serai prête à partir pour le Caire ; mais, s'il est vrai que mes prières aient quelque pouvoir sur vous, je vous en conjure, quittez-moi en ce moment. » Il la regarde. « Vous le voulez, Mathilde ? » demanda-t-il. Elle fait signe qu'elle le veut. Il se lève, il marche vers la porte ; et, prêt à sortir, il s'arrête et dit : « Écoutez,

Mathilde, vous avez vu quel désespoir m'accablait en entrant, quelle joie m'a saisie quand je vous ai reconnue, quels ardens transports allaient m'égarer, quel respect les a retenus; tant de vives et tumultueuses agitations ont dû vous prouver que jamais passion n'égala la mienne; et, si vous m'êtes assez chère pour qu'il me soit doux de vous préférer à moi-même, pensez du moins, quand je ne serai plus ici, que vous chercheriez inutilement dans tout l'univers un mortel qui vous aimât comme moi. »

Il sort, et Mathilde ne peut s'empêcher de lui obéir; si elle ne songe qu'avec effroi aux nœuds que le prince espère, elle revient avec attendrissement sur les sentimens qu'il exprime, et croit qu'en effet jamais mortel n'aima comme lui. Qu'il y a de danger dans cette pensée! et qu'il est difficile au cœur le plus humble, le plus plus pur, de se défendre d'un tendre orgueil à l'idée d'être l'objet d'une passion profonde, unique, telle que jamais nul homme sur la terre n'en connut

de semblable ! La princesse soupire, pleure, mais il y a de l'amour dans ses larmes, et déjà elles lui cachent les périls qui l'entourent, et qui le matin même l'épouvantaient encore. La soumission, la prompte obéissance de Malek Adhel la frappe ; elle croit pouvoir y fonder de grands motifs de sécurité ; pour l'éloigner, à peine a-t-elle eu besoin d'une prière ; un regard, un signe ont suffi ; que peut-elle donc craindre d'un prince si docile et si respectueux ? et pourquoi redouter l'approche de celui pour lequel un seul mot est un ordre ? Ainsi Mathilde, satisfaite de se conserver chaste, va donc oublier de se conserver pure, et pourvu que sa vertu demeure inébranlable, elle ne songera plus que ces entrevues avec un homme, ces discours passionnés qu'elle écoute, sont autant d'atteintes à son innocence ; que ces mêmes choses, qu'elle veut regarder comme peu importantes aujourd'hui, lui eussent paru criminelles à son arrivée à Damiette ; elle ne songera point que c'est ainsi qu'en négligeant de

compter tous les pas qu'on fait dans la carrière de la séduction, et que, se rassurant sur tous ceux qu'on fait encore par la certitude de ne pas aller plus avant, on est entraîné par une pente insensible jusqu'au fond de ce gouffre des passions humaines, où il n'y a de choix qu'entre la mort et la honte.

Mais c'était la première fois que Mathilde tentait de justifier ses fautes, et la première fois qu'on est coupable, la conscience est bien prompte à en avertir. Aussi, tout en se persuadant qu'elle devait être tranquille, elle ne l'était point, et cette confiance dont elle s'efforçait de remplir son âme, y apportait plus d'agitation que de calme; car ce n'est pas en obéissant à ses passions, c'est en leur résistant qu'on se procure la vraie paix du cœur. Étonnée de cette secrète inquiétude qui la dévore, quand il lui semble que tout autour d'elle tend à la rassurer, elle cherche dans les divines écritures la cause et le remède de son mal. Mille fois l'archevêque lui a recommandé d'y avoir recours, les comparant à

des prairies saintes et mystérieuses, dont les herbes ravissantes et salutaires nourrissent l'âme et la fortifient contre les langueurs et les amertumes de la vie. Mais c'est en vain qu'elle s'efforce de lire, long-temps elle en est incapable, l'amour ne le lui permet pas. Cependant ses yeux distraits se fixent sur ce passage qui la frappe : « La » sécurité des méchans naît de leur orgueil, » mais à la fin ils s'y trouvent trompés. » O mon Dieu ! s'écrie-t-elle, est-ce à moi que vous parlez ? Ma sécurité aussi n'est-elle que vanité, et m'annoncez-vous que j'y serai trompée un jour ? La page s'est tournée, elle lit encore : « Les occasions ne nous » rendent pas fragiles, elles nous font » voir seulement combien nous le som» mes. » Elle s'arrête tout à coup : cette émotion qu'elle a sentie auprès du prince, ce secret penchant qui lui persuadait de se rassurer contre de tels torts et de tels dangers ; tout cela revient à la fois à sa pensée et lui découvre jusqu'à l'évidence qu'il n'y a point de si grands périls que ceux qu'on est tenté de ne pas voir. Elle

reprend son livre, et lit : « Après la co-
» lère des rois, les abîmes de la mer et
» l'éclair des tempêtes, ce que tu dois
» le plus redouter, c'est ton propre
» cœur. » Elle ne s'arrête point ici, elle ne veut pas descendre dans son cœur, elle craindrait trop d'y trouver l'image d'Adhel, et c'est pour fuir cette humiliante frayeur qu'elle passe promptement aux lignes suivantes : « Il est bien plus aisé
» de vaincre l'ennemi quand on lui ferme
» toutes les avenues de l'âme, et qu'on
» le repousse au moment où il se présente
» pour entrer. » Elle s'interrompt alors, quitte son livre, et s'écrie : « Oui, mon Dieu ! je jure de le repousser de tous mes efforts, cet ennemi fatal qui, sous les formes les plus douces, les plus séduisantes, a jeté un trouble si nouveau dans mon cœur ; mais je jure que, quelle que soit ma faiblesse, il ne la découvrira pas ; toujours repoussante et sévère, je fermerai mon oreille à ses plaintes et mon cœur à son amour ; seulement que je voie bientôt le terme de mes épreuves. Ah ! plût au ciel que le jour de

la mort fût venu, et que tout ceci, qui doit finir, fût déjà passé! »

Elle dit, et cette âme repentante s'efforce de satisfaire à la justice divine par les mortifications et les pénitences qu'elle s'impose; mais de si légères blessures ne peuvent apaiser le feu intérieur. O chaste vierge! qu'es-tu devenue? Se peut-il que l'ennemi ait vaincu ton courage? et cet amour contre lequel tu te débats s'est-il accru à un tel point que tu ne trouves déjà plus dans ta modestie assez de voiles pour te le cacher?

CHAPITRE XVI.

En sortant de l'oratoire de la reine, le plus vif contentement brillait dans toute la personne de Malek Adhel; ceux qui l'y ont vu entrer triste et désolé ne comprennent point par quelles paroles Bérengère a produit un pareil changement; chacun forme mille conjectures; nul ne pénètre la vérité, et le prince la renferme dans son cœur. Avant de déclarer le bonheur qu'il a eu d'être trompé, il veut examiner sa situation et se fixer sur le parti qu'il doit prendre. Sa première et sa plus irrévocable résolution est de ne jamais renoncer à Mathilde. Soit qu'il n'apprécie pas bien toute la générosité de cette jeune fille, soit que son œil pénétrant devine tous les mouvemens de l'âme et perce jusqu'aux moindres replis, il lui semble que jamais Mathilde ne se serait décidée à rester à Damiette si son cœur avait été aussi contraire que sa religion à l'amour qu'il lui exprime. Si l'un peut être touché,

Malek Adhel espère que l'autre pourra être sacrifié; devant un si doux avenir il n'hésite plus. Maintenant ce n'est pas son amour seul qui l'entraîne, c'est aussi sa volonté qui le détermine, et ce n'est pas une volonté faible que celle qui a pu triompher un moment d'un pareil amour. Le voilà donc s'abandonnant à sa passion comme on s'abandonne à sa destinée; mais si cette pensée est la première dans son cœur, elle n'est pas l'unique, et, tout en s'occupant de Mathilde, il ne peut oublier son frère, ce frère qui l'attend, qui ne veut combattre qu'avec lui : le sort de l'empire en dépend peut-être; il faut donc se hâter de partir; mais emmènera-t-il la princesse? la conduira-t-il dans un camp si voisin des chrétiens? approchera-t-il une si belle proie de ces fiers ravisseurs qui pourraient la lui enlever sans retour? Mais, s'il la laisse en Egypte, il faudra donc la quitter! Cependant qu'est-ce qu'une séparation de peu de jours en comparaison de l'éternelle absence dont il a été menacé? et, s'il a

eu de la force contre ce malheur, comment une moindre peine abattrait-elle son courage? Non, le frère de Saladin ne doit pas permettre à l'amant de Mathilde d'être faible; et déjà le héros s'est fixé à la résolution suivante.

Il partira le lendemain pour le Caire avec la princesse, afin que, dans cette ville où elle n'est point connue, on puisse ignorer plus long-temps que les ordres du sultan n'ont pas été exécutés : c'est pour la sûreté même de Mathilde qu'il veut que l'Egypte n'apprenne le départ de la reine que quand Saladin en sera instruit et l'aura approuvé. Il entourera la beauté qu'il aime d'une garde sûre; et, tandis qu'elle vivra ignorée et tranquille dans le vaste palais des califes, il marchera à Kouroutba; il ira combattre avec son frère; et, fidèle ainsi à tous ses devoirs, il attendra avec plus de confiance le bonheur qu'il demande à l'avenir. A l'instant, tous ses ordres sont donnés; déjà ses troupes réunies, ayant à leur tête un de ses meilleurs officiers, marchent vers Pharamia : c'est là

qu'elles doivent attendre le héros qui promet de les joindre sous peu de jours avec les braves soldats qu'il va chercher au Caire : l'espoir a rendu à sa contenance toute sa fierté : il relève son front superbe, et le bonheur qu'il tient de l'amour anime ses traits d'un tel éclat, qu'il ne cause pas moins d'admiration par sa beauté que de surprise par sa joie.

Cependant Agnès, toujours vigilante, toujours attentive, a appris par ses créatures que le prince, accablé de douleur en arrivant à Damiette, n'a eu besoin que d'un mot de la reine pour être consolé; elle sait qu'il part le lendemain pour le Caire, que Bérengère doit l'y suivre, que sans perdre un moment il y rassemble ses troupes pour les conduire en Syrie ; mais Agnès apprend encore que, malgré la promptitude de son départ et la rapidité de sa marche, il a de si importantes nouvelles à mander à Saladin, qu'il ne peut attendre l'instant où il pourra les lui dire lui-même, et qu'avant la fin du jour un de ses esclaves, chargé

de ses lettres, va partir pour Kouroutba. Toutes ces nouvelles l'étonnent; son esprit soupçonneux y cherche un mystère, et la jalousie lui fait concevoir la même pensée que la générosité a inspirée à Mathilde: elle veut s'en assurer sans tarder davantage; elle passe chez la reine, et demande à la voir. Herminie ne lui permet pas d'entrer; sa souveraine, lui dit-elle, est faible, abattue, malade, et hors d'état de parler à personne. Agnès répond qu'elle a bien eu la force d'entretenir le prince, et qu'elle aura bien celle de partir le lendemain. A tant d'obstination la comtesse oppose les ordres de sa maîtresse; et la fille d'Amaury, convaincue qu'on la trompe, regarde Herminie d'un œil sévère et menaçant, qui semble lui dire qu'elle a pénétré son secret. Voyant bien que ses tentatives seront vaines, elle n'insiste pas davantage, et rentre chez elle, la rage dans le cœur, car elle est comme assurée que Mathilde n'est pas partie; mais il lui importe de savoir si Malek Adhel a trempé dans l'odieux complot, et elle

se sert pour le trahir des richesses dont il l'a comblée : tous ses bijoux, ses trésors, sont à l'esclave chargé de la lettre du prince, et la lettre est à elle. Elle lit :

« Mon frère, j'ai voulu t'obéir; mais » sans doute que je ne le devais pas, » puisque tes ordres n'ont pu être rem- » plis. Le ciel n'a pas voulu que je re- » nonçasse à la beauté que j'aime; il n'a » pas voulu que je manquasse au ser- » ment que j'avais fait à la reine de la » renvoyer à son époux. Pendant mon ab- » sence, Metchoub, chargé de l'exécution » de ta volonté suprême, a été trompé : » il n'est donc pas coupable; mais ton » frère ne l'est pas non plus, et j'espère » te le prouver dans peu de jours, en » chassant les chrétiens de Ptolémaïs, » et rapportant à tes sacrés genoux les » clefs de ce boulevard de l'Orient. »

« Elle est donc ici » ! s'écrie Agnès, et sa voix tremblante, ses joues pâles et livides manifestent la présence des furies qui bouleversent son sein; elle se tait, elle combine sa vengeance : l'esclave qui est de-

vant elle s'empare de l'or, prix de sa trahison, et lui demande la lettre. « Je ne te la rendrai point, esclave, s'écrie-t-elle ; emporte tes richesses, cours avec elles chercher un asile à la cour d'Antioche, le bras de Malek Adhel ne t'y atteindra pas. » Le coupable serviteur se hâte de fuir ; il court dérober sa tête à la colère d'un maître outragé, et le prince, confiant et tranquille, croit qu'il vole vers Saladin.

Demeurée seule, la fille d'Amaury promène autour d'elle ses yeux chargés d'une sombre colère ; elle désire ses armes, ses armes qui doivent la venger, et, comme l'art de séduire lui est bien connu, elle parvient à obtenir d'un de ses gardes le casque, le bouclier, la cuirasse, et surtout le poignard qu'elle est avide de plonger dans le cœur de la victime. En voyant ces armes étalées devant elle, une joie cruelle se peint dans ses yeux ; car elle est sûre maintenant qu'un nouveau jour ne se lèvera que pour éclairer sa vengeance, et que Mathilde ne suivra pas le prince au Caire.

CHAPITRE XVII.

MATHILDE ne sait point encore quels sont les projets du prince ; elle ignore s'il restera avec elle au Caire, ou s'il voudra qu'elle le suive en Syrie ; elle repousse également ces deux partis, et ne s'arrête que sur celui qui la séparerait de Malek Adhel : une prison, quelque horrible qu'elle fût, pourvu que les regards d'aucun homme ne pussent y pénétrer, lui paraîtrait le premier de tous les biens, puisqu'il la délivrerait de ce danger mystérieux, confus, séduisant, qui l'entoure, la presse, l'attire, l'effraie, jette son âme dans l'amertume, et ne lui permet plus de goûter aucun repos. Mais déjà le jour vient de naître ; le prince entre précipitamment dans les salles où Herminie de Leicester, aidée des femmes de Bérengère, faisait les préparatifs du départ ; il dit qu'il vient chercher la reine, et demande à la voir ; la comtesse lui montre l'oratoire, il y court et fait part à Mathilde des

raisons qui lui font désirer qu'elle persiste dans son déguisement ; elle les écoute, les approuve, et répondcependant : « O prince, pourquoi être rebelle à la volonté de Saladin ? Il avait défendu le départ de la reine, et la reine est partie ; mais il avait ordonné le mien, et en l'ordonnant aussi vous prouverez à votre frère que, dans ce qui a dépendu de vous, vous lui avez été soumis. Oh ! pourquoi, plus cruel que Saladin lui-même, me retenez-vous ici quand il me permettrait de m'éloigner ? — Mathilde, lui dit-il, je ne connus jamais rien de si cruel, de si barbare que vous ; votre cœur est inaccessible à toute émotion, à toute pitié ; ne pouvant me fuir, vous voulez du moins que votre haine nous sépare : mais, quel que soit le sort que vous me réservez, n'espérez pas être rendue à vos frères : tant que mon cœur battra dans mon sein, vous ne sortirez pas de l'empire dont je dispose ; consolez-vous cependant ; car, si je vais vous conduire au Caire, je n'y resterai pas avec vous, la patrie et Saladin m'appellent, et à peine

serez-vous dans le palais des califes, que je vole aux combats. — O déplorables chrétiens ! s'écria-t-elle en élevant ses yeux au ciel ; ô mon frère, cher et brave Richard ! t'ai-je dit un adieu éternel, et es-tu destiné à tomber sous les coups de notre ennemi ? — Mathilde, répliqua Adhel avec une profonde affliction, est-ce moi que vous nommez votre ennemi ? est-ce de ma main que vous craignez de voir périr votre frère ? O beauté inhumaine, mais moins inhumaine encore que tu n'es adorée, tu connais bien mal mon cœur, si tu crois que même au moment où je périrais victime de tes inflexibles rigueurs, mon dernier vœu ne serait pas de te sauver un chagrin, de t'épargner une larme : vis tranquille, Mathilde, si ton frère m'attaque, ce n'est pas lui qui périra ; si la sanglante épée de la mort est levée sur sa tête, je m'élancerai au-devant, et ce n'est pas sa tête qui tombera. Mais, Mathilde, ajouta-t-il en se jetant à ses pieds, quand j'aurai sauvé votre frère aux dépens de mes jours, et qu'il ne restera de l'infortuné qui vous adore qu'un

corps froid et glacé, étendu sans mouvement dans la tombe, votre haine ne s'adoucira-t-elle pas, et ne verserez-vous point sur ma cendre une seule de ces larmes de pitié que mon amour ni mon désespoir n'ont jamais pu obtenir de vous ? » Il dit, et élève les bras vers elle d'un air suppliant, les yeux pleins d'amour et de tristesse ; ses paroles si mélancoliques et si tendres portent de cruelles atteintes au courage de Mathilde. Il lui demande de la pitié : ah ! s'il pouvait lire dans son âme, ce n'est pas de la pitié, ce n'est pas même de l'amour qu'il lui demanderait ; il bénirait son sort et ne demanderait plus rien.

Mathilde debout, penche sa tête sur le dossier du grand fauteuil de la reine, et s'efforce de dérober au prince les pleurs que lui arrachent les images funèbres qu'il vient de lui présenter. A genoux près d'elle, il gardait le silence et attendait une réponse, quand tout à coup un bruit terrible se fait entendre, des cris perçans s'élèvent dans l'appartement voisin, et la

porte s'ouvrant avec fracas, un guerrier armé d'un glaive nu paraît et s'élance vers la princesse ; elle allait périr, si Malek Adhel n'eût voulu périr pour elle : sans armes pour la défendre, il n'a que sa vie à lui donner, et la donne avec transport ; il se jette au-devant d'elle. Le bras d'Agnès allait percer Mathilde, mais il perd une partie de sa force quand c'est Malek Adhel qu'il faut frapper ; la blessure est légère, mais le sang coule. Mathilde le voit, ce sang humain qui rejaillit sur elle, et que dans sa pensée elle mêla toujours à l'idée de la mort, la frappe d'une horrible terreur ; elle croit que Malek Adhel va expirer ; elle le croit, et tombe sans connaissance.

Cependant sur les pas d'Agnès Herminie est accourue ; elle voit l'état de sa maîtresse, et vole à son secours. Après avoir remis celle qu'il aime entre les bras de cette fidèle amie, le prince ne songe qu'à se venger du guerrier téméraire qu'il n'a pas reconnu encore : blessé et sans armes, il court à lui pour le terrasser ; Agnès recule quelques pas, lui présente

son glaive et dit : « Prends garde, car tu n'as pas affaire à un faible ennemi ni à un ennemi indulgent. » Il a reconnu cette voix, et frémit. « Misérable Agnès ! » s'écrie-t-il. Elle interrompt d'une voix forte et menaçante : « Misérable, sans doute, car elle a manqué sa vengeance ; mais peut-être qu'avant peu d'instans d'autres la serviront mieux. Elle dit, et sort avec une brusque précipitation. Le prince recommande vivement Mathilde aux soins de la comtesse ; et, sans songer à sa blessure, il court sur les pas d'Agnès, afin de s'opposer aux desseins furieux qu'elle médite.

En revenant de son profond évanouissement, Mathilde se trouve sur le lit de la reine, Herminie est auprès d'elle, plusieurs esclaves l'entourent ; elle les examine d'un œil hagard, elle cherche à rappeler ses pensées ; mais c'est avec tant d'agitation et de désordre qu'elles se présentent à son esprit, que son esprit ne peut lui présenter à son tour que des images confuses de tout ce qui vient de se passer ; elle soulève la tête, promène ses regards

autour d'elle, elle aperçoit le sang qui couvre ses habits, et cette vue répand une vive lumière sur tous ses souvenirs. « Apprenez-moi, s'écrie-t-elle avec un sentiment d'horreur, apprenez-moi si le prince est sans vie? » D'un air troublé et les yeux pleins de larmes, la comtesse s'approche et lui répond que le prince vit et combat en ce moment. Mathilde s'étonne et s'écrie : « Quels ennemis ont pu l'attaquer dans une ville où il commande ?—Ah ! madame, répond Herminie, cette femme perfide que vos bontés protégeaient, cette Agnès si passionnée, si terrible, a causé le désordre qui règne ici et la sédition qui vient de s'élever dans la ville. Son épée d'une main, la lettre du prince de l'autre, elle a été apprendre aux soldats et au peuple que les ordres de Saladin avaient été méprisés ; que la reine d'Angleterre était partie, que vous étiez encore à Damiette ; que, trompés par vos artifices, le sultan, l'Égypte et tout l'empire, étaient le jouet d'une vile chrétienne ; elle ajoute que le prince, victime de vos séductions, va trahir lui-

même sa patrie si on ne vous arrache à lui. Ses cris forcenés émeuvent la populace; elle l'entraîne sur ses pas aux portes de ce palais; une troupe furieuse demande votre vie; le prince revêt ses armes et vole à votre défense. — Ah! courez, interrompt la princesse, courez lui dire qu'il me laisse périr plutôt que de s'exposer pour moi à de nouveaux dangers. — Nul de nous n'est libre d'y aller, répond Herminie; avant de quitter ce palais, le prince, par une précaution qu'il a jugée indispensable pour la sûreté de votre altesse, a établi à la porte une garde nombreuse qui ne permet à personne d'y entrer ni d'en sortir. — O ma chère Herminie, reprit la princesse en pleurant, il est donc certain que le coup qu'il a reçu n'est pas mortel?—Il l'eût été sans doute, madame, si Agnès eût frappé sur votre cœur; et si l'amour n'eût affaibli son bras, le prince périssait....—Il périssait pour me sauver! interrompt Mathilde d'un ton exalté, je lui dois donc la vie, n'est-ce pas, comtesse de Leicester, c'est à lui que je dois la vie? »

Elle s'arrêta alors, émue, oppressée, et ce ne fut qu'après un moment de silence qu'elle eut la force de reprendre la parole pour demander combien d'heures s'étaient écoulées depuis cette cruelle scène? « Au moins sept, répondit la comtesse, en regardant la grande horloge dorée qui ornait la chambre.—N'y a-t-il aucun moyen de savoir si ses jours sont en sûreté? » répéta la princesse avec amertume. Herminie, d'un air triste, fit signe qu'il n'y en avait point. « Il faut donc attendre, et se résigner à la volonté divine, reprit Mathilde en soupirant. » Pâle et abattue, elle se lève alors : la vue de sa robe la fit frémir. « Au nom du ciel, s'écria-t-elle, ôtez-moi ces habits où la mort du prince me semble écrite en caractères de sang. » Herminie voulut les remplacer par d'autres habits de la reine. « Non, lui dit la princesse, rendez-moi les miens; puisque tout est découvert maintenant, je puis quitter ces brillantes livrées du monde pour reprendre mes humbles vêtemens. Elle espérait sans doute retrouver avec eux cette paix de l'âme et

cette innocence de pensée dont ils étaient le symbole. Mais, hélas ! l'habit sert de peu de chose pour l'état intérieur ; et Mathilde l'éprouve et en gémit. Ce dernier événement vient de lui découvrir toute l'étendue de la plaie que l'amour a faite à son cœur ; et, au moment où le prince s'expose encore pour elle, elle n'ose demander d'en guérir. «Hélas! s'écrie-t-elle, quand il vient de me donner son sang, quand, à cause de moi, sa vie est toujours en danger, ne serais-je pas ingrate, ne serais-je pas coupable de vouloir écarter son souvenir? Sans doute je le ferai quand ses jours seront en sûreté ; mais jusque-là, ô mon Dieu! me défendriez-vous de prier pour lui? »

L'horloge venait de sonner minuit, et Mathilde priait encore lorsque les portes de son appartement s'ouvrirent, et le duc de Norfolk parut. « Je viens, lui dit-il, rassurer votre altesse sur la sédition excitée contre elle par une femme jalouse ; tout est tranquille maintenant ; le prince s'est montré au peuple, il a parlé à ses trou-

pes; et, pour faire tout rentrer dans le devoir, il n'a pas eu même besoin de combattre. Agnès, voyant ses espérances renversées, a disparu; on l'a vainement cherchée dans Damiette... — Mais le prince, interrompit Mathilde, le prince a été dangereusement blessé par elle : ne craint-on pas pour sa vie ? — S'il ne reçoit jamais de plus fâcheuses blessures, reprit le duc, la chrétienté pourra regretter long-temps que la main d'Agnès n'ait pas été plus ferme. — O ciel! qu'entends-je? s'écria la princesse, voudriez-vous donc que ce héros eût péri victime d'un assassinat? — Si j'avais été près de lui à cet instant, repartit le duc, j'aurais risqué, pour le défendre, le reste de vieux sang qui coule dans mes veines; mais je ne puis pas oublier, et votre altesse ne peut pas oublier non plus, que c'est le bras de ce formidable guerrier qui a renversé Jérusalem, ébranlé l'empire du Christ, qui s'apprête à le détruire sans retour, et qu'enfin la vraie foi n'ayant pas de plus grand ennemi, le jour de sa mort serait pour elle l'aurore du plus beau jour.

Mathilde baisse les yeux et ne réplique rien ; le duc de Norfolk se retire ; la voilà seule : ô comme un mot vient de changer ses idées et ses dispositions ! Tout à l'heure elle s'approuvait de laisser aller ses pensées selon le penchant de son cœur ; elle se livrait avec complaisance à la tendre pitié que lui inspirait un héros magnanime qui l'avait préservée du poignard homicide, et qui combattait un peuple entier pour la sauver ; mais tout à coup on lui rappelle que ce prince, qui l'occupait si entièrement, est celui qui a renversé Jérusalem, ébranlé l'empire du Christ, qui s'apprête à le détruire. Elle sent son cœur rempli d'une seule image, et de quelle image encore ? de l'ennemi de ses frères et de son Dieu. Les ténèbres de la nuit règnent autour d'elle, mais dans son esprit règnent de plus horribles ténèbres ; elle ne peut goûter aucun repos : elle demeure debout, elle se promène, elle s'assied, elle s'écrie : « Mon Dieu, pardonnez mon égarement, car une

foule de pensées qui affligent mon âme, et lui donnent les dernières frayeurs, se sont élevées en moi : comment échapperai-je sans blessures ? comment surmonterai-je mes faiblesses ? mon cœur me presse et me tyrannise ; mais j'aime mieux souffrir tous les tourmens imaginables, j'aime mieux mourir que de consentir à ce qu'il m'inspire. » Alors elle se prosterne, et d'une voix fervente elle ajoute : « O toi, qui dis à la mer, calme-toi, et à l'aquilon, ne souffle plus, commande que je sois tranquille, et bientôt j'aurai repris ma sécurité première ! » Mais hélas ! c'est en vain qu'elle prie ; car si elle invoque le ciel, c'est toujours au prince qu'elle pense, et la vue du Rédempteur étendu devant elle sur la croix, la touche moins que le souvenir du sang que Malek Adhel a répandu pour elle ; aussi cette vierge égarée se lève-t-elle des pieds du consolateur de tous maux sans être consolée ; car ce n'est que pour un cœur pur que la prière est efficace. L'infortunée cherche le sommeil, et ne trouve que le

souvenir du prince ; elle se réveille et le trouve encore : il n'y a pour elle aucune différence entre l'état dont elle sort et celui où elle entre, car l'importune et chère image la suit également dans tous deux, l'accable de la même puissance, la tourmente des mêmes pensées ; comme une flamme vive et perçante, écarte, anéantit tout ce qui n'est pas elle, se fait jour à travers tout ce qui lui résiste, la pénètre de toutes parts, et parvient à régner seule sur les déchiremens de la conscience et sur la religion en pleurs.

Cependant Mathilde se débat encore contre cet empire qu'elle déteste ; elle se lève brusquement, court à sa croisée, l'ouvre et demande à ce ciel resplendissant du feu de mille étoiles, un secours contre les séductions qui la poursuivent ; mais ce ciel même, en qui elle se confie, semble la trahir comme le reste de la nature. C'en est donc fait, tout l'abandonne, les hommes, la raison et Dieu même ; dans ce dénûment de secours, la vierge au désespoir va perdre sa résis-

gnation ainsi que son innocence ; elle va ouvrir la bouche pour accuser le Tout-Puissant ; elle va lui demander compte de la force qu'il lui refuse, et lui reprocher d'avoir permis qu'elle aimât un Sarrasin..... Mais non, ces lèvres si pures s'arrêtent ; elles ne savent point comment on blasphème, et ne font entendre d'autre murmure que celui du repentir. Triste princesse, te voilà à genoux, pressant contre ta poitrine le précieux reliquaire de l'abbesse, appelant à ton aide l'archevêque de Tyr, demandant à l'Éternel d'avoir pitié de tes larmes; mais quand tous ces secours te délaissent, quand tout est sourd à tes cris, comment arracheras-tu de ton sein l'effroyable sentiment qui te déchire ? Porteras-tu sur toi une main meurtrière ? Tu es prête sans doute à donner ta vie à Dieu, mais agréera-t-il ce sanglant holocauste ?

Au milieu de tant d'anxiétés et de remords, peut-être allait-elle s'arrêter sur ce projet criminel et se précipiter ainsi pour toujours dans les piéges tendus autour

d'elle par l'ancien ennemi de l'homme, quand une pensée divine lui apparaît, la frappe et la calme à l'instant. Elle se souvient du pieux cénobite dont lui parla Guillaume; elle espère trouver auprès de lui un remède à son mal, et aussitôt, avec un transport de zèle qui ne lui permet pas une seule réflexion, elle s'engage par un vœu solennel à aller auprès du solitaire; et un vœu fait pour une pareille cause, prononcé avec une telle ardeur, ne peut rencontrer aucun obstacle et doit nécessairement s'accomplir. Mathilde en est si persuadée, que déjà elle recueille une partie du bien qu'elle s'attend à recevoir des conseils de l'homme de Dieu : elle élève cette confuse et céleste espérance entre son cœur et l'image du prince; et, à l'ombre de ce saint abri, son cœur soulagé respire enfin de la puissance qui le tyrannisait.

Cependant le prince a tout préparé pour son départ; sa blessure ne l'arrête point; mais maintenant, en allant au Caire, il ne veut plus y laisser Mathilde; il craint

pour elle les fureurs superstitieuses d'une multitude aveugle, et ne sera tranquille qu'en la voyant toujours près de lui. Qu'importe qu'il la conduise dans le voisinage des chrétiens ? qu'en peut-il redouter ? Lui, toujours invincible jusqu'à ce moment, pourrait-il cesser de l'être quand il aura à défendre la beauté qu'il aime ! Ainsi elle le suivra au Caire, où il va assembler le reste de ses troupes ; elle le suivra à Suez, où ses autres soldats l'attendent : cependant, comme il sera obligé à cause d'elle de marcher plus lentement, comme il sait qu'Agnès a séduit l'esclave et s'est emparé de la lettre qu'il envoyait à Saladin, il en écrit une autre, et ajoute à tout ce que la première contenait le détail de la perfidie d'Agnès et de la révolte de Damiette : puis, en chargeant le plus fidèle de ses serviteurs, il va goûter quelques heures de repos en attendant que le jour naisse et lui permette d'aller informer la princesse d'Angleterre de ses nouvelles intentions. Il avait fait vainement chercher Agnès dans toute la

ville, elle n'y était plus. Aussitôt que cette fille vindicative avait aperçu que la vue, les paroles et l'ascendant du prince calmaient le peuple et ramenaient la tranquillité, elle s'était échappée; et couverte de ses armes, montée sur un cheval qu'elle avait acheté à prix d'or, elle suivait seule la route de Kouroutba, cherchant dans sa pensée quels moyens lui restaient pour perdre sa rivale et le prince ingrat qu'elle croyait haïr aussi. Pendant qu'elle y songe, enfoncée dans une sombre rêverie, un homme, monté sur un léger chameau, est prêt à le dévancer; elle le reconnaît pour le plus fidèle serviteur de Malek Adhel. « Où vas-tu? lui crie-t-elle d'une voix furieuse. » Il ne lui répond pas et presse sa marche; elle enfonce ses éperons et s'élance après lui. « Donne-moi ce que tu portes ou défends ta vie, » s'écrie-t-elle. Il lève sa lance: elle pousse son javelot, et fait mordre la poussière au musulman qui tombe sur le sable, victime de son zèle. L'impitoyable guerrière lui arrache le papier qu'il portait, et,

sûre alors de pouvoir se venger, se plaît dans le sang qu'elle vient de répandre, et sourit au mal qu'elle va faire.

Tandis qu'elle poursuit sa route vers Kouroutba, Malek Adhel expose à Mathilde les motifs qui lui ont fait changer de pensée et qui le déterminent à la conduire avec lui auprès de Saladin. Elle l'écoute en silence, la tête penchée sur sa main; elle est émue moins de ce qu'il lui dit que de la pâleur qu'elle remarque sur son visage, car c'est le sang qu'il a versé pour elle qui en est cause; et plus elle est émue, plus elle persiste à vouloir accomplir son vœu. « Seigneur, lui dit-elle, courez où vos destins vous appellent, mais laissez-moi au Caire. » Il lui représente avec une nouvelle vivacité les dangers où peut l'exposer la colère d'un peuple fanatique quand il ne sera plus là pour la défendre; il lui peint les inquiétudes de son amour. D'une voix austère et grave, elle l'arrête en ces mots : « Seigneur, vous voyez quels sont les effets d'un amour coupable et de quelle terrible manière l'Éternel sait

châtier les sentimens qu'il réprouve; c'est par votre sang qu'il vous a fait expier vos torts; si vous y persévérez un jour de plus, c'est par votre mort peut-être qu'il vous en punira : ah! ne me forcez pas à pleurer, et à pleurer sans doute pour l'éternité celui à qui je dois la vie.... » Elle s'arrête; ce souvenir lui a rendu toute sa faiblesse. « Eh bien, Mathilde, continuez, répond le prince, achevez de me faire regretter de n'avoir pas péri de la main d'Agnès. » La princesse contient la vive émotion que lui cause ce discours, et, pour se punir de ce qu'elle éprouve, elle reprend d'un ton plus sévère : « Éloignée depuis long-temps des autels de mon Dieu, privée de la manne céleste qu'il distribue à ses enfans, ne sachant quand je pourrai rentrer dans son adorable sanctuaire, je voudrais m'aller purifier des souillures sans nombre que j'ai dû contracter par ma demeure forcée avec les infidèles. Il est sur le bord de la mer Rouge un monastère ruiné, où un enfant de Bazile, vainqueur du monde qu'il a mis tout entier sous ses pieds, vit

inconnu des hommes, mais non pas du Seigneur, qui l'y nourrit du pain de ses anges : c'est là qu'un vœu m'appelle, c'est là qu'une triste captive vous demande de lui laisser faire un pèlerinage.» Malek Adhel la regarde, l'écoute avec un profond étonnement : « Mathilde, lui dit-il, qu'osez-vous projeter ? Connaissez-vous la moindre partie des difficultés qui s'opposent à votre entreprise ? Savez-vous qu'une fois arrivée au Caire, il vous faudrait traverser un désert brûlant, aride, immense, semé de soldats indisciplinés et d'Arabes homicides ? — Dieu, qui lit dans mon cœur le motif qui me guide, reprit-elle en élevant au ciel des regards pleins de piété, Dieu me défendra contre tous les périls. Cette sauvage Thébaïde que je veux traverser, n'est un désert que pour les incrédules : pour les vrais croyans elle est peuplée par les descendans des Antoine, des Pacôme, et surtout par l'immensité du Dieu de Jacob, qui n'abandonna jamais ses enfans au besoin. » Malek Adhel regarda la princesse avec une nouvelle surprise ;

il ne pouvait croire ce qu'il entendait, qu'une jeune fille eût formé seulement la pensée d'un si téméraire voyage. S'il avait su que la religion n'était pas la seule cause de l'espèce de délire fanatique qui la possédait, ce n'est pas seulement avec surprise qu'il l'eût regardée; mais, à travers la sévérité de son maintien, Dieu, qui lit dans le cœur des hommes, pouvait seul connaître ce qui se passait dans celui de Mathilde, et seul il apercevait qu'elle eût envisagé les périls du désert avec plus de timidité, si elle avait eu moins d'effroi de ceux auxquels son cœur l'exposait.

Après un moment de silence, le prince reprit la parole : « Ecoutez, Mathilde, lors même que mon devoir ne me commanderait pas d'aller joindre mon frère sans retard, lors même que je serais libre de vous suivre dans votre route, je ne vous permettrais à aucun prix de vous exposer aux innombrables dangers dont vous seriez menacée dans ces vastes solitudes. — Ah ! interrompit-elle avec enthousiasme, elles

ne vous inspireraient aucune crainte si vous saviez comme moi que Dieu est tout-puissant; que ne puis-je vous convaincre que pour me sauver il n'a besoin du secours de personne; et, s'il veut que je périsse, ma vie n'est-elle pas à lui? qu'il la reprenne, je la lui abandonne avec joie. » La foi ardente qui brillait dans le maintien de la vierge convainquit Adhel que le moment serait mal choisi pour la dissuader de son projet; résolu d'ailleurs de s'y opposer à force ouverte si elle y persistait, il voulut attendre d'être arrivé au Caire avant de la refuser positivement, espérant que dans cet espace de temps son projet s'affaiblirait de lui-même.

« Écoutez, lui dit-il, demain à la naissante aurore, mes galères seront prêtes; nous remonterons ensemble le grand fleuve jusqu'au Caire; là, tandis que j'assemblerai mon armée, vous consulterez d'autres personnes sur les dangers de l'entreprise que vous avez conçue; vous verrez si je les ai exagérés, vous jugerez si je puis consentir à vous permettre de vous

exposer à une mort certaine, et si je n'ai rien dit à cet égard qui ne soit exactement vrai; alors, Mathilde, je ne doute pas que vous ne renonciez à votre entreprise, et que vous ne vous déterminiez enfin à me suivre à la cour de Saladin. » Il dit, et se retire. La princesse, loin d'être émue par les mêmes frayeurs que lui, et sentant bien quel est son véritable péril, renouvelle aux pieds de l'Eternel le vœu de s'enfoncer dans les déserts de la Thébaïde, jure de n'en jamais sortir plutôt que de revenir auprès de Malek Adhel, et bénit ce Dieu qui fait ressentir les effets de sa clémence en même temps que ceux de sa sévérité; car c'est en répandant sur les plaisirs coupables et les sentimens déréglés d'extraordinaires amertumes et d'insupportables dégoûts, qu'il oblige, par ce moyen, à chercher des plaisirs et des sentimens qui soient sans dégoût et sans amertume.

CHAPITRE XVIII.

Le lendemain matin, à peine l'aube commençait-elle à blanchir l'horizon, et le cri des mariniers à retentir dans les airs, que la princesse, accompagnée du duc de Glocester, de sa fidèle Herminie et de quelques officiers anglais, se rendit au bord du Nil. Le soleil se levait, une abondante rosée rafraîchissait la terre, et le ciel était pur et sans nuages; des troupes d'oiseaux blancs se balançaient sur la cime des arbres, et leur plumage d'argent contrastait agréablement avec le vert foncé des dattiers; des milliers de tourterelles voltigeaient d'un oranger à l'autre, et des vols de pigeons s'abattaient sur les rizières qui bordent le fleuve, pour y chercher leur nourriture.

Mathilde monte dans la galère que le prince a fait préparer pour elle; il y monte aussi, il s'assied auprès d'elle sur un tapis de Perse, à l'ombre d'un pavillon de drap d'or, tendu en dedans de riches

étoffes de l'Inde ; les plus rares parfums de l'Yémen brûlent autour d'eux dans des cassolettes de bois de rose, et se mêlent aux parfums plus doux encore des forêts d'amandiers et de jasmins d'Arabie, des touffes de baume, de basilic et de rosiers qui fleurissent le long du rivage. A travers des rideaux de gaze d'argent, Mathilde aperçoit tous les différens aspects d'une riante et fugitive campagne ; elle parcourt ce Delta déja fameux sous l'empire des Pharaons par sa riche abondance et sa riante fertilité. On y voit le sycomore s'unir au tamarin et à l'élégant cassier qui se pare de faisceaux de fleurs jaunes semblables à celles du cityse ; au-dessus, la tête du dattier, chargée de ses énormes grappes, domine sur le bosquet ; partout croît la cassie à la fleur odorante, partout les pommes dorées du citronnier couvrent la cabane du laboureur : ici les larges feuilles du bananier opposent leur vaste ombrage aux rayons ardens du soleil ; là, réuni en groupes agréables le grenadier se rapproche du fleuve et y ré-

fléchit sa jaune verdure et sa fleur écarlate, tandis que du sein de l'onde s'élève le roi des plantes aquatiques, le nénuphar à la tête superbe et au large calice azuré : des canaux d'une eau pure et limpide rafraîchissent ces délicieux bocages, et tout ce que les eaux courantes ont de charmes sous un climat brûlant, tout ce que la verdure a d'éclat sous un ciel d'azur, enfin tout ce qu'un air doux, suave, balsamique a de voluptueux, ne donne qu'une faible image des délices que la nature a répandues sur cette terre favorisée que le Nil embrase de tout son amour.

Cependant, parvenu au plus haut du ciel, l'astre du jour darde ses feux sur toute la nature : le zéphyr se tait, le feuillage est immobile, l'onde dort, les mariniers dorment accablés sous le poids de leurs rames, et le sillage de la galerie effleure à peine la surface du fleuve; chacun cherche un abri contre la chaleur, et ne le trouve que dans le sommeil ; tout s'assoupit, hors Mathilde et le prince, et

seul ils demeurent agités quand tout repose autour d'eux. Dès le matin ; la princesse a eu soin de s'envelopper davantage sous les larges replis de son voile ; son chaste bandeau est plus avancé sur son front ; elle aurait voulu pouvoir se dérober toute entière sous son habit : hélas ! elle aurait mis moins de soins à se cacher, si elle avait su qu'ils ne servaient qu'à l'embellir, et que la modestie, la plus touchante des vertus, est encore la plus séduisante des parures : elle s'est placée le plus loin qu'elle a pu de Malek Adhel; sa tête est penchée en arrière; ses mains jointes et un peu élevées ; et ses yeux fixés vers le ciel. A cette sorte d'attitude aérienne, à ce long habit de lin, à ces voiles dont l'ombre favorable adoucit l'éclat d'un teint d'albâtre, le prince croit ne l'avoir jamais vue si belle, et sent qu'il n'a jamais été si amoureux ; il la regarde et ne demande rien ; il l'admire et s'approche ; il ne la touche pas encore, et déjà c'est en flammes ardentes que son sang court dans ses veines. Mathilde garde le si-

lence ; elle songe au vœu qu'elle a fait, à la résolution qu'elle a prise de tout risquer pour s'éloigner du prince, à cette éternelle séparation qu'elle a jurée de mettre entre eux, et ce projet, qui doit le rendre si malheureux, va sans doute la rendre moins sévère : ah ! c'est toujours quand le sacrifice est prêt à s'accomplir qu'on sent mieux tout le mal qu'il va faire, et qu'on voit moins toutes les raisons qui le commandent ; elles s'affaiblissent devant la douleur qu'on éprouve, surtout devant celle qu'on cause; et, à l'idée des larmes du prince, Mathilde ne sait presque plus quels motifs assez importans ont pu la déterminer à vouloir affliger celui à qui elle doit la vie. Hélas ! tout conspire contre elle, la reconnaissance et la pitié qui lui parlent en faveur d'Adhel, l'amour qui soutient leurs voix de toute la puissance de la sienne, l'air qu'elle respire, tout chargé de volupté, une sorte d'émotion inconnue qui trouble ses esprits, et dont son innocence s'étonne ; elle soupire, détourne les yeux

de l'objet qui est auprès d'elle ; et ne comprend point comment tant de douceur peut être attachée à tant de souffrance, et tant de tourment à tant de félicité. Peu à peu le prince s'est placé si près d'elle, que même en ne le regardant pas elle ne perd aucun de ses mouvemens, aucune de ses émotions : cette vue augmente son trouble ; distraite, préoccupée, penchant sa tête sur sa poitrine oppressée, hélas! ce n'est plus à son Dieu qu'elle pense, son imagination ne va ni si haut ni si loin. Sans doute le prince l'a devinée, car il ose prendre sa main entre les siennes et la presser contre ses lèvres. Mathilde essaie de la retirer, mais ses efforts ne servent qu'à montrer sa faiblesse; elle la sent sans pouvoir la vaincre ; et également tourmentée de repentir, de crainte et d'amour, son cœur se gonfle et son visage se couvre de larmes. Adhel a vu ses larmes et a cru voir son triomphe ; il serre Mathilde dans ses bras ; elle frémit et le repousse : dans ce mouvement, le bandeau virginal qui couvre son

front s'est dénoué, ses beaux cheveux blonds s'échappent en boucles sur ses épaules, et le reliquaire qu'elle portait sur sa poitrine se détache, il tombe par terre : elle le voit, et aussitôt ses devoirs, ses fautes lui apparaissent dans toute leur étendue, et la situation où elle se surprend la frappe de terreur; les tendres émotions disparaissent, le repentant effroi leur succède, maintenant elle a des forces pour échapper aux séductions qui l'entourent, et elle va tomber à quelques pas couverte de larmes et dans un désespoir effrayant. En vain le prince lui parle, elle ne l'entend plus; Dieu seul est présent à sa vue, seul il est devant ses yeux comme un juge inexorable prêt à venger ses lois violées, et à la frapper pour l'éternité. « Pardonne, s'écrie-t-elle dans l'égarement de sa douleur, pardonne, Dieu terrible : si je suis restée auprès de ton ennemi... Tu as vu quels combats j'ai soutenus, tu as vu quelle horreur j'ai conçue pour ma faiblesse. Ah! si j'avais pu secouer ce joug qui m'est plus dur et plus

cruel que la mort même, je l'aurais fait...; mais je t'ai vainement demandé des secours, tu me les as refusés, privée de ta force, quelle force pouvait être mon recours? »

Malek Adhel l'écoute avec un mélange de crainte, de surprise et de bonheur. Si quelquefois, en voyant l'émotion de la princesse, il s'était flatté de pouvoir la toucher, plus souvent encore son silence, sa sévérité lui avaient ôté tout espoir; jamais sa soumission, ses respects, ses véhémentes prières n'ont pu obtenir un aveu qu'il aurait payé de sa vie; elle paraissait ne vouloir que le fuir; ne désirer que son départ; mais à présent ce qu'il entend ne le rassure-t-il pas? Si elle était demeurée indifférente, se reprocherait-elle ainsi sa faiblesse? Cependant il ne peut jouir de ce qu'il espère en voyant ce que souffre Mathilde; sa raison paraît aliénée; c'est parce que le remords l'accable qu'elle a laissé deviner la cause de son remords, et ces paroles qui lui échappent ne disent qu'elle aime que parce qu'elles avouent une faute. Pâle, éche-

velée, noyée dans ses pleurs, en proie au plus violent égarement, elle ne reconnaît même pas l'objet qui peut l'emporter dans une âme comme la sienne sur ses sermens et son Dieu; et s'il est vrai qu'une passion profonde appartient aux hommes de tous les climats et de toutes les religions; s'il est vrai qu'il n'est point de préjugés qu'elle ne détruise, ni d'habitude qu'elle ne surmonte, on ne s'étonnera pas sans doute de voir un disciple de Mahomet s'oublier pour celle qu'il aime, et Malek Adhel ne pouvoir plus être heureux quand Mathilde est si affligée. Il s'accuse de sa douleur; et, pour la voir tranquille, il serait prêt à renoncer à l'espoir d'être aimé. S'il n'ose la quitter dans l'état où elle est, il ose moins encore s'approcher d'elle. «Mathilde, lui dit-il d'une voix soumise, daignez m'entendre. — Éternel, s'écrie-t-elle dans un désordre toujours croissant, éloigne, éloigne cette voix qui me poursuit partout. — Ma bien-aimée, lui dit-il, si ma présence vous afflige, je m'éloignerai. — Mon Dieu, con-

tinue-t-elle, pourquoi me le montras-tu? Avant de le voir je vivais si paisible! mon cœur, pur comme tes cieux, soumis comme tes anges, n'avait jamais formé une pensée dont il eût craint de t'avoir pour témoin..... Pourquoi l'infidèle me suit-il en tous lieux? pourquoi le retrouvai-je partout? pourquoi as-tu permis que sa main impie osât toucher la future épouse de ton Christ, sans qu'aussitôt tu l'aies écrasé de ta foudre? — Hélas! Mathilde, reprit tristement le prince, vous appelez donc la vengeance de votre Dieu sur ma tête? — L'ai-je fait? s'écria l'infortunée en élevant ses deux bras vers le ciel; ai-je formé des vœux si barbares? O mon Dieu! rejette-les; punis-moi, mais ne me venge pas. » A ces mots plus doux; Malek Adhel fait quelques pas vers la princesse, et lui dit: « Mathilde, daignez m'entendre; Mathilde, s'il est vrai, s'il est possible que vous m'aimiez...» A ce mot, elle s'écrie avec un accent plein d'indignation: « O Sarrasin! qui te donne l'audace de supposer que je t'aime? — Mathilde, reprend-il, pardonne mon audace; mon es-

pérance est née de ton repentir, si tu n'avais point d'amour, pourquoi t'accuserais-tu? — Ah! malheureuse, interrompit-elle, ai-je donc dévoilé mon opprobre? suis-je tombée si bas que désormais un infidèle ait le droit de me faire rougir? O cœur qui n'es rempli que de faiblesse, d'indigence et d'amertume! en te laissant toucher par les discours d'un Sarrasin, tu as bien mérité la honte de l'en voir instruit. » Alors, la tête penchée sur son sein, les cheveux épars sur son voile à demi-détaché, d'une voix suppliante elle dit : « O prince! que l'état d'abjection où vous me voyez réduite suffise à l'orgueil du démon qui règne sur vous; détournez vos regards de ma misère; ne me forcez pas à la découvrir davantage, et à chercher dans mon âme des choses que je n'y pourrais voir sans horreur. Ah! si ma honte doit être connue, ce n'est pas à vous que j'en dois l'aveu; laissez-moi verser des pleurs loin de vous; laissez-moi, rendez-moi la paix; que dès ce moment une séparation éternelle soit entre nous. Je ne sais, ô Malek Àdhel!

jusqu'à quel point ce sacrifice peut te coûter : mais apprends que l'homme n'en peut pas faire de si grands dans ce monde que Dieu n'ait encore dans l'autre de plus grandes récompenses pour l'en payer. »

En prononçant ces mots, le visage de la vierge s'était animé d'une ferveur céleste ; elle penche humblement son front vers la terre, en signe de repentir et de contrition. A la vue de cette innocence qui s'humilie, Malek Adhel est pénétré d'un saint respect : car il y a tant de beauté, de noblesse et de grandeur, il y a tant de vraie piété dans l'innocence qui s'humilie ! Après un long silence, il lui répond d'une voix profondément émue : « Jamais je n'entendis de semblables paroles et ne ressentis de pareils mouvemens ; tu m'as touché au cœur, et sans doute il y a quelque chose de plus qu'humain en toi. O noble fille, vis en paix sous l'aile de ce Dieu qui sait donner tant de force et de puissance à un sexe faible et timide ; je jure de ne te plus parler d'un amour qui t'offense ; et j'en mourrai sans doute, mais t'offenser est bien plus que mourir. »

Il s'éloigne, il quitte le pavillon de la princesse, et va ensevelir au fond de la galère la profonde douleur dont il est dévoré. O sort bizarre! c'est au moment où l'espérance d'être aimé vient d'entrer dans son cœur qu'il perd pour jamais celle d'être heureux. Etranger aux préceptes de cette religion sublime et sévère, qui seule a le courage de lutter contre les passions et la force d'en triompher, Adhel n'avait attribué la froideur de Mathilde qu'à son indifférence, et ne doutait pas que, s'il parvenait à la toucher, elle ne rejetterait plus ses vœux; mais à présent que, toute sensible qu'elle s'est montrée, il l'a vue plus ferme que jamais repousser sa tendresse, et préférer aux plus séduisantes joies de l'amour la pénitence, l'humiliation et la mort, il rejette toutes les espérances de bonheur qu'il avait embrassées jusqu'à ce jour, et se détourne en frémissant d'un avenir qui ne lui présente plus que le choix d'un éternel malheur, ou pour lui, ou pour celle qu'il aime.

Arrivée au Caire, la princesse se dérobe soigneusement à tous les regards;

elle ne se laisse voir qu'à quelques chrétiens dispersés dans ces climats, qui, ayant appris son arrivée au Caire, se réunissent joyeusement autour de sa personne sacrée. Elle les interroge sur les dangers du pèlerinage qu'elle médite ; ils sont terribles, mais pas assez pour l'intimider ; et ce cœur, si faible devant le prince, s'élève avec une intrépidité sans pareille au-dessus des terreurs de la mort. « Écoutez, mes frères, leur dit-elle, j'ai fait un vœu, rien ne saurait le rompre : qu'est-ce que la vie devant lui ? Je veux traverser ce désert ; je le veux, car je ne crains rien au monde que Dieu et le péché : mes frères, quel de vous me suivra ? » Tous, répondent-ils unanimement, car une beauté si angélique, une piété si fervente et une résolution si héroïque ne permettent à aucun d'eux de reculer. « Gardez un profond secret sur ce que je vous confie, ajoute-t-elle ; faites en silence les préparatifs du voyage : avant peu vous serez avertis de l'instant et du lieu où je pourrai me réunir à vous. »

A peine est-elle seule, que le duc de Glocester paraît. « Madame, lui dit-il, daignez vous approcher de cette croisée, et jeter les yeux sur les bords du Nil ; c'est là que le plus actif, le plus intrépide des guerriers a déjà rassemblé son armée ; voyez comme elle est brillante et nombreuse : tristes chrétiens, avec le capitaine qui la conduit, de quels affreux dangers ne vous menace-t-elle pas ! » Mathilde s'avance et distingue aussitôt le triple panache du héros qui parcourt tous les rangs ; elle baisse les yeux, et d'une voix timide elle dit : « Le prince s'apprête donc à partir aujourd'hui ? — Non, madame, ces innombrables bataillons ne sont pas encore suffisans à son gré ; il va chercher de nouvelles troupes à Memphis et à Arsinoé ; demain il reviendra ; le jour d'après est désigné pour le départ de l'armée et celui de votre altesse : la lettre que voici, que le prince m'a chargé de vous remettre, vous en instruira sans doute. » La princesse la prend, elle lit, et une tendre rougeur vient colorer les lis de son front. Pé-

nétré du regret de l'avoir offensée, Malek Adhel n'ose point se présenter devant elle; ce héros, qui sous ses yeux se distingue de tous les guerriers qui l'entourent, par la fière audace de sa contenance; qui, prêt à affronter mille morts, semble né pour commander le monde et ne connaître aucune crainte, est arrêté pourtant par celle de lui déplaire, et un regard sévère retient et fait trembler celui que l'univers entier n'intimiderait pas. Comment n'être pas touchée de tant d'amour? comment n'être pas flattée de tant de puissance? Mais plus Malek Adhel s'empare du cœur de Mathilde, plus elle sent la nécessité de le fuir. « Après demain, lui écrit-il, nous partirons ensemble; je vous conduirai à la cour de Saladin, dans cette Jérusalem si chère à votre piété. Si vous l'exigez, je ne vous verrai point, je ne vous parlerai pas, je me soumettrai à tous les sacrifices, hors à celui de vous rendre aux chrétiens, et j'obéirai à tous vos ordres, hors à celui

de vous laisser traverser le désert. » Non, quelle que soit la volonté du prince, Mathilde sera fidèle à son vœu, elle l'a juré à l'Éternel : y manquer serait un sacrilége, et sa perte en serait le châtiment. Sûre de l'entier dévouement du duc de Glocester, elle lui fait part de sa position et de son projet. Ému de la grandeur d'âme que lui découvre la noble sœur de son maître, il lui demande de partager la gloire de son entreprise; elle y consent, lui indique le lieu où les chrétiens réunis font les apprêts du voyage, et ajoute : « Dites-leur que tout soit prêt ce soir : à l'entrée de la nuit, quand Malek Adhel aura quitté le Caire, vous viendrez m'en instruire; nous nous réunirons tous alors; et, sous les auspices du même Dieu, nous irons chercher le saint qui nous apprendra comment on traverse le monde sans faiblesse, et comment on arrive au but sans s'égarer. » Le duc de Glocester obéit; Mathilde, demeurée seule, attache ses regards avec un peu plus

de hardiesse sur le héros prêt à passer le Nil pour se rendre à Memphis ; elle va le perdre de vue ; elle sent que c'est peut-être pour toujours, et ses yeux se remplissent de larmes. Si elle trouve la mort au désert, elle quittera la vie sans l'avoir revu, sans l'avoir détrompé de ses fatales erreurs, sans l'avoir béni pour tous les biens qu'elle en a reçus ; ce prince magnanime, que les chrétiens chérissent, révèrent malgré son aveuglement ; ce prince, qui n'a point d'égal dans le monde ; ce prince, à qui elle doit cette vie qu'elle va offrir à Dieu pour expiation d'un amour coupable, elle ose presque l'aimer en cet instant ; oui, elle l'ose, parce que cet instant est sans doute le dernier où ses yeux pourront l'apercevoir sur cette terre. « Ah ! s'écrie-t-elle involontairement, regarde-moi, regarde mes larmes ; qu'elles te consolent de tout le mal que je vais te faire. » Elle pleure, et ne peut achever ; elle pleure, et s'étonne, et s'afflige, et se repent des mouvemens qui l'agitent. Hélas !

où sont les tranquilles plaisirs, les paisibles joies de son adolescence? Qu'a-t-elle gagné à chercher d'autres biens, et qu'a-t-elle rencontré hors de sa retraite? d'épaisses ténèbres, de cruelles agitations, et une infinité de maux dont les noms lui étaient même inconnus dans son premier état d'innocence.

CHAPITRE XIX.

En se séparant pour deux jours de Mathilde, Malek Adhel était loin de soupçonner la fuite qu'elle méditait : s'il avait été surpris qu'elle eût conçu le hardi projet de traverser le désert, il lui semblait impossible qu'elle l'exécutât : et la pensée qu'elle allait profiter de son absence pour tenter en secret ce grand voyage, était une pensée si étrange, qu'elle ne s'était jamais présentée à son esprit. Un seul doute à cet égard l'eût empêché de partir ; et au moment où il marche vers Memphis, s'il pouvait deviner quel malheur le menace, comme il reviendrait précipitamment sur ses pas, comme tout autre intérêt s'effacerait devant celui-là ! Hélas ! dans deux jours, quand il va rentrer au Caire, et qu'il apprendra que la princesse n'y est plus, que deviendra-t-il, et que pourra-t-il faire, si ce n'est de tout abandonner pour la suivre, et d'aller la disputer au désert, à la mort et à Dieu ? De son côté, Mathilde ne pense

point que l'amour inspirera un tel dessein au prince : elle s'attend si peu à être poursuivie, qu'en quittant le Caire, elle croit ne plus revoir Malek Adhel; mais cette pensée cruelle, qui déchire son cœur, ne suspend point ses desseins, et c'est le jour même du départ du prince qu'elle commence à les accomplir.

A l'instant où la nuit commence, le duc de Glocester vient la chercher : elle sort avec lui; elle feint de se rendre au petit village de la Matarée, ainsi nommé parce qu'il a une source d'eau douce fameuse par une ancienne tradition : c'est là que, fuyant la persécution d'Hérode, se réfugia la sainte famille, et que le divin enfant fut baigné dans cette fontaine.

Chacun croit aisément que la dévotion de la princesse l'appelle dans un lieu si sacré pour sa foi, et si célèbre par les miracles qui s'y sont opérés, que les musulmans eux-mêmes le révèrent. En effet, elle s'y rend, elle y trouve, avec les moines chrétiens qu'elle a prévenus, tous ses fidèles Anglais qui ont juré aussi de la

suivre au désert : deux chameaux, trois guides, des fruits secs, un peu de farine et plusieurs outres d'eau fraîche sont cachés dans une grotte voisine ; c'est là tous les secours que les chrétiens ont pu se procurer sans être soupçonnés par les musulmans. Enfin la troupe se réunit dans la caverne ; quelques flambeaux en éclairent à peine les noires profondeurs ; mais c'est dans ce lieu même que Mathilde, avant de se mettre en route, veut qu'un des prêtres de sa suite célèbre le grand mystère ; elle n'y participe point encore ; et, pour se croire digne de la céleste victime qui se dévoue chaque jour pour l'homme mortel, elle attend avec humilité que les péchés dont elle s'accuse lui aient été remis par le saint du désert.

Durant le premier jour, la caravane traverse une campagne fertile, où le doura à feuilles de roseaux élève sa tête vigoureuse et se couronne de gros épis ; à côté, le pistachier sauvage couvre la terre de ses vastes rameaux ; le vert foncé de son feuillage et le pourpre délicat de

ses naissantes grappes contrastent agréablement avec l'azur des cieux ; à ses pieds le lin étend ses plaines bleuâtres ; plus loin le palmier de la Thébaïde étale ses feuilles en forme d'éventail, et le concombre et le melon dorés pendent au bord des innombrables canaux que le grand fleuve s'ouvre dans les terres. Mais le second jour, ce riant aspect change de face ; on arrive dans la plaine sablonneuse d'Elbakara, dont l'étendue ne présente qu'une plage immense et stérile ; on rencontre seulement dans l'enfoncement des rochers et sur le bord des torrens d'hiver un peu de verdure, des acacias qui produisent la gomme arabique, le séné, le bois de scorpion et quelques autres plantes ; les autruches, les chamois, les gazelles et les tigres habitent les antres des rochers et bondissent à travers ces sables où jamais une seule herbe ni une touffe de gazon ne viennent réjouir leurs regards. En vain cherche-t-on quelque fontaine pour apaiser la soif ardente dont on est dévoré ; ce n'est qu'au pied du mont Ka-

leil qu'on trouve une source d'eau saumâtre, la seule où les bêtes féroces et les hommes puissent se désaltérer ; deux ou trois sycomores l'entourent, et au-dessus on aperçoit des grottes d'ermites abandonnées, que la ferveur des premiers siècles du christianisme avaient conduits dans cette affreuse solitude.

La princesse les regarde en soupirant : « Ah ! se dit-elle tout bas heureux ceux qui avaient choisi ce séjour sauvage ! C'est là que, séparés du commerce des humains, rien ne troublait leurs jours paisibles. Sans doute les miens le seraient encore, si je n'avais pas franchi ces murs sacrés qui me cachaient aux yeux des hommes ; séduite par la présomptueuse espérance de valoir mieux que mes compagnes, en venant adorer le Sauveur du monde, c'est mon orgueil qui m'a entraînée sur ces bords funestes, et c'est lui qui m'a perdue. » Tandis que, plongée dans cette rêverie, Mathilde ne s'occupait que de ses fautes et de ses remords, le chameau qui la portait descendait, sans qu'elle s'en aperçût, la pente rapide de

la montagne; bientôt des exclamations d'effroi retentissent à ses oreilles; elle lève la tête et voit les compagnons de ses pieux travaux effrayés de la perspective qui se découvre à eux : c'est une mer de sable dont le soleil a dévoré toutes les substances végétales, que le vent soulève par momens en tourbillons impétueux, et dont l'immensité n'a de bornes à l'orient que l'horizon, et à l'occident qu'un demi-cercle de roches brûlées. L'intrépide princesse contemple cette horrible perspective, et la voit d'un œil ferme : que peut-elle craindre dans la situation où elle est? Que sont tous ces dangers auprès de celui qu'elle fuit? De quoi peut-elle trembler, si ce n'est de retourner en arrière? Et qu'est-ce que la mort a d'effrayant pour l'infortunée qui, portant dans son sein une passion terrible, entend à tous momens le ciel qui lui crie qu'il faut y renoncer. Indifférente sur les maux qui l'attendent, Mathilde ne s'inquiète que sur ceux des gens qui la suivent; elle les rassure, les encourage; elle fait parler la

foi, la religion, l'espérance, et élevant sa main vers le ciel, elle leur montre le but du voyage. Pour arriver là, c'est bien peu de quelques heures de douleur. Elle rappelle ces paroles de Jérémie : « Rougissez, Sidon, dit la mer. — Et de quoi? » — On entreprend de longs voyages pour » un petit bénéfice, et pour la vie éternelle » à peine veut-on faire un pas. » Ah! continue-t-elle, qu'a donc la mort de terrible pour celui qui ne voit en elle que la porte de l'éternité! et qu'a la vie de regrettable pour qui en connaît toutes les tentations et les misères? Hélas! en vivant long-temps, nous ne devenons pas toujours meilleurs, nous en mourons souvent plus chargés de fautes. Elle dit; et, semblable à la rosée de la nuit qui, tombant sur la terre, redonne la vie aux plantes desséchées par la chaleur du jour, les paroles de la vierge descendent dans tous les cœurs, les relèvent et les ranimement. A la touchante onction de sa voix, les guerriers ont retrouvé leur courage, les chrétiens leur antique ferveur; et tous,

étonnés de voir une fille délicate et timide braver, par la seule ardeur de son zèle, des fatigues auxquelles ils sont près de succomber, croient que Dieu lui prête sa force; touchés de ce miracle, ils courbent la tête et tombent à genoux, en chantant devant elle, *Hosanna in excelsis.*

La repentante Mathilde rougit; et, loin de s'enorgueillir des louanges qu'on lui prodigue, elle s'humilie, car au dedans elle se sent vide des vertus qu'on admire. Hélas! ils ne savent pas, ceux qui l'entourent, que c'est le remords d'un amour criminel qui lui donne cet extraordinaire courage. « Arrêtez, dit-elle à la petite troupe prosternée à ses pieds en face de l'effroyable désert; ne profanez pas ces paroles sacrées en les prononçant devant une pauvre pécheresse, car nul ici n'est souillé d'autant d'iniquités que moi. » Tous l'écoutent avec une admiration nouvelle, et prennent cet aveu pour la religieuse ardeur d'une sainte qui, en se mettant au-dessous de tout, croit ne s'être jamais assez rabaissée. Cependant, comme

ils voient que leur admiration l'afflige, ils se taisent, se lèvent et s'élancent courageusement, à la suite de la vierge, dans les brûlantes régions qui s'étendent sous leurs yeux.

Ils marchent tout le jour au sein de ces landes sablonneuses que les feux d'un soleil ardent frappent à plomb, et dont la réverbération lance un éclat qui offense les yeux, et une chaleur si terrible que les hommes les plus robustes ont peine à la supporter. La nuit ne leur apporte presque aucun soulagement ; car alors les vents cessant de souffler, le calme les laisse exposés aux exhalaisons suffocantes des sables embrasés qui leur servent de lit. Mais au milieu de tant de maux il n'échappe pas une plainte, pas un regret à Mathilde ; loin de trouver qu'elle paie trop cher le salut qu'elle va chercher, elle voudrait que plus de souffrances expiassent encore mieux sa faiblesse, et se réjouirait que son corps fût déchiré par les douleurs les plus aiguës, si elles pouvaient en pénétrant jusqu'à son cœur, y détruire

l'amour qui le remplit, et que jusqu'ici rien n'a pu seulement affaiblir.

Mais, si elle se plaît dans les maux qu'elle endure, ceux qu'éprouvent les compagnons de sa route la trouvent compatissante et sensible. Tandis qu'ils sont couchés, haletans, sur une terre brûlée, la charité lui prête ses forces pour les secourir; elle panse les plaies de l'un, baigne les yeux saignans de l'autre, soulage celui-ci par des paroles, ranime celui-là par des prières; et enfin, par un mélange d'humanité et de pénitence, elle se prive d'une partie de la portion d'eau qui lui est destinée, et la partage elle-même aux faibles et aux malades.

Après avoir erré encore deux jours et deux nuits dans ces affreuses solitudes, les voyageurs épuisés entendent au loin le bruit des vagues d'une autre mer que celle qu'ils viennent de traverser; bientôt leurs yeux découvrent, à l'extrémité de l'horizon, l'étendue de la plaine liquide dont, à cette distance, les ondulations semblent se confondre avec celles des

sables du désert. Mais déjà ce bienfaisant aspect a ranimé tous les courages, a dissipé toutes les fatigues ; les poitrines desséchées commencent à respirer un air plus frais ; on se hâte, on court, on arrive, tous se précipitent dans les ondes salutaires qui leur offrent un si doux soulagement, et dont le voyageur qui vient de parcourir le désert peut seul comprendre l'inexprimable délice. La modeste princesse, se détourne, s'éloigne, s'assied à l'ombre d'une roche ; là, les pieds nus et baignés dans la mer, elle découvre, en remontant le rivage, l'extrémité vers laquelle le chef des Israélites passa avec tout son peuple à travers les flots suspendus, et au sud-est le mont fameux d'Oreb et de Sinaï où il reçut les tables de la loi.

Après une halte assez longue, la caravane se réunit et côtoie les bords de la mer. Combien, en comparaison du désert aride, ces frais rivages ont de beautés ! Couverts de coquillages sans nombre, les plantes marines en tapissent les rochers, et du sein de l'onde s'élèvent des forêts

de coraux dont la tête écarlate se marie merveilleusement avec la fluidité verdâtre des eaux de la mer. Mais la triste Mathilde demeure indifférente aux charmes de cette nature, comme elle l'a été aux horreurs de celle du désert; une pensée unique l'occupe et l'absorbe; hors le poison qui la tue et le remède qu'elle va chercher, rien ne peut trouver place dans son imagination ni dans son cœur, et le seul plaisir que lui cause la vue de ces rivages naît de l'espoir d'arriver plus tôt au monastère ruiné, où l'enfant de Bazile doit lui ouvrir la route de la miséricorde et du salut.

Les voyageurs passent le jour entier à chercher quelques traces de l'habitation où tendent tous leurs vœux; ils se dispersent çà et là, s'interrogent, se découragent, et murmurent de ne trouver dans ces vastes solitudes aucun être vivant qui dirige leurs pas incertains. Cependant la princesse marche seule à leur tête; elle aperçoit de loin un rocher menaçant dont le pied repose dans la mer; une sorte de flèche s'élève au-dessus; elle approche, le

cœur palpitant, et distingue bientôt la croix qui lui indique la demeure du saint. A cette vue, elle sent ranimer sa foi et sa vertu ; pleine de confiance dans les salutaires instructions qui l'attendent, et ne doutant pas qu'elles ne la délivrent du pouvoir de l'enfer, déjà elle se croit sauvée ; et, dans son ardente reconnaissanee, elle bénit à haute voix le nom sacré de l'Éternel.

Sa petite troupe la rejoint ; d'une main elle lui montre le signe révéré de la rédemption ; de l'autre elle détache son chaste bandeau, et les cheveux épars, les pieds nus, les yeux baissés, les mains croisées sur sa poitrine, et dans l'attitude du recueillement et de la contrition, elle s'avance humblement vers la grotte de l'ermite.

Avant de l'atteindre, elle erre long-temps travers les débris d'un monastère, dont es ruines récentes déposent moins contre es injures du temps que contre l'impiété es infidèles. Deux pêchers sauvages croisent parmi les décombres, et plusieurs

tronçons de colonnes corinthiennes avec une croix au milieu du chapiteau, jonchent un pavé de granit rouge, chargé d'hiéroglyphes. En foulant aux pieds ces restes antiques, Mathilde est arrivée sous un vaste portail dont l'œil peut à peine mesurer la hauteur; au-delà elle entrevoit les ténèbres du sanctuaire, et, à l'instant où elle va s'y enfoncer, elle s'arrête, saisie d'un frémissement religieux, comme si elle n'osait pénétrer dans cette nuit profonde où réside la suprême majesté d'un Dieu. Mais tout à coup elle entend une voix dont les sons mélodieux lui inspirent des pensées célestes; elle croit que c'est l'Éternel lui-même qui l'appelle. A la lueur des rayons de la lune qui percent à travers le dôme écroulé, elle parcourt les bas côtés de l'église, et aperçoit enfin le pieux cénobite prosterné sur les marches de l'autel, et chantant les louanges du Seigneur dans le calme et le silence de la nuit.

Elle tombe devant lui, la face contre terre, en s'écriant : « O ancien des hommes! ô saint des saints! » Le solitaire étonné

se retourne : depuis trente années qu'il remplit ce désert de sa longue et merveilleuse pénitence, c'est la seconde fois qu'une voix humaine a frappé son oreille ; il s'approche : quelle est sa surprise en voyant une fille si jeune et si belle dans la créature qui lui a parlé ? par quel miracle a-t-elle eu la force de traverser tant de déserts ? et où a-t-elle trouvé assez de zèle pour arriver jusqu'à lui ? Mais la rare beauté de la vierge lui donne bientôt une autre pensée ; il croit que c'est Satan lui-même qui, sous cette forme enchanteresse, vient essayer de tenter sa sagesse. « Retire-toi, s'écrie-t-il, avec une terreur religieuse ; que viens-tu chercher ici, et que veux-tu de moi ? — O mon père ! répond la princesse sans quitter son humble attitude, ne me repoussez pas, je suis venue ici au péril de ma vie ; j'ai bravé de grands dangers pour obtenir de vous le secours qui peut seul me sauver. Si vous me le refusez, à qui recourir ? où trouver un appui contre mon propre cœur ? Je deviendrai la proie d'un Sarrasin, et mon

âme immortelle sera à jamais perdue. » Ces mots, son accent surtout, persuadent le vieil ermite ; il relève avec bonté la vierge éperdue. « Je t'entendrai, ma fille, lui dit-il ; et quelles que soient tes fautes, la foi qui t'a conduite ici, la foi, qui est le plus grand trésor des chrétiens, te sauvera ; mais sans doute tu n'es pas venue seule : où sont tes compagnons ? Qu'ils viennent, qu'ils partagent tous avec toi les faibles secours que je puis vous offrir. — Ils sont restés en arrière, reprend Mathilde, et je crois entendre retentir leurs pas dans ces ruines. L'anachorète s'avance au-devant d'eux ; il les distingue facilement à la clarté de la lune, qui, sous le ciel pur et serein des tropiques, jette une lumière plus vive que le soleil nébuleux du septentrion ; attendri de retrouver des hommes après avoir vu tant de jours s'écouler dans la solitude du désert, il sourit à ses frères et appelle sur eux les bénédictions du Très-Haut. « O vous ! leur dit-il, que la Providence a conduits jusqu'ici, sans doute une même croyance nous unit ; mais de quels bords venez-vous ?

Êtes-vous nés dans cette fertile Europe dont toutes les heureuses nations reconnaissent la loi du Christ? ou bien avez-vous vu le jour dans ces murs sacrés qu'entourent des nations infidèles, et où le chrétien est obligé de leur disputer sans cesse la terre teinte du sang de son Rédempteur? — C'est au nom du divin fils de Marie que nous venons tous auprès de vous, reprit le duc de Glocester; ceux-ci, en montrant des pèlerins, sont des chrétiens natifs de Syrie et d'Egypte; ces guerriers et moi avons abandonné la florissante Albion, notre patrie, pour venir combattre les infidèles; et cette jeune et belle vierge est Mathilde d'Angleterre, sœur de ce vaillant roi Richard dont les hauts faits d'armes retentissent dans tout l'univers. — Ah! ma fille, s'écria l'ermite en tournant ses regards attendris vers la princesse, sous un extérieur si délicat quel cœur intrépide portes-tu? Née au milieu des gloires du trône, tu as eu le courage de les fouler aux pieds pour venir chercher ici la retraite du plus humble des solitaires: qui-

conque a renoncé comme moi au monde et à ses vanités, compterait sans doute ta naissance pour rien, si elle ne rehaussait la rare vertu qui, à la fleur de ton âge, t'a fait préférer le sac de la pénitence à la pourpre des rois : beaucoup d'hommes obscurs ont fui au désert les terribles tentations d'une chair corrompue, mais quel sacrifice fut jamais plus grand que le tien ?» Mathilde soupire en effet, si elle en croit son cœur, jamais sacrifice ne fut plus grand que le sien. « Viens, auguste vierge, continue le solitaire, et vous, mes frères, venez aussi partager avec moi les seuls fruits qui naissent sur ces bords ; venez vous désaltérer auprès de ma fontaine ; et, après avoir pris un peu de repos, vous m'apprendrez quelles grandes catastrophes ont agité le monde depuis les derniers sons qu'il a fait retentir jusqu'ici. » Il dit, et entre dans sa grotte pour y préparer le frugal repas ; il allume un flambeau de la résine qui découle du térébinthe ; aussitôt la flamme vive et odorant éclaire et parfume l'intérieur de l'humbl

cellule ; il prépare une pâte assaisonnée de l'huile de sésame ; il y joint des pêches sauvages, des dattes séchées au soleil ; un rayon de miel, quelques noix de cocos pleines d'un lait sucré ; il pose ces mets sur une pierre polie, qui est la seule table qu'il possède ; comme la natte grossière qui lui sert de lit est le seul siége qu'il ait à offrir ; et, en donnant tout ce qu'il a, il ne s'afflige que de n'avoir pas davantage à donner. « Depuis trente années que j'habite ce désert, leur dit-il, je ne m'étais pas aperçu encore de ma pauvreté, et voici la première fois que j'ai senti qu'il me manquait quelque chose. — Mon père, reprit un des plus vieux guerriers, il y a plus d'hospitalité dans ce peu de paroles qu'on n'en trouverait maintenant dans le palais des grands et à la cour des rois. — Mon fils, répondit l'ermite, la France a-t-elle donc perdu ses monarques ? leur cour était autrefois l'asile de la religion et de toutes les vertus. — On remarque dans le jeune héritier de ce vaste empire, repartit un des chrétiens

d'Asie, toutes les brillantes qualités qui distinguèrent jadis ses ancêtres; mais une trop vaste ambition et une soif insatiable des grandes conquêtes font craindre à ses sujets que son règne ne soit pas celui des vertus paisibles. Philippe-Auguste est son nom; maintenant en Syrie, il a réuni son armée à celle de Richard, afin de marcher de concert à la conquête de la cité sainte. — Qu'entends-je? reprit le cénobite, la maison de Bouillon ne règne-t-elle plus sur le trône de Jérusalem, qu'elle avait acquis par tant de travaux et de sang?—Deux lions sortis de la plaine de la Mésopotamie, répondit un des soldats anglais, sont venus déposséder cette antique race et dévorer l'empire des chrétiens : tout tombe, tout est renversé sous l'épée foudroyante de Saladin et de Malek Adhel..... — Ah! quels funestes noms prononcez-vous, interrompit le solitaire; j'ai su vers quel temps ces deux effrayans météores parurent tout à coup en Egypte, renversèrent la famille des Alides, et exercèrent de grandes cruautés contre les chrétiens;

un d'eux, échappé du supplice, se réfugia dans le désert et parvint jusqu'ici; il me parla de ce terrible Saladin dont l'ambition faisait trembler tout l'Orient, de ce Malek-Adhel, plus terrible encore, dont l'ardente valeur menaçait déjà tous les descendans du pieux Godefroi. A ce récit, je plaignis les chrétiens, je prévis leurs désastres, et je gémis sur les crimes du monde, qui devaient être bien grands, puisque Dieu avait permis que, pour le punir, deux nouveaux Goliaths parussent ensemble sans qu'un David se levât pour les combattre. Peu après le chrétien fugitif s'ennuya de ma trop profonde retraite, redoutant le séjour des villes, et n'osant retourner parmi les persécuteurs de la foi, la mélancolie le saisit, et il mourut dans mes bras : avec lui s'éteignit le bruit que son arrivée avait fait dans le désert, et tout rentra ici dans le silence ; je me retrouvai seul, moins seul cependant qu'auparavant; je restais avec un tombeau : le voilà, ajouta-t-il en montrant une large pierre à l'entrée de la grotte; je l'ai creusé moi-même ; c'est là que

repose le seul cadavre humain que couvrent les sables de ce rivage, et la seule société qui me soit restée des hommes. »

Pendant que le solitaire parlait, Mathilde avait toujours eu les yeux attachés sur lui; elle ne pouvait se lasser d'admirer la sérénité bienheureuse qui respirait dans tous ses traits; la nouvelle de la chute de Jérusalem ne l'avait pas même altérée; on eût dit que les malheurs du monde ne pouvaient plus atteindre celui qui avait mis trente années de solitude et de pénitence entre ce monde et lui; la vie dont il avait rejeté avec mépris les caresses, les infidèles joies et les vaines amitiés, n'était plus pour lui qu'une route de paix qui le conduisait à ce ciel où il avait déjà toutes ses pensées : aussi le temps, qui ne marque sa course sur le visage des hommes qu'à l'aide des soucis et des agitations, ne trouvant jamais une inquiétude dans l'âme du solitaire, ne laissait sur lui presque aucune trace de son passage, et multipliait les années sur sa tête sans pouvoir donner à sa vieillesse l'air de la décrépitude.

CHAPITRE XX.

Les voyageurs, épuisés de fatigue, s'abandonnent bientôt au sommeil ; Mathilde va reposer quelques heures sur le petit lit de mousse qu'on lui a préparé, et l'ermite profite du moment où il voit ses hôtes endormis pour aller sur le bord de la mer ramasser des coquillages et des œufs de tortue pour la nourriture du jour ; quand il est seul, il s'abstient de toucher à aucune créature douée de vie ; mais le repas de la veille a épuisé ses faibles provisions, et son premier devoir est de songer à ses frères.

Il va ensuite préparer l'autel où, pour la première fois, les vœux de plusieurs hommes vont se joindre aux siens, et monter ensemble vers le trône du Tout-Puissant. L'attente de cet instant si désiré par Mathilde hâte celui de son réveil, elle se lève, regarde autour d'elle ; le vieux du désert ne paraît pas ; elle sort de la grotte pour le chercher ; et au

moment où ses yeux découvrent à l'orient le golfe Arabique, elle demeure éblouie du spectacle qu'il présente. Les riches teintes de poupre, de violet et d'aurore dont le ciel éclate, à demi-plongées dans la mer, y réfléchissent leurs teintes adoucies. Tout repose encore dans le silence, et les ondes, agitées d'un léger frémissement, semblent attendre avec respect la naissance de l'astre qui va sortir de leur sein pour se rendre dans le ciel, qui l'attend à son tour. Tout à coup il paraît, semblable d'abord à un point lumineux qui jaillit hors des eaux; il se change bientôt en un globe de rubis éblouissant, qui répand comme une traînée d'or transparent sur tout le cercle de l'horizon; à son superbe aspect, la pointe des roches blanchâtres qui bordent le rivage étincelle de mille feux; chaque vague roule des flots d'or; et le brillant auteur de tant de merveilles, répandant par torrens ses gerbes enflammées, inonde son vaste empire de sa pure lumière, et monte vers la voûte céleste avec l'éclat et la ma-

jesté du roi de l'univers, du père de la vie et du triomphateur des ténèbres et du temps. Appuyée contre le roc, dont le pied est constamment battu par les flots, Mathilde en silence contemple avec un saint respect la scène magnifique que la mer, la terre et le ciel réunis présentent à ses regards; elle s'écrie : « Astre immense ! qui semble devoir être immortel, un jour pourtant tu t'éteindras; un jour tu tomberas avec le monde : jour terrible ! l'ange sonnera la trompette sacrée; les générations, secouant la poudre des tombeaux, s'assembleront devant le trône de l'Éternel, et dans sa justice rigoureuse, Dieu pèsera les fautes des hommes; il faudra comparaître devant lui, dévoiler ses faiblesses et montrer tout son cœur.... Ah ! malheureuse, il faudra donc montrer ton amour, cet amour coupable qui te consume, et dont la redoutable pensée du dernier jugement ne peut pas te guérir; il faudra donc avouer tes criminels regrets, confesser que la joie que tu goûtes en

servant Dieu est si faible, que tu ne peux t'en contenter, et que ton cœur, qui ne saurait vivre sans joie, est assez infidèle pour en aller chercher dans l'amour d'un Sarrasin; il faudra donc dire, enfin, que ce Sarrasin te touche plus que toutes les merveilles du monde, et que tu n'aspires plus qu'avec tiédeur à ce ciel qu'il ne doit point habiter avec toi. »

L'accent de la princesse, en prononçant ces mots, avait quelque chose d'amer et de déchirant qui retentit aux oreilles de l'ermite; il écoute attentivement d'où partent ces sons douloureux, et il se hâte d'aller porter la paix à l'affligée qui la demande. « Ma fille, dit-il, d'où viennent les plaintes que tu formes? Quels honteux secrets cachés dans ton âme agitent ainsi ta conscience? Se pourrait-il que, sous les dehors de la plus céleste innocence, tu portasses le remords d'un crime?—Je n'en ai commis aucun, mon père, reprit Mathilde avec un profond soupir; mais mon cœur n'en est pas plus pur, car il se plaît dans son désordre et aime le

péché que Dieu lui défend. Aujourd'hui je vous parlerai, mon père, je ne prendrai ni repos ni sommeil que vous ne m'ayez entendue, et j'espère qu'un nouveau jour ne se lèvera pas sans me trouver réconciliée, par votre saint ministère, avec ce Dieu que j'ai tant offensé. —Je t'entendrai, ma fille, répliqua le cénobite; mais voici tes compagnons qui s'éveillent, commençons par offrir tous ensemble un sacrifice à l'Éternel; humilie-toi, verse devant lui cette humble douleur du péché, qui lui est un sacrifice d'une odeur infiniment plus agréable que celle de l'encens et des parfums. C'est ce parfum précieux qu'il vit répandre avec tant de plaisir sur ses pieds sacrés par la pécheresse, car il n'a jamais rejeté un cœur contrit et repentant. — Hélas! repartit Mathilde en le suivant la tête baissée, qu'il me serait doux en m'approchant du grand mystère, d'y répandre, comme Madeleine, les pleurs d'un cœur pénétré de l'amour divin; mais où trouve-t-on cette abondante effusion de larmes saintes,

quand le cœur s'échappe ailleurs? » Le solitaire la comprit, mais ne lui répondit rien, car il ne pouvait apporter de remède à son mal qu'autant qu'il en connaîtrait la cause et l'étendue. Il continua à marcher en silence jusqu'au lieu où les chrétiens s'étaient endormis; il les trouve debout : « Mes frères, leur dit-il, consacrons ce jour mémorable; l'autel nous attend, unissons nos prières, et que nos voix élevées jusqu'aux cieux y fassent entendre qu'il n'y a point de désert si aride, de retraite si solitaire, où le Dieu de Jacob ne trouve des enfans fidèles et des adorateurs zélés. « Chacun courbe la tête; il s'avance alors au milieu des décombres; les chrétiens le suivent; ils regardent autour d'eux, et contemplent, sans pouvoir se lasser, ces colonnes éparses, brisées, ces pilastres entassés, ces vestiges d'une magnificence passée, et ces innombrables débris qui étonnent l'imagination par leur grandeur, comme ils attristent l'âme par leur ruine. « Hélas! mon père, s'écrie l'un des guer-

riers, cette nef auguste qui subsiste encore en partie, ce double rang de piliers, et cette arcade si élevée, que l'œil se fatigue à en mesurer la hauteur, tout cela aussi se détruira-t-il ? » Il dit, et du sein du silence qui règne dans ces vastes ruines, une pierre ébranlée se détache, tombe, et lui répond. A cette voix de la destruction, tous les assistans prennent une contenance morne et lugubre; l'ermite s'arrête, et élevant ses deux bras au-dessus de sa tête, il s'écrie avec un accent animé : « Autrefois ce temple fut debout; il fut habité par de pieux solitaires, dont les saintes hymnes se confondaient chaque jour avec celles des anges; voici la grotte de son fondateur, de saint Jean Climaque, qui s'y retirait pour pleurer les crimes du monde et désarmer en sa faveur la colère céleste; alors on n'approchait de cette place qu'avec un cœur plus pur, une foi plus ardente; mais l'impie n'a fait que paraître, et tout s'est écroulé. La mort a frappé les serviteurs de Dieu, les sacrés cantiques ont cessé, et le silence

et la destruction se sont emparés de cette demeure désolée ; encore un peu de temps, et la seule voix qui retentit dans ces ruines s'éteindra aussi ; encore un peu de temps, et ce corps misérable retournera en poudre comme ces colonnes qui rampent sur la terre, après avoir touché jusqu'aux cieux ; encore un peu de temps, elles et moi nous nous dissoudrons en entier, et il ne restera de nous qu'un peu de poussière qui ira se mêler et se perdre avec les sables du désert. Alors, si des fidèles viennent chercher ici les vénérables restes de ce monument, ils les chercheront en vain, tout aura disparu, et la piété elle-même ne reconnaîtra plus la place où elle versait ses larmes. Mais alors mes frères, continua-t-il avec un enthousiasme prophétique, alors je serai avec vous dans ce temple immortel qui n'a point été bâti par la main des hommes, dont la destruction et l'impiété ne peuvent approcher, où jamais ne cessent les sacrés concerts des chérubins, où rien ne passe, ne change, ne finit, et où le bonheur du juste n'a

d'autre terme que cette éternité qui n'en a point. »

En parlant ainsi, le vénérable ermite, avec son cilice de poil de gazelle, sa tête chauve, sa barbe blanche et le front tout chargé de palmes évangéliques, semblait, au milieu de ces décombres, comme l'ange précurseur des miséricordes divines, debout au milieu des débris du monde. Cependant il s'avance et monte vers l'autel; les chrétiens se rangent autour de lui; le duc de Glocester, la tête nue, s'agenouille avec ses Anglais autour d'un énorme bloc de granit, dont la mousse commence à faire sa proie; plus loin, les pèlerins, vieux soldats du Christ, sont prosternés près d'une colonne brisée; au milieu de tous ces hommes, la vierge, seule de son sexe, se distingue moins par ses habits que par sa pieuse attitude et sa merveilleuse beauté; tout en larmes, elle offre mille fois son cœur à Dieu, s'efforce de laisser le passé dans l'oubli, l'avenir à la Providence, et de donner le présent au ciel; mais toujours un invincible penchant l'en-

traîne vers d'autres intérêts que les siens, le nom de Malek Adhel se mêle à toutes ses prières ; si elle les commence pour elle, c'est pour lui qu'elle les finit ; et quand elle demande à Dieu ses grâces victorieuses, dans lesquelles il n'entre pas moins de puissance que d'amour, et que son beau visage se colore d'un feu plus vif, ce n'est pas alors pour elle qu'elle prie. Ah ! que ses prières seraient plus animées encore, que la reconnaissance y prêterait une plus ardente ferveur, si elle savait ce qui se passe au désert, si elle savait que les Bédouins la menacent, et que, tandis qu'elle demande à Dieu de sauver Malek Adhel, Malek Adhel s'avance pour la sauver.

L'auguste cérémonie est achevée ; le cénobite ramène ses hôtes dans sa cellule ; il leur présente le repas qu'il leur a préparé le matin, et ne se lasse point de les questionner sur tout ce qui se rapporte à la propagation de la foi et à l'accroissement du royaume de Jésus-Christ. Il s'informe surtout de l'archevêque de Tyr, de ce grand

apôtre de la doctrine évangélique. « Quand je quittai-le monde, dit-il, Guillaume était jeune encore, mais déjà la supériorité de ses lumières, d'éminentes vertus et un zèle infatigable pour la foi, l'avaient fait nommer à la seconde dignité épiscopale de l'Orient et l'unanimité des suffrages le désignait au patriarcat de Jérusalem, comme seul capable de remplir dignement cet honorable et sublime ministère. Y a-t-il été appelé en effet? — Mon père, répondit le duc de Glocester, je ne profanerai point la pureté de cette solitude en vous faisant le récit de tous les scandales de la cour de Jérusalem; c'est bien plus les vices de ses rois que la valeur des infidèles qui a entraîné la chute de ce grand royaume. Lorsqu'il subsistait encore, au lieu de nommer un Héraclius, un monstre de débauche, au siége de Jérusalem, si on y eût appelé le vertueux Guillaume, la sainteté de ses mœurs eût servi d'édification et de boulevard aux chrétiens, et on eût vu alors ce que la différence d'un homme à un autre homme peut avoir

d'influence pour la conservation des empires. Mais je ne m'étendrai pas davantage sur cet objet; je vous dirai seulement que l'archevêque de Tyr est toujours l'homme que vous avez connu; longtemps, par la seule sagesse de ses conseils, il a retenu le trône de Jérusalem sur le penchant de sa ruine; et, lorsque les débordemens des chrétiens et les armes des infidèles l'eurent précipité dans l'abîme, seul il ne désespéra point du royaume du Christ; il se dépouilla de toutes ses dignités, il partit, et fut demander en Europe des secours pour le rétablir. C'est lui qui a prêché cette grande croisade, la plus nombreuse, la plus brillante que jamais l'Orient ait reçue dans son sein; c'est à sa voix que d'innombrables armées, sorties de l'Occident, s'apprêtent à reconquérir la Judée et à humilier le croissant; c'est à sa voix que se sont assoupies les discordes qui divisèrent nos plus grands capitaines, et la prise de Ptolémaïs a été moins le fruit de leur valeur que de son éloquence: chaque jour son zèle attire de

nouveaux enfans à l'Évangile, et sa charité les soutient...—Voilà, s'écria l'ermite avec transport, voilà le véritable descendant des premiers évangélistes, le parfait modèle des saints et l'homme dont le monde chrétien doit le plus s'enorgueillir.—Mon père, reprit la vierge en le regardant avec admiration, croyez-vous donc que le monde vous ait oublié? Il le doit, ma fille, puisque je l'ai quitté, interrompit vivement le solitaire : ah! gardez-vous de jamais comparer le chrétien qui n'évite les tentations qu'en les fuyant, avec celui qui leur résiste et demeure dans le monde pour le sauver : celui-ci, rempli d'un zèle divin, risque chaque jour son salut pour celui de ses frères; le second, plein d'une craintive défiance en ne s'occupant que du sien, ne sert à celui de personne : l'un s'expose sans cesse, combat sans relâche, triomphe toujours, croit n'avoir jamais assez fait quand il lui reste quelque chose à faire, et, par la multiplicité de ses œuvres et l'ardeur de sa foi, est un exemple vivant d'édification et de sainteté

qui doit lui attirer la reconnaissance et la bénédiction de l'univers ; l'autre, dans sa solitude, n'ayant aucune occasion de faillir, ne doit point se glorifier de sa sagesse ; il se nourrit de l'amour de Dieu, mais il n'agit point pour Dieu ; il vit en paix, parce qu'il vit seul et loin des hommes auxquels il est inutile ; il doit être oublié de ce monde qu'il n'a point su servir : aussi quand le grand jour du jugement arrivera, le pieux Guillaume sera un des premiers élus, et Dieu le couronnera d'une double, d'une triple gloire, d'une gloire égale à la quantité de convertis qu'il aura faits ; tandis que celle du solitaire, humble et obscure comme lui, le placera au dernier rang de la table des justes. — Mon père, lui dit alors la princesse attendrie, vous avez raison ; sans doute c'est sous les traits de l'archevêque de Tyr que la religion chrétienne nous offre le prodige de sa charité ; mais permettez-moi de dire que c'est sous les vôtres qu'elle nous offre celui de son humilité. »

Déjà le soir arrive ; et, tandis que les

chrétiens trouvent parmi les décombres de l'église un lit que la fatigue leur rend agréable, Mathilde demande à l'ermite de consentir à l'entendre. « Je le veux, ma fille, lui dit-il ; » et il la conduit à l'entrée de la grotte, d'où on découvre la vaste mer. En ce moment elle est calme, unie, et présente un pur miroir aux étoiles étincelantes du firmament. La princesse, se mettant à genoux, se recueille en silence ; mais autour d'elle tout la frappe et parle à son cœur ; elle voit à ses pieds un autre ciel s'unir à celui qui brille au-dessus de sa tête dans le lointain grisâtre de l'immense horizon ; elle écoute le mouvement continuel de la vague qui vient, se brise, recule, revient encore, expire de nouveau pour renaître toujours ; les trois grands attributs de l'intelligence suprême, l'immensité de cette mer sans bornes, l'éternité de ces vagues toujours roulantes, et l'infinité de cette foule d'astres errans racontent tous la gloire de Dieu, et la princesse ressent les effets de ces grandes images sans que son esprit ose

seulement s'élever jusqu'à elles ; mais l'ermite voit l'impression qu'elle éprouve, et prenant la parole : « Ma fille, celui qui a fait tout ceci est celui qui a dit : *En vérité, en vérité, si les hommes se taisent, les pierres s'écrieront* (1) : voilà la puissance; mais il a dit encore : *Venez à moi, tous tant que vous êtes, qui êtes travaillés et qui êtes chargés, et je vous donnerai du repos* (2) : voilà la bonté. La puissance et la bonté, c'est Dieu, ma fille ; si loin de nous par l'intelligence, il a voulu s'en rapprocher par l'amour. En effet, si nous pensons à sa grandeur, nous devons penser à notre néant, à sa puissance, à notre faiblesse, à sa souveraineté, à notre dépendance, à sa justice, à nos fautes ; mais, quand nous pensons à son amour, ma fille, nous pouvons penser au nôtre. C'est le seul point par où nous puissions sans témérité nous élever et nous unir à Dieu : car enfin, quand il nous juge, nous ne pouvons le juger ; quand il nous commande, nous ne pouvons le commander ;

(1) S. Luc, ch. 19, v. 40.

(2) S. Mathieu, ch. 12, v. 28.

mais quand il nous aime, ô Mathilde ! nous pouvons l'aimer : dévoue donc ta vie à cette seule affection ; car de même que Dieu, tout Dieu qu'il est, ne peut rien faire de plus avantageux pour toi que de t'aimer ; aussi, de ta part, ne peut-il exiger rien de plus digne de lui, ni de plus parfait que ton amour ; aime donc ton Dieu avant tout, ma fille ; car, je te le dis, cet amour est le plus grand trésor du cœur de l'homme. »

« Hélas ! mon père, reprit Mathilde avec émotion, je vois par vos paroles que votre œil perçant a déjà pénétré dans les replis de mon âme l'iniquité qui l'oppresse ? —Oui, ma fille, j'en connais déjà la cause, mais j'en ignore l'objet.—Hélas ! répliqua la princesse en pleurant, c'est ce nom qui est mon plus grand crime, et ce qui me coûte le plus à vous dire ; puisse du moins cet aveu me servir d'expiation ! » Alors, en face du ciel, prosternée près de l'ermite, les yeux attachés sur le crucifix qu'il tenait à la main, et encouragée par la douceur évangélique du saint, elle révéla ainsi les mystères de son cœur.

CHAPITRE XXI.

« Mon habit a dû vous instruire déjà, mon père, de l'état que je devais embrasser ; les trônes, les grandeurs humaines, tous les titres auxquels le monde attache son éclat, me semblaient vils auprès de celui si glorieux d'épouse du Christ ; dès ma plus tendre enfance je n'en ambitionnai point d'autre, et ce fut pour le mériter mieux que je voulus me joindre aux chrétiens qui se croisaient en foule pour la délivrance de la cité sainte, afin de venir adorer le sacré tombeau avant que mes derniers vœux m'eussent à jamais fermé les portes du monde. La pieuse épouse de Richard fut ma fidèle compagne ; le même vaisseau nous portait : sans doute le ciel, pour nous punir ou pour nous éprouver, nous retira son secours, car il permit aux infidèles de nous attaquer, de nous vaincre et de nous réduire en esclavage..... — Quoi ! sans égard pour votre rang, on osa vous donner des fers ? — O mon père ! que j'eusse

été moins malheureuse d'en porter et d'être jetée au fond d'un humide cachot, n'ayant de nourriture qu'un pain grossier trempé de mes larmes! Mais hélas! reçue dans un palais superbe, comblée d'honneurs, entourée de respects, traitée en souveraine.... — Eh bien! ma fille, d'où viennent ces pleurs et ces gémissemens? continuez votre récit, et nommez-moi ce généreux vainqueur dont le joug est si doux aux chrétiens? — Mon père que me demandez-vous? Ce vainqueur si grand, si terrible, auquel nulle perfection ne manque, excepté la lumière de la foi, ce héros superbe, qui sait se faire également craindre, admirer et bénir par ses ennemis, ce prince enfin, digne objet de l'affection de Guillaume, dont l'image, toujours présente à ma pensée, règne en souveraine sur mon âme, et me poursuit jusqu'aux pieds de ce Dieu ici présent.... Que dis-je? je m'égare... Mais non, mon père, je n'ai plus rien à vous apprendre; vous avez entendu mon secret et mon crime. » En parlant ainsi, elle cache sa face

contre terre et couvre de poussière l'or de sa chevelure. « Humilie-toi, ma fille, répondit l'ermite, car ton crime est grand en effet ; cependant ne perds pas courage, car celui qui est la lumière, la vie et la force des cœurs qui le cherchent et qui l'aiment, peut te rouvrir la voie de son salut et te rendre la perfection de son saint amour ; mais, explique-toi, ce vainqueur qui donne des chaînes aux chrétiens, ne peut être qu'un musulman : par quel affreux miracle, ô fille chrétienne, un musulman s'est-il emparé de ton cœur? — Mon père, que vous dirai-je? Dès le premier instant où je le vis je conçus de nouvelles pensées, des pensées qui m'avaient été inconnues jusqu'à ce jour ; j'appris qu'un Sarrasin pouvait être regardé sans horreur ; insensiblement j'appris qu'il pouvait posséder toutes les vertus ; j'appris enfin qu'il pouvait être aimé. L'habitude d'une vie pure et sainte et la présence de l'archevêque de Tyr me retinrent long-temps sur le penchant de l'abîme ; mais, quand ce digne prélat m'eut

quittée, je ne sais si un esprit d'aveuglement et d'orgueil s'empara de moi, ou si les circonstances où je me trouvais me firent une loi de m'approcher de la séduction; mais obligée de paraître souvent en la présence de Malek Adhel... — Malek Adhel! as-tu dit, interrompit l'ermite en frémissant, Malek Adhel? le frère de Saladin, de ce tigre de l'Orient qui dévore tous les chrétiens. Malek Adhel! qui cent fois trempa sa main impie dans le sang de tes frères, et dont la redoutable épée a reculé l'empire de l'enfer ?—Chacun de ses forfaits, mon père, est un arrêt de réprobation contre moi, puisqu'ils n'ont pu m'empêcher d'aimer Malek Adhel. De vous dire comment cet amour s'est emparé de mon cœur, je ne le saurais; il me semble que tout ce qui m'entourait m'instruisait à l'aimer : c'étaient les bénédictions dont la reine, ma sœur, payait ses bienfaits; les louanges que lui prodiguaient tous nos chrétiens; c'était surtout la secrète complaisance que je remarquais pour lui dans le cœur de Guillaume. L'unanimité

de ces suffrages me fit connaître un orgueil que je n'avais jamais connu pour moi, et enflèrent mon âme de vanité et de joie, en voyant que tout autour de moi justifiait ma faiblesse; j'imprimais dans mon souvenir le récit de toutes les grandes actions de ce Malek Adhel; je recueillais son image dans le fond intime de ma pensée; enfin, je m'accoutumai à la vue de son amour. Ce fut alors que mon égarement s'augmenta au point que, dans mes heures de solitude, Malek Adhel était toujours auprès de moi; la marche du temps me semblait changée; je vivais éperdue dans l'oubli de toutes les choses du monde, comme s'il n'y avait eu que lui de créature sur la terre. Cependant j'avais souvent des retours vers Dieu; je le conjurais de me donner des forces, mais il ne m'en donnait pas. Des pensées qui me faisaient horreur entraient aussi facilement dans mon esprit qu'elles en sortaient avec peine; enfin, au lieu de ce pain des anges dont je me nourrissais autrefois, je me suis vue réduite à manger d'un pain de dou-

leur, couvert de la cendre de la pénitence et de la mortalité, et les jours d'affliction m'ont atteinte.—Ah! reprit l'ermite, les jours d'affliction sont le partage de celui qui désobéit; et je le demande avec Job, qui est-ce qui s'est opposé à Dieu et s'en est bien trouvé? Mais, ma fille, dites-moi quelle raison vous donniez-vous pour vous permettre de continuer à aimer Malek Adhel?—Mon père, je ne le sais ni n'y connais rien; je le voyais et j'aimais. —Mais était-ce la vue de la beauté de votre amant qui enlevait votre cœur?—Je ne regardais pas à cette beauté.—Étiez vous séduite par des images de plaisirs, de grandeurs?—Elle ne me venaient pas dans l'esprit. — A quoi pensiez-vous donc quand vous étiez près de lui?—J'aimais.—Mais ne songiez-vous pas alors que le devoir, la religion, vous faisaient un crime de cet amour?—Mon père, j'y songeais sans cesse. —Oubliez-vous que cet homme était soumis au joug de l'enfer et l'ennemi de votre Dieu!—Cette affreuse pensée était toujours devant mes yeux.—Eh bien! que faisiez-

vous alors ? — Je pleurais, mon père, et j'aimais encore. — Ma fille, ce feu criminel qui vous dévore et vous punit, n'est qu'une faible image de celui que l'enfer réserve aux pécheurs qui persévèrent dans leurs iniquités. Ah ! pourquoi, malheureuse égarée, as-tu désiré la joie des biens de ce monde ? ne sais-tu pas qu'ils ne sont que vanité ; que quiconque ne boira que de cette eau sera toujours altéré ; qu'il disparaîtra comme un songe, s'évanouira comme une vision ; que ceux qui l'auront vu se demanderont, où est-il ? Tandis que la mémoire de la vertu demeurera toujours parmi les hommes, et sera là-haut *triomphante à jamais*, *ayant combattu pour une récompense éternelle* (1). — Ah ! mon père, que vous dirai-je ? je ne sais point expliquer ce que j'éprouve : c'est un mélange inoui de toutes les oppositions, une union de tout ce que l'enfer a de plus terrible et le ciel de plus doux ; je suis entraînée vers ce qui me fait horreur ; je

(1) Sapience.

vois un abîme et je voudrais y tomber ; je souffre jusqu'à mourir, et je me plais dans mon tourment ; je suis venue à travers tous les périls vous demander des forces contre Malek Adhel, et je tremble que vous m'en donniez ; enfin dans ce moment, où votre voix va m'annoncer les vengeances d'un Dieu irrité, quand je découvre en frémissant le redoutable avenir que je me prépare, ce cœur rebelle s'élève par la force du seul amour au-dessus de ces saintes frayeurs, et jusque dans le tribunal de la pénitence, rempli de l'image de Malek Adhel, se perd, se fond en elle, et ne peut plus désirer d'autre bien... — Arrête! malheureuse, s'écria l'ermite. » Hélas ! la vierge ne l'entendait plus : épuisée par les fatigues de sa route, et plus encore par le combat que la religion livre à l'amour dans son cœur, ses forces viennent de l'abandonner ; elle est tombée sans connaissance sur la terre ; une sueur froide coule sur son front ; ses mains et ses joues sont pâles et glacées ; elle ne respire plus. L'ermite craint qu'elle

ne touche à son heure dernière ; il s'émeut pour elle ; il tremble qu'elle n'expire dans cet état de réprobation. « O Éternel ! dit-il avec un accent suppliant, ne prendrez-vous pas pitié de la faiblesse d'une si fragile créature ? La condamnerez-vous sans retour ? Attendez, du moins, avant de l'appeler à vous, attendez qu'elle se soit repentie. » Il court alors à la fontaine, prend de l'eau dans le creux de ses mains, et se hâte de venir en inonder le visage de la princesse. Elle tressaille et se ranime, elle ouvre les yeux et s'écrie : « Où suis-je ? Ai-je quitté la terre ? N'entends-je pas la sinistre trompette qui m'appelle devant le trône de Dieu ? Vais-je être précipitée pour jamais dans le séjour des éternelles ténèbres ? — Reprends courage, fille du Christ, lui dit le compatissant cénobite, regarde devant toi ce Dieu mourant sur la croix, c'est pour ta faute qu'il est là ; c'est pour effacer tes souillures qu'il a versé son sang, c'est pour te sauver qu'il s'est immolé ; il n'y a point de péchés que le feu

d'une si ardente charité ne consume. Ne sais-tu pas qu'il pardonna à Madeleine, aux publicains, à tous ceux qui pleuraient sincèrement sur leurs iniqités ? N'a-t-il pas dit qu'il était venu, non pour appeler les justes, mais les pécheurs à la pénitence ? et ne sais-tu pas aussi que, quand la pénitence est vraie et entière, elle peut en quelque sorte s'égaler à l'innocence ? Repens-toi donc, ma fille, autant d'avoir manqué de confiance en la miséricorde de Dieu, que de l'avoir offensé par ton coupable amour; que cette eau qui t'a rappelée à la vie te la rende doublement; qu'elle soit un nouveau baptême qui efface tous tes péchés; et vous, mon Dieu, quoique ce cœur soit un temple bien indigne de votre majesté, puisqu'il n'est rempli que des ruines que la passion y a laissées, daignez y rentrer, et en y rentrant vous en réparerez les brèches, et vous lui rendrez sa première perfection et son ancienne magnificence... O créature régénérée ! lève-toi maintenant, car te voilà en paix avec le Sei-

gneur, ton Dieu. » Elle se lève, regarde autour d'elle d'un air surpris, fait quelques pas, et, apercevant du côté de l'orient les premiers feux du soleil qui dardent dans la mer, elle s'écrie avec l'accent d'un saint transport: « Un nouveau jour m'éclaire, et l'espérance est rentrée dans mon cœur. » Puis, tombant à genoux d'un air humble et résigné, elle ajoute : « Ordonnez, mon père, me voici soumise à tout ce que vous croirez devoir m'imposer pour me rendre digne de la charité toute divine qui consent à pardonner mes erreurs. — Il faut commencer par étendre et tirer le voile sur votre âme, afin que, n'ayant aucune vue sur les créatures, elle demeure seule avec Dieu. C'est avec ce dépouillement de toute autre pensée qu'il faut entrer dans le saint sanctuaire, et pour le pouvoir, ma fille, il faut surtout vivre à jamais séparée du musulman Malek Adhel. — Mon père, sans doute je ne le reverrai plus; en ce moment il s'éloigne de l'Égypte, il marche vers son frère. — Et comment a-t-il consenti à se séparer de

vous? comment ne vous a-t-il pas emmenée à sa suite? — Il voulait bien que je l'accompagnasse en Syrie; mais j'avais fait vœu de le quitter, de venir près de vous; et, comme il s'opposait à mon voyage, je me suis échappée sans son aveu. — Et vous êtes sûre de ne pas le retrouver au Caire? — Assurément, mon père; lorsqu'en revenant de Memphis il aura appris mon départ, pressé d'obéir aux ordres de Saladin il n'aura pas attendu mon retour. — Et les ordres de Saladin l'appellent aux combats; c'est contre les chrétiens qu'il marche? — Mon père, je le crois. — Et cette pensée, ma fille, ne vous le fait-elle pas haïr? » La vierge rougit, baissa les yeux, et répondit d'une voix faible et timide: — Pas encore, mon père. — Dans cette disposition, reprit l'ermite, si vous deviez retrouver le prince au Caire, j'aimerais mieux vous voir expirer au sein de ces déserts que de vous y laisser retourner; mais, puisqu'il n'y est plus, que le moment où vous le reverrez est sans doute très-éloigné.... — Peut-être même ne viendra-t-il point;

j'espère obtenir du prince, pendant son absence, de me laisser retourner au camp des croisés; alors je repartirai pour l'Angleterre sur le premier vaisseau, je me jetterai dans mon cloître. — O ma fille, interrompit le solitaire, si jamais tu rentres dans ce port, tu seras sauvée... En attendant, livre ton cœur au guide céleste, qui est la sagesse qui nous instruit, la sentinelle qui veille pour nous, la paix qui nous calme, et la portion d'héritage qui nous doit échoir; bannis de ta pensée le souvenir de Malek Adhel. — Mon père, dépend-il de moi de l'en bannir? — Si tu le veux, ma fille, si tu le demandes, si tu le desires sincèrement; quand nous disons que Dieu refuse d'aider notre faiblesse et d'exaucer nos prières, nous nous mentons à nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous, car il est écrit : *Tout ce que vous demanderez à Dieu, ayant la foi, vous l'obtiendrez* (1). »

L'ermite allait continuer quand des cris

(1) S. Mathieu.

tumultueux frappent soudain son oreille et suspendent la parole sur ses lèvres. Il s'étonne, il écoute, il entend un cliquetis d'armes : « Dieu ! s'écrie-t-il, après tant de jours de paix, faut-il voir la solitude de ces rivages troublée par des assassinats? — Qu'est-ce, mon père, que ce bruit terrible? s'écria la princesse effrayée. — Une horde de Bédouins homicides sans doute qui, ayant aperçu au loin dans le désert ta petite caravane, sera venue la surprendre pendant son sommeil. Je cours au milieu du combat offrir à Dieu les restes de ma vie en secourant des chrétiens; toi, ma fille, enfonce-toi dans les profondeurs de cette caverne; cache ta céleste beauté à des brigands impies qui ne respectent rien. « Il dit, et se prépare à sortir; mais déjà, à la porte de la grotte, se présentent plusieurs Arabes demi-nus, le sabre à la main, couvert de sang, et jetant d'avides regards dans l'intérieur de l'humble cellule; il n'y a là ni or, ni argent qui puisse tenter leur cupidité; mais la jeune fille qu'ils aperçoivent est

d'un prix au-dessus de tous les trésors ; ils se préparent à la saisir : l'ermite se jette au-devant d'elle, la contenance courroucée, les regards étincelans ; il élève un crucifix au-dessus de sa tête, et, rempli de l'esprit divin, il s'écrie d'une voix tonnante : « Téméraires, arrêtez, car j'atteste le Dieu suprême, ce Dieu ici présent, que le premier d'entre vous dont la sacrilége audace osera toucher cette fille, sera foudroyé à l'instant. » A cette menace, Mathilde joint ses timides supplications, demande grâce, et se défend avec ses prières et ses larmes. Les Bédouins étonnés, interdits, s'arrêtent; leur férocité est adoucie ; leurs desseins sont suspendus ; les êtres les plus faibles, un vieillard, une vierge, ont vaincu leur courage ; oui, ils l'ont vaincu, car cette faiblesse est soutenue des deux plus fortes puissances dont le ciel ait armé la terre, l'innocence et la religion.

Tout a coup, au moment où la troupe immobile commençait à bannir la pitié et

à poursuivre son affreux dessein, s'élance au milieu d'elle un guerrier terrible, l'œil en feu, revêtu d'armes menaçantes, et le bras chargé d'un sanglant cimeterre; il attaque les Arabes, en fait un carnage horrible, disperse, détruit à lui seul la troupe entière; la mort et la victoire lui ouvrent le chemin jusqu'à la princesse; plus prompt que l'éclair, il la saisit, l'enlève, la transporte au milieu des décombres, d'un mouvement si rapide, que l'ermite l'a déjà perdu de vue avant d'avoir eu le temps de former une pensée; il aperçoit seulement les Arabes fuyant de tous côtés, éperdus de terreur, et faisant retentir la solitude du rivage du grand nom de Malek Adhel. L'ermite frémit alors sur le sort de la princesse, et pleure de ce que le désert et les assassins ont épargné sa vie.

Cependant les corps expirans des Arabes et des chrétiens n'arrêtent point la marche impétueuse du héros; il ne voit que Mathilde, il ne songe qu'à ses dangers; il la pose sur un cheval superbe, se place derrière elle, d'une

main la presse contre lui, saisit de l'autre la bride du coursier, et suivi de quelques soldats musulmans, s'éloigne au grand galop de cette scène de carnage.

Le trouble de Mathilde est au comble. La grotte du solitaire, le solitaire lui-même, la surprise des Bédouins, les cris des combattans, la vue inopinée de Malek Adhel, lui semblent autant d'illusions qui la remplissent de leurs impostures; mais est-ce aussi une illusion que cette main qui la serre si tendrement, et contre laquelle son cœur bat avec tant de violence? Elle s'efforce de le croire, et demeure immobile, silencieuse, de peur qu'un mot, un geste, ne rompent l'enchantement, et en la rendant à la vérité, ne la rende à sa faiblesse, à l'amour, à la présence de Malek Adhel; enfin à tout ce qui composait le danger terrible qu'elle a fui au désert, et qui, plus terrible que jamais, revient la menacer encore, et lui ravir peut-être tout moyen de salut.

CHAPITRE XXII.

Le soleil était au milieu de sa course lorsque le prince arriva au pied du Colzoum : il s'arrêta alors pour donner un peu de repos à Mathilde ; une mère n'a point pour son enfant une sollicitude plus tendre ; il s'inquiète de la voir exposée à l'ardente chaleur du jour, et regarde autour de lui s'il n'y a pas dans les rochers du Colzoum quelque enfoncement où il puisse la mettre à l'abri. Au-dessus de quelques rocs brûlés il aperçoit un bouquet de sycomores et de tamarins ; aussitôt il quitte son cheval, et sans se séparer du fardeau précieux qu'il tient toujours embrassé, il gravit la montagne, atteint l'ombre, y place la princesse, et s'éloigne à quelque distance.

Alors seulement Mathilde revient à elle et se rappelle ce qui s'est passé ; mais elle ne peut pas comprendre par quel inconcevable prodige Malek Adhel a paru tout à coup pour la sauver des mains des

Arabes. Et l'ermite, que sera-t-il devenu? qu'aura-t-il pensé de cet événement? Mais, hélas! existe-t-il encore? n'aura-t-elle interrompu le repos de sa solitude que pour lui apporter la mort? Et ses chers, ses fidèles Anglais, elle n'en voit aucun autour d'elle, auraient-ils tous péri dans le combat, et seraient-ils, ainsi que le duc de Glocester, les victimes de leur dévouement à son service? Tandis qu'elle s'occupe et s'inquiète de toutes ces pensées, elle voit revenir le prince, la tête nue, le front couvert de sueur et de poussière, et portant entre ses mains son casque plein d'une eau fraîche et pure : il le présente à la princesse; elle le regarde avec un mélange de surprise, de reconnaissance et d'embarras. « Mon Dieu! s'écrie-t-elle, si ce que je vois n'est pas une illusion, s'il y a quelque réalité dans les événemens de ce jour, qu'ils sont terribles et que je dois en redouter les suites! Quel sera le sort de ce vénérable solitaire? quel sera celui de mes fidèles chrétiens? et le mien, ô mon Dieu! à

présent, que sera-t-il ?—Mathilde, répond le prince, consentez à boire cette eau, elle calmera le trouble de vos esprits, et vous permettra de prêter une oreille plus tranquille à ce que je vais vous dire. » La princesse pose ses lèvres sur le vase de fer, et rafraîchit sa poitrine oppressée. Maintenant, continue Malek Adhel, attendons, avant de nous mettre en route, que la brise de mer nous apporte un peu de fraîcheur; je profiterai de ce temps pour vous reprocher votre imprudence : ah ! si elle n'exposait que ma vie, Mathilde, je ne vous la reprocherais pas. » Il s'arrête : elle est frappée de sa profonde tristesse; elle cache son visage entre ses mains, et répond d'une voix un peu émue : « Hélas ! j'espérais que ce voyage n'aurait eu des dangers que pour moi; j'espérais que vous surtout n'y seriez point exposé, et que, quand votre frère vous attendait, aucune considération n'aurait pu vous retenir....—Vous l'espériez, Mathilde, interrompit-il vivement; je vous ai donc bien mal exprimé mon amour,

puisque vous pouvez croire qu'il y a quelque chose de plus fort que vous dans mon âme. Ah ! quand je suis rentré au Caire, et que j'ai appris votre départ, que je n'ai pu douter que vous marchiez vers le désert, ai-je pensé à mon frère, à ses ordres, aux combats, à ma gloire? Non, Mathilde, je n'ai pensé qu'à vous ; j'ai volé sur vos traces sans écouter les murmures du peuple et de mon armée ; mes braves soldats voulaient bien m'arrêter ; ils me montraient la colère de Saladin ; mais qu'importe sa colère, qu'importe qu'il demande ma tête pourvu que Mathilde soit sauvée. J'espérais vous rejoindre plus tôt, vous ramener malgré vous avant que vous eussiez atteint le terme de votre voyage ; mais dans ces vastes déserts, où nulle route n'est tracée, je me suis égaré. Ah ! Mathilde, que ne sommes-nous partis ensemble comme je le voulais ! nous toucherions aux tentes de Saladin, et tout un peuple ne vous reprocherait pas ma désobéissance. » Il s'arrête, il ne veut pas faire passer dans l'âme de Mathilde toutes

les craintes dont il est déchiré; il ne veut pas lui dire que, pour la suivre, il a usé de violence; que son armée indignée, s'opposant à son départ, voulait le forcer à marcher en Syrie; que des cris menaçans se sont fait entendre contre Mathilde, et, qu'ayant choisi pour l'accompagner ses plus fidèles soldats et ses plus dévoués serviteurs, il n'a pas encore la pleine confiance de leur respect et de leur zèle pour celle qu'il aime. Mathilde lui demande comment, ayant été égaré dans sa route, il a pu trouver la grotte de l'ermite. « Étant arrivé sur le bord de la mer Rouge, dit-il, à une grande distance du monastère ruiné, pour l'atteindre j'ai toujours côtoyé le bord du rivage; enfin ce matin, aux premiers rayons de l'aurore, j'ai entendu le cri des Bédouins, ce cri forcené, avant-coureur des massacres; je me suis précipité de ce côté; toutes les frayeurs déchiraient mon sein; j'arrive à travers les ruines; vos chrétiens, surpris au sein du sommeil, sont les victimes des Bédouins; le duc de Glocester, percé d'un

coup mortel, me voit, me reconnaît, se soulève, et me montrant la grotte : *Sauvez la princesse*, me dit-il, et il tombe sans vie. J'ordonne à mes soldats de secourir vos amis; ils obéissent, et je vole vers vous... Quel affreux spectacle! Mathilde, l'idole de mon cœur, prête à tomber entre les mains d'une horde barbare! Ah! si je fusse arrivé trop tard, si un seul de ces brigands sauvages eût osé porter sur vous une main sacrilége!..... Mathilde, je t'ai vengée, j'ai donné la mort à tous ceux qui t'avaient osé regarder : faible expiation d'une si téméraire audace! — Oh! fidèle ami de mon frère, noble duc de Glocester! s'écrie Mathilde en pleurant, j'ai donc causé ta mort, c'est pour moi que tu es venu expirer sans gloire au fond des déserts; et tous les chrétiens ont-ils donc péri avec lui? je n'en aperçois aucun ici. — J'ai laissé presque toute ma troupe auprès d'eux, répondit le prince; je serais resté moi-même pour les défendre, si ma première pensée n'eût été de songer à vous. » Mathilde pleure

sur les infortunés qu'elle a exposés à la mort; elle se reproche de les avoir attirés dans le désert pour les y abandonner à leur détresse. « Ah ! lui dit le prince, de quel secours votre présence leur serait-elle? Ne pleurez pas, Mathilde, sur le danger auquel je vous ai arrachée, mais sur celui qui vous menace; j'entends le vent du midi prêt à s'élever; je vois au sud de l'horizon des colonnes de sable et des nuages rougeâtres..... Je frémis, je tremble, ô Mathilde ! jusqu'au jour où je vous ai connue, je n'avais jamais tremblé. » Dans l'espoir d'éviter l'ouragan, en dirigeant sa route vers le nord, Malek Adhel quitte la montagne et rejoint ses soldats avec Mathilde. Il les trouve frappés de terreur à la vue des signes funestes qui s'élèvent autour d'eux; les chevaux, plus effrayés encore, accablés, haletans, refusent absolument de marcher. Le prince, convaincu que tout retard peut être funeste, se résout à fuir avec ses seuls chameaux; mais les soldats s'y refusent, ils ne veulent point faire la route à pied; et

pour ne point abandonner leurs chevaux, ils proposent de se retirer au sommet du Colzoum. Mais Malek Adhel, qui ne voit autour de lui qu'une vingtaine d'hommes et qui sait que les cavernes de cette montagne sont le repaire des bêtes féroces et d'intrépides brigands, ne veut point exposer Mathilde à leurs attaques, et il commande le départ. La troupe hésite encore; pour l'encourager, le prince déclare que lui-même marchera à pied. Ce généreux exemple détermine tous les soldats, et il n'en est aucun qui ose reculer devant des fatigues auxquelles son maître ne craint pas de s'exposer.

Voilà la caravane en route; elle garde un profond silence; nul n'ose dire les dangers qu'il prévoit et les craintes qu'il éprouve. Malek Adhel marche auprès du chameau qui porte Mathilde, et que précèdent trois autres chameaux chargés d'outres pleines d'eau, d'une tente, et de provisions pour la route; les soldats suivent après, l'œil morne, la contenance triste, et comme prêts à se révolter.

Cependant la journée se passe sans accident ; la nuit approche, et les craintes cessent. Mais les voyageurs viennent d'entrer dans le passage le plus dangereux, dans le vaste désert de sable. Si le lendemain les avant-coureurs de l'ouragan se remontrent encore, le péril sera presque sans remède ; il faut donc se hâter de sortir de ce lieu terrible. Les soldats demandent à marcher toute la nuit ; le prince aussi voudrait bien se hâter, mais comment ne pas donner quelques momens de repos à Mathilde ? supportera-t-elle une si longue fatigue ? Elle est couchée sur le chameau, presque sans mouvement, pâle, respirant à peine, et prête à expirer de lassitude. Malgré les murmures de sa troupe, Malek Adhel ordonne qu'on fasse une halte ; il fait planter sa tente au milieu du désert, étend son manteau sur le sable, et conjure Mathilde d'essayer de dormir quelques heures. Forcés de suspendre leur marche, les soldats s'abandonnent au sommeil ; le prince seul debout, en dehors de la tente, veille dans la crainte d'une surprise, et contemple avec la plus douloureuse anxiété cette

toile qui renferme tout ce qu'il aime, et ces sables enflammés qui menacent ses jours. A cet instant, tout est calme, tout est tranquille, la lune éclaire un sol nu et aride où la froide brise de la nuit ne trouve pas une seule herbe à agiter, pas un seul rameau où elle puisse frémir et former un bruit. Le silence règne au désert, et n'est interrompu que par le rugissement lointain des tigres et le cri triste et perçant de l'autruche, qui semble annoncer que le jour de la calamité est près, et que les malheurs qui doivent arriver se hâtent.

Cependant Mathilde ne dort pas tranquille, ses songes sont troublés par l'image des périls qui l'entourent ; et ce n'est pas ceux dont le prince lui a parlé qu'elle redoute le plus : tandis qu'elle repose, qui est-ce qui veille sur son innocence ? Est-ce donc sur la foi, sur l'honneur d'un musulman qu'elle compte, ou bien sur la protection de Dieu ! mais si son amour pour Adhel l'en a rendue indigne, elle sent qu'elle doit compter moins

que jamais. Agitée par cette crainte, elle ne cherche point un nouveau sommeil; et, se levant de sa couche, elle entr'ouvre sa tente pour s'assurer de ce qui se passe autour d'elle. A la clarté de la lune, elle distingue tous les soldats endormis sur le sable; un seul homme est debout à la porte de la tente; il lui tourne le dos, et cependant elle n'a pas eu besoin de regarder le triple panache qui s'élève au-dessus de son casque pour reconnaître Malek Adhel. Elle laisse retomber aussitôt la toile qu'elle avait soulevée, et se demande, dans une sorte de vague inquiétude pourquoi Malek Adhel veille seul auprès d'elle. Cependant elle relève la toile pour le regarder encore; il était toujours à la même place, immobile, debout et appuyé sur son sabre; et, sans s'expliquer encore tout ce qu'elle craignait, il lui semble qu'elle doit être rassurée, et que la plus grande des injustices serait de former un soupçon sur l'honneur de Malek Adhel. Mais en s'accusant ainsi, ce nom lui échappe; le prince

se retourne, voit Mathilde éveillée, et se précipite auprès d'elle : « Ma bien-aimée, lui dit-il, est-ce l'inquiétude qui trouble votre sommeil ? — Oui, répond-elle ; mais maintenant il me semble que je ne dois plus en avoir. » Malek Adhel n'entend pas le véritable sens de ces paroles, il ne songe qu'aux dangers du désert ; pour les lui éviter, il donnerait son sang, sa vie. « Hélas ! dit-il, je ne partage point votre sécurité ; qu'il me paraît effrayant et terrible le danger qui vous menace ! Vous adorer, vous perdre, sentir tout mon courage inutile pour vous sauver... voilà quelle est ma situation, voilà quels sont les tourmens que mon amour me cause ; mais, Mathilde, vous n'avez aucune pitié des tourmens de mon amour. » La princesse appuie ses deux mains sur son cœur, et levant les yeux au ciel, elle dit : « O mon Dieu ! que n'ai-je mérité ce reproche, je ne serais pas si coupable devant vous ? — Eh bien ! lui dit-il, si tu plains l'affreuse amertume qui remplit mon cœur, adoucis-la, tu le

peux ; oui, même en ce moment, si tu me dis que tu m'aimes, j'aurai cessé d'être malheureux. — Prince, répond Mathilde avec une sage modestie, ce moment où nous sommes est celui du courage et non de la faiblesse ; de la pénitence et non de l'endurcissement ; de la mort peut-être, et non des coupables amours : la foudre de Dieu nous entoure, il ne faut peut-être qu'un mot, que ce mot que vous me demandez pour la faire tomber sur nous... Rompons, rompons cet entretien, abandonnons de criminelles pensées, et ne songeons qu'à profiter de la fraîcheur de la nuit pour nous éloigner d'ici. — Vous avez si peu dormi, Mathilde, répond le prince avec tristesse, que ce trop court repos ne vous aura pas donné la force de vous remettre en route. — Ah ! reprit-elle involontairement, ce n'est pas pour soutenir la fatigue que je crains d'en manquer.» Le prince veut lui répondre, elle ne le permet pas, et sort vivement hors de la tente. Les soldats s'éveillent, les chameliers rechargent les chameaux, et la caravane se remet en route dans le même ordre que la veille.

Mais à peine les premiers rayons du jour commencent-ils à éclairer la terre, qu'on aperçoit d'énormes colonnes de sable qui tantôt courent avec une prodigieuse rapidité, tantôt s'avancent avec une majestueuse lenteur; bientôt le soleil, en les pénétrant, leur donne l'air de véritables colonnes de feu, et la rougeur de l'air semble annoncer le terrible vent du midi. A l'aspect de ces sinistres présages, les murmures éclatent hautement; plusieurs soldats proposent de jeter la tente et une partie des provisions au milieu du désert, afin de fuir avec plus de vitesse. Troublée par la frayeur et le fanatisme, la troupe entière fait bientôt entendre que tant de malheurs ne leur sont envoyés que pour les punir des soins extraordinaires qu'on leur force de prodiguer à une chrétienne; il vont même jusqu'à dire que, si elle demeure plus long-temps parmi eux, Mahomet les engloutira tous dans le sable. A ces insolentes paroles, Malek Adhel est transporté de fureur; il tire son glaive, et regardant ses soldats avec des yeux étin-

celans : « Je jure, dit-il, d'abattre la tête du premier d'entre vous qui osera prononcer un seul mot contre la personne sacrée de la princesse d'Angleterre. — Puissé-je ne voir la Mecque de ma vie, répondit l'un des plus mutins, si j'entendis jamais un musulman traiter de personnes sacrées ces adorateurs du crucifié, qui désertent leur pays pour inonder le nôtre. — Misérable, interrompit le prince en le terrassant devant lui et levant le sabre sur sa tête, tu as vu ta dernière heure. — Grand Dieu ! qu'allez-vous faire ? s'écria Mathilde ; au nom du ciel et du repos de ma vie entière, grâce, grâce, où je meurs à l'instant. » Aux accens de cette voix chérie, le prince s'arrêta tout à coup, et regardant avec indignation le tremblant musulman qu'il foulait aux pieds : « Vil rebut de la terre, lui dit-il, lève-toi, et rends grâces à la princesse, car il n'y avait qu'elle au monde qui pût fléchir ma colère ; mais garde-toi bien de la rallumer encore, continua-t-il d'une voix forte et menaçante, car je déclare, sur la tête du prophète, qu'il

n'y a point de prières qui puissent m'engager à pardonner deux fois. » L'action du prince, son accent, ses regards intimident tous les soldats; ils se taisent, mais non sans peine, et c'est bien moins la crainte de la mort qu'une superstition fanatique qui, dans ce moment, leur rend la soumission si difficile. N'ont-ils pas bravé vingt fois le fer ennemi avec intrépidité; et ces mêmes hommes qui tremblent à l'aspect d'un ciel enflammé, ne sont-ils pas prêts à se précipiter, à la voix de leur chef, au milieu des bataillons chrétiens? mais ils sont persuadés que les soins du prince pour Mathilde offensent le prophète; sans elle il n'aurait point désobéi aux ordres de Saladin, il combattrait déjà. Les fléaux dont ils sont menacés leur apparaissent comme un avertissement salutaire du châtiment qui approche, et auquel ils ne peuvent espérer de se soustraire qu'en sacrifiant une grande victime à la colère de Mahomet.

Le lendemain, vers le milieu du jour, au moment où le soleil, entouré d'un

nuage de pourpre, semblait embraser toute la terre pour la brûler de ses rayons, le chameau de Mathilde se heurta contre une des roches semées dans ce désert, et en peu d'instans son pied enfla si prodigieusement, qu'il fut hors d'état de marcher. Le prince ordonne qu'on en prépare un autre; mais alors toutes les superstitieuses fureurs éclatent de nouveau, et, d'une commune voix, les soldats déclarent qu'ils n'obéiront pas : le malheur arrivé au chameau de Mathilde leur paraît un signe manifeste de la volonté du ciel. On ne peut refuser d'y croire, disent-ils, sans une horrible impiété; et, comme il ne leur reste d'espérance de regagner la protection du prophète qu'en immolant la chrétienne, les plus hardis s'avancent vers elle dans l'intention de la saisir; mais à peine l'impétueux Adhel a-t-il vu leurs desseins, que, sans considérer l'inégalité du nombre, il s'élance, enlève la princesse de dessus le chameau, la soutient d'un bras, la défend de l'autre, et fait voler la tête du premier mutin qui ose

approcher. A ce spectacle, les autres poussent des cris affreux, vomissent des imprécations contre l'étrangère qu'un grand prince préfère à ses propres sujets, et l'entourent pour lui arracher l'objet de son amour. L'intérêt de Mathilde éclaire l'aveugle ardeur de l'intrépide guerrier; s'il était seul, vingt hommes bien armés n'effraieraient pas son courage; mais à cause d'elle, il a pensé qu'il pourrait succomber, et alors quel recours aurait-elle contre la rage de ces vils séditieux; il frémit à l'idée des outrages qu'elle aurait à souffrir, et prenant son parti sur-le-champ, il recule quelques pas, dirige son glaive sur le sein de sa bien-aimée, et s'écrie : « S'il faut que cette vierge soit immolée, moi seul je la frapperai; mais, en retirant ce fer tout sanglant de son cœur, je l'enfonce aussitôt dans le mien, et j'expire avec elle en appelant la vengeance du prophète sur vos têtes criminelles; et ne croyez pas, misérables, qu'il laisse la mort de votre prince impunie; au grand jour du jugement vous paraî-

trez tout couverts de ce sang que vous m'aurez forcé de répandre.—Non, non, interrompirent les soldats en se prosternant devant lui, nous vous respecterons jusqu'à notre dernier soupir; nous ne vous demandons que de nous sacrifier l'infidèle qui vous arrache à tous vos devoirs; à peine son sang aura-t-il rougi le sable, que nous déposons tous nos sabres à vos pieds pour que vous disposiez de nos vies selon vos volontés.—O généreux Adhel! s'écrie Mathilde, ne sacrifiez pas vos précieux jours à une infortunée qui n'a plus que peu d'instans à vivre; je sens que je vais mourir: votre dévouement ne me sauverait pas. Ah! je vous en conjure, enfoncez ce glaive dans mon cœur. Mon Dieu, donnez-lui le courage de le vouloir, c'est ma dernière prière. » Elle dit, ses lèvres pâles se ferment, et la connaissance l'abandonne. La troupe rebelle s'approche de plus près, il s'en élève un cri: « Prince, nous jurons tous de mourir pour vous; montez sur un chameau; marchez à notre tête, la chrétienne

seule périra.—Elle ne périra point, interrompt Malek Adhel d'une voix terrible, ou je périrai avec elle; si vous faites un pas de plus vers nous, à l'instant nous tombons tous deux sans vie sur le sable. » Les soldats effrayés reculent à leur tour; ils ont effroi du sang de leur prince, ils leur semble que ce serait pour eux comme un feu dévorant qui les consumerait dans ce monde et dans l'autre; les plus furieux n'osent proposer que d'abandonner le prince avec celle qu'il aime à la colère céleste qui le poursuit; les autres ne peuvent s'y résoudre, et frémissent à l'idée de livrer leur chef, leur maître, le frère de leur soudan, à une mort presque certaine, quand tout à coup l'un d'eux, comme saisi d'une inspiration divine, s'écrie : « Que hasardons-nous? si Mahomet lui pardonne, Mahomet le sauvera; s'il le laisse périr, c'est qu'il l'aura condamné. » Ces paroles les décident, les entraînent; ils laissent au prince le chameau blessé, la tente, trois outres pleines d'eau, quelques fruits secs, s'éloignent ensuite le plus

promptement qu'ils peuvent avec les trois autres chameaux, et abandonnent ainsi le prince et la vierge dans l'immensité du désert.

Mathilde est couchée sur le sable sans mouvement; le prince le voit, redoute un malheur plus grand, et cependant ne perd pas courage. D'un bras vigoureux il relève la tente, en forme un abri, y place la princesse, prodigue une partie de l'eau qu'on leur a laissée à la rappeler à la vie; mais ce n'est que quand l'air du soir commence à rafraîchir le désert, qu'elle se ranime et rouvre une paupière languissante. Son premier cri est pour Adhel: « Où est-il? demande-t-elle; est-il sauvé?—Il est près de toi, répond-il, il y est pour toujours. » Mathilde soulève sa tête, rappelle ses idées, regarde autour d'elle, ne voit que le prince, et ajoute avec une profonde tristesse: « Ils sont donc partis, et partis sans vous?—Ils m'ont laissé seul, Mathilde, non pas sans courage; ne t'alarme point, ma bien-aimée, tout espoir n'est pas perdu encore; la moitié de

mes soldats marche sans doute sur nos traces avec le reste de ta suite. De ceux là j'en suis sûr; pour secourir des chrétiens j'ai dû choisir mes plus fidèles amis, et ceux qui viennent derrière nous ne m'auraient pas abandonné. Attendons-les ici jusqu'au jour; je craindrais, pendant l'obscurité de la nuit, de m'écarter de la route qu'ils doivent suivre; si demain, à la naissante aurore, ils ne sont pas arrivés, je te porterai dans mes bras à travers le désert; le chameau, quoique blessé, pourra nous suivre, et si nous pouvons avant la nuit atteindre le mont Kaleil, nous sommes sauvés; il faut nécessairement que ma petite troupe y passe pour se rendre au Caire; nous pourrons l'y attendre; là nous trouverons une source d'eau, des fruits secs, et des grottes pour te garantir de l'ardente chaleur. — O mon Dieu! s'écrie la princesse avec un accent tendre et plaintif, regardez ce qu'il fait pour moi : il me donne sa vie, et vous me défendez de l'aimer. — Ah! reprit-il avec une tristesse passionnée, pourrais-tu croire à un Dieu qui te défendrait de m'aimer;

va, sois-en sûre, si ton Dieu existe, si ton Dieu est le vrai Dieu, il est touché de notre amour, et ne le condamne pas. » Elle ne répond point; elle se lève et sort de la tente; le firmament étincelle du feu de mille étoiles. « Pourquoi, dit-elle, ne poursuivrions-nous pas notre route, le ciel ne nous prête-t-il pas assez de lumières pour nous guider?—Non, Mathilde, la moindre erreur pourrait nous rejeter bien loin du mont Kaleil, et nous perdre pour jamais; avec le jour, je pourrai distinguer les vapeurs qui s'élèvent vers le sommet de cette haute montagne, peut-être aussi les têtes grisâtres des pyramides : alors je marcherai avec assurance. Maintenant la clarté de la lune, ne me permettant d'apercevoir que les objets qui nous entourent et non ceux qui s'élèvent à l'horizon, ne me fournit aucun point assuré qui puisse m'indiquer ma route. » Mathilde n'insiste plus, elle s'appuie contre la tente et jette des regards de douleur sur la vaste étendue du désert; tous les dangers qui les menacent

tournent au profit de l'amour; car c'est l'amour qui y a exposé le prince, c'est pour elle qu'il a voulu mourir, c'est à cause d'elle qu'il mourra peut-être; cette pensée, qui revient sans cesse, remplit son cœur d'une émotion qui l'effraie. N'osant exprimer ses craintes, ni adresser hautement ses prières au ciel, elle se jette à genoux en fondant en larmes. Le héros s'approche d'elle, il lui prend la main; le trépas qu'il prévoit ne sert qu'à redoubler sa passion; et, quand tout disparaît à ses yeux, qu'il n'y a presque plus d'espoir de vie dans son âme, l'amour, qui reste seul, n'en acquiert que plus de force. « Mathilde, lui dit-il, écoute-moi : nous sommes seuls au monde, perdus ensemble dans ces immenses déserts; peut-être le soleil de demain nous apportera-t-il la mort, et ne verrons-nous pas finir un autre jour; ma bien-aimée, faudra-t-il quitter la vie sans avoir été uni à toi? Mathilde n'en écoute pas davantage; elle se lève, le Dieu qu'elle vient d'invoquer prête à toute sa contenance quelque chose de

sa sainte majesté; debout devant le prince prosterné devant elle, elle lui dit : « Malek Adhel, je vous aime; Dieu a reçu dans le tribunal de la pénitence cet aveu de ma faiblesse, cet aveu que je ne vous ferais pas entendre sans doute, si la mort qui nous menace ne l'excusait pas; oui, Malek Adhel, je vous aime; et, si vous étiez chrétien, l'univers entier ne m'offrirait rien qui vous fût comparable; si vous étiez chrétien, je préférerais ce désert avec vous à toutes les grandeurs que les rois du monde pourraient m'offrir; si vous étiez chrétien enfin, j'aurais désiré, je l'avoue, que Dieu me permît de n'adresser qu'à vous ces mêmes vœux par lesquels je devais m'enchaîner à lui. Mais, fussiez-vous chrétien, Adhel, je n'en ferais pas moins ici à Dieu le serment solennel de demeurer fidèle à l'honneur et de ne souiller ma vie d'aucun crime : qu'elle soit courte, mais qu'elle soit pure; et, si je meurs demain, que j'expire du moins sans remords. » En prononçant ces paroles, l'amour brillait dans les regards de

la vierge ; mais c'était un amour plein de chasteté, et qui semblait s'être comme enveloppé d'innocence pour avoir le droit de se montrer. Quoique éperdu, enflammé, Malek Adhel, toujours aux pieds de Mathilde, n'ose lui adresser que des reproches : « Non, lui dit-il, tu ne m'aimes point ; si tu m'aimais, tu serais touchée de mes pleurs, tu serais sensible à ma peine, tu ne me laisserais pas mourir dans le désespoir ; si tu m'aimais, tu me préférerais à toi-même, et, dusses-tu être coupable, tu voudrais l'être pour moi..... Mais qui te l'a dit, Mathilde, que la passion te serait reprochée, et que l'amour était un crime ? Qui te l'a dit que tu serais punie pour t'oublier toi-même quand ton amant meurt à tes pieds ?... — Qui me l'a dit ! interrompit la vierge avec enthousiasme, Dieu, Dieu lui-même. Adhel, ta voix est bien puissante sur mon cœur, mais celle du Dieu mort pour moi y parle plus haut encore ; sans doute ce n'est pas trop de ses ordres pour résister à ton amour, et c'est ce qui fait ma gloire ; mais c'est assez

pour m'en donner la force, et c'est ce qui fait ma sûreté. » En parlant ainsi, la princesse, les yeux élevés vers le ciel, semblait s'être détachée de la terre, et son maintien avait pris quelque chose de si imposant et de si pur, qu'elle apparut en ce moment, aux yeux d'Adhel, comme l'ange du désert; il est étonné, ému; son âme est ébranlée, il s'écrie : « Sans doute tu dis vrai, Dieu s'est révélé à toi; c'est par ses inspirations que tu parles; c'est armée de sa force que tu te défends; tu es le temple vivant où il se tient enfermé; sa vérité est sur tes lèvres, fais-la couler dans mon cœur, pénètre-moi de sa lumière, rends-moi digne de t'appartenir. — Qu'entends-je? s'écria Mathilde en joignant les mains avec un mouvement passionné, tes yeux s'ouvriraient! Dieu, dans son infinie bonté, aurait touché ta grande âme! Oh! que cela fût vrai, que cela fût possible, et tu deviendrais l'objet de mon éternel amour, et je mettrais mon bonheur en toi plus que dans toutes les choses du monde,

plus que dans tout ce qui n'est pas toi, ô Adhel ! »

C'est ainsi que s'exhale la flamme que la vestale tenait cachée au fond de son chaste cœur. Le prince, à ses pieds, jure de vivre ou de mourir avec elle, et la supplie de s'engager par les mêmes sermens. Elle ne répond pas encore : elle lui prend la main, la serre entre les siennes, et lui dit : « Es-tu chrétien ? — Ah ! lui répond-il dans une sorte de délire passionné, que me demandes-tu ? n'es-tu pas maîtresse absolue de mon âme et de ma volonté? Sais-je ce que je suis, et puis-je en ce moment penser, vouloir autre chose que t'adorer et être ton époux ? Oh ! daigne, daigne me nommer de ce titre si doux. — Je ne le puis avant ta réponse : Malek Adhel es-tu chrétien ? — Hélas ! répond-il, même au prix de ton amour je ne voudrais pas te tromper ; Mathilde, je l'avoue, ta vertu m'étonne, et je crois qu'il y a quelque chose de divin en toi ; mais pour te dire que je suis soumis à ta loi, j'en connais trop peu les devoirs ;

si elle m'imposait de trahir mon frère et de porter les armes contre ma patrie, je la rejetterais ; mais sans doute elle ne me l'imposera pas : la religion qui a fait Mathilde ne doit pas faire des perfides ; tout en elle doit être beau, sublime comme en toi ; nomme-moi donc ton époux, Mathilde, afin que ce titre me donne plus de droits aux grâces de ton Dieu.

La princesse est tout à coup vaincue par cette pensée ; elle espère en effet ouvrir plus facilement la voie du salut à Malek Adhel en unissant son âme à la sienne, et se flatte que le nom d'époux avancera sa conversion. Cependant, avant de se résoudre, elle invoque le Tout-Puissant, lui demande des secours, lui montre tout son cœur, ce cœur si pur qui n'ose céder à l'amour qu'à la voix de la religion, et qui ne va prononcer le serment de l'hymen que pour avoir plus de moyens d'appeler à la lumière le plus grand héros du monde... « Éternel, Éternel ! » s'écrie-t-elle avec un accent suppliant. C'est tout ce qu'elle

peut dire, car la vivacité des sentimens qui l'oppressent dépasse de beaucoup le langage des hommes. Le prince, humblement prosterné devant elle, demande au Dieu inconnu qu'il lui voit invoquer, de fléchir le cœur de Mathilde. Pendant leurs muettes prières, la lune verse son feu tranquille sur toute l'étendue du désert; aucun bruit, aucun son n'en interrompt le silence; il semble qu'au sein de ce calme et de cette solitude, Dieu doit mieux entendre les prières de l'âme qui l'implore, et l'âme qui l'implore y mieux entendre sa voix. La princesse croit qu'elle a retenti dans son cœur; elle croit que Dieu lui-même lui commande de dévouer sa vie entière au salut du héros qui deux fois a voulu lui sacrifier la sienne; elle laisse tomber sa main dans la main du prince, les élève, unies vers le ciel; détachant ensuite le reliquaire qui pend sur sa poitrine, elle le place devant les yeux de Malek Adhel, et s'écrie : « Ici, où toute la nature se tait, où toutes les créatures font silence, parlez-lui vous seul,

ô mon Dieu ! » Adhel tressaille ; il y a quelque chose dans l'air et l'accent de la vierge qui vient d'étonner son cœur : c'est plus que de l'amour ; il n'a jamais connu de pareilles émotions. Mathilde a deviné ce qu'il éprouve, elle s'écrie : « Et maintenant tu es digne d'être mon époux ; je jure de n'en avoir jamais d'autre que toi ; je le jure à ce Dieu qui, en ce moment, remplit de son immensité et de sa toute-puissance, et ce désert et ton cœur. » Elle s'arrête ; Malek Adhel ne peut parler ; il est accablé d'un inexprimable bonheur et d'un sentiment inconnu. Mathilde est à lui, Mathilde est son épouse. Mais, en appelant Dieu dans le désert, en le rendant témoin de leur auguste union ; en le plaçant entre elle et lui, la vierge s'est entourée de tant de majesté, que devant le respect qu'elle inspire la passion n'ose plus se faire entendre, et que les images de plaisir et de volupté s'effacent même de la pensée de Malek Adhel.

CHAPITRE XXIII.

L'AURORE va bientôt paraître, Malek Adhel ne verra peut-être pas la fin de ce nouveau jour ; mais comment ne le bénirait-il pas ? il le commence en nommant Mathilde son épouse. Ce nom, qu'il prononce sans cesse, n'alarme point la pudeur de la vierge ; car il a juré de fermer les yeux sur ses chastes attraits jusqu'au moment où Guillaume consacrera leurs sermens ; et elle se repose avec confiance sur la foi de l'époux à qui elle a tout promis, hors le sacrifice de son innocence. Plein de courage et de joie, Malek Adhel s'apprête au départ, il se flatte d'arriver le soir au mont Kaleil, et d'y attendre en paix la caravane qui les suit. Il présente à Mathilde quelques dattes et un peu d'eau : « Ma bien-aimée, lui dit-il, c'est tout le repas nuptial que j'aie à t'offrir. » Elle sourit avec mélancolie, et répendant sur le sable quelques gouttes d'eau, elle s'écrie : « De même que cette eau humecte une terre aride, puisse,

ô mon Dieu ! votre divine parole tomber comme une rosée salutaire sur le cœur de mon époux. » Puis, jetant sur lui un regard chaste et tendre, elle lui présente le seul bien qu'elle ait à donner ; le reliquaire sur lequel elle a juré d'être à lui ; elle l'attache elle-même sur sa poitrine, en le conjurant de ne jamais se séparer de ce gage de sa tendresse ; il le promet, et alors satisfaite et pleine de confiance, Mathilde veut essayer de marcher ; mais le prince ne le permet pas ; il redoute pour elle les cailloux tranchans dont le désert est semé. Il la prend dans ses bras, il s'anime d'une force nouvelle, il ne craint plus rien. Mathilde ne partage point son espérance, mais elle se tait, penche sa tête sur la poitrine de Malek Adhel, ferme les yeux, et tombe par degrés dans une sorte de stupeur insensible. Bientôt l'affaisement augmente ; elle ne sait plus où elle est ; elle a cessé de voir et les sables qui la menacent et le soleil qui la dévore ; ses combats, ses remords, sa patrie et son hymen s'effacent de son souvenir, ses

pensées se perdent dans le vide, et enfin, hors l'amour qui l'anime et l'époux qui la presse, l'univers entier a disparu pour elle.

Cependant, au bout de quelques heures, elle croit sentir que le mouvement qui la transporte se ralentit ; une crainte vague la frappe au cœur et l'arrache au néant où elle se perdait ; elle ouvre les yeux ; regarde le prince, s'effraie de son extrême pâleur, s'effraie bien plus du sang dont il est couvert. Elle s'écrie en s'arrachant précipitamment de ses bras : « O ciel ! qu'est-il arrivé ? mon Adhel, mon époux, dis-moi quel monstre t'a blessé ! — Mathilde, je t'en conjure, calme-toi ; tes craintes me font mille fois plus souffrir que mon mal ; je suis bien, très-bien... « Il dit, et cependant une sueur froide coule sur son front ; il tombe sur ses genoux, et, regardant Mathilde, il lui sourit et s'efforce de la rassurer, en ajoutant d'une voix affaiblie : « Je suis bien, très-bien. » Cependant le sang coule toujours ; la fatigue, la chaleur, l'agitation, ont brisé un vaisseau dans sa poitrine ; et Mathilde saisie d'effroi

en reconnaissant la cause de son malheur, prodigue sans espérance des soins inutiles, et demande à Dieu de ne pas permettre qu'elle survive à ce qu'elle aime. Malek Adhel voit sa douleur et cherche à l'adoucir : « Ma bien-aimée, dit-il, je reprends des forces, essayons de marcher encore ; le mont Kaleil n'est pas loin. — Non, reprit-elle, non, mourons plutôt ici : mourir ensemble, Adhel, n'est pas le plus grand des malheurs. Ah ! si un jour il fallait te quitter, avec quelle ardeur je redemanderais au ciel cette mort qui va nous unir. « Ainsi, en voyant le tombeau s'ouvrir devant elle, Mathilde trouve la force et la volonté de dire combien elle aime, et son tendre cœur se plaît dans une mort qui lui permet de montrer tout son amour; mais plus cet amour se montre, plus il ranime dans l'âme de Malek Adhel le désir de vivre. Soutenu par la princesse, il se relève, et s'efforce de découvrir la tête chauve et grisâtre du mont Kaleil; il appelle, il implore et le ciel et la terre. Rien ne paraît, rien ne répond,

et ses cris perdus sur une plaine rase ne lui sont pas même rendus par les échos. Découragé par ce silence, et plus encore par l'espace effrayant qui le sépare du monde, il s'approche de Mathilde, s'assied à son côté, se résout à mourir; et elle, doucement penchée vers lui, avec l'accent le plus tendre, lui dit que cette heure, où elle ose l'aimer sans crainte, serait la plus douce de sa vie, s'il voulait lui promettre de la suivre dans l'éternité. Le prince la regarde, et ce regard l'assure qu'il ne veut point la quitter. « Si tu y consens, ajoute-t-elle, dans peu d'instans Dieu nous recevra tous deux dans son sein. » Malek Adhel presse contre ses lèvres le reliquaire qu'il a reçu de Mathilde, et lui répond : « Je veux te suivre partout, et me perdre avec toi plutôt que de m'en séparer. » La vierge lève les yeux au ciel avec reconnaissance, pose une main sur son cœur, et donne l'autre à son époux en prononçant ces mots : *Pour toujours !* Il répond par le même vœu; ils se regardent et sourient encore.

Peu à peu leurs forces défaillent, leurs pesantes paupières se rouvrent avec peine; ils fléchissent et s'appuient l'un contre l'autre; les ténèbres commencent à les envelopper; la froideur de la nuit va glacer leur sang; un autre jour ne se lèvera pas pour eux : ils ont vu leur dernier soleil.....

Cependant au milieu du lugubre silence de ces grandes solitudes, au loin vers l'orient un bruit s'est fait entendre; une soudaine joie se réveille dans le cœur du prince; il se lève, prête l'oreille : le bruit augmente; il n'ose exprimer encore tout ce qu'il espère, mais il écoute plus attentivement; il distingue les pas des chameaux, le hennissement d'un cheval, bientôt des voix d'hommes; il frappe des mains et s'écrie : « Le ciel a eu pitié de nous; j'entends la marche d'une caravane, nous sommes sauvés! — Ah! reprit la princesse avec un faible soupir, quelques momens encore, et je n'avais plus de malheurs à craindre.—O ma bien-aimée! ranime-toi : le bonheur va nous être rendu avec

la vie. » Et, tandis qu'il fait quelques pas au-devant de la caravane, Mathilde lui répond : « Hélas ! quel plus grand bonheur puis-je attendre de la plus longue vie, que celui de mourir avec toi ? » Mais le prince l'écoute à peine, il ne songe qu'à la sauver. Des hommes approchent, Malek Adhel reconnaît ses guerriers. A la vue de leur prince, ils sont frappés de surprise, et tombent à ses pieds la face contre terre. « Mes perfides soldats m'ont trahi, leur dit Malek Adhel ; ils ont levé le fer contre moi, et m'ont abandonné dans le désert avec la princesse d'Angleterre. » Les fidèles serviteurs du prince ne répondent à ces paroles qu'en chargeant de malédictions les auteurs d'un crime qui leur fait horreur. « Braves amis, leur dit-il en montrant la princesse, sauvez cette illustre infortunée qui allait mourir avec moi, secourez-la, je ne puis vous aider... mes forces sont épuisées ; sans vous je n'aurais pas vu une autre aurore. » Il dit ; ses guerriers obéissent. Les uns transportent Mathilde sur un chameau. Les autres cal-

ment les ardeurs de la poitrine du prince, en lui présentant le lait d'une jument enlevée aux Arabes; enfin on atteint le mont Kaleil, on s'y arrête, et dans les grottes abandonnées des ermites, Mathilde, durant toute la nuit, goûte un long repos; et le prince, en la voyant hors de danger, ose enfin s'abandonner lui-même au sommeil.

Le lendemain ils aperçoivent la tête des pyramides, bientôt les hautes tours du Caire; mais plus on approche de la demeure des hommes, plus Mathilde se sent oppressée de tristesse; elle songe au lien qui l'unit au prince et aux obstacles qui les séparent, à la guerre funeste qui divise l'empire du croissant de celui des chrétiens, et à l'incertitude où elle est du parti que Malek Adhel va prendre entre eux: abandonnera-t-il son frère? désertera-t-il ses drapeaux pour se ranger sous les drapeaux de la croix? Elle n'ose s'en flatter, et n'ose presque le vouloir. Cependant, s'il demeure fidèle à sa patrie, elle est sûre que Richard ne consentira jamais à lui

donner pour époux, l'ami, l'allié, le défenseur de Saladin; et Richard a sur elle, comme roi et comme frère, des droits sacrés auxquels elle ne peut se soustraire. C'est ainsi qu'au moment où elle vient d'échapper au trépas, l'intérêt seul de son amour l'occupe, et que l'image des devoirs qui lui seront peut-être imposés dans ce monde qui se rouvre devant elle, ferme son cœur au plaisir de vivre. De son côté, Malek Adhel est agité aussi; le sévère honneur, l'inviolable amitié, lui imposent des lois presque semblables à celles que la religion prescrit à Mathilde, et il reconnaît avec honte que l'amour les lui a fait braver plus d'une fois. Depuis long-temps ne devrait-il pas être près de son frère et avoir remporté plus d'une victoire? Au lieu de cela, que fait-il? il abandonne son armée pour suivre au désert les traces de la beauté qu'il aime; il oublie son devoir, sa gloire; subjugué par sa passion, il vient de promettre d'être chrétien; mais, s'il est chrétien, Saladin le regardera-t-il encore comme son frère? et

s'il demeure fidèle à Saladin, Mathilde le regardera-t-elle encore comme son époux ? Ces sombres pensées dissipent insensiblement ses espérances, et la profonde tristesse de Mathilde lui dit assez qu'il n'a pas tort. Tous deux se devinent trop pour oser s'interroger ; ils gardent le silence, et entrent au Caire sans s'être parlé de bonheur, sans s'être félicités d'avoir échappé à la mort.

En revoyant Malek Adhel, le peuple qui, sur le rapport des soldats arrivés deux jours avant, croyait qu'il avait été massacré par les Bédouins ; le peuple dont il est adoré, sort de son affliction et fait éclater sa joie par des cris vifs et tumultueux : bientôt il apprend par les guerriers qui accompagnent le prince la lâche perfidie de ceux qui l'ont trahi, et à l'instant il se précipite en foule vers la demeure de ces parjures, pour les maudire et venger sur eux l'attentat dont ils se sont rendus coupables. Malek Adhel ne peut empêcher un peuple furieux de lui donner ces sanglans témoignagnes d'amour ; il

peut moins encore l'empêcher d'éclater en murmures contre la princesse d'Angleterre : il n'y a pas un musulman qui ne l'accuse d'être la cause du désastre de Ptolémaïs, et de l'inaction où demeure le prince. Ces reproches sont justes, Malek Adhel le sent ; il se trouble, il gémit, il s'indigne ; jamais cette âme héroïque ne ressentit de pareils tourmens.

Tandis que Mathilde se repose de ses terribles fatigues, Malek Adhel veille le jour et la nuit autour du palais, car il sait que ses dangers n'ont fait que changer de nature ; les voûtes superbes qui la couvrent ne la garantiront pas de l'aveugle fureur d'un peuple fatanique, et l'aveugle fureur d'un peuple fatanique est plus difficile à apaiser que les brulans tourbillons de sable que le vent du midi soulève dans la grande plaine du désert. Cependant, si l'amour tient continuellement ses yeux ouverts, au fond de son cœur le remords ne dort pas non plus ; et si chaque musulman qu'il rencontre semble lui dire : *Malek Adhel, ton frère t'attend*, sans cesse

il se répète à lui-même, *Malek Adhel, ton frère t'attend.* Mais, toute puissante qu'est cette voix, elle l'est moins que la crainte de risquer de nouveau la vie de Mathilde, soit en la laissant au Caire au milieu des fanatiques qui l'entourent, soit en l'exposant à de nouvelles fatigues en la conduisant tout de suite en Syrie : d'ailleurs, que peut-il espérer de Saladin? Saladin austère, religieux, ennemi de l'amour, sera-t-il touché de sa passion? entendra-t-il ses excuses? consentira-t-il à lui donner une épouse chrétienne? Ainsi réfléchit le héros; et devant tant d'incertitudes et de tourmens, sa grande âme se laisse abattre; accablé, indigné de sa faiblesse qu'il n'a pas la force de surmonter, il est prêt à haïr également le devoir qui crie, la gloire qui l'appelle et l'amour qui le retient.

CHAPITRE XXIV.

Peu de jours s'étaient encore écoulés depuis le retour du désert, lorsqu'un matin, à la porte du palais, s'arrêta un guerrier couvert d'armes vertes, la visière baissée; seul, sans écuyer, il était monté sur une jument d'un noir d'ébène; à son bras il portait un bouclier représentant un champ de sinople et un zodiaque d'argent, au milieu duquel était une boussole tournée vers le signe de la Vierge, avec ces mots alentour : *Je ne cherche qu'elle.*

Il demande à être introduit à l'instant auprès de Malek Adhel : les huissiers du palais le conduisirent par le grand escalier de marbre dans un superbe vestibule, et l'y laissèrent en attendant qu'ils eussent été avertir le prince de son arrivée. Il était en ce moment auprès de Mathilde; surpris de ce qu'on lui annonçait, il demanda quel était ce guerrier? L'esclave répondit qu'à ses armes, à sa démarche, on le croirait un chrétien, s'il était possi-

ble de croire qu'un chrétien osât venir seul dans une ville ennemie. Malek Adhel, qui les connaissait assez pour savoir que beaucoup l'oseraient, commanda qu'il fût introduit à l'instant, et à l'instant le guerrier fut admis en sa présence. Malek fit signe à ses esclaves de se retirer, et, demeurés seuls, il dit : « Fais-toi connaître maintenant; sans doute la présence de l'illustre Mathilde ne te retient pas, et de moi que peux-tu craindre? — Tout, si nous étions sur le champ de bataille, mais rien quand c'est à ta générosité que je me livre : Malek Adhel, c'est Montmorency qui est devant toi. » En achevant ces mots, il ôta son casque et découvrit cette noble figure où respiraient également le calme d'une grande âme et l'émotion d'un grand sentiment. En le reconnaissant, Mathilde prévit que son sort allait changer, et ce fut moins la surprise que la crainte qui lui arracha un cri et couvrit son visage d'une vive rougeur. Malek Adhel, frappé de la même pensée, sentit son trouble s'augmenter

encore en apercevant sur le bouclier de Montmorency le sujet et la devise qui lui apprenait que Mathilde était le seul objet qu'il venait chercher au Caire. Après l'avoir considéré un moment dans le silence d'une profonde surprise, il lui dit : « Vainqueur de Ptolémaïs, quelle est ton audace, et quel funeste génie t'a conduit dans des murs où ton nom seul serait un arrêt de mort dont toute mon autorité ne pourrait te garantir ? — Aussi n'est-ce qu'à toi que je confie mon nom et mes projets. Écoute, les momens nous sont chers, et je ne puis trop me hâter de te dire le motif qui m'amène. » Alors, se tournant vers la princesse, il mit un genou devant elle, baisa le bas de sa robe, et la pria de prêter l'oreille à son récit. Mathilde le fit relever en rougissant, et se disposa à l'entendre ; et Josselin, assis entre elle et le prince, commença ainsi :

« Ce ne fut qu'en arrivant au camp des croisés que Metchoub apprit que c'était la reine d'Angleterre et non la princesse qu'il y avait ramenée ; il n'était plus

temps de la retenir, et sa colère n'eut point de bornes ; il se répandit en plaintes amères contre vous, prince ; il vous accusa de perfidie, et prétendit que votre conduite était moins un effet de votre amour que du désir de vous rendre indépendant de Saladin et de former une alliance avec les chrétiens, qui vous aidât à monter sur le trône d'Égypte. Cette opinion s'accrédita dans tout le camp, et tous les croisés s'en réjouirent ; Richard lui-même y ajouta foi : il ne mit point en doute que la main de sa sœur ne fût le prix que vous demanderiez pour unir vos armes aux nôtres. Cependant l'avantage d'une pareille réunion ne pouvait le déterminer à la voir avec plaisir. Lusignan a vu la princesse dans l'île de Chypre ; depuis ce moment il a perdu sa liberté. A la mort de Sibylle, il ouvrit son cœur à Richard ; et Richard, qui voit en lui son frère d'armes et son plus cher ami, lui jura que, si jamais sa sœur renonçait à ses vœux et consentait à prendre un époux, elle n'en aurait jamais d'au-

tre que lui. — Téméraire promesse ! s'écria impétueusement Malek Adhel, il ne la remplira pas mieux que celle de lui rendre sa couronne ; car le trône de Jérusalem et le cœur de Mathilde sont hors du pouvoir de Richard. » A ces mots, la princesse rougit. Montmorency la regarda avec un peu de surprise ; elle baissa les yeux ; il ajouta alors avec un faible soupir : « Philippe-Auguste et les autres souverains croisés blâmèrent unanimement l'obstination de Richard en faveur de Lusignan ; ils déclarèrent que, loin de vous refuser la princesse Mathilde, il fallait vous l'offrir pour épouse dans le cas où vous consentiriez à vous attacher à notre parti et à notre culte. Quelques chevaliers s'élevèrent vivement contre toutes ces opinions, et prétendirent que nul n'avait le droit de disposer du cœur de la princesse, qu'elle seule en était maîtresse, et qu'on ne pouvait rien décider sur son sort sans avoir obtenu son aveu. Non-seulement je me rangeai de cet avis, mais je proposai d'aller, à la tête de plu-

sieurs guerriers, chercher la princesse Mathilde dans quelque lieu de la terre que vous eussiez pu la cacher, afin de connaître ses intentions et de verser tout notre sang pour les exécuter. J'eus bientôt mille guerriers sous mes ordres, j'en aurais eu le double, j'aurais eu toute l'armée si l'intérêt général ne s'y fût opposé. Philippe-Auguste demanda que je fusse nommé chef de cette noble troupe, et Richard nous décora du titre de chevaliers de la Vierge : il me chargea, seigneur, de vous offrir tel prix que vous demanderiez pour la rançon de sa sœur. Ébranlé même par les prières des princes confédérés, il ajouta que s'il était vrai que vous voulussiez adopter la foi chrétienne et joindre vos armes aux nôtres, il se ferait relever par le pape du serment de ne donner sa sœur qu'au seul Lusignan. Et moi, madame, continua-t-il en s'adressant à Mathilde; je n'ai saisi avec tant de joie l'occasion de venir jusqu'ici que pour vous déclarer que mes mille guerriers et moi ne souffrirons jamais qu'on fasse la loi à

vos sentimens, au nom d'aucun intérêt politique. Faites donc connaître votre volonté, madame; soit que vous désiriez vous retirer parmi les saintes filles du Carmel, ou vous rendre auprès du roi votre frère, vous n'avez qu'un mot à dire, et aussitôt mille épées s'élèveront pour vous obéir. — Sans doute, lui dit Malek Adhel avec émotion, la troupe est cachée près du Caire; tu n'aurais pas risqué d'entrer avec elle dans la ville? — Je suis seul ici, répondit Josselin, les braves guerriers qui m'ont suivi sont hors de tous les regards; si tu nous refuses la princesse, ils ne paraîtront que pour te combattre. — Si c'est sur votre seule valeur que vous comptez pour l'arracher de ce palais, reprit Malek Adhel, il faut que vous en présumiez beaucoup, car j'ai ici une nombreuse armée pour la défendre. — Double-la, si tu veux, s'écria Montmorency; mais ôte-lui son chef, et je ne la craindrai pas. Au reste, je n'ai plus que deux questions à faire: Veux-tu être chrétien? Et vous, madame, voulez-vous être libre? »

Devant un héros un autre héros ne peut pas être faible ; et auprès de Montmorency Malek Adhel sentit le feu de l'honneur se rallumer dans son âme avec une ardeur nouvelle ; il n'hésite pas, il s'écrie : « Je ne puis pas être chrétien ; je ne puis pas trahir mon frère : ma gloire me le défend ; mais vous, Mathilde, voulez-vous être libre ?—Ah ! Malek Adhel, reprit-elle avec une vive douleur, refuser d'être chrétien, n'est-ce pas m'ordonner de vous fuir ? » La vivacité de cette exclamation frappa Montmorency ; elle lui fit pressentir un grand malheur ; il reprit d'une voix un peu altérée : « Assurément il est impossible que votre altesse regrette la terre des infidèles. Ah ! madame, si vous saviez par quels vœux ardens la chrétienté entière vous appelle dans son sein ! chaque jour elle présente des sacrifices à Dieu pour votre délivrance. A cause de vous, le pieux Guillaume a bien souvent, dans le saint mystère, mêlé ses larmes au divin sang du Christ ; à cause de vous, la gloire que le roi votre frère

recueille de ses nombreux triomphes n'est qu'une gloire mélangée ; et la joie que la reine goûte auprès de son époux n'est qu'une joie imparfaite ; il n'y a pas un souverain qui ne s'empresse à vous offrir un trône, et pas un chevalier, ajouta-t-il avec émotion, qui ne gémisse de n'en point avoir à vous offrir. — Montmorency, interrompit vivement le prince, peut-être Mathilde n'est-elle plus libre de les accepter ? » Josselin fit un mouvement de surprise, la princesse se détourna en rougissant ; mais durant ce moment de silence, un bruit étrange vient de se faire entendre dans la pièce voisine ; des esclaves semblent approcher. Inquiet pour Montmorency, Malek Adhel court précipitamment à leur rencontre ; le premier objet qu'il aperçoit est un jeune Arabe nommé Kaled, un de ses plus dévoués serviteurs et le plus brave officier de l'armée de Saladin. Étonné, il lui demande pourquoi il a quitté le sultan ? D'un air triste, l'Arabe lui répond qu'il veut l'entretenir en secret. Malek Adhel hésite ;

tandis qu'il parlera à Kaled, il craint qu'un œil curieux ne pénètre dans l'appartement de Mathilde, n'y reconnaisse Montmorency, et ne répande la nouvelle que le vainqueur de Ptolémaïs est au Caire. Kaled s'approche et lui dit à l'oreille : « Crois-moi, Malek Adhel, prends ton parti, car tu n'as pas un moment à perdre; tout est en fermentation autour de toi. En traversant la ville pour arriver à ton palais, j'ai entendu murmurer qu'un guerrier chrétien y était renfermé; on nomme Lusignan, Richard et Montmorency. Tous trois, tu le sais, sont également proscrits par ton frère et la haine du peuple; d'un moment à l'autre, ce peuple peut venir forcer ta garde, briser tes portes; et sa fureur est encore le moindre des dangers qui te menacent; le sultan, ajouta-t-il plus bas, ton frère lui-même a proscrit ta tête.—De tout ce que tu m'as dit, répliqua Malek Adhel, voilà ce qui me surprend davantage, mais non ce qui m'effraie le plus; mon frère me connaîtra un jour. Viens, Kaled,

viens, continua-t-il. » Et il l'entraîna vers l'appartement de la princesse, prévoyant bien qu'il n'était pas le seul intéressé dans le récit qu'il allait entendre. A peine y furent-ils renfermés, qu'il lui commanda de s'expliquer sans crainte devant l'illustre princesse et le brave et loyal guerrier qui étaient devant ses yeux; et au nom d'ami qu'il donna à Kaled, Josselin leva aussitôt la visière de son casque, en disant qu'il n'avait rien à redouter d'un ami de Malek Adhel. Celui-ci, frappé de cette noble confiance, jura qu'elle ne serait point trompée, et montrant sa poitrine : « Voilà, s'écria-t-il, ce qui te servirait de bouclier si tu étais attaqué dans mon palais. Mais laissons des protestations inutiles entre gens qui savent bien que ce qu'il y a de plus beau dans la vie est de la perdre avec honneur, et raconte-moi, Kaled, quelle cause a pu enflammer la colère de Saladin contre moi, au point de vouloir me faire périr. » A ces mots, la princesse jeta un cri d'effroi. Sans donner au prince le temps de la rassurer, Kaled répliqua vive-

ment : « Quelle cause ! Malek Adhel, peux-tu le demander ? Malgré les ordres de ton frère, n'as-tu pas renvoyé la reine d'Angleterre aux chrétiens ? n'as-tu pas gardé la sœur de Richard auprès de toi ? Et quand t'es-tu rendu coupable de cette désobéissance ? quand le sultan venait de te pardonner la prise de Ptolémaïs. Enfin, en cet instant, quand il t'attend pour combattre, pourquoi es-tu ici ?—Le sultan n'a-t-il pas reçu depuis long-temps l'explication de ce que tu demandes ? s'écria le prince ; l'esclave que je lui envoyai en quittant Damiette, ne lui a-t-il pas remis mes lettres ; et, après les avoir lues, a-t-il pu lui rester un doute sur ma fidélité.—Je ne sais, repartit Kaled, si Saladin a vu ton esclave ; il ne m'appartient pas de pénétrer ses augustes secrets; mais ce que je puis t'affirmer, c'est que, s'il a reçu ta justification, elle ne l'a point apaisé. Il y a quelque temps que la fille d'Amaury se présenta devant lui et lui raconta tes perfidies : Saladin refusa de la croire ; le respect qu'il avait

pour ton caractère imposait silence à ses soupçons, et il lui fallait l'évidence pour oser mal penser de toi. Mais le jour où Metchoub parut dans sa tente, le regard sombre, les habits déchirés, et s'écriant d'une voix sinistre, en frappant son front contre la terre, que tu l'avais trompé, que tu étais un perfide, il fit frémir tous ceux qui étaient présens à cette terrible accusation; et Saladin..... ah! comment t'exprimerai-je le désespoir et la fureur qui le saisirent; il demeura un moment abattu; il ne l'aurait point été si Metchoub ne lui avait appris que la perte de son empire. Cependant l'image de son royaume désolé, les ravages des chrétiens, la chute de l'islamisme ranimèrent son courage, et le déterminèrent à frapper de toute sa puissance les traîtres qui voulaient s'élever contre elle. Il entendit le récit de Metchoub; il sut que, rebelle à ses ordres, tu avais renvoyé la reine et retenu la princesse d'Angleterre; que, parti avec celle-ci pour le Caire, tu allais l'y faire couronner, et que les chrétiens s'apprêtaient à

e soutenir dans ton nouvel empire. Alors
on frère ne mit plus de bornes à sa co-
ère ; plus il avait eu de peine à te croire
:oupable, plus il te trouvait sans excuse
le l'avoir été, et ne connaissait pas de
'engeance qui ne fût au-dessous de ton
:rime. Le soir même il assembla le conseil
les émirs ; j'y fus admis, et voici les terri-
)les paroles qu'il nous fit entendre : « J'ai
rop aimé Malek Adhel : je l'aurai préféré
mes sujets, à mes enfans peut-être : le
)rophète m'en punit ; le parjure Adhel,
oumis à la puissance d'une femme, d'une
hrétienne, déserte notre culte, trahit sa
)atrie, ternit l'éclat de sa gloire ; il déchire
e cœur de son frère ; un seul de ses crimes
nériterait la mort : que méritent donc
ous ces crimes réunis ? » Les émirs cons-
ernés gardèrent un profond silence. « Vous
'osez prononcer, reprit Saladin ; votre
angue cherche en vain un châtiment
igne de la faute, elle n'en trouve point,
a mort serait celui d'un esclave ; mais
Malek Adhel ne la craint pas, et c'est
rop peu pour lui que de mourir ; je

saurai le punir davantage. Melchoub, pars pour le Caire, douze mille hommes te suivront; avec eux tu soumettras ceux de mes sujets que le traître Adhel aurait entraînés dans sa rébellion; avec eux tu te saisirais du traître lui-même, s'il est possible toutefois à un bras mortel d'enchaîner son courage. Pour le réduire, use de tous les moyens, tous sont bons contre les parjures; chargé de chaînes, tu le feras conduire dans la grande place du Caire; et, avant de lui donner la mort, tu livreras sous ses yeux la princesse d'Angleterre à la plus vile populace... — Arrête, Kaled, arrête, tu blasphèmes, assurément, s'écria Malek Adhel avec impétuosité; non, un si noir projet n'a pu être conçu par Saladin. — Depuis que le sultan voit en toi un perfide, le sultan est méconnaissable; sombre, défiant, dévoré de soucis, il verse le fiel du soupçon sur tout ce qui l'entoure, et a cessé de croire à la vertu en cessant de croire à la tienne; il se fait une joie de ta peine, et croit que tout ce que tu pour-

ras souffrir n'égalera pas les tourmens qu'il éprouve; enfin les derniers ordres que Metchoub a reçus de lui, c'est de ne se présenter devant ses yeux que la tête à la main.—O Saladin! s'écria le prince, il faut que tu sois bien malheureux, puisque tu es devenu si cruel. Mais Kaled, dis-moi, sais-tu si l'armée de Metchoub s'avance vers le Caire?—Il la conduit avec une telle célérité, reprit l'Arabe, que je l'aurai à peine devancée de deux jours. A l'instant où Saladin eut donné ses ordres, j'oubliai tes torts, je ne vis que tes dangers, et je voulus les prévenir ou les partager. En sortant du conseil des émirs, je montai sur un cheval dont la vitesse égalait celle des vents, et en moins de deux jours j'avais atteint la montagne de Thor; et cependant du haut de son sommet j'aperçus de loin, dans les plaines sablonneuses qui entourent Rama, l'armée de Metchoub qui faisait des marches prodigieuses. Je redoublai alors de rapidité; mon coursier laissait à peine l'empreinte de ses pieds sur le sable; mais Metchoub

est animé contre toi d'une si vindicative ardeur, que je ne serais pas étonné qu'il me suivît de près, et que la première aurore ne le vît camper sur les rives du Nil. Prends donc tes précautions, Malek Adhel, car tu vois que les ordres du sultan sont rigoureux, et Metchoub ne les adoucira pas. — Malek Adhel, s'écria Montmorency, crois-moi, accepte notre alliance, rends-toi indépendant d'un frère sanguinaire; je vais chercher mes guerriers, les conduire ici; ils te défendront, ils défendront la princesse : mille chrétiens et toi, c'est assez pour mettre en faite toute l'armée de Metchoub. — Noble Montmorency, répondit le prince en lui serrant affectueusement la main, je te rends grâce, mais je n'accepte point ta proposition; non, jamais on ne verra Malek Adhel commander des chrétiens contre des musulmans. La condamnation que mon frère a portée contre moi est un léger malheur, c'en serait un affreux de la mériter. Cependant j'userai du bras de tes guerriers, non pour moi, mais pour elle, ajouta-t-il en montrant

Mathilde, qui ne peut plus rester au Caire sans exposer sa vie, et plus que sa vie peut-être; pour elle, dont il faut me résoudre à me séparer.—O Malek Adhel! qu'avez-vous dit? s'écria la princesse éperdue. O douce mort du désert! je devais donc te regretter. » Mais à peine ces mots lui furent-ils échappés, qu'elle fut troublée de n'avoir pas eu la force de les retenir, et des larmes de honte se mêlèrent aux larmes de douleur qui couvraient son visage. Malek Adhel se détourna pour ne point la voir, il sentit que le regret de Mathilde venait d'abattre sa résolution, que l'amour allait l'emporter encore; et cependant, devant un témoin comme Montmorency, comment consentir à se montrer faible! De son côté, le héros chrétien, frappé de ce que lui révélait le trouble de la princesse, cacha son visage entre ses mains, essuya même quelques larmes, que tout l'effort de son courage ne put retenir au fond de son cœur. Mathilde indifférente lui apparaissait comme un de ces êtres angéliques hors de proportion avec le

reste du monde, et qui, par cela même ne causent que de célestes rêveries et de pieux transports : mais Mathilde sensible venait de lui montrer toute l'étendue de ce que pouvait être la félicité humaine, et c'est au moment qu'il en conçoit l'idée qu'il y faut renoncer..... Sous ses yeux un musulman en jouit, le plus grand des musulmans sans doute ; mais enfin, qu'est-ce que le plus grand des musulmans devant un chrétien? et cependant c'est là le mortel qui a su toucher le cœur de Mathilde. O Mathilde ! que de délicatesse, que de respect il y avait dans l'âme de Montmorency, puisqu'à ce moment il n'osa que s'affliger, et ne vous condamna pas.

Cependant, triste et pensif, Malek Adhel se tait ; il cherche encore si ce n'est qu'en se séparant de Mathilde qu'il la sauvera, car ce n'est qu'à ce prix qu'il peut se déterminer à le vouloir; s'il ne risquait que sa propre vie en la gardant près de lui, ni Montmorency, ni ses mille guerriers, ni Metchoub et ses douze

mille hommes, ni Saladin lui-même avec toutes les forces de son royaume, ne pourraient l'arracher à son amour; mais ce peuple, ces soldats, qui sont prêts à verser tout leur sang pour le défendre, sont prêts aussi à se révolter contre ses ordres, s'il leur commandait de secourir Mathilde; loin d'obéir, ils seraient les premiers à la livrer à la barbarie de Metchoub. Le fanatisme avec toutes ses fureurs s'est élevé contre elle; chaque musulman la désigne comme une victime dévouée; et l'infortuné prince, voyant qu'il dispose de tout en Égypte, hors du pouvoir de faire respecter celle qu'il aime, n'hésite plus; et s'approchant d'elle, il lui prend la main, la met dans celle de Montmorency, et ajoute avec une profonde émotion : «Conduisez-la au camp des croisés; c'est à votre loyauté, Montmorency, à votre vaillance, à votre honneur, que je confie l'honneur et la vie de l'épouse de Malek Adhel. » Josselin recule avec une vive surprise; ses craintes n'avaient point été jusque-là; il s'écrie : «La sœur de Richard,

une princesse chrétienne, la future épouse du Christ, serait l'épouse de Malek Adhel!...» Il s'arrête; la vierge se lève alors, et tournant vers Montmorency ses yeux baignés de larmes, et qui peignent si bien la tristesse de son âme, la modestie de son caractère et la dignité de son rang, elle lui dit : « Montmorency, je ne suis point l'épouse de Malek Adhel, car Malek Adhel n'est point chrétien encore, et il n'y a qu'un chrétien qui puisse obtenir ma main; mais j'ai juré à ce prince, et je renouvelle ici le serment de n'être jamais à d'autre mortel qu'à lui; s'il persiste dans ses erreurs, alors je retournerai à mes premiers vœux, et Dieu seul le remplacera dans mon cœur; si le ciel l'éclaire, s'il est chrétien.... — Le frère de Saladin ne peut jamais l'être, interrompit vivement Kaled. Comment, grand prince, comment en permets-tu seulement la supposition?—Écoute-moi, Kaled, reprit Malek Adhel; tu as vu plus d'une fois avec quelle ardeur j'ai défendu l'empire de l'islamisme contre celui du Christ; tu sais

même que ma piété était révérée parmi les musulmans ; mais alors je ne savais pas qu'une vierge de seize ans pût s'élever au-dessus de toutes les séductions, résister même à celles de son propre cœur, et moins craindre la mort que la honte. Je ne savais point, ajouta-t-il en regardant Josselin, qu'un mortel rempli d'une passion profonde pût enchaîner ses désirs, taire ses regrets et devenir le défenseur de son rival : de si grandes vertus n'appartiennent qu'aux chrétiens ; la loi de Mahomet ne fait point de pareils prodiges ; je l'avoue, ils m'ont touché ; et, si la vérité est quelque part, elle est dans la religion qui les opère. Cependant quoique ébranlé, je ne suis point converti, et jamais je n'adopterai une croyance dont le premier précepte serait de me rendre infidèle à mon frère et à mon pays ; mes premiers sermens ont été pour Saladin, je les tiendrai jusqu'à mon dernier soupir ; il peut bien proscrire ma tête, mais non pas m'empêcher de lui dévouer ma vie. Le flambeau

du mahométisme ne jette plus dans mon âme qu'une lumière pâle et tremblante ; celui du Christ n'y luit pas encore, mais toujours l'honneur y parle en maître ; qu'il soit donc seul ma religion et ma loi. J'admire les chrétiens et je les combattrai ; j'adore Mathilde et je vais la quitter ; et, si je ne pouvais obtenir sa main qu'au prix d'une perfidie, je renoncerais à sa main. Dis-moi, brave Montmorency, si tu me voyais à tes côtés lever le glaive contre ma patrie et m'abreuver du sang de mon frère, de quel œil me regarderais-tu ?.... Mathilde, vous baissez les yeux, Montmorency, tu crains de me répondre : tout chrétiens que vous êtes, vous n'osez me dire que votre loi commande et approuve un parjure. O Mathilde ! si j'abandonnais tous mes devoirs pour vous suivre, serais-je digne de vous posséder ? et, si je violais tous mes sermens, mériterais-je de recevoir les vôtres ? Ma bien-aimée, en me séparant de toi, je me sépare de tout, hors de l'espérance de te retrouver ; ce jour viendra, n'en

doute pas. Pour l'atteindre, je ne compterai pas les obstacles, je les renverserai; car il n'y a rien d'impossible sur la terre pour Malek Adhel, si ce n'est de devenir un traître et de vivre sans toi..... Maintenant reçois mes adieux, car il faut que dans une heure d'ici... » Il s'arrête; sa langue ne peut achever sa pensée, et il détourne les yeux une seconde fois; il craindrait, en regardant encore Mathilde, de n'avoir plus la force de la laisser partir. Durant ce moment de silence, la princesse elle-même a douté si elle pourrait consentir à s'éloigner. Ce n'est pas la connaissance de son devoir qui lui manque, c'est le courage de s'y soumettre; et, si Dieu ne lui prête son secours, elle va demeurer auprès de Malek Adhel; car la raison peut bien nous montrer la route de la vertu, mais la religion seule donne la force d'y marcher. Dans une muette oraison, la princesse demande à celui qui peut tout de l'arracher à sa faiblesse; et Malek Adhel, qui la voit hésiter, éprouve une sorte de

délire où il est prêt à se persuader que seul il pourra la défendre contre les forces de toute la terre. Que Mathilde eût dit un seul mot en faveur de cette espérance, et il allait y croire, et peut-être ne partait-elle pas ; mais la puissance qu'elle venait d'invoquer ne lui permit pas de le dire, et sentant qu'il était temps de renoncer à la vaine prétention d'être heureuse sur la terre, elle baissa son voile sur son front, et, d'une voix faible et résignée, elle articula ces tristes mots : « *Je suis prête à partir.* » Son consentement rendit Malek Adhel à la vérité et à tout son malheur. « C'en est donc fait ! » s'écria-t-il : et il sortit précipitamment pour ordonner les préparatifs du départ.

CHAPITRE XXV.

En peu d'instans le prince a réuni tous les chrétiens qui sont au Caire; il leur fait donner des armes, il leur parle lui-même, leur recommande de sortir séparément de la ville, et de se réunir à une distance qu'il leur indique près des ruines d'Héliopolis : c'est là qu'ils doivent l'attendre et qu'il leur promet de les joindre avec la princesse d'Angleterre et le chevalier inconnu, dont il craint même de dire le nom à des chrétiens. A l'activité qu'il met à tous ces apprêts, à la diligence avec laquelle ses ordres sont exécutés, à la manière vive et impatiente dont il presse le départ, on croirait que c'est de son bonheur qu'il s'occupe : ah! c'est bien plus, c'est de la sûreté de Mathilde. Éperdu, agité, il revient auprès d'elle : « Tout est prêt, lui dit-il, vos femmes et vos litières vous attendent; vous sortirez secrètement par une des portes dérobées du palais; Kaled

vous conduira. — O Malek Adhel ! reprend-elle en se levant, je pars, je m'éloigne ; mais, avant de nous quitter, ne me direz-vous point ce que vous allez devenir, et de quelle manière vous vous déroberez à la colère de Saladin ? — Je n'en sais rien, répond-il, une seule pensée m'occupe, mais ce n'est pas celle-là ; ne me demandez plus rien, Mathilde, ne me parlez pas, épargnez ma faiblesse. Au nom de votre propre vie, éloignez-vous ; car je ne suis pas sûr dans un moment d'avoir encore le courage de vous laisser partir. Viens, Montmorency, tu es ici le plus en danger ; je ne te quitte point ; suis-moi, nous rejoindrons la princesse au bout de l'aquéduc, près la montagne de Mokatham. » Il dit, et entraîne avec lui le héros. A la porte du palais ils trouvent une foule innombrable qui paraît disposée à leur fermer le passage. Montmorency a baissé la visière de son casque ; Malek Adhel ôte le sien, et découvre ces traits majestueux et ce front élevé où brille la noblesse d'une grande âme ; il fait un geste,

commande au peuple de s'écarter, et le peuple, étonné de son audace, vaincu par son ascendant, et trop timide pour résister à un héros, obéit et s'écarte à l'instant. Les deux chevaliers passent lentement au milieu de cette multitude, qui frémit de se sentir invinciblement enchaînée par le respect qu'inspire un grand courage. Cependant Malek Adhel n'est point sans alarme, car il craint pour Montmorency; mais celui-ci n'en éprouve aucune, car il ne craint que pour lui-même. A peine sont-ils un peu éloignés, que Malek lui dit : « Tu viens de passer à travers mille morts, et ton âme n'a pas été seulement émue. » Le chevalier répondit avec un doux sourire que peut-être l'archevêque de Tyr lui dirait qu'il y a eu un peu d'orgueil à y être passé aussi tranquillement. Le prince repartit vivement : « Montmorency, je te l'avoue, si j'avais cru apercevoir que ton courage eût été ébranlé par l'horrible trépas dont un peuple furieux vient de te menacer, l'innocence de Mathilde ne m'aurait pas

semblé en sûreté avec toi ; car l'homme qui est faible devant la mort, doit l'être bien plus devant les passions.—Écoute, répondit le héros chrétien, quels que soient mes secrets sentimens, en me confiant les nœuds qui te lient à princesse, tu as mis entre elle et moi une barrière que mes désirs même ne franchiront pas : s'il était vrai que je fusse assez malheureux pour conserver un amour sans espoir, je le renfermerais si avant dans mon cœur, que Mathilde ne l'y découvrirait pas, et que je mourrais sans lui demander seulement de me plaindre. » Malek Adhel, plus touché que jaloux d'un héroïsme auquel il sentait bien qu'il ne pouvait atteindre, allait répondre lorsqu'il aperçut la litière de Mathilde, et aussitôt il fut la joindre avec Montmorency. Ils continuèrent la route tous ensemble le long du Nil. Vers les ruines d'Héliopolis, ils trouvèrent les chrétiens qui, selon les ordres du prince, s'étaient rassemblés dans ce lieu ; le cortége s'arrêta. Alors seulement Malek Adhel fit connaî-

tre Montmorency aux chrétiens, et leur montra leur chef : tous le reconnurent avec respect et allégresse. Après avoir reçu leurs sermens, le héros chrétien se mit à la tête de cette petite troupe, ayant la litière de Mathilde à sa gauche et Malek Adhel à droite ; bientôt il les conduisit vers la chaîne de montagnes qui s'élèvent à l'orient. Après quelques détours au milieu des torrens et des routes escarpées, il entra dans une gorge sombre et si sauvage, que, depuis la naissance du monde, c'était la première fois sans doute que tant d'hommes y avaient pénétré ; les mille guerriers y attendaient Montmorency. A la vue des chrétiens, revêtus d'armes musulmanes, ils se crurent surpris et se levèrent pour combattre ; mais Josselin, s'avançant au-devant d'eux, les arrêta. « Ne craignez rien, leur dit-il ; je vous amène, il est vrai, le plus redoutable appui de l'empire du croissant ; mais il vient ici en ami, il y vient seul, s'abandonnant à notre honneur avec une confiance aussi glorieuse pour lui que pour

nous ; il vient nous remettre le plus précieux trésor, qu'après le tombeau du Christ, les armes mahométanes aient jamais enlevé aux nôtres : il nous rend la princesse d'Angleterre. » A ces mots, il fut interrompu par des cris de joie ; tous les chevaliers entourèrent la litière, s'inclinant avec respect en baissant la pointe de leur épée vers la terre. Montmorency reprit la parole : « Après avoir rendu votre premier hommage à la sœur d'un de nos plus grands rois, le second ne sera-t-il point pour son libérateur, pour ce héros dont la chrétienté admire les vertus et redoute la vaillance, pour Malek Adhel enfin ? » Ce nom si grand, si redouté, causa parmi les chevaliers une émotion aussi vive que l'avait fait celui de Mathilde, et Malek Adhel aurait été touché sans doute des honneurs qui lui furent prodigués, s'il avait pu, dans un pareil moment, être sensible à autre chose qu'à la douleur de quitter Mathilde. Tandis que Kaled indique aux chrétiens la route qu'ils doivent prendre pour éviter de rencontrer l'armée de Metchoub, la prin-

cesse se retire derrière une roche qu'ombragent des touffes de citronniers sauvages. Le prince la suit : elle essaie de prononcer quelques mots, la force lui manque, sa poitrine s'oppresse, et, dans son désordre, elle penche sa tête sur le sein de Malek Adhel. Il la presse dans ses bras avec une ardeur passionnée ; il lui dit : « Jure-moi, Mathilde, que ni la volonté du roi ton frère, ni les sollicitations des chrétiens, ni les ordres mêmes du chef de ton église, ne pourront t'engager à prendre un autre époux. — Je le jure, répondit-elle en relevant son visage noyé de pleurs, à toi ou à Dieu. » Malek Adhel la regarde, il tressaille, il tremble ; une sueur brûlante coule sur son front : cent fois il a vaincu la mort, et il ne peut se vaincre lui-même ; en vain cherche-t-il son courage au fond de son cœur, il n'y trouve que son amour ; et le héros, en voulant prononcer un dernier adieu, a laissé échapper des sanglots, il s'enfuit, il s'écrie : « Adieu, Mathilde, car, si je restais un instant de plus, je partirais avec toi. » Plus prompt que l'é-

clair, il s'élance sur son coursier; les chrétiens le retiennent : instruits par Montmorency de sa querelle avec Saladin, ils le conjurent de se joindre à eux, ils lui promettent tous les honneurs, toutes les félicités, le droit de s'asseoir entre Richard et Philippe-Auguste, et la main de Mathilde; il n'est point d'éloquence qu'ils n'emploient pour le persuader : le sentiment qui plaide pour eux dans l'âme de Malek Adhel en a bien plus encore. Mathilde, qui voit le prince arrêté, qui entend les sollicitations des chrétiens, tombe à genoux; elle ne disait rien, mais ses larmes étaient des paroles, et Malek Adhel les voyait; elle prie, il dépend de lui de la satisfaire, il peut pour elle ce qu'elle demande à Dieu, il peut remplir son cœur d'une joie sans mesure, il peut céder, être chrétien, être son époux. Kaled, étonné du silence qu'il garde, s'approche de lui, et d'un ton indigné, lui dit : « Malek Adhel est-ce que tu hésites? » Il frémit, regarde son ami, et tournant aussitôt la bride de son cheval, sans répon-

dre à Montmorency, il fuit d'une course rapide. A cette vue, la prière commencée expire sur les lèvres de la vierge; elle penche la tête, ferme les yeux, et voudrait ne les rouvrir jamais; elle ne doit plus voir Malek Adhel.

Cependant au bout de quelques minutes, Montmorency s'approche d'elle, et, d'un air respectueux; lui demande si elle veut partir. « Partons, dit-elle; à présent je n'ai plus rien à quitter. » Triste et pensif, Josselin la conduit à sa litière; elle couvre sa tête et s'enfonce dans sa voiture; si ses yeux ne versent plus de pleurs, son cœur déchiré en répand encore; toutefois elle ne demande point à Dieu de lui ôter sa douleur, car elle ne veut point s'en séparer: sa douleur qui se lie, s'unit, s'attache au souvenir de Malek Adhel, est en ce moment sa seule consolation et le bien le plus précieux qui lui reste.

FIN DU SECOND VOLUME.